

REVUE D'HISTOIRE

RÉDIGÉE A L'ÉTAT-MAJOR DE L'ARMÉE

(SECTION HISTORIQUE.)

N° 70

Octobre

1906

SOMMAIRE

La campagne de 1800 à l'armée des Grisons (à suivre).

La campagne de 1805 en Allemagne (à suivre).

La guerre de 1870-1871. — L'armée de Châlons (à suivre).

Bulletin bibliographique.

LA

CAMPAGNE DE 1800 A L'ARMÉE DES GRISONS

CHAPITRE I.

Situation générale avant la rupture de l'armistice de Parsdorf (1). — Les forces en présence. — Le plan de guerre.

Lorsque après la victoire de Marengo, Bonaparte retourna en France, son désir, qui correspondait aux aspirations de la nation, était de donner la paix à la

(1) Thiers, *Histoire du Consulat*, t. II.

Sorel, *L'Europe et la Révolution française*, t. VI.

Sybel, *Histoire de l'Europe*, t. VI.

RÉCAPITULATION.

	Infanterie.	Cavalerie.	Services.
Quartier général.....	—	—	—
Avant-garde.....	3,210	114	214
1 ^{re} division.....	4,334	150	126
2 ^o —.....	4,178	468	69
3 ^o —.....	3,683	98	148
4 ^o —.....	—	1,593	70
Parc d'artillerie.....	—	—	877
TOTAUX.....	15,407	2,423	1,528

Chevaux... {	de cavalerie.....	2,877
	d'artillerie.....	1,149

LA

CAMPAGNE DE 1805 EN ALLEMAGNE

V^o PARTIE

SAINT-PELTEN ET KREMS

I. — SITUATION GÉNÉRALE APRÈS LA CAPITULATION D'ULM.

Lorsqu'au mois d'août 1805, les préparatifs de la coalition avaient déterminé l'Empereur à marcher vers l'Est, il s'était d'abord illusionné sur le temps nécessaire à la mobilisation de ses ennemis. Il croyait, avec son optimisme habituel, qu'il allait devancer les Autrichiens en Bavière et les Russes à Vienne (1).

Mais l'événement avait trompé ses prévisions : avant même d'être à Strasbourg, Napoléon avait appris la marche de Mack vers l'Elle et la prochaine arrivée de

(1) « Je veux être à Vienne avant le mois de novembre prochain pour faire face aux Russes s'ils se présentent. » (13 août.) Cf. *Reconnaissances en Bavière*, t. I, p. 160.

Kutusow sur l'Inn (1). Heureusement cette précipitation des ennemis n'avait fait que rendre la partie plus belle pour nous : grâce à la hâte avec laquelle les camps de l'Océan avaient été levés (2), grâce surtout à notre supériorité numérique (3), nous avons pu prendre position entre les Autrichiens et les Russes, et écraser les premiers tout en opposant aux autres une force égale sinon supérieure (4). Aussi Napoléon n'avait-il pas eu à se soucier des Russes pendant les opérations autour d'Ulm, puisque Bernadotte et Davout tenaient Kutusow en échec.

Dès que la capitulation d'Ulm est assurée, l'Empereur se retourne contre Kutusow, qu'il pense battre séparément à son tour. Quelques semaines plus tôt, cette tâche lui paraissait facile : « Si je puis me défaire promptement de cette armée de l'Inn, écrivait-il le 29 septembre à Masséna, je tomberai sur les Russes, et je compte les

(1) Voir t. II, p. 120 et suiv. L'entrée des Russes en Galicie le 19 août est annoncée le 26 par une lettre de Stuttgart, qui a dû parvenir le 28 ou le 29.— Voir p. 191, 197, 199, 210, 236, 234, etc. Les lettres du 2 et du 4 octobre annoncent la prochaine arrivée des Russes à Braunau; une lettre du 4 fixe cette arrivée au 12 octobre. Voir p. 628, 634, 744, etc.

(2) L'Empereur ignorait, le 23 août, le degré d'avancement des préparatifs de l'Autriche; mais il venait d'apprendre le rassemblement des armées russes à la frontière galicienne (voir t. I, p. 131 à 133) et, quoi que fissent les Autrichiens, il était urgent de les atteindre avant l'arrivée des Russes : « Le moment décisif est arrivé, disait l'Empereur le 23 août; un moment de retard nous présentera de plus grands obstacles. » C'est que Boulogne et Vladimir-Volinski sont à la même distance de la frontière austro-bavaroise, et que, pour devancer les Russes en Autriche, il faut s'ébranler avant eux.

(3) Force de la Grande Armée : 180,000 Français et 20,000 Bava-rois. Force des armées alliées de 1^{re} ligne : 70,000 Autrichiens et 38,000 Russes.

(4) Napoléon oppose 55,000 hommes aux 53,000 de Kutusow et de Kienmayer; il en emploie 30,000 contre Mack, et plus de 50,000 à des missions diverses.

joindre encore à leurs journées d'étapes. Après cela, je descendrai à votre secours pour couper les débouchés de la Styrie et de la Carinthie à l'armée autrichienne qui est devant vous, qui se retirerait. »

Certes, la victoire prompte et brillante remportée sur cette armée de l'Inn ne peut que confirmer toutes les espérances.

Les troupes autrichiennes engagées dans le Tyrol et en Italie, en nombre limité, dans un espace restreint par la mer et les montagnes, ne peuvent guère échapper à Napoléon. Il en connaît à peu près exactement la répartition (1) : 80,000 hommes sur l'Adige avec l'archiduc Charles; 20,000 à 30,000 hommes dans le Tyrol avec l'archiduc Jean et Jellachich; et nul imprévu à redouter, pas d'intervention nouvelle : les Anglo-Russes dont le débarquement est annoncé dans les Deux-Siciles sont trop peu nombreux et trop éloignés du théâtre principal de la guerre pour être pris en considération. Ainsi nul danger n'est à craindre au Midi.

Il n'en est pas de même du côté du Nord; là ce sont des espaces immenses, où l'on pourrait éterniser la lutte; les armées russes en formation, sur lesquelles on est assez vaguement renseigné; enfin les Prussiens devenus menaçants depuis notre passage à Anspach. Bref, c'est l'inconnu et presque l'infini. Ainsi, c'est toujours vers le Nord qu'il faudra observer l'ennemi et, autant que possible, arrêter ses mouvements. Telle est la préoccupation essentielle de Napoléon, celle qui dominera dans tous ses projets et toutes ses résolutions, et jusque sur le champ de bataille d'Austerlitz.

Il est mal renseigné sur la composition et le rôle des armées russes de seconde ligne. Derrière le corps de Kutusow, qui devait compter 50,000 hommes et n'en

(1) Voir t. II, p. 213 à 224, 833 à 837, 930, 965, 990, 1033, 1181.

présente guère plus de 33,000 sous les armes, on a signalé celui de Michelson, et de vagues formations encore mal définies en Pologne. Certains rapports de Dresde (1) déclarent que la deuxième armée russe suivra la première à travers la Moravie; mais de Berlin et de Salzbourg, Laforêt et Lezay-Marnesia écrivent que des colonnes russes doivent se porter en Franconie par la Bohême (2) et, malgré le caractère plus ferme et plus précis des premiers rapports, Napoléon ne peut arriver à la certitude sur ce point, non plus que sur la force des armées russes évaluées tantôt à 50,000 hommes, tantôt à 100,000 hommes et même davantage (3). L'immensité des territoires à parcourir ne permet pas d'envoyer des agents en Pologne et au delà pour se renseigner; et d'ailleurs la Russie est un réservoir d'hommes presque inépuisable.

Ce n'est pas là du reste le principal danger qui nous menace au Nord: d'un instant à l'autre, la Prusse peut faire entrer 150,000 hommes en campagne.

Duroc avait indiqué dans sa lettre du 3 septembre que la violation du territoire prussien à Anspach aurait de sérieux inconvénients; mais rien ne faisait présager qu'elle prendrait les proportions d'un *casus belli*.

Napoléon avait si peu soupçonné, jusqu'alors, les sentiments hostiles que nourrissait contre lui le ministère prussien, qu'il le croyait, au contraire, disposé à signer un traité d'alliance.

Il s'agissait bien d'alliance! « J'ai conseillé au Roi, dira plus tard Hardenberg (4), de ne rien faire avec la France, de laisser trainer les choses jusqu'à l'entrevue du souverain avec l'empereur de Russie. » Ainsi le

(1) Voir t. II, p. 358 et 628.

(2) Voir t. , p. 534, et t. III, p. 1063.

(3) Voir t. II, p. 254 et 484, 599; t. III, p. 440.

(4) Ranke, *Hardenberg's eigenhändige Memoiren*, t. II, p. 252.

cabinet de Berlin songeait déjà, sinon à une entente, du moins à des pourparlers amicaux avec la Russie, toute arrogante qu'elle fût, en même temps qu'on leurrerait Napoléon de l'espoir d'une alliance formelle. Quant à lui, il voyait la Prusse menacée brutalement par la coalition et mobilisant son armée pour répondre à des provocations réitérées; il était loin de croire qu'elle pouvait se retourner brusquement contre la France. Les lettres écrites le 9 octobre par Duroc et Laforêt avaient annoncé une rupture, mais d'autres survenues trois jours plus tard écartaient toute idée de guerre: « Il passe aujourd'hui pour constant, écrivait Laforêt le 12 octobre, que le roi de Prusse a cru devoir renoncer à interdire le Mecklembourg, d'après les instances des ministres d'Angleterre, de Russie et d'Autriche; mais on prétend en même temps que le Roi veut, en occupant lui-même le Hanovre, mettre fin à ces discussions et paralyser les marches russes qu'il ne peut plus empêcher. Ce qui est positif, c'est que les régiments composant l'inspection de Magdebourg ont eu ordre de se porter vers le Hanovre. . . . Le prince Dolgorouki est reparti. Il a été suivi par le général de Kalekreuth qui, au lieu d'être à l'armée prussienne en Poméranie, est envoyé négocier avec l'empereur Alexandre. Il porte d'un côté les excuses du Roi, qui a décliné en définitif l'entrevue proposée. Il doit d'un autre côté céder, s'il est nécessaire, le passage par la Silésie, et lier la Russie à laisser à la Prusse le soin exclusif de garder le Hanovre.

« Il est certain que Sa Majesté prussienne a donné l'ordre aux régiments qui s'avançaient vers la ci-devant Pologne et la Poméranie de s'arrêter, quelques-uns disent même de rétrograder. On parle de porter les principales forces défensives vers l'Ouest et le Sud des États prussiens. On prétend que la Saxe et la Hesse, étant entrées dans les vues de Sa Majesté prussienne,

ont reçu l'avis de préparer des troupes pour la défense de la neutralité commune (1). »

Cette lettre, à la date où elle était écrite, n'était pas inquiétante. Après la violente colère signalée trois jours auparavant, elle marquait une tendance à l'apaisement plutôt qu'à la guerre. Du reste Laforêt écrivait encore le 14 octobre : « La garnison de Berlin recevra ordre de marcher mercredi ou jeudi prochain pour le pays de Hanovre. . . . Une partie des troupes de l'inspection de Magdebourg s'avance d'un autre côté. On ne sait pas encore quel est l'état des routes tracées, mais le mouvement semble dirigé vers l'Elbe, et les officiers disent, généralement, qu'il est question de prévenir les Russes. On croit que le duc de Brunswick commandera l'expédition. Et cependant, quoiqu'il saute aux yeux qu'en marchant pour gagner les devants sur les Russes, à ce qu'on dit, on entre dans un pays gouverné encore en ce moment au nom de la France, qui, à la vérité, n'y a plus que peu de troupes, l'opinion publique est que le Roi ne veut point la guerre avec l'empereur Napoléon (2). »

Et d'ailleurs pourquoi la guerre ? Napoléon ne l'imaginait pas. Il avait imité, disait-il, les précédents des dernières campagnes, et ce n'était pas là une mauvaise excuse, échafaudée après coup : les ministres prussiens, lorsqu'ils en délibéraient à huis clos et ne cherchaient plus à feindre un ressentiment qui servit leurs préférences, étaient du même avis : « On reconnut, dit Hardenberg dans ses « Mémoires », que dans les guerres précédentes et en vertu de négociations antérieures, le passage du territoire d'Anspach était permis à tous les belligérants (3) ». Cet usage, consacré en termes formels

(1) Voir t. III, p. 678.

(2) Voir t. III, p. 733.

(3) Ranke, *Hardenbergs eigenhändige Memoiren*, t. II, p. 272. Voir aussi A. Lévy, *Napoléon et la Paix*, p. 362 et suiv.

par la convention de Bâle en 1795, respecté en 1796-1797 et en 1800-1801, ne pouvait être considéré comme tombé en désuétude dans le court intervalle de 1801 à 1805 plutôt que dans celui de 1797 à 1800. « Je suis bien loin, écrivait Napoléon au roi de Prusse, de vouloir refuser à Votre Majesté le droit de se comporter comme Elle le veut dans ses États ; mais Elle est trop juste pour ne pas convenir qu'il faut que j'en sois instruit lorsque cela déroge à l'usage des guerres passées (1). »

Ainsi Napoléon ne devait pas croire à une rupture avec la Prusse.

Cependant certains de ses agents, témoins des manifestations hostiles des Prussiens, et les jugeant tout à fait disproportionnées au prétexte invoqué, en concluaient par là même que cette feinte colère dissimulait une intention préconçue de se joindre aux coalisés : « Les troupes prussiennes, écrit le 17 octobre notre agent de Francfort au général Rapp, font des mouvements qui n'annoncent point qu'elles sont destinées au maintien de la neutralité qu'elles ont été annoncées être l'objet de leur armement. . . . »

« S'il est vrai, comme on le prétend, que lors de la coalition contre la France, le roi de Prusse a promis d'y prendre une part active du moment qu'il verrait les Russes agir efficacement, le mécontentement qu'il témoigne sur le passage de nos troupes dans ses États de Franconie est un vain prétexte qu'il met en avant pour remplir les engagements qu'il a pris contre nous (2). »

Cette lettre, placée sous les yeux de Napoléon le 19 ou le 20 octobre, donnait matière à réflexion. Avec d'autres, sans doute, qui nous ont échappé, elle devait faire considérer une agression de la Prusse comme

(1) *Correspondance de Napoléon*, n° 9342.

(2) Voir t. III, p. 893

possible, et Napoléon n'aura pas manqué d'en tenir compte dans ses calculs. Pourtant il ne croit pas devoir prendre de précautions contre la Prusse. Il se borne à lui faire entendre, en rappelant Duroc, qu'il est peu disposé à subir un affront, et qu'il saurait, le cas échéant, obtenir satisfaction. Ceci, d'ailleurs, exprimé très doucement et par sous-entendus.

Ayant les Autrichiens devant lui et sur sa droite, la Prusse menaçante à sa gauche, tout autre que lui aurait été intimidé, serait devenu hésitant : un général ordinaire se fût peut-être arrêté; cette attitude n'aurait pas manqué d'enhardir les Prussiens encore indécis, et bientôt les 200,000 hommes de la Grande Armée française auraient eu sur les bras 100,000 Russes, 150,000 Prussiens et 100,000 Autrichiens, le reste tenant tête à Masséna. C'eût été la catastrophe de 1813 et l'écrasement de la France révolutionnaire dès 1806.

Napoléon eut vite fait d'entrevoir toutes les conséquences d'un arrêt dans l'offensive; d'autre part, il se trouvait à huit marches de Kutusow, et aucun rassemblement important de troupes prussiennes n'était encore à pareille distance d'Ulm ou de Munich. Pendant le temps nécessaire aux Prussiens pour prendre un parti et pour se porter au Sud du Danube, la Grande Armée pourrait probablement atteindre et battre Kutusow. Que celui-ci refusât indéfiniment le combat et parvint à se retirer en Silésie tandis qu'une armée prussienne paraîtrait en Franconie, il resterait comme dernière ressource à Napoléon de se réunir à Masséna en écrasant l'archiduc Charles. Il aurait ainsi de nouvelles communications vers l'Italie et une liberté d'action complète pour reprendre l'offensive contre les ennemis venus du Nord. Mais ce serait un pis-aller déplorable!

Quelles que soient les réserves d'hommes et les projets de la Russie, quelle que soit l'attitude de la Prusse, l'essentiel est d'agir vite. L'armée de Mack n'a pas

encore posé les armes, que déjà les premiers ordres sont donnés pour l'offensive contre Kutusow.

Avec une supériorité numérique énorme (150,000 hommes disponibles contre 55,000) Napoléon va essayer une manœuvre prompte et décisive contre son adversaire. Sans s'arrêter aux dangers qu'entraînera l'offensive, il faut que, par des coups vivement frappés, il mette hors de combat les armées ennemies qui tiennent la campagne, et ne laisse pas le temps à la coalition de grandir. L'Europe monarchique, il le sait, est toujours hostile à la France révolutionnaire, et il faut à tout prix empêcher la lutte de traîner et de s'étendre. Ainsi, poursuivre Kutusow l'épée dans les reins, s'efforcer de l'envelopper, de lui couper surtout la retraite vers le Nord, vers la Prusse et vers les plaines sans fin de la Pologne et de la Russie, tel est l'objet de Napoléon dans cette seconde partie de la campagne.

La Grande Armée comprend, en chiffres ronds, à la date du 25 octobre :

	hommes.
1 ^{er} corps (Bernadotte; divisions Drouot et Rivaud, cavalerie Kellermann, Bavaurois de Wrède et Deroy).....	27,000
2 ^e corps (Marmont; divisions Boudet et Grouchy, cavalerie Lacoste).....	13,000
3 ^e corps (Davout; divisions Bisson, Friant, Godin, cavalerie Vialannes).....	27,000
4 ^e corps (Soult; divisions Saint-Hilaire, Vandamme, Legrand, cavalerie Margaron).....	28,000
5 ^e corps (Lannes; divisions Oudinot, Gazan, Suchet, brigades de cavalerie Fauconnet, Treillard).....	26,000
Division Dupont (détachée du 6 ^e corps).....	3,500
Division batave Dumonceau (détachée du 2 ^e corps).....	7,000
Garde impériale (Mortier, Bessières).....	6,000
Brigade Milhaud (formée récemment par Murat avec les 16 ^e et 22 ^e chasseurs).....	800
1 ^{er} division de dragons (Klein).....	2,000
2 ^e — — (Walther).....	1,800
3 ^e — — (Beaumont).....	2,000
A reporter.....	145,800

Report.....	145,800
1 ^{re} division de grosse cavalerie (Nansouty).....	3,000
2 ^e — — — (d'Hautpoul).....	1,400
TOTAL approximatif.....	150,000
4 ^e division de dragons (Bourcier) dans le Wurtemberg.....	2,500
6 ^e corps (Ney; divisions Loison, Malher, cavalerie Tilly).....	11,000
7 ^e corps (Augereau; divisions Desjardins, Maurice Mathien).....	12,000
Dragons à pied (Baraguey d'Hilliers).....	4,000
Garnison bavaroise à Wurzburg.....	3,000
Détachement du 1 ^{er} corps à Ingolstadt.....	6,000
Wurttembergeois et Badois.....	6,000
Grand Paru.....	4,000
TOTAL approximatif.....	48,000

Comme on signalait 20,000 à 30,000 hommes dans le Tyrol, et que l'archiduc Charles pouvait y faire encore un détachement important, Napoléon estima qu'il n'y aurait pas trop de 23,000 Français pour balayer toutes les vallées des Alpes. Le 7^e corps, qui venait de passer le Rhin à Huningue, en comptait 12,000 (1); la capi-

(1) Le 7^e corps de la Grande Armée n'avait pas pris part aux opérations autour d'Ulm. Formé par les troupes de l'armée de Brest, sous le commandement du maréchal Augereau, il devait se rassembler à Alençon le 19 septembre, mais il ne put s'y trouver que le 23. Il y reçut l'ordre de se porter sur Langres, où il parvint le 13 octobre. L'Empereur lui envoya, le 4 octobre, l'ordre de continuer sa marche sur Huningue pour y passer le Rhin et se diriger sur Fribourg. Augereau se rendit lui-même à Huningue le 18 octobre, et y fit construire un pont qui fut prêt le 20. Le 7^e corps fut rendu à Fribourg le 26; il y reçut un ordre, expédié d'Augsbourg le 23, qui lui prescrivait de se rendre à Kempten. Il opérerait ensuite comme il l'entendrait, de manière à faire le plus de mal possible à l'ennemi, et à déconcerter ses projets.

L'artillerie du 7^e corps ne sera constituée à Fribourg que le 4 novembre et c'est seulement le 5 qu'Augereau se mettra en marche sur Kempten.

tulation de Mack stipula que deux divisions du 6^e corps, soit 11,000 hommes, resteraient devant Ulm jusqu'au 25 octobre.

Ces deux corps d'armée, formant un total de 23,000 hommes, furent donc destinés à opérer dans le Tyrol. On ne laissa que des détachements insignifiants à la garde de la communication depuis le Rhin jusqu'à l'Isar, et plus de 150,000 hommes marchèrent contre Kutusow. Ce général était à Braunau depuis le 12 octobre; ses dernières colonnes ne devaient arriver que le 22 octobre. Il y aurait là 35,000 Russes environ, auxquels se réuniraient 15,000 à 20,000 Autrichiens venus de l'armée de Mack avec Kienmayer, et 5,000 hommes envoyés de Vienne (1).

II. — RÉUNION DE LA GRANDE ARMÉE SUR L'ISAR.

Depuis le 12 octobre, deux corps d'armée français occupaient Munich et les environs. Le 1^{er} corps (Bernadotte) cantonnait dans la ville et dans les villages les plus voisins; son avant-garde s'était portée sur la route de Muhlendorf à la suite de Kienmayer, qui battait en retraite, et elle avait pris position, d'abord en avant de Riem, puis à Parsdorf. Elle envoyait chaque jour cinq ou six partis de 50 hommes pour battre tout le pays entre l'Isar et l'Inn. Les reconnaissances ayant signalé, ainsi que les agents de Bernadotte, la présence de cava-

(1) Voir t. III, p. 666, 708, 718, 720, 837, 843, 845, 884, 890, 1063, 1068, 1070 et, en outre, *Bulletins* de Dresde du 15 septembre; d'Augsbourg, du 23; de Dresde, du 2 octobre; de Ratisbonne, du 5 (t. II, p. 254, 420, 434, 599, 808). La force de la 1^{re} armée russe est évaluée avec précision à 31,000 hommes, et sa composition donnée très exactement, si on la compare avec Danilewski, p. 48 (de la traduction française).

lerie autrichienne au Nord à Vilsbiburg et jusqu'à Landsbut, on détacha de ce côté, à Freising, un bataillon bavarois, puis le 20 octobre toute une brigade sous le commandement du général Deroy.

Le 3^e corps (Davout) s'établit d'abord en arrière de Dachau; le 13, il détacha son avant-garde à Germering, interceptant la route de Landsberg à Munich, par laquelle pouvaient survenir quelques troupes échappées de l'armée de Mack. Le lendemain, la 1^{re} division du corps d'armée se porta aussi sur cette route, à Greifenberg, au Nord de l'Ammer-See, tandis que, sur l'ordre de l'Empereur, la brigade bavaroise Minucci était détachée par Bernadotte à Tölz, devant les débouchés du Tyrol.

Le 20 octobre, le petit corps du général Deroy étant établi à Freising. Davout, qui doit le soutenir en cas d'attaque, avance une brigade de sa 2^e division sur la route de Munich à Freising, tandis qu'il dispose le reste de son corps d'armée en cantonnements très étendus aux environs immédiats de Munich et sur tout le pays compris entre l'Isar et l'Amper, couvrant un carré d'environ 20 kilomètres de côté.

La division de cuirassiers d'Hautpoul, mise le 12 à la disposition de Bernadotte, a été cantonnée au Nord de Munich, et assure la liaison avec Freising.

Le 24, en vue de la marche vers l'Est qui doit commencer le lendemain, et sur l'ordre de l'Empereur, Davout va s'établir à Freising; son avant-garde traverse Munich pour aller prendre position à Erding (route de Freising à Mühldorf), tandis que les divisions se rendent directement à Freising; la 1^{re} s'arrête sur les hauteurs de Burghausen, en arrière de Freising, occupant cette ville par un régiment, et poussant un bataillon jusqu'à Attaching pour assurer la liaison avec l'avant-garde.

La 2^e division cantonne au Nord de Freising, détachant un bataillon à Moosburg; la 3^e division s'établit

au Sud, vers Giggenghausen. Le 25, elle se rapprochera de Freising, à Gremmersthausen.

Les Bavaois ont évacué le même jour les positions où Davout les relève, et se sont concentrés à Schwabing, en arrière de Munich.

Telle est la situation de nos troupes sur l'Isar, où elles forment un rideau continu depuis Tölz jusqu'à Freising, masquant le mouvement de la Grande Armée qui se porte à leur hauteur.

La force et les positions de l'ennemi sur l'Isar sont assez exactement connues: on a reçu divers renseignements qui ont permis d'évaluer avec certitude le corps de Kienmayer à 22,000 ou 23,000 hommes, dont 1,200 ont escorté les convois à Wasserburg, tandis que le reste demeurait à Mühldorf. Le pont de Mühldorf a été rompu. La première armée russe, commandée par Kutusow, et dont la force nominale était de 50,000 hommes, ne paraît pas en compter plus de 33,000 à 40,000. Ses premiers éléments sont arrivés à Braunau le 12; les derniers y parviennent le 22. Une partie de cette armée est rassemblée, dit-on, à Neu-Utingen, entre Mühldorf et Braunau (1).

Des régiments de cavalerie avaient été signalés à Vilsbiburg, à Landsbut.

Enfin, les agents de Davout avaient rapporté qu'une colonne de 1,200 hommes, arrivant de Landsberg, était passée du côté de Tölz vers le 11 octobre, mais ce renseignement n'avait pas été confirmé par les Bavaois établis à Tölz même pendant douze jours.

(1) Les Alliés ne firent pendant toute cette période que marches et contre-marches, suivant les ordres contradictoires qu'ils recevaient successivement; un jour franchissant l'Inn pour prendre l'offensive, le lendemain rentrant dans leurs positions. Mais le 21, Mack ayant apporté lui-même la nouvelle du désastre d'Ilm, Kutusow décide définitivement la retraite, qui commence le 23. (Voir Schönahls, p. 104 et suiv.)

Telles étaient les données (1) sur lesquelles Napoléon devait régler ses premières opérations.

Dès le 17 octobre, avant même que l'armée de Mack eût posé les armes, Soult reçut l'ordre de rebrousser chemin vers Landsberg. Les jours suivants, et surtout le 20, quand la capitulation d'Ulm fut signée et exécutée, les troupes qui n'étaient pas à la poursuite de l'archiduc Ferdinand furent dirigées sur Munich. Le 24 octobre, le 4^e corps est parvenu à Landsberg, où il fait séjour; Suchet, Beaumont, Walther, Gazan, et la moitié de la Garde à cheval sont échelonnés depuis Munich jusqu'à Schwabhausen et Oberrotth, sur la route d'Augsbourg; le 2^e corps et la Garde à pied sont encore à Augsbourg.

Napoléon fait son entrée à Munich, le 24 octobre, à 9 heures du soir (2).

Les troupes qui avaient exécuté ou accompagné la poursuite de l'archiduc Ferdinand jusqu'aux frontières de Bohême se trouvaient alors aux environs d'Ingolstadt et de Beilngries; dans cette dernière localité ou dans les villages voisins, la division Dupont, les carabiniers (3), les chasseurs de la Garde (4), la division Klein (5); près d'Eichstätt, la brigade provisoire de chasseurs à cheval (de Milhaud), formée quelques jours auparavant par Murat (6); à Ingolstadt la cavalerie légère du 5^e corps, les divisions Oudinot et Dumonceau et le détachement

(1) Voir t. III, p. 651, 658 à 660, 663 à 668, 711, 713, 720, 780, 781, 823, 834, 836, 842, 843, 889, 999, 1000, 1019, 1043, 1059, 1160.

(2) *Bulletin* n° 11.

(3) Dans les villages en avant de Beilngries. Voir t. III, p. 1279.

(4) A. Paulshofen.

(5) A. Ober-Emendorf.

(6) Voir t. III, p. 1241. Cette brigade provisoire continuera d'exister pendant toute la marche sur Vienne, et jusqu'en Moravie, et aura durant toute cette période un rôle des plus intéressants. Il existe mal-

mixte franco-bavarois du général Rivaud; enfin, plus au Sud, à Reichertshofen, les cuirassiers de Nansouty.

D'après les ordres de Murat, les chasseurs de la Garde devaient rejoindre l'Empereur à Munich; les autres éléments devaient appuyer vers l'Est, Nansouty sur Goisenfeld; Klein, Dupont et Oudinot vers Neustadt; Dumonceau et Milhaud sur Ingolstadt. Des ordres de l'Empereur furent expédiés d'Augsbourg le 23 octobre à Nansouty et aux éléments du 5^e corps, pour les diriger sur Landshut, où ils devaient se réunir le 25 octobre aux divisions Gazan et Suchet. Le détour fait par ces dernières en passant à Munich avait été imposé par le réseau routier: les chaussées d'Augsbourg à Munich, puis de Munich à Landshut étaient bonnes, tandis qu'entre Augsbourg et Landshut on n'avait trouvé que des chemins de traverse.

Il résultait des ordres de l'Empereur que la Grande Armée allait franchir l'Isar sur trois points, Munich, Freising et Landshut; son front était ainsi de 60 kilomètres, et pour utiliser les passages de Landau et Plattling, situés près du confluent de l'Isar et du Danube, il aurait fallu le porter jusqu'à 150 kilomètres.

Est-ce avec intention, est-ce par oubli que l'on n'envoie pas d'ordres à Klein, Milhaud, Dupont, et Dumonceau avant le 25? A voir seulement les faits tels qu'ils se sont déroulés par la suite, ce retard n'a présenté que des inconvénients: il est la cause primitive et essentielle de l'échec subi à Dürrenstein; c'est lui qui fera manquer la première manœuvre tentée pour l'enveloppement de Kutusow. Mais la présence d'un corps autrichien en Bohême, l'apparition possible d'une armée russe de ce côté ont pu décider Napoléon à se garder sur son flanc

heureusement peu de pièces relatives à ses mouvements; et ses cantonnements ne peuvent pas toujours être déterminés avec exactitude.

gauche et en arrière afin d'empêcher les ennemis de retourner contre lui sa manœuvre favorite, l'occupation d'un cours d'eau important sur la ligne de retraite principale (1). Peut-être est ce pour éviter qu'on se saisisse d'une barrière fluviale derrière lui, qu'il maintient Dupont et Dumonceau près du Danube tant qu'il n'a pas franchi l'Isar; qu'il les arrête sur l'Isar, tandis qu'il passe l'Inn, sur l'Inn lorsqu'il traverse l'Enns, et près de l'Enns quand il atteint Melk et Saint-Poelten. Il semble bien difficile de ne pas voir là une série de mesures voulues, systématiques; et pourtant le danger qui pouvait menacer l'armée du côté de la Bohême était très lointain. Quelle que fût la destination des armées russes de seconde ligne, elles n'avaient pas encore pénétré en Silésie, et les Prussiens n'étaient pas près de nous attaquer. Les causes qui ont amené le fatal retard de Dupont et Dumonceau dans la journée du 11 novembre ne semblent donc pas élucidées.

Murat vient coucher le 24 à Ingolstadt. Le 25, il arrive à Munich pour prendre le commandement des divisions Walther, Beaumont et d'Hautpoul.

L'équipage de pont est à Munich.

Le général Rivaud, qui était à Ingolstadt, reçoit l'ordre de rejoindre son corps d'armée (le 1^{er}) avec les éléments français de son détachement (le 54^e de ligne); les troupes bavaroises qu'il avait avec lui vont occuper Ulm (1 brigade), Donauwörth (1 régiment) et Rain (1 bataillon).

La brigade de dragons à pied demeurée avec Baraguey d'Hilliers s'établit à Ingolstadt; Baraguey d'Hilliers a sous ses ordres le dépôt de dragons montés, commandé à Neubourg par le général Milet.

(1) L'Alpone (Arcole), le Lech (Ulm), la Saale (Iéna), l'Isar (Eckmühl), le Dniéper (Smolensk), etc.

On sait qu'Augsbourg est devenu le dépôt, le centre d'opérations de l'armée. Le grand parc d'artillerie s'y installe avec le 34^e de ligne et le 21^e dragons.

En exécution des ordres antérieurs, la Grande Armée se trouve déployée le 25 au soir suivant la ligne droite de Neustadt à Tölz :

1^o Dupont dans les villages au Nord de Neustadt (1); une brigade des grenadiers Oudinot dans cette ville, avec les chasseurs de la Garde; les carabiniers à Abensberg; Klein au Sud-Ouest (2); à Ingolstadt, Dumonceau, Milhaud et Baraguey d'Hilliers;

2^o Deux brigades d'Oudinot à Mainburg et au Nord (3); la cavalerie du 5^o corps à Mainburg et au Sud (4); Nansouty un peu à l'Ouest, à Geisenfeld;

3^o Suchet, Gazan et le gros du 3^e corps à Freising et aux alentours (5); l'avant-garde du 3^e corps à Erding; se liant à droite avec celle de Bernadotte, qui occupe Anzing;

4^o Les Bayarois à Schwabing; le 1^{er} corps à Riem et Munich; Beaumont et Walther dans les villages

(1) Ettling, Prusing et Heiligenstadt (?) suivant le Journal de la réserve de cavalerie; Pförring suivant le Journal de la division Dupont. Voir t. III, p. 4279.

(2) Munchmünster, Griesheim et Mangelstein (Mündelstetten ?) suivant le Journal de la réserve de cavalerie; Abensberg, suivant le Journal de la division Klein.

(3) Mainburg et Aigelsbach.

(4) Mainburg et Saint-Alban.

(5) Infanterie de l'avant-garde du 3^e corps cantonnant derrière le ruisseau d'Erding, au Nord et au Sud de ce bourg, avant-postes sur les routes de Moosburg, Dorfen et Hohenlinden; cavalerie en arrière, entre Eiting et la route de Freising à Erding. 1^{re} division sur les hauteurs de Burghausen, avec un régiment dans Freising et un bataillon à Ataching pour se relier à l'avant-garde; 2^e division cantonnée au Nord de Freising, un bataillon à Moosburg; 3^e division à Gremmersthausen, au Sud-Ouest de Freising (Voir t. III, p. 1160). Gazan bivouaque au Sud de Freising, Suchet au Nord.

voisins, d'Hautpoul plus au Nord, et derrière l'Isar; les 2^e et 4^e corps en seconde ligne, l'un sur la route d'Augsbourg, l'autre sur celle de Landsberg (1);

5^e La brigade bavaroise Minucci à Tölz.

Telle est la formation d'où la Grande Armée part à la poursuite de Kutusow.

Sa marche va s'exécuter dans des conditions très particulières, qui ne permettront pas de donner souvent aux différents corps des routes distinctes, ni d'embrasser une zone aussi étendue que dans la première partie de la campagne.

On prendra le contact avec l'ennemi dès le passage de l'Inn, et on le conservera jusqu'au bout. On croira sans cesse à une bataille générale pour une date très rapprochée, de sorte qu'il faudra tenir les colonnes en état de se concentrer rapidement. Ce n'est pas cette considération, bien au contraire, mais l'état des chemins et le terrain qui obligent peu à peu à resserrer le front de l'armée, à allonger les colonnes en réduisant leur nombre.

La plaine du Danube, large de 140 kilomètres entre Ratisbonne et Tölz ou Rosenheim, se rétrécit vite; elle n'a plus que 40 kilomètres à hauteur de Linz, et une vingtaine seulement après le confluent de l'Enns. De là jusqu'à Vienne, elle n'est qu'un défilé perpétuel. Les montagnes qui la limitent au Sud atteignent du premier coup des hauteurs de 1,000 à 1,500 mètres, et forment, surtout en hiver, un obstacle infranchissable pour de grosses colonnes. De nos jours, cet espace, si étroit qu'il

(1) 2^e corps : cavalerie à Pruch (?); divisions à Dachau et Schwabhausen. 4^e corps : cavalerie à Germering et Gröfßing; 3^e division à Pfaffenhofen, Geisenbrunn, Glesheim et Waudlheim; 2^e division à Saint-Gilgen, Gelching et Argelsried; 1^{re} division à Ettersschlag, Schlnfeld et Wessling; artillerie et quartier général à Inning. Voir t. III, p. 1156.

soit, pourrait du moins être complètement utilisé, grâce au grand nombre des chemins entretenus; mais en 1805, il y avait très peu de chaussées pavées ou ferrées: la carte des postes en indiquait cinq entre l'Isar et l'Inn; trois seulement poursuivaient en convergeant sur Lambach et Linz, et à partir de là, il n'y en avait plus qu'une seule jusqu'à Vienne. Si l'on voulait emprunter d'autres chemins, on se trouvait bientôt arrêté, comme le fut Davout entre Freising et Mühldorf, et obligé d'en revenir aux routes de poste pour ne pas rester embourbé.

Il ne faut jamais perdre de vue ces conditions de viabilité, qui ont imposé, à l'exclusion de toute théorie tactique, l'ordre de marche de l'armée et la situation respective des différents corps. Napoléon essaya d'utiliser sur sa droite quelques chemins de montagne, et même d'envoyer un corps d'armée sur la rive gauche du Danube, pour se procurer plus d'espace et de subsistances, mais ces détachements ne donneront pas toujours d'heureux résultats.

Le général Mathieu Dumas, témoin des travaux de l'Empereur sur la carte, et employé par lui à l'étude du réseau routier, était par conséquent très au courant du problème que Napoléon s'efforçait de résoudre et des difficultés, des impossibilités qu'il rencontrait chaque jour. Il les expose ainsi :

« La combinaison des marches était moins compliquée que celle de la première période; il n'y avait plus de stratagème à dérober à l'ennemi, puisqu'on devait suivre nécessairement le grand défilé du Danube. Mais les affluents de ce fleuve, coulant également du Sud au Nord, offraient de bonnes lignes de défense, de grandes difficultés de terrain dans leur cours supérieur, au pied de la chaîne des Alpes, et des eaux torrentueuses et grossies par la saison, en s'approchant de leur embouchure dans le Danube. Pour franchir ces barrières successives, *maintenir les corps d'armée à peu près à*

même hauteur, et toujours en mesure de se mettre en ligne, il fallait beaucoup d'accord et de précision dans les mouvements respectifs (1). »

Le 25 octobre, l'Empereur lance des ordres pour la marche en avant. Il sait que la presque totalité des forces ennemies, soit 55,000 à 60,000 hommes, est échelonnée de Mühlendorf à Braunau par Ebingen et Burghausen, ayant détaché un millier d'hommes à Wasserburg. Les ponts de Mühlendorf et Wasserburg sont coupés.

Napoléon veut se présenter à Mühlendorf avec deux ou trois corps d'armée pour y forcer le passage. Il réunit tous ses moyens dans cette direction, l'équipage de pont devant suivre de près la cavalerie de Murat.

Les renseignements sur l'ennemi sont assez précis et très sûrs, étant confirmés par plusieurs agents ; mais on remarquera qu'ils remontent à quelques jours au moment où il s'agit de passer l'Inn. On ne sait donc pas ce que les Alliés auront rassemblé à Mühlendorf à notre approche, ni ce qu'ils auront retiré vers Braunau. De plus, on est sans renseignements sur les autres points de passage possibles, tels que Kraiburg.

Aucune reconnaissance de cavalerie n'a été prescrite : on ignore si l'ennemi garde d'autres points que Mühlendorf

(1) « Ceux qui voudraient faire une étude particulière de ces ordres de marche, bien dignes de servir de modèles, les trouveront détaillés et parfaitement raisonnés dans la suite de la correspondance du major général de la Grande Armée avec les généraux en chef. Nous ne donnons pas que cette manière de suivre, pour ainsi dire, dans l'intérieur du cabinet de Napoléon toutes ses résolutions, toutes ses pensées, et pas à pas sur le terrain, selon la position de l'ennemi, la direction et les progrès des diverses colonnes, ne leur paraisse aussi intéressante qu'instructive. Cette considération nous a déterminés à publier presque entièrement le recueil que nous sommes assez heureux de pouvoir leur offrir ; et la crainte de le rendre trop volumineux n'a pas dû nous en détourner. » (Mathieu Dumas, t. III, p. 243.)

et Wasserburg, et malgré les facilités qu'on aurait pour observer la route de Mühlendorf à Braunau sans même quitter la rive gauche, rien n'est tenté dans ce sens.

Napoléon ordonne seulement à Murat, suivi de près par Soult, de se porter sur Hobenlinden, et de pousser des reconnaissances sur Mühlendorf. Davout, partant d'Erding et de Freising, doit se diriger aussi sur Mühlendorf, par Dorfen ; Lannes a reçu l'ordre d'aller à Vilsbiburg, d'où il pourra, s'il le faut, se rabattre sur Mühlendorf dans la journée du 27. Ainsi Napoléon aura 3 divisions de cavalerie et 2 ou 3 corps d'armée le 27 à Mühlendorf. Il juge cette accumulation de forces nécessaire, puisque l'ennemi peut réunir plus de 50,000 hommes sur ce point. L'Empereur est surtout préoccupé d'empêcher Murat ou Davout de s'engager isolément. Si l'ennemi ne défendait pas Mühlendorf, le maréchal Davout pourrait le faire occuper par sa cavalerie ; « si au contraire l'ennemi y était en force, ou derrière l'Inn, le maréchal Davout s'arrangerait de manière à ne rien compromettre, l'intention de Sa Majesté n'étant pas de faire donner ses corps d'armée en détail ».

En exécution de cet ordre, Davout arrête que son avant-garde se portera jusqu'à Ampfing le 26, poussant un parti de cavalerie à Mühlendorf. Le corps d'armée doit bivouaquer à Ober-Taufkirchen, entre Dorfen et Mühlendorf. Bien que le 3^e corps soit cantonné à Freising et Erding depuis le 24, le chemin de Dorfen, que les cartes n'indiquent pas, n'a jamais été reconnu.

Tandis que le gros de l'armée est dirigé sur Mühlendorf, Bernadotte se portera sur Wasserburg. On n'a signalé de ce côté qu'un détachement de 1,200 hommes venu de Munich, mais on est mal renseigné sur les mouvements qui ont pu se produire dans le Tyrol. On dit que l'archiduc Jean est venu à Scharnitz, que plusieurs bataillons se sont retirés de Landsberg vers Salzbourg, et

même hauteur, et toujours en mesure de se mettre en ligne, il fallait beaucoup d'accord et de précision dans les mouvements respectifs (1). »

Le 25 octobre, l'Empereur lance des ordres pour la marche en avant. Il sait que la presque totalité des forces ennemies, soit 53,000 à 60,000 hommes, est échelonnée de Mühldorf à Braunau par Etingen et Burghausen, ayant détaché un millier d'hommes à Wasserburg. Les ponts de Mühldorf et Wasserburg sont coupés.

Napoléon veut se présenter à Mühldorf avec deux ou trois corps d'armée pour y forcer le passage. Il réunit tous ses moyens dans cette direction, l'équipage de pont devant suivre de près la cavalerie de Murat.

Les renseignements sur l'ennemi sont assez précis et très sûrs, étant confirmés par plusieurs agents ; mais on remarquera qu'ils remontent à quelques jours au moment où il s'agit de passer l'Inn. On ne sait donc pas ce que les Alliés auront rassemblé à Mühldorf à notre approche, ni ce qu'ils auront retiré vers Braunau. De plus, on est sans renseignements sur les autres points de passage possibles, tels que Kraiburg.

Aucune reconnaissance de cavalerie n'a été prescrite : on ignore si l'ennemi garde d'autres points que Mühldorf

(1) « Ceux qui voudraient faire une étude particulière de ces ordres de marche, bien dignes de servir de modèles, les trouveront détaillés et parfaitement raisonnés dans la suite de la correspondance du major général de la Grande Armée avec les généraux en chef. Nous ne doutons pas que cette manière de suivre, pour ainsi dire, dans l'intérieur du cabinet de Napoléon toutes ses résolutions, toutes ses pensées, et pas à pas sur le terrain, selon la position de l'ennemi, la direction et les progrès des diverses colonnes, ne leur paraisse aussi intéressante qu'instructive. Cette considération nous a déterminés à publier presque entièrement le recueil que nous sommes assez heureux de pouvoir leur offrir ; et la crainte de le rendre trop volumineux n'a pas dû nous en détourner. » (Mathieu Dumas, t. III, p. 243.)

et Wasserburg, et malgré les facilités qu'on aurait pour observer la route de Mühldorf à Braunau sans même quitter la rive gauche, rien n'est tenté dans ce sens.

Napoléon ordonne seulement à Murat, suivi de près par Soult, de se porter sur Hobenlinden, et de pousser des reconnaissances sur Mühldorf. Davout, partant d'Erding et de Freising, doit se diriger aussi sur Mühldorf, par Dorfen ; Lannes a reçu l'ordre d'aller à Vilsbiburg, d'où il pourra, s'il le faut, se rabattre sur Mühldorf dans la journée du 27. Ainsi Napoléon aura 3 divisions de cavalerie et 2 ou 3 corps d'armée le 27 à Mühldorf. Il juge cette accumulation de forces nécessaire, puisque l'ennemi peut réunir plus de 30,000 hommes sur ce point. L'Empereur est surtout préoccupé d'empêcher Murat ou Davout de s'engager isolément. Si l'ennemi ne défendait pas Mühldorf, le maréchal Davout pourrait le faire occuper par sa cavalerie ; « si au contraire l'ennemi y était en force, ou derrière l'Inn, le maréchal Davout s'arrangerait de manière à ne rien compromettre, l'intention de Sa Majesté n'étant pas de faire donner ses corps d'armée en détail ».

En exécution de cet ordre, Davout arrête que son avant-garde se portera jusqu'à Ampfing le 26, poussant un parti de cavalerie à Mühldorf. Le corps d'armée doit bivouaquer à Ober-Paufkirchen, entre Dorfen et Mühldorf. Bien que le 3^e corps soit cantonné à Freising et Erding depuis le 24, le chemin de Dorfen, que les cartes n'indiquent pas, n'a jamais été reconnu.

Tandis que le gros de l'armée est dirigé sur Mühldorf, Bernadotte se portera sur Wasserburg. On n'a signalé de ce côté qu'un détachement de 1,200 hommes venu de Munich, mais on est mal renseigné sur les mouvements qui ont pu se produire dans le Tyrol. On dit que l'archiduc Jean est venu à Scharnitz, que plusieurs bataillons se sont retirés de Landsberg vers Salzbourg, et

que l'archiduc Charles tente de nous devancer dans cette dernière ville. Il y a donc beaucoup de chances pour que l'on passe l'Inn à Wasserbourg et la Salzach à Salzbouurg sans difficultés, mais ce n'est pas certain ; on peut encore y rencontrer des forces sérieuses, et surtout il faut s'y établir assez solidement pour arrêter l'armée autrichienne d'Italie : si elle se porte de ce côté. Napoléon fait suivre Bernadotte à courte distance par Marmont, jusqu'à ce qu'on soit fixé sur ce qui se passe dans le pays de Salzbouurg. S'il le faut, Marmont soutiendra le 1^{er} corps, à portée duquel il se trouvera pendant cinq jours, puisqu'à supposer sa marche continuée sans interruption vers l'Est, il ne sera pas à plus d'une journée de Salzbouurg le 1^{er} novembre. Si la situation de Bernadotte ne présente rien de dangereux, Marmont n'ira pas jusqu'à Salzbouurg et se rapprochera du gros de l'armée.

Enfin les éléments laissés jusque-là en seconde ligne derrière le 5^e corps, c'est-à-dire Klein, Milhaud, Dupont, Dumonceau, reçoivent l'ordre de gagner Landshut.

On a souvent reproché à Napoléon de ne pas avoir donné à ses maréchaux d'instructions générales, embrassant de longues périodes.

Ici, par exemple, ses ordres ne visent que les mouvements d'une ou deux journées : c'est qu'il ne s'agit pas d'un groupe d'armées, mais de trois ou quatre corps seulement ; que l'on a en vue une opération prochaine, le passage de l'Inn, où subsiste une grande part d'imprévu, et que l'on ne peut rien prescrire, non seulement pour les marches qui suivront, mais pour l'exécution même du passage. C'est sur place, à Mühlendorf même, que Napoléon viendra donner de nouveaux ordres.

Le 25 octobre, l'Empereur fait écrire par Berthier au maréchal Ney de se porter sur Landsberg avec son corps d'armée, après avoir dirigé sur Augsbouurg toutes les armes restées à Ulm, et donné des ordres pour le déman-

tèlement de cette dernière place. La lettre de Berthier parviendra à destination dans la soirée du 26, et le 6^e corps quittera le 27 les cantonnements étendus où il séjournait depuis le 22, au Sud-Ouest d'Ulm (1), pour se porter à Memmingen. Il arrivera le 28 à Mindelheim, et le 29 à Landsberg, où il séjournera le 30 en attendant de nouvelles instructions. Les dragons laissés à sa disposition sont dirigés sur leurs divisions.

III. — JOURNÉE DU 26 OCTOBRE. MARCHÉ SUR L'INN.

Le 26 octobre de très bonne heure, le 3^e corps quitte ses cantonnements : l'avant-garde, qui était à Erding, commence la marche sans encombre ; mais bientôt elle est embourbée dans le mauvais chemin qui conduit à Mühlendorf par Dorfen ; ne gardant avec lui qu'un ou deux escadrons, le général Heudelet, qui commande cette avant-garde, fait rebrousser chemin à sa cavalerie et la dirige sur Haag par la grande route d'Erding à Hohenlinden. L'infanterie poursuit péniblement par Dorfen, et s'arrête à Ober-Tauffkirchen ; les cavaliers qui l'accompagnaient continuent jusqu'à Mühlendorf, avec un détachement d'infanterie légère, et entrent dans la ville à 10 heures du soir. Les Autrichiens ont passé sur la rive opposée, où ils ont posté un bataillon pour défendre le passage (2).

(1) Cantonnements du 6^e corps du 22 au 27 octobre :

2^e division (Loison) à Donauwetten, Dellmensingen, Stetten, Achstetten, Laupheim, Weiler, Göggingen ; 3^e division (Müller) à Ulm, Closter Wiblingen, Dellenberg, Tiefenbach, Vöhringen, Illerszell, Wullenstetten ; cavalerie légère (Tilly) à Illerachheim ; dragons à pied à Donaurieden et Erbach ; parc d'artillerie, au Sud d'Ulm. Voir t. III, p. 4032.

(2) La première colonne russe a commencé sa retraite le 23 ; le reste

Les divisions du corps d'armée sont retardées à la traversée de Freising par le défilé de la division Gazan, qui va rejoindre Lannes à Landsbut. Avant d'arriver à Erding, elles reçoivent du maréchal Davout, qui les a devancées, de nouveaux ordres. Le chemin de Dorfen étant reconnu impraticable, il est prescrit aux trois divisions de suivre la cavalerie légère sur la route d'Hohenlinden et d'aller bivouaquer à hauteur de Haag. En réalité, les troupes s'arrêtent exténuées, les deux premières divisions un peu en arrière de Haag, la troisième derrière Hohenlinden, où s'est établie une division de dragons (Beaumont) venue de Munich.

L'avant-garde de Davout a fait, d'Erding à Ober-Taufkirchen, 30 kilomètres dans la boue ; sa pointe de cavalerie, poussée jusqu'à Mühlendorf, 45 kilomètres. Les deux premières divisions et la cavalerie ont fait, de Freising à Haag, 50 kilomètres ; la troisième en a fait 33.

La cavalerie de Murat ne déploya pas la même ardeur. Ses ordres portaient qu'elle devait avancer jusqu'à Hohenlinden, porter des avant-postes au delà de Haag, et des coureurs jusque sur l'Inn, *si l'ennemi n'était pas en force*. Conformément aux prescriptions de l'Empereur, la division de dragons Beaumont vint à Hohenlinden (1), mais celles de Walthier et d'Hautpoul

part le 23 octobre pour se porter à l'Est de Braunau, sur la route de Lambach. Le mouvement ne sera continué que le 29. (Danilewski, p. 418.)

Le gros des forces autrichiennes a quitté aussi les environs de Mühlendorf le 23 ; une partie (Kienmayer) se retirant sur Oëling, pour continuer par Burghausen vers Lambach ; l'autre moitié (Hohenlöche), traversant aussi Burghausen, mais devant se porter ensuite sur Salzbourg et Steyer. Des détachements sont laissés aux passages de l'Inn. (Schönhals, p. 410.)

(1) Elle s'éclaira à 2 lieues en avant, notamment par un parti de 50 dragons du 5^e, commandés par un capitaine. (*Journal du 5^e dragons*, manuscrit déposé à la bibliothèque de Laval.)

cantonnerent fort en arrière, à Anzing et Parsdorf. Le 4^e corps, qui les suivait, s'établit largement dans les villages à l'Est de Munich, après avoir défilé devant l'Empereur.

Au Nord de cette masse centrale, le 5^e corps rassemble à Landsbut ses divisions, venues l'une de Mainburg, les autres de Freising. Il pousse une brigade de cavalerie jusqu'à Vilsbiburg, à une marche de l'Inn. La division Nansouty, placée sous les ordres de Lannes, cantonne immédiatement derrière le 5^e corps ; Klein est plus loin à Pfeffenhausen, Milhaud et Dupont à Mainburg ; la division batave Dumonceau cantonne au Sud de Neustadt.

A l'aile opposée de la Grande Armée, le 1^{er} corps pousse son avant-garde jusqu'à l'Inn.

Dans son ordre du 23 octobre, Bernadotte avait fixé à ses divisions une sorte de point initial : chacune d'elles devait passer à Ebersberg à une heure déterminée, de Wrède à 10 heures, Kellermann à 11 heures, Drouet à midi, Paethod (1) à midi et demi, et Deroy à 2 heures. Parvenus à Ebersberg, les généraux y reçurent de nouveaux ordres : pour Drouet, Paethod et Deroy, il ne s'agit que de prendre position et bivouaquer à Sprengebach, Steinhöring et Oberndorf ; pour de Wrède et Kellermann, venus seulement de Riem et Parsdorf, la marche sur Wasserburg continue :

« Le général Kellermann prendra position sur les hauteurs en arrière de Wasserburg ; il occupera de suite la ville et tâchera de réunir tous les moyens pour rétablir le pont qui a été détruit par l'ennemi. Il fera passer quelques détachements sur la rive droite de l'Inn. Ces postes auront la plus grande surveillance afin de ne point se laisser surprendre.

« M. le lieutenant général de Wrède partira égale-

(1) Remplaçant provisoirement Rivaud.

ment de suite de sa position pour se porter en arrière du général Kellermann, à une demi-lieue de Reitmehring, détachant un bataillon d'infanterie et un piquet de cavalerie pour occuper l'abbaye de Kloster-Attel. »

D'après le *Journal* de la division de Wrède, il semble que les Bavaurois soient restés en tête de la colonne et soient entrés à Wasserburg les premiers : « Ayant reçu à son entrée dans Steinhöring le rapport que l'ennemi avait abandonné Wasserburg, il (de Wrède) y envoya aussitôt le lieutenant-colonel de Stengel avec deux compagnies et un escadron pour l'occuper et rétablir le pont. Avant d'arriver sur la hauteur de la ville, le lieutenant-colonel fut reçu par un feu de mousqueterie très vif de la part de l'ennemi ; mais il sut jeter si précipitamment son infanterie du côté de la ville, en la plaçant par parcelles sur les élévations en arrière, que l'ennemi, après une fusillade de plus d'une heure, fut réduit à se retirer, ayant 8 hommes tués et nombre de blessés. Les Bavaurois n'eurent ni morts, ni blessés.

« Sur ces entrefaites arriva un ordre du maréchal de détacher 3 bataillons à Kloster-Attel, où la brigade Mezzanelli se rendit : le 2^e bataillon léger y passa nuitamment l'Inn, comme fit le général Kellermann à Wasserburg ».

Bernadotte logea à Steinhöring.

La brigade Minucci, qui occupait Tölz, avait reçu l'ordre de se porter sur la route de Rosenheim, jusqu'à une lieue de cette ville (1).

Marmont fit traverser Munich à son infanterie pour la cantonner sur la rive droite de l'Isar, au Sud de la route ; il laissa la cavalerie sur la rive gauche (2).

Le grand quartier général resta à Munich, où la

(1) Nous ne savons pas exactement où elle s'arrêta le 26.

(2) 1^{re} division, Haidhausen ; 2^e division, Ober-Giesing ; quartier

Garde se réunit (1) ; le grand parc (1,293 voitures) était échelonné ce jour-là entre Ellwangen et Augsburg, qu'il ne devait pas dépasser jusqu'à nouvel ordre.

Dans la soirée du 26, les commandants des corps d'armée donnent les ordres de mouvement pour le lendemain : Lannes se portera au delà de Vilsbiburg sur la route de Mühldorf et d'Ettingen ; Davout, renonçant à forcer le passage de l'Inn à Mühldorf avec les seules ressources de l'avant-garde, que son canon n'a pas pu suivre, la dirige sur Ettingen par Erharding, espérant être plus heureux de ce côté. Les trois divisions du corps d'armée s'arrêteront à Ampfing ; la 1^{re} fera occuper Mühldorf par un régiment, la 3^e détachera un bataillon à Kraiburg.

« Le général Andréossy, commandant l'arme du génie, fera rassembler à Mühldorf et Kraiburg tous les matériaux nécessaires pour la réparation et la reconstruction des ponts. Les officiers du génie et les détachements de sapeurs, employés dans le corps d'armée seront mis à sa disposition pour la confection de ces travaux. Il est même autorisé à faire, s'il le juge nécessaire, la demande des sapeurs de régiment.

« Les généraux prescriront aux commandants des postes qu'ils établiront sur l'Inn de s'emparer de tous les bateaux qui existent sur la rive gauche de cette rivière et de les faire rassembler sur les points de Mühldorf et de Kraiburg. Si cette opération faisait éprouver de trop grands dangers pendant le jour, elle sera exécutée de nuit.

général, Schwabing ; cavalerie, Mittel-Sendling ; parc d'artillerie, Schwabhausen.

(1) On se rappelle que la moitié de la cavalerie de la Garde revenait d'Ingolstadt, l'autre moitié avait accompagné l'Empereur, et l'infanterie, partie d'Augsbourg en même temps (le 24), avait un jour de retard.

Heudelet (avant-garde du 3^e corps) y paraît quelques instants plus tard, mais est dirigée sur Erharding. Murat fait attaquer à coups de canon, par l'artillerie de la division de Beaumont, l'ennemi posté sur la rive droite, et l'on commence aussitôt, c'est-à-dire dans l'après-midi, les préparatifs du passage. Le 3^e régiment de dragons reste dans Mühlendorf avec l'avant-garde du 3^e corps. Bientôt l'arrivée des divisions d'infanterie, leurs sapeurs réunis en avant, selon l'ordre du maréchal, procure des moyens plus sérieux. Davout appelle aussi à Mühlendorf l'artillerie des divisions.

A 3 heures de l'après-midi, le général Sorbier, commandant l'artillerie du 3^e corps, et le colonel Charbonnel, son chef d'état-major, font une reconnaissance sur la rive gauche, dans les environs, et déterminent l'emplacement de deux batteries de part et d'autre de la ville, à 500 mètres des retranchements autrichiens. Le feu ne commence qu'à 3 heures du soir, et c'est seulement à 7 heures que l'ennemi est assez ébranlé pour qu'on procède à la réfection du pont. Les batteries avaient tiré si précipitamment, dit un officier de la division Friant, qu'elles se tuèrent du monde réciproquement, à cause de l'énorme concavité du fleuve en ce point. Cependant le *Journal* de l'artillerie du corps d'armée n'évalue les pertes qu'à un homme blessé et un cheval tué.

Les Autrichiens faisaient une belle défense et ne se résignaient pas à abandonner leur poste. Vers 7 heures du soir, notre artillerie les avait obligés à se retirer, mais ils revenaient de temps en temps, à la faveur de l'obscurité, pour troubler nos travailleurs par des feux de salve. Il fut bientôt avéré qu'on ne pourrait poursuivre la construction du pont que si l'on prenait pied d'abord sur la rive droite. Pour en finir, Davout forma une compagnie de 30 nageurs sous le commandement du capitaine Galliardie, adjoint à l'état-major de la

1^{re} division. Quoi qu'en dise le maréchal dans une note écrite de sa main, il est certain que ces nageurs ne purent réussir à traverser l'Inn : le courant très violent les emporta, en noya trois, et la plupart des autres revinrent à la rive gauche. Un seul, un sapeur de la 6^e compagnie du 2^e bataillon, parvint à passer.

Enfin on découvrit des bateaux, on établit un pont volant, et l'on commença le passage. Les 13^e léger et 108^e de ligne passèrent dans la nuit du 27 au 28 ; ils furent suivis par deux régiments de cavalerie.

Les maréchaux se montraient malheureusement trop impatients de voir terminer la réparation du pont, entreprise par la 7^e compagnie de sapeurs, laquelle était attachée à la Réserve de cavalerie, et s'était trouvée à Mühlendorf presque aussitôt que les dragons. L'Empereur avait envoyé le capitaine de frégate de Lostanges auprès de Murat, pour apprendre de lui l'instant précis où le passage sur le pont commencerait. Ce fut sans doute la présence de cet officier qui augmenta l'impatience ; toujours est-il que Murat donna l'ordre de ne pas rétablir complètement le tablier du pont, mais de faire une passerelle très légère pour un homme de front.

Le pont de Mühlendorf, comme la plupart de ceux qu'on bâtissait alors, était en bois, et les Autrichiens avaient brûlé trois travées ; les piles subsistaient presque intégralement. « On se contenta, dit un officier du génie (1), témoin oculaire, d'arranger trois des travées avec quelques longerons, dont l'une des extrémités portait sur le chapeau et l'autre extrémité était dans l'eau au pied de la pile opposée. Ces longerons, deux à deux, formaient des croix de Saint-André qui portaient des pièces de bois beaucoup plus courtes, et placées à peu près horizontalement. » Cet à peu près ne fut pas suffi-

(1) Capitaine Ménissier (*Journal* de la division Friant).

« Le général Andréossi fera reconnaître s'il n'existe pas sur l'Inn des gués pour la cavalerie et des points de passage depuis Kraiburg jusqu'à Eting. »

Murat, arrivé en poste à Hohenlinden avec son état-major, ordonne aux divisions de la Réserve de cavalerie de poursuivre le 27 sur Mühldorf.

Soult, Bernadotte et Marmont attendent le 27 pour donner de nouveaux ordres.

IV. — PASSAGE DE L'INN, 27 ET 28 OCTOBRE.

Le 27, Bernadotte fait serrer son corps d'armée sur Wasserburg, sauf la division Deroy qui reste un peu en arrière à Wolfrain (?). La journée s'écoule, semble-t-il, à recueillir des matériaux pour réparer le pont, qui est rétabli dans la nuit du 27 au 28. La brigade Minucci, venue de Tölz, arrive le 27 à Rosenheim, et y trouve également le pont rompu. Le major de Sarni, qui commande l'avant-garde de cette brigade, fait déloger les tirailleurs autrichiens laissés sur la rive droite, en déployant ceux du 1^{er} régiment bavarois sous le commandement du lieutenant de Grafenstein, qui montre beaucoup de bravoure et de fermeté. Les tirailleurs bavarois, ayant trouvé des barques, passent la rivière, et chassent l'ennemi. Le pont est réparé dans la soirée.

Marmont reçoit dans la matinée et exécute l'ordre de suivre Bernadotte; il fait passer en première ligne à Oberndorf sa cavalerie, qui doit diriger des patrouilles sur Mühldorf et Kraiburg; l'infanterie cantonne autour d'Ebersberg. L'instruction donnée à ce corps d'armée prescrit de continuer le lendemain sur Wasserburg et d'occuper cette ville, dès que Bernadotte aura passé l'Inn, pour se diriger sur Salzbourg. Dans la soirée, Berthier lui réitère l'ordre de marcher le lendemain matin sur Wasserburg.

Le 28, le 1^{er} corps continue sa marche sur Salzbourg. Il va s'établir à proximité d'Altenmarkt, sauf la division Deroy qui s'arrête à Frabertsheim, à une lieue seulement en avant de Wasserburg. La brigade Minucci se rapproche, et vient à Seebrück.

Dans la soirée, Bernadotte reçoit de Berthier des éclaircissements sur les corps ennemis qu'il peut rencontrer à Salzbourg : « Ce que je puis vous assurer relativement au prince Charles, c'est que le 26 vendémiaire (18 octobre) il était sur l'Adige; dans ce moment le maréchal Masséna l'a passé à Vérone, où il a fait 1,500 prisonniers et pris 7 pièces de canon; mais il est très possible qu'une division de 12,000 à 15,000 hommes, qui était dans le Tyrol, ait fait une contremarche par l'arrivée du maréchal Augereau, qui se porte sur Kempten; ce corps ennemi aura vraisemblablement reçu l'ordre de se jeter sur Salzbourg; alors, Monsieur le maréchal, vous serez à même de couper ce corps et de le faire prisonnier. Le maréchal Ney arrive demain soir à Landsberg, et le maréchal Augereau sera sous très peu de jours à Kempten. »

Le 2^e corps relève le 1^{er} à Wasserburg. Berthier promet de nouveaux ordres à Marmont pour le lendemain. En attendant, il l'invite à faire reconnaître soigneusement la route de Wasserburg à Ditmoning : « cela est très important pour l'Empereur; . . . il faut nous créer des débouchés, parce qu'il y a peu de chaussées ». Le passage par Ditmoning permettrait de rapprocher davantage le 2^e corps du rassemblement principal et de le lier plus étroitement aux opérations en avant de Brannau.

Le 27, la Réserve de cavalerie se met en mouvement à 5 heures du matin; la division de dragons de Beaumont entre dans Mühldorf un peu avant midi, sans doute, sa marche étant de 43 kilomètres; l'infanterie du général

Le 28, à dix heures du matin, ce sont les troupes de Murat qui arrivent à Weinhöring. De la rive opposée, une compagnie de sapeurs du 3^e corps vient rétablir le pont, sous la surveillance de l'adjudant-commandant Girard, envoyé par Murat. Ce travail est achevé avant la fin de la journée. La division Beaumont, qui avait cantonné en arrière et au Nord de Mühldorf, va passer à Ceting ; Walther et d'Hautpoul, venus d'Ampfing et de Haag, suivent le mouvement ; mais la division Walther n'a pas le temps de passer dans la journée du 28, et demeure sur la rive gauche, à Weinhöring. Beaumont et d'Hautpoul cantonnent autour d'Ceting, où le 3^e corps est venu les rejoindre.

L'avant-garde du 3^e corps, ainsi que le 5^e dragons, qui forme l'avant-garde de la division Beaumont, finissent leur passage à Mühldorf avant 10 heures du matin, le 28 octobre, et poussent dans la journée jusqu'à Burghausen, que les Autrichiens ont abandonné en coupant le pont derrière eux. Le général Eppler, qui commande la cavalerie légère dans l'avant-garde du 3^e corps, traverse la Salza en barque avec 20 carabiniers, et déloge l'ennemi de la rive droite. Les sapeurs le suivent de près et commencent à réparer le pont, dont cinq travées sont coupées. Le passage sera rétabli le 29 au matin.

Ainsi se termine la double opération du passage de l'Inn et de la Salza. On peut s'étonner de voir l'équipage de pont rester inutile en arrière des troupes, alors que la prompte arrivée de quelques bateaux aurait fait gagner une journée peut-être. L'ordre du 23 octobre le mettait cependant à la disposition de Murat.

Le 28, l'Empereur fait expédier au colonel Bouchu, commandant cet équipage de pont, l'ordre d'envoyer sur le champ trois pontons et une compagnie de pontonniers à Murat. Le reste de l'équipage s'arrête à Mühldorf, d'où

il ne repartira que le 29. Il sera employé pendant ces vingt-quatre heures à achever le complet rétablissement du pont.

Les 27 et 28, Napoléon a prescrit à Murat et Davout de poursuivre leur route jusqu'à Burghausen. Il veut aussi qu'une tête de pont soit tracée devant le pont de Mühldorf par un officier du génie, et exécutée par des paysans et ouvriers réquisitionnés.

Le 28, le grand quartier général se transporte à Haag, où Napoléon arrive à 11 heures du soir ; le 4^e corps, qui s'est arrêté le 27 à Hohenlinden, Anzing et Parsdorf, reçoit l'ordre de se porter sur Mühldorf, mais il trouve la route encombrée par les voitures du 3^e corps et de la cavalerie, et il s'arrête entre Haag et Haun (à hauteur de Kraburg). La colonne formée par les troupes de Murat, Davout et Soult a une longueur totale de 80 kilomètres (pour moins de 60,000 hommes).

Dès que l'Empereur avait connu la faiblesse des détachements ennemis laissés à Mühldorf, il avait jugé inutile d'amener le 5^e corps sur ce point. Le 27 octobre, le maréchal Lannes avait atteint Vilsbiburg avec son infanterie, précédé de sa cavalerie à Ganghofen et Neumarkt, et suivi de Nansouty à Geisenhausen ; il avait déjà expédié les ordres pour marcher le lendemain sur Mühldorf, quand arriva une lettre de Berthier qui le dirigeait sur Braunau par Eggenfelden. Il alla donc établir ses bivouacs autour de cette dernière localité le 28, précédé de sa cavalerie légère à Wurmansquik (route de Braunau), et à Pfarrkirchen (route de Schärding). La division Nansouty resta un peu en arrière, à Ganghofen.

Le 27, la brigade Milhaud, les divisions Klein et Dupont cantonnent à Landsbut et dans les villages voisins ; Dumonceau est à une demi-journée plus loin, à Pfaffenhausen. Milhaud seul, dans ce groupe, reçoit des ordres le 27 octobre ; ces ordres sont sans doute

considérés comme très importants, car Berthier y revient à deux reprises : il s'agit de se porter à Eggenfelden pour couper la retraite de Straubing sur Braunau et observer les mouvements de l'ennemi sur notre flanc. Le général Milhaud étendra des partis aussi loin qu'il pourra dans cette direction. Il rendra compte, par triplicata, de toutes les nouvelles qu'il aura de l'ennemi : 1° au prince Murat ; 2° au maréchal Lannes ; 3° au major général. La marche de flanc du général Milhaud est très importante par les nouvelles qu'il peut envoyer à l'Empereur. Il doit laisser à Landshut les chevaux éclopés et les gros embarras de ses bagages. Il vivra, dans le pays qu'il traverse, par des réquisitions.

Ce premier ordre est expédié le 27, à 3 h. 30 du matin. Un autre, envoyé à 4 heures après midi, renouvelle à peu près les mêmes prescriptions, si ce n'est que la destination indiquée est Pfarrkirchen au lieu d'Eggenfelden. Milhaud est averti qu'il doit faire connaître chaque jour l'endroit où il s'arrête, et qu'il peut envoyer des officiers en poste au major général.

Le 27 octobre, les Autrichiens occupaient les positions suivantes : Un parti de 200 hommes et 150 chevaux opérait entre Deggendorf et Straubing. Non loin de là, le corps volant du colonel Radivojevich était en retraite de Landau sur le bas Inn. Le général Cronneville, avec 2 bataillons de Peterwardein, était maître de Passau depuis le 25.

Le général Nostitz surveillait le cours de l'Inn, en aval d'Obernberg, avec 4 bataillons et 10 escadrons, dont la moitié en réserve à Raab.

Le général Schustek surveillait entre Obernberg et le confluent de la Salza, avec 2 bataillons et 10 escadrons, dont la moitié en réserve à Altheim.

Le colonel Graffen, entre le confluent de la Salza et

Neu-Ötting, avec 2 bataillons et 6 escadrons, dont la moitié en réserve à Altheim.

En amont de Neu-Ötting, jusqu'aux montagnes, le colonel Mesko, avec 8 bataillons et 8 escadrons, dont moitié en réserve à Trostberg.

Un bataillon de Valaques Illyriens était en route pour Salzbourg, où il devait arriver avant le 29, un autre était à Strasswalchen.

Le gros traverse Burghausen pour gagner Lambach avec Kienmayer (10 bataillons et 11 escadrons) ou se dirige sur Salzbourg par Altenmarkt avec Hohenlohe (7 bataillons et 16 escadrons).

Les Russes sont à l'Est de Braunau, prêts à se porter sur Wels par Lambach.

Un ordre du Conseil aulique, reçu le 27, prescrivait de tenir le plus longtemps possible sur l'Inn et la Salza, pour attendre l'arrivée des archiducs Charles et Jean, ainsi que de la 6^e colonne de Kutusow.

Pour exécuter cet ordre, Kienmayer et Hohenlohe se concentrèrent le 28 à Friedburg et Strasswalchen (17 bataillons, 30 escadrons). De là, on envoya des détachements à Tittmoning et Laufen, tandis que le colonel Mesko se retirait de Trostberg sur Salzbourg. Les détachements autrichiens éparpillés en aval de Braunau y étaient toujours.

L'empereur d'Autriche, arrivé le 26 à Wels, ordonne la retraite sur Lambach, où les Russes seront rejoints par les Autrichiens ; mais cet ordre, complété par une foule de prescriptions de détails, n'arrivera que le 29 au soir, et les événements auront marché de telle sorte qu'il sera devenu inexécutable.

Il est intéressant de citer cet ordre du 26, bien qu'il soit resté lettre morte, parce que son étonnante complication fera sentir, même en éliminant les détails, ce qu'était le système de guerre des états-majors autrichiens à cette époque.

On devait diriger 7 bataillons et 8 escadrons par Mattighofen sur Lambach.

Le général Szenassy, avec 6 bataillons, se retirerait sur Hallein et Werfen pour aller couvrir à Rottenmann l'aile droite de l'armée du Tyrol. Il serait rejoint par le bataillon valaque envoyé à Salzbourg.

Le colonel Mesko resterait à Trostberg avec 3 bataillons et 8 escadrons ; les bataillons de Rosenheim, Wasserburg et Kraiburg se réuniraient à lui.

Un corps de 2 bataillons et 6 escadrons se retirerait par Tittmoning, Mattighofen, Friedburg, Vocklabrück, Weyer.

2 escadrons formeraient flanc-garde sur la route Ischl, Seeberg, Kuhdorf, Görzenburg.

L'arrière-garde de l'armée russe serait formée par les 4 bataillons et 12 escadrons du général Schustek sur la route d'Altheim à Enns.

Le général Nostitz se retirerait de Scharding sur Linz avec 3 bataillons et demi et 8 escadrons, et il se reliait à Schustek sur le chemin de Riedau par un détachement d'un demi-bataillon et 2 escadrons.

Un soutien de 4 bataillons et 10 escadrons serait posté à Ried ; une réserve de 6 bataillons de grenadiers à Haag.

Mais le 29 octobre, les Français occupaient Braunau et arrivaient devant Mattighofen et Salzbourg, de sorte que les mouvements ordonnés ne purent s'exécuter tels qu'ils étaient prescrits.

Les Russes s'éloignèrent de Braunau ; le colonel Mesko se retira sur Salzbourg ; le reste des troupes autrichiennes ne fit pas de mouvements importants (1).

(1) Voir Schönhals, p. 110 et suiv.

V. — JOURNÉE DU 29 OCTOBRE, BRAUNAU.

L'Empereur avait ordonné, le 27 octobre, au maréchal Lannes de se porter par Eggenfelden sur Braunau.

En conséquence, la brigade de chasseurs du 5^e corps, qui a cantonné le 28 à Wurmansquik, se dirige le 29 sur Braunau, où le colonel Kirgener, commandant le génie du corps d'armée, avait eu ordre de se rendre pour le rétablissement du pont. Ce vigoureux officier se jette dans une barque avec quelques chasseurs et, malgré le feu d'un détachement ennemi qui occupait la place, il parvient à y pénétrer. Il disperse ce détachement et fait pointer l'artillerie des remparts, servie par des cavaliers, sur une petite troupe autrichienne qui voulait pénétrer dans la place, et qu'il tient à distance. Quelques instants plus tard, le maréchal Lannes entre lui-même dans Braunau, juste à temps pour y accueillir Murat et Davout, qui venaient de Burghausen. Ainsi se réalise avec précision la volonté de l'Empereur, de faire converger sur Braunau les forces de deux corps d'armée.

La journée du 28 et la nuit suivante s'étaient écoulées sans que Murat et Davout, logés à deux lieues de Burghausen, eussent aucune instruction pour leurs mouvements au delà de cette ville. Cependant Murat, désireux de continuer la poursuite à toute vitesse, avait mis ses divisions en mouvement dès 2 heures du matin ; il était arrivé au pont de Burghausen vers 5 heures, l'avait trouvé presque entièrement rétabli, et au petit jour l'avait traversé avec le 5^e dragons. Les renseignements signalaient l'ennemi en retraite par Mattighofen ; comme c'était d'ailleurs la route la plus directe vers Linz, et qu'elle permettait de couper bientôt la communication de Salzbourg avec Vienne, Murat ordonna à ses dragons de se porter de ce côté : le 5^e ouvrit la marche, suivi

d'assez loin par la division Walther, qui était passée en tête de colonne, et de plus loin encore par Beaumont. D'Hautpoul ne devait pas quitter Burghausen jusqu'à nouvel ordre.

Des partis de 30 cavaliers étaient envoyés vers Laufen et vers Braunau, pour se relier avec Bernadotte et avec Lannes.

La pointe du 5^e dragons, forte de 30 hommes, rencontra une grand'garde ennemie à 1 lieue de Mattighofen et la rejeta sur le village. Le colonel fit mettre pied à terre à 25 dragons qui, par leur feu, obligèrent les Autrichiens à se retirer dans le village même; mais le régiment ne put y pénétrer à sa suite. L'ennemi était en force et son artillerie demeura en action jusqu'à la nuit. La division Walther, que son canon n'avait pu suivre au delà de Mühldorf, ne put fournir au 5^e un appui efficace et prit position en vue de Mattighofen. Les Autrichiens firent leur retraite sur Salzbourg vers minuit, ce dont une reconnaissance informa le général Walther peu de temps après.

Davout, parvenu à son tour à Burghausen, fait suivre les divisions de dragons par son avant-garde, qui s'arrête le soir près de Gundertsbausen, à moitié chemin de Mattighofen. En même temps, il fait traverser Burghausen par sa 1^{re} division, laisse une brigade devant la ville et se porte avec l'autre, précédée du 1^{er} régiment de chasseurs (colonel Montbrun), à 2 lieues en avant sur la route de Braunau.

A peine est-il parti que, vers 2 heures du soir, Murat reçoit enfin des ordres de Napoléon. L'Empereur prescrit de tâter Braunau (1). Le prince part aussitôt avec la division d'Hautpoul, qui était restée près de Burghausen,

(1) Cet ordre, mentionné par le Journal de la Réserve de cavalerie, ne nous est pas parvenu.

et rejoint Davout. Il envoie l'ordre à Beaumont, déjà très avancé sur la route de Mattighofen, de rebrousser chemin et de le suivre sur Braunau.

Les 2^e et 3^e divisions du 3^e corps restent seules au bivouac derrière Burghausen, gardées par la 2^e brigade de la 1^{re} division, que Davout a postée sur la rive droite.

Parvenu au défilé formé par la Salza et la forêt de Lach, le 1^{er} chasseurs et trouve le régiment autrichien des hussards de l'Empereur, soutenu par 2,000 hommes d'infanterie. Les deux régiments de cavalerie se chargent réciproquement et, après une échauffourée qui laisse une douzaine de prisonniers entre nos mains, l'ennemi bat en retraite. Ce mouvement précipité était dû à l'apparition des cavaliers du 5^e corps dans Braunau. Se voyant menacés des deux côtés, les Autrichiens se dérobent en abandonnant la forteresse.

Murat fit poursuivre l'ennemi par le 1^{er} chasseurs, qui ne s'arrêta qu'à Riedhain, à 2 lieues au delà de Braunau. Les cuirassiers d'Hautpoul bivouaquèrent devant cette place; la brigade d'infanterie envoyée par le 3^e corps et les dragons de Beaumont un peu en arrière, à Ranshofen.

Lannes ne put faire entrer dans Braunau que quatre compagnies de grenadiers, faute de moyens de passage; le reste de la division Oudinot bivouaqua sur la rive gauche en face de la ville; les divisions Gazan et Suchet à 1 lieue en arrière, et Nansouty plus loin encore, à Wurmansquik.

La brigade Milhaud, continuant à exécuter l'ordre du 27, qui la dirigeait sur Scharding, est à peu près à Pfarrkirchen. Le 4^e corps cantonne sur la rive gauche de l'Inn, une division à Ampfing, en arrière de Mühldorf, le reste entre Mühldorf et le pont d'Uting. Napoléon atteint Mühldorf avec la Garde et le grand quartier général.

Dans la matinée du 29, l'Empereur a fait ordonner à la division Klein de se porter vers Schärding et Passau ; à Dupont et Dumonceau d'aller à Eggenfelden, où ils recevront de nouveaux ordres.

Pendant que la gauche et le centre de la Grande Armée occupent Braunau, Bernadotte continue sa marche vers Salzbourg. Son corps d'armée cantonne sur la rive méridionale du petit lac de Waging, Kellermann au village de Petting, les trois divisions du gros à Waging. La division de Wrède a été dirigée sur le chemin qui passe un peu plus au Sud, à Traunstein, où elle retrouve la brigade Minucci, venue de Seebrück. Cette brigade s'établit à Teisendorf avec le gros de la division, tandis que la brigade Mezzanelli est laissée à Traunstein.

En passant dans cette localité, le général Minucci a envoyé vers les débouchés du Tyrol, par Inzell, un détachement mixte commandé par le lieutenant-colonel de Pompei pour observer l'ennemi de ce côté et revenir le 30 par Reichenhall. La cavalerie de de Wrède (2^e et 3^e cheval-légers) avait déjà des avant-postes non loin de là le 27 ; une de ses patrouilles y enlève un courrier porteur de papiers importants. Un lieutenant envoyé en reconnaissance au pont de la Saalach, près de Weisbach, y est accueilli par des coups de fusil et constate la présence de cavaliers et de fantassins autrichiens sur la rive droite. Sur le compte qu'il en rend, le général de Wrède ordonne l'envoi d'un plus fort détachement sur ce point le lendemain.

Bernadotte donne pour le 30 octobre des ordres d'une extrême prudence : Kellermann s'avancera jusqu'aux portes de Salzbourg, et s'arrêtera, attendant de nouveaux ordres pour y entrer. Les quatre divisions de Wrède, Drouet, Paethod et Deroy resteront massées à 1 lieu en arrière, couvertes par la Saalach.

Marmont suit Bernadotte de très près : cantonné

autour d'Altenmarkt le 29, il forme avec le 1^{er} corps une colonne de 30 kilomètres seulement. Berthier lui a expédié, à 3 heures du matin, l'ordre de poursuivre, si possible, sur Dittmoning. S'il ne peut pas y parvenir, qu'il tâte au moins de passer à Laufen pour atteindre Friedburg. L'intention de l'Empereur, lui récrit-il un peu plus tard, est que le 2^e corps passe à Strasswalchen, Vocklabrück, Gmunden et Steyer, de manière à tourner les positions de l'ennemi s'il veut tenir derrière l'Enns, comme des habitants l'ont dit au prince Murat. Telle est la mission assignée à Marmont ; il devra, en approchant de Steyer, reconnaître et bien étudier le cours de la rivière en amont de cette ville dans un rayon d'une marche, et se tenir à portée de prendre part à une bataille.

Marmont est averti qu'il recevra des ordres tous les jours. Le premier point dont l'occupation soit importante est Strasswalchen : il faudra en rendre compte à l'Empereur.

Cette lettre explique à Marmont que l'on est parvenu à fixer une route distincte à chaque corps : sans parler de Bernadotte, qui passe par Salzbourg, les 3^e, 4^e et 5^e corps auront trois itinéraires indépendants : 1^o Braunau, Ried, Lambach ; 2^o Obernberg, Zell, Neumarkt et Wels ; 3^o Schärding, Efferding et Linz. La marche peut donc s'exécuter avec la plus grande facilité en vue d'une concentration ; aucun des corps d'armée n'aurait à attendre, pour se porter en ligne, qu'un autre eût dégagé la route.

Napoléon songe à employer Bernadotte lui-même dans une bataille sur la Traun ou sur l'Enns : « Vous devez, autant que possible, tenir réunie votre colonne française pour que si, comme l'ennemi l'annonce, il effectue son projet de nous attendre à Wels ou à Steyer, vous soyez dans une position à pouvoir vous trouver à la bataille. »

Comme il y a plus de 100 kilomètres de Salzbourg à Linz, et 90 de Salzbourg à Wels, Bernadotte ne pourrait intervenir qu'après plusieurs jours de marche.

D'autres instructions lui sont envoyées : puisqu'on s'attend à voir les troupes d'Italie ou du Tyrol refluer vers Salzbourg ou Léoben, il faut surveiller les routes qui pénètrent dans les Alpes; une division bavaroise devra être détachée vers Kufstein pour tenter d'enlever cette forteresse et se lier au 6^e corps; des partis seront envoyés sur Villach et Léoben; il faut se renseigner sur les routes qui conduisent de Salzbourg à Vienne, savoir s'il y en a au Sud de la grande chaussée.

Napoléon avait attendu d'être éclairé sur la situation et sur les intentions de l'ennemi pour ordonner définitivement à Ney de pénétrer dans le Tyrol. Il lui fait écrire, le 29, de se porter sur Innsbrück, en l'informant de la marche de Bernadotte sur Salzbourg.

Ney sera le 31 octobre à Weissenbrunn avec la tête de son corps d'armée, le 1^{er} novembre à Partenkirch; il y fera serrer la 3^e division le lendemain, chassant de Mittenwald un poste de 200 Autrichiens, et le 6^e corps séjournera le 3 novembre dans ses cantonnements.

Des ordres ont été donnés pour que la plupart des bataillons bavarois laissés en arrière rejoignent le corps d'armée. Ils seront relevés sur l'Inn et le Lech par les troupes wurtembergeoises et par quelques compagnies de dragons à pied. Baraguey d'Hilliers reçoit le commandement du pays entre Donauwerth et Passau sur les deux rives du Danube; il est chargé de reconnaître un détachement de 3,000 Autrichiens signalé à Waldmünchen.

L'Empereur s'occupe, pendant la journée du 29, d'organiser des magasins et des hôpitaux. Il ordonne à Petiet de former à Haag un dépôt intermédiaire, contenant des magasins de pain, de farine et d'avoine, et un hôpital pour 200 malades.

Il lui fait écrire : « Il faut que le médecin en chef et les hôpitaux se rendent à Passau aussitôt que nous en serons maîtres, ce qui ne sera pas long. Il faudra former des hôpitaux pour les malades et les blessés. » Par un singulier concours de circonstances, aucun corps de troupes n'étant encore à proximité de Passau, les médecins envoyés par Petiet vont y rencontrer des Autrichiens au lieu des Bavaurois ou des Français qu'ils supposaient y trouver.

Napoléon a reçu vers cette époque de nouveaux renseignements sur les dispositions de la Prusse. Elles semblent de plus en plus hostiles, mais en même temps elles ne sont pas de nature à rendre la situation militaire inquiétante.

D'après des rapports datés du 23 octobre, la Prusse forme cinq armées :

1^o Le duc de Brunswick commande une armée de Basse-Saxe, forte de 37 bataillons et 43 escadrons, qui va occuper le Hanovre ;

2^o L'électeur de Cassel aura sous ses ordres 15 bataillons et 25 escadrons, formant l'armée de Westphalie ;

3^o Une armée dite de Franconie sera constituée sous les ordres du prince de Hohenlohe, mais à part un petit nombre de bataillons et d'escadrons qui tiennent garnison à Anspach ou sur l'Elbe, les 31 bataillons et les 60 escadrons qui composeront cette armée en sont encore à se rassembler dans la Basse-Silésie ;

4^o Le général Grawert commandera 18 bataillons et 15 escadrons dans la Haute-Silésie, et enfin,

5^o Une armée de Réserve, sous le général Rüchel, est encore en voie d'organisation dans la province de Prusse.

Malgré l'importance de ces armements, il n'y a rien là qui puisse menacer avant longtemps les communications de la Grande Armée. Le prince de Hohenlohe déboucherait-il même de Franconie avec ses 31 bataillons et 60 escadrons, que les corps d'Augereau et de Ney, et les

divisions Klein, Dupont et Dumonceau pourraient se concentrer à temps pour lui opposer des forces supérieures sur le Danube.

Napoléon peut donc marcher hardiment contre Kutusow, et peut-être même achever la manœuvre projetée contre l'archiduc Charles, avant d'avoir à se retourner contre les Prussiens. Il aurait alors sa retraite largement assurée vers le Sud, si par hasard sa communication directe avec la France était interrompue.

VI. — 30 OCTOBRE. — COMBAT DE RIED. — L'EMPEREUR
A BRAUNAU.

Le 30 octobre, de grand matin, tout le 1^{er} corps est rassemblé derrière la Saalach, en face de Salzbourg. Les deux avant-gardes sont lancées en avant et traversent la ville vers 7 heures.

Une partie de la cavalerie bavaroise galope sur la route de Vienne, y atteint une arrière-garde autrichienne (1), et lui fait 63 prisonniers. Elle s'arrête à 4 lieues de Salzbourg, ainsi que le général de Wrède qui a dirigé la poursuite lui-même sur la route de Grätz, où l'on avait signalé un détachement de 2,000 ennemis.

L'ordre donné par Bernadotte après l'occupation de Salzbourg fixe le cantonnement de la division de Wrède autour de Recht, sur la route de Vienne, un bataillon gardant la route de Grätz à la même hauteur. Kellermann va s'établir au Sud, sur la route de Carinthie, à mi-chemin d'Hallein. Drouet occupe la ville de Salzbourg; Paethod et Deroy cantonnent dans les quartiers de la rive gauche et en arrière de la Saalach; le détachement du lieutenant-colonel de Pompei, envoyé la

veille à Reichenhall par le général Minucci, y demeure comme avant-garde de la division.

Dans la journée arrive l'ordre de Berthier prescrivant d'envoyer une division bavaroise dans les montagnes pour s'emparer de Kufstein. En conséquence, la division Deroy partira le 31; son avant-garde, sous les ordres du lieutenant-colonel de Pompei, enlèvera le 1^{er} novembre la passe de Lofer et poursuivra les Autrichiens sur la route de Kufstein; le 2 novembre, la division Deroy attaquera la passe de Strub.

Ce jour-là, Bernadotte, dont les troupes auront gardé les positions du 30 octobre autour de Salzbourg, sera rappelé par l'Empereur en vue d'une rencontre avec les Russes.

Toujours en prévision de cette bataille qu'il voudrait décider par une manœuvre rapide, Napoléon s'efforce de porter tous ses corps d'armée à même hauteur, par autant de routes distinctes qui abordent la Traun sur un front de 50 kilomètres, et l'Enns sur un front de 30 kilomètres.

Les divers itinéraires sont ceux qu'indiquaient les lettres du 29 à Marmont : Strasswalchen, Volklabruck pour le 2^e corps; Braunau, Ried, Haag, Lambach pour le 3^e corps; Obernberg, Neumarkt, Grieskirchen, Wels pour le 4^e corps; Schärding, Siegharting, Baierbach, Efferding, Ebersberg pour le 5^e.

Marmont rencontre de sérieuses difficultés pour l'exécution de cet ordre : nous le trouvons, le 30 octobre, cherchant sur la Salza un passage vers Dittmoning, où son infanterie est réunie. Sa cavalerie est remontée jusqu'à Pietling.

Les ordres de l'Empereur aux autres corps d'armée ne sont expédiés que le 30, à 6 heures du matin. Il n'en résulte aucun retard pour Murat et Davout, qui se sont déjà lancés à la poursuite de l'ennemi sans plus attendre.

(1) Celle du colonel Mesko.

Le 1^{er} chasseurs, parti d'Altheim, rencontre les avant-postes de la cavalerie ennemie à 2 lieues de là, vers Kirchheim, et s'arrête au contact. La division de Beaumont, partie de Ranshofen vers 5 ou 6 heures, stationne assez longuement aux portes de Braunau, puis prend le trot pour rejoindre les chasseurs. A partir d'Altheim, les sachant à proximité, elle ralentit l'allure, et Murat s'arrête pour transmettre à l'Empereur les nombreux renseignements recueillis. Les Russes sont partis depuis trois jours ; Merveldt et Kienmayer se sont retirés par Mattighofen et Altenmarkt ; il y a, dit-on, 4,000 à 5,000 Autrichiens à Ried. Passau a ouvert ses portes à l'ennemi, qui d'autre part a évacué Schärding, dont on croit le pont intact.

Dès qu'il se sent soutenu, le colonel Montbrun charge avec ses chasseurs, bousculant les postes de cavalerie ennemie jusque sur les hauteurs entre Alzing et Mehrenbach, et s'éclairant sur ses flancs. Cette cavalerie est accueillie (sans doute dans les petits bois au delà de Mehrenbach) par un poste d'infanterie dont les feux arrêtent nos chasseurs à la montée. Ce poste étant établi à gauche de la route, Montbrun appuie à droite et continue sa marche à travers champs. Il arrive ainsi, en bousculant encore quelques postes, jusque sur les hauteurs voisines de la route de Salzbourg, d'où l'on peut voir la petite ville de Ried au fond du vallon de l'Achen.

Le colonel Montbrun, puis un officier d'état-major de la division de dragons, et enfin le général de Beaumont examinent de là les positions de l'ennemi. Ils évaluent celui-ci à 3,000 hommes d'infanterie et 1,500 chevaux, chiffre un peu exagéré ; deux bataillons et un escadron sont placés en avant et à gauche du village, un bataillon et un escadron, en arrière et à droite. Le gros de la cavalerie s'est rallié sur la hauteur en avant.

La division de Beaumont prend alors une disposition

préparatoire de combat (sans doute sur les hauteurs près de Schwach) : le 12^e se met en bataille à droite de la route, le 8^e reste en colonne sur la chaussée ; le 9^e, qui vient ensuite, se déploie à gauche, laissant en colonne l'artillerie et le 16^e régiment derrière le 8^e.

Le général de Beaumont, s'étant porté sur la gauche pour achever d'examiner la position, ordonne au 8^e de charger sur la route. Cet ordre était probablement motivé par l'impossibilité où se seraient trouvés les 9^e et 12^e de charger en bataille hors de la route, à cause des bois et du ruisseau marécageux qu'ils avaient devant eux. A peine le 8^e dragons approchait-il de la crête opposée, qu'un feu de mousqueterie, partant d'un bois sur la gauche, vint l'arrêter. On fit mettre pied à terre à quelques dragons pour répondre à cette fusillade, et une menace de mouvement tournant fut faite sur les deux ailes pour provoquer la retraite de l'ennemi : un escadron du 12^e dragons fut porté sur la gauche pour faire évacuer le bois au Nord de Ried, tandis que le 1^{er} chasseurs reprenait sa marche offensive, se faisant précéder de nombreux tirailleurs. L'infanterie embusquée dans le bois se hâta de se retirer, et aussitôt le 8^e dragons chargea sur la droite de la route, le 12^e sur la gauche. Ils ne purent atteindre l'escadron de cavalerie ennemie, mais tombèrent sur l'infanterie à l'entrée de la ville de Ried, où il firent 400 prisonniers.

Le 8^e se lance au galop dans la grande rue de Ried, y trouve un poste de hussards, le charge et fait prisonnier l'officier qui le commande, mais à la sortie de la ville, nos dragons sont repoussés par un poste d'infanterie ; le général Beaumont les rallie sur la place centrale et conduit en personne la dernière charge, qui déloge enfin les ennemis. Notre artillerie à d'ailleurs mis en batterie, et ses premiers coups précipitent la retraite des Autrichiens.

La nuit tombante arrête la poursuite à proximité de

Ried. Les troupes bivouaquent sur place, les dragons en avant et au Nord de la route, les chasseurs au Sud. La division d'Hautpoul, arrivée trop tard pour prendre part au combat, reste en arrière de Ried.

Nos pertes s'élèvent à 54 blessés, 10 chevaux tués et 7 blessés. Nous avons recueilli plus de 600 prisonniers.

La 1^{re} brigade du 3^e corps avait fait les plus grands efforts pour rejoindre en temps utile; elle ne put arriver qu'à la nuit, et prit position à Ried. Le reste du corps d'armée poussa aussi loin qu'il le put sur la route de Ried : la 2^e brigade serra sur la 1^{re} et bivouaqua en arrière de Ried; la 2^e division à une demi-lieue en avant d'Altheim, la 3^e à une demi-lieue en arrière.

L'avant-garde, qui avait passé par Mattighofen, put rejoindre le gros et s'établit entre les deux premières divisions.

La division de dragons Walther fit suivre l'ennemi sur la route de Friedburg par le 3^e régiment, et alla bivouaquer près d'Atzing. Le 5^e dragons fut renvoyé sur Braunau; arrivé à Ultendorf, il reçut l'ordre d'escorter une colonne d'artillerie, avec laquelle il alla cantonner près de Ried à 2 heures du matin.

Le 4^e corps, ayant reçu d'assez bonne heure l'ordre de prendre la route d'Obernberg, Neunmarkt et Wels, au Nord de celle que suivait Davout, se porte le 30 à Burghausen. La 3^e division, qui est en tête de colonne, franchit l'Inn à Ceting et va cantonner au delà de Burghausen; les deux autres divisions passent l'Inn à Mühldorf et s'arrêtent en arrière de Burghausen, où est le quartier général de Soult.

Le 5^e corps, n'ayant pas reçu d'ordres de l'Empereur, commence à franchir l'Inn à Braunau. Lannes ordonne à la division Oudinot d'aller jusqu'à Riedham, laissant à Suchet le soin de mettre trois compagnies à Braunau comme garnison.

La moitié de la division Oudinot est déjà sur la rive

droite quand arrive l'ordre de se porter sur Schärding par la rive gauche pour y prendre la route d'Ebersberg. Le colonel du génie Kirgenger est envoyé en avant avec les sapeurs pour procéder, s'il y a lieu, à la réparation du pont. Les divisions suivent. Le maréchal Lannes, tombé malade à Braunau, laisse le commandement du corps d'armée à Oudinot. Les bataillons de grenadiers qui avaient déjà passé à Braunau se dirigent sur Schärding par la rive droite, et cantonnent le soir à Altheim.

Le gros de la division Oudinot et la brigade de husards vont cantonner ce soir-là près de Malching, à 3 lieues seulement du pont de Braunau; le reste du corps d'armée (la brigade de chasseurs, avec une brigade de la division Suchet, puis la division Gazan, et enfin le reste de la division Suchet) est échelonné depuis Malching jusqu'au pont de Braunau. Les cuirassiers Nansouty sont cantonnés largement entre les ponts de Markt et de Braunau. Le retard apporté par l'Empereur à l'envoi des ordres pour le 30 a fait perdre une partie de la journée en haltes inutiles et en faux mouvements, et le 5^e corps n'a avancé que de la moitié d'une étape ordinaire. Ce contretemps est d'autant plus fâcheux que ce corps doit passer par Schärding avant de se redresser dans la direction de Vienne, et qu'il aura plus de peine à se replacer à hauteur du 3^e corps.

La brigade Milhaud se trouve ainsi le devancer aux portes de Schärding. Les divisions Klein, Dupont, Dumonceau, qui ont enfin quitté Landshut, très en retard aussi, arrivent respectivement à Dingolfing, Ganghofen et Vilsbiburg, à deux ou trois marches de Schärding ou Passau.

Par suite des mouvements de tiroir ordonnés le 30, et du retard primitif des 2^e et 4^e corps, Davout et Murat vont se trouver pendant quelque temps en tête de l'armée, comme une sorte d'avant-garde générale, sur la route même où la présence de l'ennemi est attendue

et ne saurait causer aucune surprise. Cette situation peut subsister sans inconvénient tant qu'on suit seulement une faible arrière-garde ; mais lorsqu'on pensera s'approcher du gros des troupes alliées, Napoléon se hâtera de faire arrêter le mouvement trop rapide du 3^e corps.

L'Empereur s'attend toujours à livrer bataille sur la Traun ou plutôt sur l'Enns, comme l'indiquaient déjà les lettres à Marmont du 29. « Dans cinq ou six jours, écrit Berthier à Petiet, on doit supposer qu'il y aura une grande bataille », et cette bataille devant occasionner une concentration générale de l'armée qui rendrait impossible de vivre sur le pays, il prescrit de rassembler à Braunau 30,000 à 60,000 rations de vivres et de fourrages.

Braunau, où l'Empereur est arrivé le 30, dans la soirée, après quelques heures passées à Burghausen, est aussitôt désigné pour être le second dépôt de l'armée. Il est à sept marches d'Augsbourg, c'est-à-dire à une distance un peu supérieure à celle que Napoléon conseille d'avoir entre deux dépôts successifs, dans ses *Notes* sur l'ouvrage de Rogniat, mais cet excès de distance ne pouvait avoir de fâcheuses conséquences que si l'on avait été engagé dans des opérations périlleuses au passage de l'Inn. Désormais, Braunau, étant entre nos mains, devient un solide point d'appui pour un nouveau bond en avant.

La place a été trouvée dans un excellent état de conservation. Elle aura une tout autre valeur qu'Augsbourg. Ce ne sera pas une place improvisée, capable de résister à un coup de main, et armée de canons de campagne, mais une véritable forteresse en état de soutenir un siège. Les magasins et les hôpitaux y seront donc en toute sûreté, ce qui donnera à l'armée une grande liberté pour ses manœuvres : « L'intention de l'Empereur, écrit Berthier à Petiet, est de faire de la place

de Braunau le principal dépôt de son armée..... La place de Braunau est un point d'autant plus important qu'il est à l'abri de plus de deux mois de siège..... Sa Majesté pourra manœuvrer autour de cette place avec sécurité, puisqu'alors Elle sera certaine de pouvoir en tirer ce qui sera nécessaire pour pouvoir nourrir son armée. »

Le 14^e *Bulletin* nous indique les ressources que l'on a trouvées dans Braunau, d'après la première estimation : c'est « une des plus belles et des plus utiles acquisitions de l'armée. Cette place est entourée d'une enceinte bastionnée avec pont-levis, demi-lunes et fossés pleins d'eau. Il y a de nombreux magasins d'artillerie, et tous en bon état ; mais ce qui paraîtra difficile à croire, c'est qu'elle est parfaitement approvisionnée. On a trouvé 40,000 rations de pain prêtes à être distribuées, plus de 1,000 sacs de farine. L'artillerie de la place consiste en 45 pièces de canon avec double affût de rechange, en mortiers approvisionnés ; de plus 40,000 boulets et obusiers. Les Russes y ont laissé une centaine de milliers de poudre, une grande quantité de cartouches, du plomb, un millier de fusils et tout l'approvisionnement nécessaire pour soutenir un grand siège.

« L'Empereur a nommé le général Lauriston, qui arrive de Cadix, gouverneur de cette place, où il a établi le dépôt et le quartier général de l'armée. »

Les ordres sont donnés dès le 30 pour l'organisation de ce dépôt de l'armée : le grand parc d'artillerie est appelé d'Augsbourg à Braunau ; les généraux Songis et Léry et l'intendant général Petiet vont passer une visite minutieuse des ressources de la place aux divers points de vue de l'artillerie, du génie, et des services administratifs. Il sera organisé deux hôpitaux, un de malades et un de blessés, et on fera affluer les vivres de toute espèce. Avec les 13 grands fours qui existent dans la place, on peut faire trois millions de rations.

Le grand quartier général va rester plusieurs jours à

Braunau pour achever cette organisation. La Garde, partie de Mühldorf en même temps que l'Empereur, s'arrête le 30 à Burghausen, et rejoindra le lendemain.

Les médecins envoyés à Passau (Coste et Brassier) y trouvent, non pas une garnison française ou bavaroise, mais 1,500 Autrichiens. Ils se dérobent adroitement aux poursuites dans la maison d'un fonctionnaire bavarois, et font circuler le bruit qu'ils sont chargés de préparer le logement pour 2,000 hommes qui les suivent de près.

Cette ruse a son effet : les Autrichiens s'enfuient à la hâte en brûlant le pont sur l'Inn, et nos deux médecins restent seuls maîtres de la place (1).

Dans la journée du 30 octobre, la répartition des troupes autrichiennes est très simplifiée : les petits détachements qui opéraient près du Danube se retirent sur Linz ; ils sont le 30 à Efferding ; celui de Schustek, qui a été assailli par Murat à Braunau et Ried, s'est replié sur Haag en assez mauvais état, formant l'arrière-garde des Russes, qui stationnent de part et d'autre de Wels. Les troupes réunies à Strasswalchen se divisent : Kienmayer conduit la cavalerie légère à Lambach pour recueillir Schustek ; Hohenlohe fait sa retraite sur Vocklabrück avec l'infanterie et la grosse cavalerie. Le colonel Mesko, venu de Trostberg par Salzbourg, est à Strasswalchen et suivra le même chemin.

Tous ces mouvements ont été assez exactement indiqués par nos reconnaissances et nos espions ; mais leur complication empêche peut-être les Français d'imaginer

(1) Cette histoire a été singulièrement transformée et amplifiée dans certains recueils anecdotiques, où on la met au compte d'un chirurgien parfaitement imaginaire, qui se serait appelé Garouil. Elle a fait le sujet d'un opéra joué en 1806 et intitulé la « Prise de Passau », qui eut quelques représentations, et dont le livret et la partition semblent perdus. Nous devons tous ces renseignements à l'extrême obligeance de M. l'inspecteur général Dujardin-Beaumetz.

bien clairement la situation d'ensemble des Autrichiens. Le détachement de Mesko a été signalé à Trostberg le 28 ; mais Davout croit qu'il vient d'Italie. On a vu des Autrichiens se retirer sur Mattighofen ; c'était les troupes de Kienmayer se rendant au rassemblement de Strasswalchen, dont on n'a pas connaissance. Murat sait cependant, à son arrivée à Altheim, le 30, que plusieurs bataillons autrichiens devaient se porter vers le Sud. Le mouvement de retraite de Mesko sur Strasswalchen est indiqué par les Bavares ; en réalité, on ne sait pas bien où se trouve le gros du corps autrichien, et on le supposerait plus volontiers avec les Russes que sur une route indépendante, voisine des montagnes. Les combats du 31 donneront des renseignements plus complets et plus exacts.

VII. — 31 OCTOBRE. — COMBAT DE LAMBACH.

Le 31 octobre, le maréchal Lannes laisse le commandement du 5^e corps au général Oudinot, qui a l'ordre de presser la marche sur Efferding par Schärding ; mais en arrivant près de cette dernière ville, les chasseurs à cheval et les grenadiers trouvent le pont rompu et la brigade Millaud en train d'exécuter son passage avec les quelques barques qu'elle a pu recueillir.

De là un nouveau retard pour le 5^e corps ; il ne fait encore que 4 lieues dans sa journée.

Le soir, la brigade Millaud est à Schärding, avec une partie des grenadiers ; un ou deux bataillons sont restés sur la rive gauche ; quant à ceux qui avaient passé l'Inn à Braunau, ils cantonnent le 31 à Saint-Lambrecht. Le gros du 5^e corps d'armée demeure sur la rive gauche, échelonné sur une profondeur de 3 lieues le long de la route de Braunau à Schärding. Les cuirassiers

de Nansouty cantonnent largement à Malching et plus en arrière.

Berthier, qui sait Dupont et Dumonceau à Eggenfelden, et leur ordonne de se rendre à Passau, prévient le 3^e corps qu'il peut au besoin se faire soutenir par ces deux divisions, qui se trouvent à une forte marche en arrière de la division Gazan. Il semble que, si l'on s'était pressé davantage d'envoyer des ordres à Dupont et à Dumonceau, d'abord à Ingolstadt, puis à Landshut, ils seraient plus à portée d'intervenir utilement. D'autre part, la rapidité de Murat et de Davout fait désirer à l'Empereur que la route de Linz ne reste pas plus longtemps découverte, et il presse Lannes de pousser en avant sa cavalerie légère.

Cependant les renseignements recueillis dans la soirée du 30 et dans la nuit ne confirment pas la supposition d'une bataille sur la Traun : « Les Russes, écrit Murat à l'Empereur le 31 octobre, à 3 heures du matin, se retirent à Steyer et ne veulent livrer bataille qu'avec toutes leurs forces réunies. » Il semble pourtant, d'après de nouveaux avis reçus dans la matinée et transmis de Haag à 11 heures, qu'ils veulent tenir à Lambach. Murat promet bien, en tout cas, de rallier toutes ses forces avant d'engager une affaire devant cette ville. Soucieux d'être éclairé sur ses flancs, il envoie le 7^e hussards sur la route de Haag à Wels, et le 12^e chasseurs sur Schwandenstadt. « Par cet ordre de marche, dit-il, j'étais parfaitement garanti sur mes flancs, je n'avais rien à craindre pour les derrières du corps d'armée de M. le maréchal Davout, et je donnais à l'ennemi les plus vives inquiétudes. » Davout, partageant les mêmes préoccupations, avait ordonné à la division Gudin de garder en

(1) Murat annonce que l'empereur d'Autriche était venu à Wels et qu'il en était reparti en apprenant le désastre d'Ulm.

force les routes de Ried à Salzbourg, puis de Haag à Schwandenstadt et à Wels.

La Réserve de cavalerie et le 3^e corps partirent le 31 octobre à 7 heures du matin, dans une formation mixte très particulière.

Le 1^{er} régiment de chasseurs marchait en tête avec le 17^e de ligne, puis le reste de la brigade d'infanterie Demont; 4 kilomètres plus loin venait la division de dragons Beaumont, puis le reste de la division d'infanterie Bisson, les dragons de Walther et les cuirassiers d'Hautpoul. Cette disposition avait évidemment pour but de ne pas laisser la cavalerie arrêtée, dans ce pays accidenté et boisé, par un peloton d'infanterie. Les deux armes étaient étroitement mêlées :

« Les quatre compagnies de voltigeurs, dit l'ordre du maréchal Davout, marcheront en tête de la colonne et se tiendront toujours à hauteur de la cavalerie, qu'elles flanqueront. Ces compagnies seront en outre chargées de fouiller les bois sur les flancs de la colonne dès que l'on sera à portée de l'ennemi. »

L'union des deux armes a donné, dans ce cas particulier, des résultats très heureux, car le Rapport de la 3^e division de dragons insiste longuement sur le rôle joué par le 17^e de ligne : « L'infanterie fut d'une grande utilité et ne contribua pas peu aux succès de cette journée; la plus grande partie des prisonniers faits ce jour-là l'ont été par les chasseurs du 1^{er} régiment, de concert avec les grenadiers du 17^e de ligne », dit ce Rapport, et dans la suite il ne manque pas, avec un désintéressement admirable, de faire ressortir les actions d'éclat des chasseurs et grenadiers en se montrant beaucoup plus modeste pour ce qui concerne les dragons.

« A la pointe du jour, dit le Journal de la division de Beaumont, l'infanterie part et va fouiller les bois qui sont sur la gauche, les chasseurs à cheval suivent la grande route en éclairant sur la droite. » De ce côté, en

effet, le terrain est découvert jusqu'à la crête boisée qui couvre Haag.

L'extrême arrière-garde ennemie fut rencontrée à 3 kilomètres au delà de Haag, sur le ruisseau qui coule vers Greiskirchen. Elle fut housculée par le 1^{er} chasseurs et les compagnies d'élite de la division Bisson sur un parcours de 4 kilomètres : ils durent s'arrêter en face de la position assez forte formée par les hauteurs de Gaspoltshofen et Ieding, où des coups de canon les accueillirent.

Le général de Beaumont et Mural lui-même parurent quelques temps après, et prirent leurs dispositions pour l'attaque. On voyait environ 2,000 Russes sur la position Ieding, Gaspoltshofen, et à droite la cavalerie autrichienne venue de Ried.

Deux bataillons, soutenus sur leur aile gauche par deux régiments de cavalerie légère, sont engagés contre le front de l'ennemi, tandis que deux autres bataillons sont portés à droite pour déborder Ieding. La brigade d'infanterie était accompagnée de deux pièces de 4 et une de 8, qui furent bientôt renforcées par l'artillerie légère de la division de Beaumont. Le 8^e régiment de dragons fut déployé à gauche de la route, où le 12^e resta en colonne, prêt à charger dans la poursuite.

Les deux bataillons destinés à tourner la gauche ennemie sont obligés par un bas-fond marécageux de se rabattre vers la route, et ils se portent directement sur Ieding. La cavalerie autrichienne se dispose à les charger, mais elle est prévenue par le 8^e dragons et les chasseurs à cheval, qui la rejettent en désordre derrière l'infanterie russe. Celle-ci les arrête par des feux de salve qui arrêtent la charge, mais, à la faveur de cet engagement, qui absorbe l'attention de l'ennemi, notre infanterie se porte sans peine jusqu'à vingt-cinq pas des batonnettes russes, et charge à son tour. Le combat est acharné dans le village d'Ieding; enfin, après une

opiniâtre résistance, l'ennemi se retire sur les hauteurs, où on le poursuit en lui prenant 500 prisonniers, un canon et un caisson. La compagnie de sapeurs attachée au 3^e corps se distingue dans le combat à côté du 17^e de ligne.

L'infanterie russe trouve alors un chemin creux derrière lequel, dégagée par une charge de la cavalerie autrichienne, elle parvient à se rallier. Elle continue ensuite sa retraite en bon ordre jusqu'au village de Schweig, où le combat recommence. Les Russes paraissent y recevoir des renforts, et, après une courte échauffourée entre les tirailleurs de cavalerie des deux partis, un feu violent d'artillerie arrête notre tête de colonne.

L'ennemi avait mis trois pièces en batterie sur la chaussée; une ligne d'infanterie formait son centre, encadré entre deux régiments de cavalerie.

« Le général Beaumont ordonne à sa première brigade de se mettre en bataille, et à deux pièces d'artillerie de se porter en avant. Le capitaine d'artillerie, habile à choisir ses positions, profite d'une petite élévation à côté du chemin, où il place une pièce, et il profite d'un rideau pour y placer son obusier. Ces deux pièces fatiguent infiniment la batterie ennemie sans avoir rien à craindre; après cinq ou six coups de canon, un détachement de cavalerie s'avance sur notre gauche pour enlever notre pièce d'artillerie; une décharge à mitraille lui met hors de combat plusieurs chevaux et l'oblige de se retirer; un instant après, un corps plus considérable paraît vouloir revenir à la charge; le général Beaumont ordonne au 16^e régiment de se porter légèrement sur la gauche, à la hauteur de notre batterie, pour le recevoir; l'ennemi fait volte-face, le 16^e envoie des tirailleurs pour engager un nouveau combat avec toute la cavalerie ennemie, qui faisait un mouvement sur la droite et paraissait vouloir attaquer notre

ligne; mais ce fut un mouvement pour cacher la retraite de son artillerie et de son infanterie. »

Pendant ce temps, Murat avait ordonné à un régiment d'infanterie de gagner les hauteurs par notre gauche, de longer le bois pour inquiéter et menacer la droite de l'ennemi, et, comme il était déjà tard, les Russes, jugeant inutile de prolonger un combat dont la durée n'aurait profité qu'à nous, évacuèrent leur position et se retirèrent sur Lambach. Leur résistance avait sans doute été plus acharnée que ne le ferait penser le Rapport de Beaumont, car ils ne furent plus poursuivis, mais seulement suivis à distance par un régiment de dragons, et, quand ce régiment arriva devant Lambach, à 2 kilomètres du terrain où le combat avait eu lieu, cette ville était déjà évacuée par l'ennemi, qui avait rompu le pont en passant sur la rive droite de la Traun.

Les sapeurs furent envoyés presque aussitôt pour établir un pont, et l'artillerie de la division Bisson fut mise en position pour chasser l'ennemi de la rive droite et protéger la construction du pont.

Les troupes du 3^e corps se trouvent entremêlées avec celles de la réserve de cavalerie : l'avant-garde, que son mouvement sur Mattighofen avait mise en retard sur la 1^{re} division, la rejoint au bivouac de Schwaig, où se trouvent aussi la division de Beaumont et la cavalerie légère. Les cuirassiers d'Hautpoul bivouaquent à une demi-lieue en avant d'Ieding, où se trouvent les dragons de Walther (1), côte à côte avec la 2^e division (Friant) du 3^e corps. La 3^e division (Gudin) bivouaque près de Haag.

L'Empereur n'a pas tardé à reconnaître que le mou-

(1) Le 3^e régiment de dragons, détaché la veille vers Friedburg, rejoint au bivouac d'Ieding, où arrive également le 8^e dragons, resté en arrière depuis la veille, et qui ne retrouvera la division Beaumont que le lendemain.

vement ordonné à Soult pour gagner la route d'Obernberg à Wels accroîtrait encore son retard par rapport aux corps voisins; il lui prescrit donc de prendre par Ried et Riedau pour abrégier quelque peu le trajet de Braunau à Wels. En exécution de cet ordre, Soult porte sa cavalerie à Altheim, et ses divisions échelonnées depuis Ranshofen jusqu'à Riedham (1 lieue en arrière d'Altheim).

Marmont, également en retard, a fini par passer à Laufen; mais il n'y a pas de route directe de ce point à Vocklabruck, et il faut appuyer encore au Sud pour trouver un chemin praticable. La cavalerie légère du 2^e corps a été envoyée de ce côté, à Anthering, où elle passe à 2 lieues seulement de Salzbourg. L'avant-garde du 1^{er} corps d'armée, sous les ordres des généraux Kellermann et Werlé, attaque les ouvrages du Pass-Lueg, sur la route de Rastadt. Le 27^e léger s'en empare après des prodiges de valeur.

L'Empereur a reçu les rapports sur le combat de Ried. Il ne peut que louer l'ardeur de Murat, mais il n'entre pas dans ses projets d'avoir un corps d'armée à une marche en avant des autres et, tandis qu'il stimule Lannes, Soult et Marmont, il invite Murat et Davout à ralentir leur marche : dans une lettre écrite le 31, à 11 heures du matin, il explique à Murat (comme précédemment à Marmont) qu'il a destiné une route distincte à chaque corps d'armée, le 5^e marchant sur Ebersberg, le 4^e sur Wels, le 3^e sur Lambach et le 2^e sur Gmunden. Le 1^{er} corps seul ne doit pas se trouver en ligne en même temps que les autres, et formera vraisemblablement la réserve en arrière de l'aile droite. « Mais, ajoutez-il, il faut donner un peu de temps à tout le monde de faire son mouvement. Il ne faut donc point aller si vite », et comme Lannes n'est qu'à Scharding, et ne peut guère dépasser Efferding le 1^{er} novembre, que Soult ne sera guère qu'à Ried ou Riedau, que Marmont n'arrivera

qu'à Strasswalchen, Davout est invité à ne pas dépasser Haag, à moins que, l'ennemi ayant évacué Wels, il soit indifférent de pousser d'abord à Lambach, et d'y attendre le mouvement des autres corps.

L'Empereur craint du reste que, même si l'ennemi évacue les positions de la Traun, il ne tente une attaque sur les flancs du 3^e corps. Il faut donc garder soigneusement ceux-ci jusqu'à ce qu'ils se trouvent couverts par Marmont et par Soult.

Pendant que l'Empereur s'efforce de retenir Murat et Davout sur la Traun, il presse les corps voisins : « Je vous prévient, écrit Berthier à Marmont, que le prince Murat et le maréchal Davout sont déjà à Haag, à 4 lieues au delà de Ried, sur la route de Lambach, d'où ils ne sont plus qu'à 6 lieues. Vous devez donc *vous dépêcher* d'arriver à Strasswalchen, et *le plus rapidement que vous pourrez* à Vocklabrück. »

« L'intention de l'Empereur, écrit-il à Lannes, est que vous fassiez porter votre cavalerie légère *aussi loin que possible* sur la route de Linz. »

Dans cette journée, les troupes de Schustek, engagées contre Murat, ont été soutenues par la cavalerie légère de Kienmayer, puis par 2 bataillons et 2 escadrons envoyés du corps d'Hohenlohe, et enfin par 3 bataillons de chasseurs russes, que Merveldt obtient de Kutusow. Le reste du corps autrichien passe la Traun ; le colonel Mesko est à Gmunden (1).

VIII. — JOURNÉE DU 1^{er} NOVEMBRE.

Suivant les instructions de l'Empereur, la colonne de gauche de l'armée force la marche du 1^{er} novembre : la

(1) Voir Schönhals, p. 116 et suiv.

brigade Milhaud, dirigée primitivement sur Wels, est détournée par Murat vers Efferding, où elle s'arrête le soir. Le 5^e corps la suit de près : le gros de la division Oudinot et celle de Suchet ont franchi l'Inn en barques pendant qu'on achevait de rétablir le pont, et se sont portés en avant pour s'échelonner entre Waitzenkirchen et Taufkirchen. Le pont étant rétabli, les deux brigades de cavalerie légère vont rejoindre l'infanterie à Waitzenkirchen et Taufkirchen ; la division Gazan, qui passe la dernière, s'arrête en avant de Scharding, et les cuirassiers de Nansouty restent cantonnés sur la rive gauche.

Les divisions Dupont et Dumonceau cantonnent de Griesbach à Pfarckirchen ; celle de Klein à Vilshofen. Toutes trois se dirigent vers Passau, où l'Empereur veut provisoirement leur faire tenir garnison.

Murat, voyant que Wels est l'objet des préoccupations de l'Empereur, a obliqué vers cette ville, et ce mouvement transversal contribue encore à lui faire perdre l'énorme avance qu'il possédait sur les 4^e et 5^e corps. Jugeant la division Beaumont fatiguée par la poursuite et les combats des deux derniers jours, il la laisse cantonnée près de Lambach entre l'avant-garde et la 1^{re} division du 3^e corps, et il se porte sur Wels avec les dragons de Walther. Le 1^{er} chasseurs, qui a joué le rôle le plus actif dans les journées précédentes, mais qui paraît inaccessible à la fatigue, galope toujours en tête de la colonne, au delà de Wels, sur la route de Linz. Les cuirassiers d'Hautpoul cantonnent entre les deux divisions de dragons. Les 2^e et 3^e divisions du 3^e corps sont arrêtées à Ieding et Haag, se gardant soigneusement sur leurs flancs.

Wels a été trouvé abandonné ainsi que Lambach, mais ne paraît pas favorable au passage de la Traun, la rive droite dominant la rive gauche de beaucoup.

On se rappelle qu'un régiment de dragons était arrivé

à Lambach dans la nuit du 31 au 1^{er} avec les sapeurs du 3^e corps. On les avait bientôt fait soutenir par l'artillerie de la division Bisson, qui avait pris position au Nord-Ouest de Lambach pour battre la rive opposée. On n'avait pu cependant déloger les tirailleurs autrichiens du hameau d'Aichet, situé à l'extrémité du pont, ni du château de Stadt, situé sur un rocher escarpé, et pendant toute la nuit, nos sapeurs n'avaient pu que faire le coup de feu avec l'ennemi. Le général Bisson avait été blessé au bras.

Dans la matinée, on calfaté un bateau abandonné sous le feu du château de Stadt; on établit une cinquième et l'on passe environ 60 hommes, qui se divisent en deux pelotons : l'un attaque le château de Stadt sous la direction du capitaine du génie Henrat; l'autre, conduit par le colonel Vatters du 30^e, le capitaine Perrin, aide de camp de Davout, et les officiers du génie Prévot et Bontemps, et comprenant 15 sapeurs et une vingtaine de soldats du 30^e, enlève Aichet au pas de charge et fait 125 prisonniers.

Le pont de Lambach était très endommagé; six piles étaient complètement brûlées; le colonel du génie Touzard jugea qu'il serait trop long de le rétablir, et s'occupa de jeter un pont de bateaux. Il en trouva au village de Stadt, à une demi-lieue en amont.

On abattit une maison pour faire une rampe d'accès, et on se servit des piles du pont pour amarrer les bateaux.

Le travail fut terminé le 2 novembre, à 6 heures du matin.

Ici encore l'absence de l'équipage de pont fut préjudiciable; non seulement le matériel, mais le personnel même auraient rendu les plus grands services, et fait gagner sans doute une douzaine d'heures. « Les sapeurs, dit-on dans les notes topographiques et militaires jointes à l'état d'emplacement du 3^e corps, ne s'entendent pas

du tout à conduire et à amarrer un bateau. » Il aurait fallu des pontonniers. « Il est important d'avoir des rameurs dans chaque compagnie. »

Derrière le 3^e corps, le maréchal Soult avait le choix entre deux chemins pour gagner Riedau; mais de chaque côté, il fallait quitter les chaussées ferrées ou pavées pour emprunter la traverse, souvent défectueuse. Le 4^e corps fut partagé en deux colonnes, deux divisions passant par Altheim et Ried; la dernière, avec l'artillerie, prenant à gauche d'Altheim sur Obernberg et Saint-Martin. Le soir du 1^{er} novembre, la cavalerie cantonne à Riedau, les divisions à Ried, Kirchham et Obernberg. Le maréchal Soult emploie les sapeurs de son corps d'armée à améliorer les chemins.

Le quartier général de l'Empereur et la Garde sont à Ried. Marmont a poussé sa cavalerie entre Strasswalchen et Frankenmarkt; son infanterie est à Strasswalchen et en arrière.

A Salzburg, Bernadotte garde encore les mêmes cantonnements. La division bavaoise Dero y a forcé les défilés fortifiés de Lofer et se porte contre les ouvrages de la passe Strub, devant lesquels elle bivouaque.

Murat, répondant à la lettre de l'Empereur, qui recommandait de ne pas dépasser Haag, et qui était parvenue trop tard pour être obéie, explique la rapidité de sa marche par la certitude que l'ennemi est en pleine retraite.

Il fournit des renseignements précieux et circonstanciés sur la suite de cette retraite : les Autrichiens, avec les généraux Merveldt et Kienmayer à leur tête, se sont retirés sur Steyer, les Russes sur Linz et Enns. On peut croire, d'après tous les rapports et d'après l'attitude qu'ils ont eue à Lambach et à Wels, qu'ils n'accepteront pas la bataille avant d'atteindre l'Enns.

Suivant les ordres de l'Empereur, Murat maintiendra

Davout à Lambach le 2 novembre, faisant seulement serrer toutes les divisions sur la tête. Quant à lui, il juge de son devoir de ne pas perdre le contact avec les Russes, et il file sur Linz pour continuer la poursuite. Il désire cependant l'approbation de l'Empereur, et demande s'il faudra désormais marcher sur Enns ou sur Steyer.

Un rapport de Schulmeister annonce que deux colonnes russes, fortes chacune de 15,000 hommes, ont passé par Lambach et Wels le 29 et le 30 octobre, se dirigeant sur Ebelsberg. Elles étaient précédées de leurs bagages qu'escortaient 8,000 hommes. Pendant la journée du 31, c'est le corps autrichien qui a défilé, se portant à Steyer. Les troupes sont, paraît-il, dans un tel désordre qu'elles ne tiendront sans doute pas sur l'Enns. Les Russes attendent d'ailleurs des renforts par la Bohême et par la Moravie.

Un autre rapport, concordant avec les précédents, indique Saint-Pölten comme point de concentration projeté des forces ennemies.

Tous ces renseignements sont exacts : le 1^{er} novembre, les Autrichiens sont à Kremsmünster ; les Russes sont à Enns, et leur arrière-garde est formée par le détachement autrichien du général Nostitz, venu de Passau par Efferding. Le corps de Schustek a passé la Traun aussitôt après le combat de Lambach ; il est à Steinakirchen.

IX. — JOURNÉE DU 2 NOVEMBRE.

Dans la journée du 2 novembre, le déploiement ordonné par l'Empereur se trouve à peu près accompli : Davout s'est arrêté à Lambach ; la réserve de cavalerie ne dépasse pas la Traun ; le 3^e corps, précédé de la brigade Milhand, s'échelonne entre Efferding et Linz, arrivant à hauteur

du 3^e ; Soult et Marmont ne sont guère qu'à 3 lieues en arrière de la première ligne.

Napoléon ne cesse pas de ralentir l'ardeur de Murat et de Davout, et de presser le mouvement de Marmont et de Soult.

Il juge impossible de faire passer le 2^e corps par Gmunden, comme il l'avait ordonné d'abord, et il lui fait écrire par Berthier : « L'intention de l'Empereur est que vous arriviez à Lambach le plus tôt qu'il vous sera possible.

« Le prince Murat occupe Wels ; il est nécessaire que vous arriviez promptement à Lambach.

Après une étape de 30 kilomètres, le 2^e corps est ce jour-là à Voeklabrück, à une courte marche de Lambach.

Davout est autorisé à pousser son avant-garde à 2 ou 3 lieues au delà de Lambach, mais il ne doit pas dépasser cette ville avec le gros de son corps d'armée. Il se conforme à cet ordre, faisant bivouaquer une division en arrière, deux en avant de Lambach, et portant l'avant-garde à Steinakirchen. « Vous devez employer la journée à vous reposer et à rallier votre artillerie », lui écrit Berthier.

Les troupes ont en effet le plus grand besoin de repos, après les marches forcées des derniers jours. « Beaucoup des hommes restés en arrière, faute de souliers ou par fatigue, sont rentrés, dira le soir le général Gudin ; il en manque encore cependant un assez grand nombre. » La blessure du général Bisson l'obligeant à garder le repos pendant quelque temps, il est remplacé par le général Caffarelli, aide de camp de l'Empereur, qui commandera la division jusqu'à la fin de la campagne.

Tandis que Napoléon fait arrêter le 3^e corps, il presse le 4^e de même que le 2^e : « Le prince Murat occupe Wels, écrit Berthier à Soult ; l'intention de l'Empereur est que vous preniez position à Wels le plus tôt qu'il vous sera possible. »

Par malheur, la marche est difficile sur le chemin de traverse assigné au 4^e corps; Soult, loin de pouvoir gagner du terrain selon le vœu de Napoléon, est obligé de fixer dans la journée des bivouacs moins avancés que ceux prescrits par son premier ordre de mouvement. Sa cavalerie dépasse à peine Greiskirchen; deux divisions sont à Neumarkt et la dernière à 2 lieues en arrière. L'artillerie éprouve de grandes difficultés, perd des chevaux et ne peut suivre la colonne; elle est dirigée sur Wels par la grande route de Lambach.

La brigade Milhaud est arrivée à Linz, évacué par l'ennemi. La division Walther est non loin de là, en face d'Ebelsberg, dont le pont est coupé, et que les Russes gardent en force. Les 6^e et 13^e dragons, soutenus par une pièce de canon, font d'admirables mais inutiles prouesses pour rétablir le pont sous le feu de l'ennemi.

Les cuirassiers d'Hauptoul sont cantonnés le long de la Traun, entre Ebelsberg et Wels, où la division de Beaumont se repose de ses derniers combats.

Pour rétablir le pont de Wels, Murat a fait descendre de Lambach des sapeurs et des barques. Ce détachement, rendu à Wels vers 3 heures, aura fini sa besogne dans la nuit et sera dirigé sur Ebelsberg, où le rétablissement du pont pourra commencer dans la matinée.

Le 8^e corps a ses grenadiers et sa cavalerie échelonnés sur une profondeur d'une grande lieue en avant d'Efferding; les deux autres divisions à Efferding et Baierbach. Les cuirassiers Nansouty cantonnent à Willibald, en arrière de Baierbach.

Désormais la brigade Milhaud et la division Nansouty rentrent sous le commandement de Murat, qui met les chasseurs de Milhaud à la disposition du général Walther, et presse Nansouty de rejoindre les autres divisions de cavalerie. Les dragons de Beaumont sont laissés à Wels et passent sous le commandement du maréchal Davout.

Klein, Dupont et Dumoneau sont à Passau et Scharding.

Le grand quartier général vient à Haag avec la Garde. L'équipage de pont, qui aurait rendu de si grands services, mais qu'on avait retenu à Mühlendorf, reçoit l'ordre de se porter sur Linz. Il ne pourra y être que six jours plus tard.

Murat reçoit l'ordre de se porter avec ses trois divisions de cavalerie sur Ebelsberg et de là sur la route d'Enns; « mais si l'ennemi occupait en force Ebelsberg, l'ordre positif de l'Empereur est qu'on n'engage aucune affaire sérieuse sans que toutes ses forces se trouvent réunies; dans ce cas, on se mettrait tout simplement en position ».

Le principe est toujours le même; c'est celui que nous voyons suivre fidèlement depuis le départ de Munich: pas de corps d'avant-garde qui, sous prétexte d'assurer au général sa « liberté d'action », se fera battre par un adversaire dont nos forces réunies auraient facilement raison.

Le 2 novembre, les Russes s'arrêtent entre Enns et Strengberg, toujours suivis de Nostitz. Kienmayer s'est retiré sur Steyer, son arrière-garde à Kremsmunster; il a détaché le colonel Mesko sur Kirchdorf pour couvrir la passe de Windischgersten et se replier enfin sur Rottenmann.

Les renseignements reçus par Davout feraient supposer que l'ennemi veut tenir sur l'Enns; mais les correspondances saisies donnent plutôt à penser qu'il ne résistera nulle part; les rapports résumés par Murat parlent d'une concentration projetée vers Amstetten ou Saint-Pölten, où un corps commandé par le général Michelson rejoindra. Quoi qu'il en soit, l'Empereur juge la présence de Bernadotte inutile désormais à Salzbourg: les passages au Sud de cette ville sont en nos mains, et le maréchal Ney est entré dans le Tyrol. Berthier expédie donc au 1^{er} corps l'ordre de rallier le gros de l'armée par Lambach, « à grandes marches, et le plus tôt qu'il pourra. » Par malheur, tandis que cet ordre est ex-

pédié, les Bavaois, malgré les plus vigoureux efforts, échouent contre le second ouvrage de la passe Strub, et il semble que l'ennemi arrive en force de ce côté.

X. — JOURNÉE DU 3 NOVEMBRE.

Le 3 novembre, Bernadotte reçoit l'ordre de partir, et se met en route aussitôt. Son avant-garde pousse le jour même jusqu'à Vocklamarkt, et le corps d'armée s'échelonne en arrière, entre Neumarkt et Heindorf. La division Deroy évacue à ce moment les passes de Strub et se divise en deux parties : la brigade Minucci va tenir garnison à Salzbourg, gardant les abords de la ville à Reichenhall, Nieder Alm et sur la route d'Ischl; la brigade Mezzanelli, passant au Nord des montagnes, se porte sur Kufstein pour donner la main au 6^e corps.

Le 2^e corps ne peut guère avancer, car son avant-garde se trouve bientôt sur les talons du 3^e corps. Il s'échelonne de Schwanenstadt à Steinakirchen. Le maréchal Davout a son avant-garde à Sirning et Hall, deux de ses divisions à Kremsmünster et Steinakirchen.

L'Empereur est à Lambach avec le grand quartier général et la Garde.

Soult porte sa cavalerie à Neuhofen, où elle rencontre quelques cavaliers ennemis; il met une division au bivouac en avant de Wels, les deux autres en cantonnements en arrière sur une profondeur de 3 lieues.

Les Alliés, en évacuant Ebelsberg, y avaient laissé trois ou quatre cents hommes pour gêner par leur feu le rétablissement du pont. Les sapeurs et le matériel qui avaient déjà servi à la réparation des ponts de Wels et de Lambach étant arrivés, Murat fit procéder à l'attaque. Un bon nageur alla chercher des barques sur l'autre rive, tandis que notre artillerie battait la lisière de la ville où s'abritaient les tirailleurs ennemis; puis cent dragons

des 6^e et 13^e régiments passèrent et enlevèrent Ebelsberg, que l'ennemi tenta vainement de reprendre trois fois.

Murat fit aussitôt entreprendre le rétablissement du pont, tandis que la division Walther et la brigade Milhaud se rassemblaient. Le passage put commencer à 3 heures de l'après-midi.

La brigade Milhaud rencontra l'ennemi au village d'Asten, à mi-chemin entre la Traun et l'Enns. Il y avait là, semble-t-il, 300 hommes d'infanterie et 3 escadrons. Nos chasseurs chargèrent dans le village, firent prisonnier tout le détachement d'infanterie, et poursuivirent les cavaliers jusqu'à l'Enns. Le pont était en flammes et l'on apercevait sur la rive droite toute l'armée ennemie. Il fut impossible d'empêcher l'entière combustion du pont jusqu'au ras de l'eau.

La division Walther avait laissé une brigade à Asten et en avait détaché une vers la droite, pour communiquer avec Steyer et Kremsmünster. La dernière brigade, arrivée dans Enns à la nuit, plaça 100 dragons à pied au débouché du pont et s'établit dans la ville. Les chasseurs de Milhaud bivouaquèrent à sa gauche, au confluent de l'Enns et du Danube. Une compagnie de sapeurs vint à Enns.

Les cuirassiers d'Hautpoul cantonnèrent à Ebelsberg et dans les villages en avant, avec un régiment de grenadiers. La cavalerie légère du 5^e corps bivouaqua sur la rive gauche de la Traun, en face d'Ebelsberg.

L'infanterie du 3^e corps cantonna dans Linz (Oudinot et Suchet) et à Alkoven (Gazan); les cuirassiers de Nausouty à Efferding; les dragons de Klein à Waitzenkirchen et Baierbach. Oudinot fit passer 100 grenadiers sur la rive gauche du Danube, en face de Linz.

Dupont, qui séjournait à Passau, rétablissait les passages sur le Danube et sur l'Inn, construisait une tête de pont, mettait la citadelle en état de défense. Des reconnaissances envoyées jusqu'en Bohême ne ren-

contraient pas l'ennemi, qu'on disait en retraite sur Linz.

Baraguey d'Hilliers, ayant reçu le 2 novembre l'ordre expédié par Berthier le 29 octobre, se mit en marche le 3 pour Straubing et poussa jusqu'à Neustadt; il sera le 4 à Schierling et le 6 à Straubing. Il a laissé un régiment à Ingolstadt et un à Neubourg.

Les Russes ont dépassé Strengberg et les Autrichiens ont franchi l'Enns, plaçant 3 compagnies pour défendre Steyer.

Après le combat, ces dernières doivent remonter l'Enns pour rejoindre Mesko.

(A suivre.)

LA

GUERRE DE 1870-1871

L'ARMÉE DE CHALONS

QUATRIÈME PARTIE

Sedan (Suite).

CHAPITRE VI

La bataille sur le front du 7^e corps jusqu'à midi environ.

§ 1^{er}. — *Mouvement des V^e et XI^e corps par Saint-Menges (1).*

Il était environ minuit quand les V^e et XI^e corps reçurent communication de l'ordre donné par le prince royal de Prusse dans la soirée du 31, aux termes duquel ils devaient franchir la Meuse en aval de Sedan.

(1) *Historique du Grand État-Major prussien*, 8^e livraison, p. 1146 et suiv.; Von Hahnke, *loc. cit.*, p. 317 et suiv.; Stieler von Heydekampff, *Opérations du V^e corps prussien*, p. 103 et suiv.

né à Dreylütow, le 22 mars 1809. Après avoir suivi les cours des facultés de Göttingen et de Berlin, il entra de bonne heure dans la diplomatie. Il occupa d'abord des postes secondaires à Hambourg et en Hollande, puis, en 1838, nommé conseiller de légation à Paris, il y resta jusqu'en 1848.

A cette date il fut nommé ambassadeur à Vienne. Il y passa trois années agitées. Le conflit entre la Prusse et l'Autriche pour la domination exclusive en Allemagne, faillit amener la guerre et les deux puissances mobilisèrent. Mais la Prusse n'était pas prête; Manteuffel alla faire amende honorable à Olmütz. Schwartzemberg triomphait, et Bernstorff, qui avait fait preuve pendant cette crise de sang-froid et d'intelligence, apprit avec chagrin son envoi à Naples comme ambassadeur.

Il n'avait cependant pas perdu la confiance du roi, car, trois ans plus tard, il était nommé ambassadeur à Londres. Il eut à déployer aussitôt toute son activité, le cabinet anglais voulant obliger la Prusse à prendre une position nette pendant la guerre de Crimée. L'habileté dont il fit preuve à cette occasion, le désignait pour le ministère des affaires étrangères. Quand Schleidnitz se retira, il fut appelé à Berlin (1861) et, abandonnant son poste à regret, il vint diriger la politique extérieure de la Prusse.

Désireux cependant de reprendre au plus tôt son ambassade, et se considérant comme ministre *par interim*, il ne se donna pas de successeur, et quand Bismarck lui succéda, en 1862, il repartit avec joie pour Londres.

Les conférences de Londres et la guerre des duchés, les guerres d'Autriche et de France, absorbèrent l'activité de ses dernières années; il mourut à Londres en 1873.

Les nombreux documents publiés, pour la plupart inédits, et provenant de la succession de Bernstorff et des papiers de sa femme, n'éclairaient pas d'un jour nouveau l'histoire d'une période dont l'étude a déjà été facilitée par de nombreux ouvrages analogues. Les archives postérieures à 1864 étant en outre interdites au public, les documents sur les dix dernières années de sa vie sont peu nombreux; à citer cependant ceux que l'auteur a pu rassembler sur les négociations de Bernstorff avec l'impératrice Eugénie et les bonapartistes après la chute de l'Empire. La lecture de cet ouvrage intéressant fait parcourir toute l'histoire de la Prusse dans la première moitié du siècle dernier.

Le Gérant : R. CHAPELOT.

REVUE D'HISTOIRE

RÉDIGÉE A L'ÉTAT-MAJOR DE L'ARMÉE

(SECTION HISTORIQUE.)

N° 74

Novembre

1906

SOMMAIRE

La campagne de 1800 à l'armée des Grisons (à suivre).

La campagne de 1805 en Allemagne (à suivre).

La guerre de 1870-1871. — L'armée de Châlons (à suivre).

Bulletin bibliographique.

LA

CAMPAGNE DE 1800 A L'ARMÉE DES GRISONS

CHAPITRE V.

Mathieu Dumas est envoyé à Paris pour obtenir du Premier Consul des secours en faveur de l'armée des Grisons. — Il reçoit des instructions sur le rôle définitif de cette armée qui est destinée à passer en Valteline et à secourir l'armée d'Italie. — Macdonald demande en vain les renforts qu'il juge nécessaires à l'accomplissement de cette mission.

Avant de faire quitter à l'armée de Réserve ses cantonnements d'Helvétie, Macdonald envoya à Paris son chef d'état-major pour tâcher d'obtenir du Premier Consul les secours de toute nature qui lui étaient indispensables à l'ouverture de la campagne. Il n'avait

corps de troupe étaient séparés en plusieurs fractions qui ne purent se réunir que les jours suivants; la 104^e de ligne, entre autres, mit deux jours à se rallier. Une centaine de chevaux et de mulets périrent aussi dans la traversée de la montagne. Quelques traîneaux durent être abandonnés et ne furent recueillis que le lendemain (1).

Ce jour-là, 15 frimaire, Vandamme, après avoir franchi le passage avec les carabiniers de la 1^{re} légère et le 3^e bataillon de la 17^e, put atteindre Campodolcino où il vit arriver le lendemain le reste de sa division et le 12^e chasseurs, conduits par le général Veaux (2). Il ne restait plus dans le pays des Grisons que la division Morlot, chargée de garder pendant quelque temps encore les débouchés de la Landquart et de l'Albula.

Tel fut ce passage du Splügen au sujet duquel Macdonald avait écrit au Premier Consul le 4^e frimaire : « Je ne vous ferai aucune observation sur les difficultés sans nombre qu'offre la saison, et les hasards d'une parcellle entreprise avec si peu de monde et de moyens, mais tout ce que l'on peut humainement tenter sera employé (3). »

Macdonald avait tenu sa promesse ; le succès du reste était à ce prix.

H. L.

(1) Mathieu Dumas, *Précis des événements militaires*, t. V, p. 173-174.

(2) Lacroix, officier du génie, à Macdonald, Splügen, 16 frimaire (7 décembre).

— Bulletin historique de la 2^e division pour le mois de frimaire. (Le 3^e bataillon de la 17^e légère venait d'entrer dans la composition de la 2^e division.)

(3) Macdonald au Premier Consul, Rorschach, 1^{er} frimaire (22 novembre).

LA

CAMPAGNE DE 1805 EN ALLEMAGNE

V^e PARTIE

SAINT-POELTEN ET KREMS

XI. — 4 NOVEMBRE. — LA FLOTTILLE. —
LES NÉGOCIATIONS.

Les chasseurs de Milhaud, la cavalerie légère du 5^e corps, les grenadiers Oudinot et les dragons de Walther sont arrêtés à Enns pendant toute la journée du 4, qui est consacrée au rétablissement du pont. Les cuirassiers cantonnent entre Asten, Saint-Florian et Ebelsberg, la division Suchet à Ebelsberg, et Gazan à Linz, où viennent aussi Klein et la Garde.

Dans la soirée, le pont d'Enns est rétabli ; un bataillon de grenadiers le franchit aussitôt avec quelques chasseurs à cheval. Les avant-postes ennemis sont à une lieue de là, au pied des hauteurs. Le maréchal Lannes n'est pas encore en état d'exercer le commandement de son corps d'armée sur le terrain, mais il le suit et fait par-

venir ses ordres à Oudinot par le chef d'état-major Compans. Berthier lui prescrit de porter Suchet et Gazan à Enns, puis de maintenir la division Gazan à Linz.

La cavalerie du 4^e corps pousse jusqu'à Kronsdorf, où Soutz pensait trouver un pont sur l'Enns; la division Legrand, renforcée de la compagnie d'artillerie légère, va bivouaquer à Neuhofen, et se tient prête à soutenir la cavalerie. Le reste du corps d'armée s'échelonne entre Neuhofen et Wels.

L'avant-garde du 3^e corps paraît à 8 heures du matin devant Steyer, défendu par quatre bataillons autrichiens. On sait que cette ville est située entre deux rivières, la Steyer et l'Enns. La brigade Eppler passe sans difficulté le pont sur la Steyer, et pénètre dans la ville, mais il lui faut combattre plusieurs heures pour s'en emparer. Après avoir délogé et pris en grande partie une compagnie qui l'avait accueillie par des feux de salve sur la place qui occupe le milieu de la ville, notre infanterie arrive trop tard pour empêcher le gros du détachement ennemi de repasser l'Enns et de se retirer sur Ternberg. Nos tirailleurs s'établissent dans les maisons de la rive gauche et entretiennent la fusillade jusqu'au soir.

Enfin notre artillerie arrive, prend position à gauche de la ville et finit par réduire au silence la batterie autrichienne. Ce résultat obtenu, plusieurs soldats du 13^e passent l'Enns à la nage sous le feu de l'infanterie ennemie et ramènent des barques. Le passage commence; on peut transporter 9 ou 10 hommes à la fois, et dès qu'il y a 30 hommes sur la rive droite, on bat la charge. L'ennemi se retire. On lui fait d'assez nombreux prisonniers.

Parmi les premiers soldats embarqués se trouvent des sapeurs, sous le commandement du capitaine Goll et du lieutenant Lambert. Un sapeur est tué; plusieurs sont blessés.

La cavalerie légère vient à Steyer, et détache des

patrouilles au Nord et au Sud vers Kronsdorf et Ternberg. Les dragons de Beaumont y bivouaquent aussi. La 1^{re} division du 3^e corps prend position sur les hauteurs de Steyer, entre les deux rivières et sur la rive gauche de la Steyer, près de son confluent avec l'Enns. La 2^e division bivouaque en arrière de Sierninghofen, qu'elle occupe par un régiment. La 3^e est un peu en arrière, à Hall, et détache un régiment sur sa droite vers Steinbach et Grünberg.

Le 2^e corps, qui suit le 3^e d'aussi près que possible, s'établit à Kremsmünster et en avant de Lambach, ayant lancé sa cavalerie sur la route de Rottenmann. Le 1^{er} corps s'échelonne de Lambach à Vocklabrück.

La brigade bavaoise Mezzanelli, dirigée sur Kufstein, rencontre à Miesbach trois compagnies du 5^e corps envoyées au-devant d'elle. Pendant que la liaison s'établit ainsi entre Ney et Bernadotte, la division Loison enlève les retranchements de Leutasch et, se portant sur Seefeld, détermine les Autrichiens à évacuer le fort de Scharnitz, contre lequel la division Malher a échoué. Le maréchal Ney entrera le 5 à Innsbrück. Le même jour, Augereau quitte Fribourg, il sera le 7 à Donaueschingen, le 8 à Stokach, le 11 à Markdorf, et entrera en contact le 12 avec les Autrichiens au Sud-Est du lac de Constance.

Il ne sera pas inutile, avant d'aller plus loin, de résumer les événements des dix derniers jours; ne se groupant pas dans une grande manœuvre stratégique, ils n'offrent pas d'abord des lignes très nettes, et produisent une impression assez confuse dont il faut dégager l'essentiel.

Le 28 octobre, la Grande Armée était déployée entre Neustadt et Munich, sur un front de 75 kilomètres. Elle aborde l'Inn à Wasserbourg et Mühldorf, distants de 30 kilomètres; le 1^{er} corps opère à peu près isolément,

marchant par Wasserbourg sur Salzbourg; le 2^e corps, qui le suit au début, le quittera dès qu'il sera certain de ne pas trouver l'ennemi en force de ce côté, et rentrera dans le système général de l'armée.

Le 3^e corps (Davout), avec la cavalerie de Murat, prend la route centrale de Mühldorf et Burghausen. Le 5^e corps (Lannes), au lieu de marcher parallèlement à lui, de Landsbut sur Scharding, se rapproche d'abord de Mühldorf pour coopérer à l'attaque de cette position, s'il le faut, puis se dirige sur Braunau, où Murat et Davout se portent par l'autre rive. Le 4^e corps suit le 3^e à distance.

L'Inn et la Salza étant franchis, l'Empereur ne juge plus nécessaire de concentrer ses efforts sur un petit nombre de passages; il cherche à attribuer une route spéciale à chaque corps d'armée, mais le réseau routier ne s'y prête pas. Lannes peut, déboitant à gauche, se porter par Scharding vers Linz; Murat et Davout continuent de Braunau sur Lambach, en bousculant l'arrière-garde autrichienne à partir de Ried; mais Soult ne peut passer avec son artillerie entre les deux autres colonnes, et Marmont ne parvient à franchir la Salza qu'à proximité de Salzbourg. Les mouvements transversaux des 2^e, 4^e et 5^e corps les ont mis en retard, et le 3^e corps a pris une avance qui contrarie les projets de Napoléon. Aussi l'Empereur fait-il marquer le pas à Davout et à Murat jusqu'au 2 novembre. A cette date, les 5^e, 3^e et 2^e corps sont alignés d'Efferring à Voeklabrück; le 4^e corps seul reste en retard. Le 4 novembre, la Traun a été franchie; les 5^e, 4^e et 3^e corps bordent le cours de l'Enns; le 2^e corps n'a pu trouver de passage indépendant sur la Traun, et se replace en seconde ligne derrière le 3^e. La cavalerie de Murat n'est plus au centre avec ce dernier corps, mais à la gauche, sur la grande route de Vienne, avec le 5^e.

Les divisions Dupont et Dumonceau sont à trois

marches en arrière de Lannes, à Passau. Elles ne pourront plus regagner cette distance quand l'Empereur voudra les employer sur la rive gauche du Danube, à la hauteur du gros de l'armée.

Avec la journée du 4 novembre se termine la série des passages de rivières, rendus plus longs et plus pénibles par l'absence de l'équipage de pont. Le mouvement pourrait devenir plus rapide si la rareté des chemins ne venait opposer de nouveaux obstacles.

La marche de la Grande Armée rencontre désormais de singulières difficultés, le nombre des routes utilisables ayant encore diminué. L'Empereur, qui vient à peine de réussir à porter en ligne quatre corps d'armée sur la Traun, a déjà été forcé de ramener le 2^e derrière le 3^e, faute de chemin direct entre Voeklabrück et Ternberg. Le même fait va se produire pour le 4^e corps qui ne trouvera près de Kronsdorf aucun moyen de passage, et d'ailleurs n'aurait pas de route directe pour gagner Haag; déjà son artillerie n'a pu le suivre entre l'Inn et la Traun, et a dû faire un grand détour par Lambach.

Il faut donc, si l'on ne veut pas former une colonne unique, incapable de se déployer en un jour en cas de rencontre, utiliser des chemins plus excentriques. Une colonne va s'engager dans les montagnes; une autre sur la rive gauche du Danube.

Les renseignements sur l'ennemi obligent, d'ailleurs, à de pareilles dispositions. Il est avéré que les Alliés se retirent désormais par deux routes différentes: les Russes ont tous passé l'Enns à Enns même, et suivent la grande chaussée de Vienne; la presque totalité des Autrichiens se retire par Steyer en appuyant au Sud vers Leoben, ou peut-être seulement par Waidhofen sur Lilienfeld. Il est donc nécessaire qu'une de nos colonnes se dirige de ce côté, tant pour continuer la poursuite

du corps autrichien, que pour surveiller les routes par lesquelles peut intervenir l'archiduc Charles. Les ordres du 5 révéleront toute la pensée de Napoléon : prévoyant toujours le cas où l'ennemi résisterait sur une prétendue position de Saint-Pölten, mentionnée dans plusieurs rapports, il tient à tourner cette position par un mouvement de grande envergure : tandis que Murat et Lannes l'aborderont de front par la chaussée de Vienne, que Soult débouchera un peu plus au Sud par le chemin de Mank et Gräfendorf, le 3^e corps, et peut-être les 1^{er} et 2^e, doivent se présenter beaucoup plus en amont, vers Lilienfeld, pour se porter de là sur les derrières de l'ennemi.

La présence d'une troupe autrichienne à Lofer, que Bernadotte a signalée comme marchant vers le Nord, a fait penser à Napoléon que peut-être les troupes des archiducs étaient déjà en mouvement. Cependant l'ordre du 4 prescrit seulement à Davout de gagner Waidhofen, sans rien indiquer pour la suite de la marche.

L'attention de l'Empereur est attirée aussi sur les confins de la Bohême, où des détachements autrichiens paraissent fréquemment; les dragons à pied de Baraguey d'Hilliers ont reçu l'ordre de faire une grande reconnaissance sur Waldmünchen, mais ce n'est pas assez, et l'activité des ennemis en face de Linz va nous obliger de nouvelles précautions.

Le maréchal Lannes avait proposé depuis deux jours de détacher les divisions Dupont et Dumonceau sur la rive droite du Danube : « Le général Milhaud pense qu'une colonne d'ennemis russes remonte le Danube sur la rive gauche, avait écrit le maréchal; il m'assure qu'ils ont un équipage de pont de l'autre côté, et moi je pense, Sire, que l'ennemi se retire sur Vienne et ne veut pas se battre. Du moins, voilà mes craintes; cependant, comme on ne peut calculer sur rien avec ces misérables,

je prierais Votre Majesté de me faire connaître si son intention ne serait pas de faire descendre les divisions Dupont et Dumonceau sur Linz par la rive gauche du Danube. »

L'Empereur, parvenu à Linz dans la journée du 4, étudie la situation et, le soir même, ayant adopté et élargi le projet présenté par Lannes, il donne ses ordres à Berthier pour faire passer Dupont et Dumonceau sur la rive gauche du Danube, et pour constituer une flottille qui assure la liaison avec eux.

Dupont doit, au reçu de l'ordre, partir de Passau par le chemin de la rive gauche et arriver à Linz, autant que possible, dans la journée du 7 novembre (1). Il enverra des partis sur la gauche pour être instruit de tous les mouvements que fera l'ennemi en Bohême. Il laissera dans la citadelle de Passau un officier du génie et 500 hommes, qui attendront d'être relevés par les dragons à pied pour rejoindre l'armée. La division Dumonceau (2) suivra celle de Dupont. Ce général doit se procurer à Passau 50 bateaux, sur lesquels il embarquera les hommes les plus fatigués des deux divisions, sous le commandement d'un chef de bataillon; il y fera charger aussi les cartouches et le pain qu'il aura pu se procurer, et dirigera cette flottille sur Linz, en deux convois. Arrivée à Linz, elle passera sous les ordres du capitaine de frégate de Lostange; on doit y embarquer à Linz 25,000 rations de pain et d'eau-de-vie.

M. de Lostange, qui est à Linz auprès de l'Empereur, reçoit l'ordre d'y constituer une flottille, en recueillant tous les bateaux qu'on trouvera sur le Danube, la Traun

(1) On peut prévoir, dès à présent, que cet ordre ne sera pas exécuté. Il est impossible d'aller de Passau à Linz en deux étapes.

(2) Cette division, ayant fourni plusieurs garnisons, ne compte plus que 3,500 hommes. (Alombert, p. 79.)

et l'Enns. « Ces bateaux sont destinés à porter rapidement d'une rive à l'autre un corps de troupe. » L'ordre estime à 150 le nombre de barques qu'on pourra requérir; M. de Lostange doit se faire fournir des mariniers par la régence de Linz.

Afin d'accroître la flottille le plus qu'on pourra, l'Empereur ordonne au général Lauriston, gouverneur de Braunau, de faire ramasser sur l'Inn et la Salza tous les bateaux qu'il trouvera; le général Songis a reçu l'ordre, antérieurement, de faire embarquer à Donauwoerth des munitions et du matériel, et tous ces bateaux doivent être dirigés sur Linz. Ceux qu'enverra Lauriston devront servir au transport des détachements et des isolés qui rejoignent l'armée. « En mettant l'activité convenable, l'Empereur compte qu'il aura assez de moyens pour faire descendre le Danube à tous les soldats qui arriveront à Passau. »

Les écolés des divers corps d'armée formeront la garnison de la flottille: le maréchal Lannes en fournira 150, Marmont 100; Davout doit requérir les barques qu'il trouvera sur l'Enns, près de Steyer, et les envoyer à Enns avec 4 ou 5 hommes sur chacune (1). Enfin Murat doit fournir tous les dragons démontés de son corps d'armée.

« S'il était possible de faire ajuster une ou deux pièces de canon sur chaque bateau, cela pourrait être très utile. »

L'Empereur compte ainsi sur une flottille d'environ 300 bateaux, mais on ne peut pas se dissimuler que tous ces ordres sont bien tardifs; Dupont et Dumouceau ne peuvent plus se porter à hauteur du 5^e corps; les bateaux requis sur l'Inn et sur le Danube en amont de

(1) Davout charge un officier d'état-major des mesures d'exécution dans son corps d'armée.

Passau n'arriveront pas; ceux de la Traun et de l'Enns seront bien peu de chose. Nous verrons, en étudiant la journée du 12 novembre, que cette flottille mit vingt heures à faire passer le Danube à la division Gazan, qui comptait environ 3,000 hommes. Il semble, d'après les lettres de Berthier du 7 novembre, et les rapports ultérieurs du commandant de Lostange, qu'il y avait là une trentaine de bateaux (1), contenant environ 10 hommes chacun, et mettant une heure pour traverser le Danube.

Napoléon n'attend pas l'arrivée de Dupont pour porter du monde sur la rive gauche du Danube en face de Linz. Le 4, la division Klein a envoyé 50 chevaux en reconnaissance; 25 d'entre eux ont pu passer le fleuve et s'établir à Urfahr avec 30 sapeurs; mais quelques heures plus tard, ce petit détachement a été enlevé par un parti d'Autrichiens.

Le général Bertrand, chargé de faire une enquête sur cet événement, le rapporte ainsi: « 30 sapeurs et 23 dragons étaient cantonnés dans le village vis-à-vis Linz. Les dragons avaient deux postes à droite et à gauche de la route de Freistadt, près de deux maisons où étaient leurs chevaux, et les sapeurs avaient aussi deux postes, l'un près du pont, l'autre au-dessous, près des bateaux et d'un magasin d'avoine. Ce poste est le premier qui ait tiré sur l'ennemi, qui paraît être venu du côté d'Ottenheim et s'être retiré sur Steyeregg. Excepté le poste du pont, tous les autres ont été pris. Les Autrichiens, qui avaient déjà été en garnison dans le village et bien informés, n'ont frappé qu'aux portes

(2) Voir Alombert, p. 303 et suiv., 33 et suiv.

« Une trentaine de bateaux aux ordres de M. de Lostange vint partir ce soir avec une compagnie de pontonniers, pour se tenir à 2 lieues en arrière de la position où sera le maréchal Lannes. » (Berthier à Soult, 7 novembre.) Cf. Berthier à Murat, même date.

où étaient nos soldats. Quelques-unes n'ont pu être enfouées. Les habitants ont sauvé plusieurs sapeurs. Les Autrichiens ont pillé la maison du bourgmestre et plusieurs autres. 19 dragons, 24 sapeurs, 2 licutenants ont été faits prisonniers; 1 sous-officier tué. Ces deux détachements étaient mal gardés et trop dispersés. »

Dans la soirée, Oudinot reçoit l'ordre de faire passer un régiment de hussards sur la rive gauche du Danube pour reconnaître l'ennemi, mais on ne peut exécuter cet ordre, faute de moyens de passage.

Tandis que la situation militaire éprouvait de si graves changements, il s'en manifestait de non moins sérieux dans l'ordre politique. Tous les rapports adressés à Napoléon, et qui plus est, toutes les correspondances interceptées depuis quinze jours exprimaient le désespoir des populations et des troupes autrichiennes, leur désir de voir la guerre terminée, leur peu de confiance dans l'armée russe. « Les habitants de la Moravie, de la Bohême et de l'Autriche, écrivait Bacher le 12 octobre. Menacés de la faim, voient avec douleur ce surcroît de bouches étrangères. Jamais l'aspect de la guerre, dont ces provinces autrichiennes sont à la veille de devenir le théâtre, n'a été plus effrayant. A en juger par les dispositions des esprits, l'ancienne mésintelligence entre les Russes et les Autrichiens ne tardera pas d'éclater de nouveau. Il paraît aussi que les deux empereurs ne sont pas entièrement d'accord, et que l'invasion de la Bavière n'a pas été approuvée par la cour de Saint-Petersbourg (1). »

« On espère et on désire la paix, disent nos agents ainsi que les prisonniers; ce désir est unanime (2). »

(1) Voir t. III, p. 675.

(2) Murat à l'Empereur, 3 novembre.

Cependant, l'empereur d'Autriche avait lancé, le 28 octobre, une proclamation rédigée dans les termes les plus violents. Il y accusait Napoléon de viser à la domination universelle, et d'y tendre par tous les moyens : « il ne respecte aucune des considérations qui dérivent du droit des nations, et des égards que les États indépendants se doivent mutuellement ». Pour lui, ainsi que ses alliés, il ne désire que la paix et l'indépendance de toutes les nations. « J'attends tout avec certitude et confiance, dit-il, de cet amour qui remplit le cœur de tous mes sujets. Avant tout, la concorde et une union courageuse et prompte pour exécuter tout ce qui sera ordonné, sont nécessaires pour teuir éloigné de nos frontières *cet ennemi furieux*, assez longtemps pour attendre l'arrivée des secours puissants que mon allié l'empereur de Russie et *les autres puissances offensées depuis longtemps, et maintenant d'une manière plus sensible encore*, ont destinés à combattre pour la liberté de l'Europe et la sûreté des rois et des peuples. »

L'*ennemi furieux* semblait pourtant animé de dispositions assez pacifiques pour qu'on essayât de lui faire commettre d'énormes fautes stratégiques dans le seul espoir de conclure la paix.

Ainsi que l'empereur d'Autriche le déclarait dans sa proclamation, et que plusieurs lettres particulières le révélaient ouvertement, on attendait d'un moment à l'autre l'intervention d'une armée prussienne qui se réunirait en Bohême à celle du général russe Michelson et aux troupes autrichiennes rassemblées par l'archiduc Ferdinand. Pour que cette réunion des Alliés eût lieu, et pour que ces armées venant du Nord pussent faire leur jonction avec celles de Kutusow et de l'archiduc Charles près de Vienne, il fallait que Napoléon cessât de poursuivre l'épée dans les reins l'ennemi qu'il talonnait depuis Mühlendorf. Un seul moyen s'offrait pour y

parvenir : spéculer sur les dispositions pacifiques très caractérisées que Napoléon avait exprimées le 17 et le 20 octobre, au moment même où il venait d'anéantir l'armée de Mack. Ce général, ainsi que le comte Gyulay et plusieurs autres, en avait rendu compte à son souverain. « Partez pour Vienne, avait dit Napoléon, et je vous autorise à dire à l'empereur François que je ne désire que la paix et que je suis très fâché qu'elle ait été interrompue. Je veux m'arranger avec lui, et même à des conditions très équitables. Je traiterai avec la Russie également puisque vous le désirez. Qu'on me dise les propositions des deux puissances. Je suis anxieux de les savoir. Je veux faire des sacrifices, même de grands sacrifices. Je vous déclare encore une fois et vous autorise à le dire à votre souverain, qu'il n'a qu'à m'envoyer vous ou le comte de Cobenzl, ou quelque autre, avec un plénipotentiaire russe pour traiter avec moi (1). »

C'était un fait assez extraordinaire qu'un vainqueur demandant la paix après un succès comme celui d'Ulm, et au lieu de manifester des exigences proportionnées à ses victoires, se déclarant prêt à de grands sacrifices pour assurer sa tranquillité. On pouvait espérer que, si l'Autriche semblait disposée à cette paix, Napoléon consentirait aisément à un armistice, et c'est tout ce qu'il fallait obtenir de lui pour le moment. Qu'il s'arrêtât dans sa marche sur Vienne, et les armées alliées auraient le temps de se réunir près de cette capitale ; la Prusse s'enhardirait et mettrait ses troupes en mouvement. Pour un observateur superficiel ou timoré, la situation de Napoléon, parmi tant d'adversaires, semblait loin d'être aussi brillante qu'à Ulm. Il serait certes

(1) *Staats Archiv*, de Vienne et *Arch. nat.*, AFv, p. 1690. Voir aussi t. III, p. 830, et A. Lévy, *Napoléon et la paix*, p. 378.

plus accommodant que le jour où il venait de triompher de Mack.

A vrai dire, l'empereur d'Autriche n'était pas absolument opposé à la conclusion de la paix ; il l'aurait acceptée pour peu qu'on lui eût offert, après la catastrophe d'Ulm, les mêmes avantages qu'auraient pu lui procurer des victoires décisives. A ce prix, il aurait fait bon marché de l'alliance russe, contre laquelle il nourrissait, lui aussi, une secrète méfiance. Il avait donc entamé les négociations à l'insu de Kutusow et du Tzar en écrivant le 30 octobre, à l'adresse de Napoléon, une lettre qu'il chargeait Merveldt de faire parvenir à destination. Le 2 novembre, dans la soirée, le capitaine d'état-major autrichien Moriès se présentait aux avant-postes de Murat, porteur de cette lettre, « sous l'enveloppe du Ministre de la guerre ». Murat avait retenu l'officier, ouvert l'enveloppe et envoyé la lettre à Napoléon. Malgré le ton d'ironie hautaine qui y régnait, cette lettre n'en était pas moins un premier acte diplomatique entamant les négociations.

« Monsieur mon frère, disait l'empereur d'Autriche, Votre Majesté Impériale a chargé le général Mack de me témoigner ses bons sentiments pour le rétablissement de la paix avec moi et avec S. M. l'Empereur de Russie sur des principes équitables et compatibles avec le repos général. *Établir ce repos d'une manière stable a été l'unique but de nos armements* et je ne tarde pas à vous assurer, Monsieur mon frère, que *c'est encore le seul objet de nos intentions modérées et conciliantes*, à la réalisation desquelles vous ne connaîtrez d'autres obstacles invincibles que ceux qui proviendraient des motifs sacrés de l'honneur ou des intérêts les plus urgents de nos empires. Si, comme je m'en flatte, les intentions de Votre Majesté Impériale coïncident avec les nôtres, *la proximité de l'empereur Alexandre ne manquera pas de me fournir l'occasion de me concerter*

avec lui sur les moyens propres à en accélérer l'accomplissement (1). »

Ignorant l'art des sous-entendus impertinents, Napoléon a répondu aussitôt (3 novembre) par une lettre non moins vague au point de vue des propositions, et qui, dans sa franchise un peu brutale, rend coup pour coup.

« Monsieur mon frère, l'entrée des Russes dans les États de Votre Majesté Impériale, l'entrée de son armée en Bavière, la lettre de M. de Cobenzl, par laquelle il était constant qu'on voulait m'obliger à recevoir la loi de l'Angleterre, ne m'ont pas laissé le choix sur le parti à prendre. Il m'a fallu, d'ailleurs, passer le Rhin pour repousser son armée déjà arrivée sur mes frontières.... Mais, quoi qu'il en soit, je suis prêt à oublier l'injustice de cette troisième agression, et à essayer encore si ce troisième traité tiendra davantage contre les intrigues et les efforts de l'Angleterre que les deux premiers. Par sa lettre, il paraît que Votre Majesté fait dépendre la paix d'une autre puissance. C'est à elle à voir si cette intervention étrangère est la plus propre à satisfaire ce que semble exiger le besoin de ses peuples, qui souffrent moins de la présence de mes armées que de celles des Russes.

« Quel que soit le parti que prenne Votre Majesté, soit qu'elle négocie directement pour arriver à une prompte paix, soit qu'elle veuille attendre l'intervention d'autres puissances, ce qui retardera de beaucoup la conclusion, elle sentira qu'il est juste que je profite des chances qui m'ont été si favorables, et que les conditions de la paix m'offrent une garantie contre une quatrième coalition avec l'Angleterre. Il faut qu'il n'y ait plus entre nous aucun sujet de division, aucune chose qu'on puisse lui faire accroire que je désire avoir. »

(1) Beer, *Zehn Jahre Oesterreichischer Politik*, p. 454.

Napoléon était bien éloigné, en tout cas, d'arrêter son offensive pour négocier. Plus une intervention hostile de la Prusse paraissait probable, plus il était urgent d'en finir avec Kutusow, et de rendre impossible la réunion des autres armées russes avec l'archiduc Charles. Nous n'étions plus qu'à six ou sept journées de marche de Vienne et le résultat qu'il aurait été audacieux de se promettre quinze jours plus tôt, se trouvait maintenant à portée de la main.

Les dispositions malveillantes de la Prusse ne pouvaient pas faire de doute : les lettres de Duroc et de Laforêt, comme les bulletins envoyés de Dresde et de Ratisbonne, et les courriers interceptés en Autriche, tout concourait à les déconcerter ; mais en même temps on avait des preuves certaines de la lenteur avec laquelle le roi Frédéric-Guillaume se déciderait à entamer des opérations militaires.

Le rapport de Bacher, du 1^{er} novembre, indique pour la seconde fois la composition des armées qui pourraient marcher contre les communications de l'Empereur ; leurs quartiers généraux se sont rapprochés et se trouvent à Erfurt et Hildesheim, mais les troupes en sont seulement à se rassembler et trois armées se forment dans les régions les plus lointaines du royaume, à Berlin, en Silésie et en Pologne.

« C'est dans cette attitude semi-hostile, conclut Bacher, que la cour de Berlin se propose d'établir sa médiation armée, et de faire à l'Empereur des Français les mêmes propositions dont devait être chargé M. de Novossilzof. »

Bien informé, comme toujours, Bacher a mis les choses au point, et ses renseignements sont confirmés par Duroc : « Les rapides et étonnants succès que Votre Majesté a remportés avaient pu faire faire de sérieuses réflexions au cabinet de Berlin, écrit celui-ci le 27 octobre ;.... nous croyons entrevoir que l'empereur

de Russie, en laissant le Roi dans son système de médiation, ne semble y consentir qu'autant qu'elle sera éventuelle, c'est-à-dire qu'il joindra ses armes à celles des puissances coalisées, si Votre Majesté n'accepte pas les conditions qu'on lui proposera. »

Duroc ajoute le 30 octobre : « Nous nous sommes aperçus que le Cabinet avait entièrement tourné et qu'il céda à toutes les insinuations du prince Czartoryski. On veut nous flatter qu'il n'en est pas de même du Roi, qu'il résiste à l'empereur Alexandre et que, dans un conseil tenu hier, il a été unanimement décidé qu'il ne fallait pas se brouiller avec la France, et que l'on devait plutôt chercher à renouer avec elle les liaisons intimes qui ont subsisté entre les deux puissances (1). »

En résumé, les intentions hostiles de la Prusse ne doivent pas faire de doute, et il ne faut pas croire plus longtemps à sa neutralité; mais, comme la Russie en 1804, c'est par une prétendue médiation qu'elle va manifester d'abord sa malveillance; et avant que cette médiation se produise et soit accueillie ou rejetée, de nouvelles victoires auront pu mettre fin aux opérations contre Kutusow, isoler l'archiduc Charles, et assurer de nouvelles communications à la Grande Armée.

XII. — 5 NOVEMBRE. — COMBAT D'AMSTETTEN.

Le 5 novembre, les troupes placées sous les ordres de Murat se forment en bataille dans la plaine en avant de l'Enns pour y être passées en revue. Milhaud et Walther ont reçu l'ordre de défiler sur le pont entre 5 heures et 6 heures; les troupes du 3^e corps (cavalerie légère et

(1) Baillen, t. II, p. 401 et 402.

grenadiers), entre 6 et 7 heures; les cuirassiers à 7 heures.

La revue passée, Murat détache le 1^{er} chasseurs (qu'il n'a pas rendu à Davout depuis ses prouesses de Braunau, Ried et Lambach) de Grollersdorf vers Haag, pour chercher la liaison avec les 4^e et 3^e corps. Le reste de ses troupes se met en mouvement, vers 9 heures, dans l'ordre suivant :

Brigade de hussards du 3^e corps (Treilhard, 9^e et 10^e).

Brigades de chasseurs Milhaud (16^e et 22^e), et Fauconnet (13^e et 21^e); cette dernière appartenant au 5^e corps.

Brigade de dragons Sébastiani, de la division Walther.

Grenadiers Oudinot.

Gros de la division Walther.

Cuirassiers de Nansouty et d'Hautpoul.

L'ennemi fut rencontré dès les premiers pas : les deux pelotons d'avant-garde de nos hussards trouvèrent ses postes à Altenhofen; ils les chargèrent et les poursuivirent jusqu'à l'entrée du village de Strengberg. Là se trouvaient dans les vergers en avant du village 3 bataillons d'infanterie autrichienne, avec 300 à 400 cavaliers. Nos hussards durent s'arrêter et faire appel aux grenadiers; 300 hommes de la brigade Dupas gagnèrent la tête de la colonne, et s'avancèrent au pas de charge, l'arme au bras; ils chassèrent les tirailleurs dans le village, dont ils s'emparèrent, tandis qu'un régiment de chasseurs appuyait à droite pour tourner l'ennemi. Les hussards s'élançaient alors au galop sur la grande route, et traversent le village, enluttant tout ce qu'ils rencontrent, mais ils sont arrêtés au déboché; un bataillon qui s'y trouvait en réserve les accueille par un feu assez vif qui tue plusieurs cavaliers et plusieurs chevaux. L'ennemi, adossé à un bois sur une hauteur, occupe une bonne position, et il faut faire avancer le canon pour l'en déloger. Ébranlé par les premières décharges, il se met en

retraite et les hussards se lancent à sa poursuite. Murat veut encore détacher un régiment de chasseurs vers la droite pour tourner l'ennemi, mais les difficultés du terrain lui font perdre tant de temps qu'il est obligé d'y renoncer. Nous avons fait plus de 300 prisonniers dans ce combat.

Inquiet de rester sans nouvelles du 1^{er} chasseurs, Murat envoie le général Fauconnet avec un second régiment sur Haag, avec mission de rejoindre le premier, de se porter avec lui jusqu'à Wolfsbach, et de pousser des reconnaissances vers l'Ips. En même temps, un parti de 50 chevaux allait éclairer le pays sur la gauche jusqu'au Danube.

L'ennemi, poursuivi toujours très vivement, se rallie près d'Ed. Notre avant-garde le charge, mais un soutien de 4 bataillons arrête la poursuite; il fait sa retraite en bon ordre. On jette sur sa gauche de l'infanterie, sur sa droite de la cavalerie, tandis que les généraux et les officiers des états-majors, avec quelques pelotons de chasseurs, chargent sur la route et à proximité; on traverse ainsi un court défilé, au débouché duquel l'ennemi s'arrête et fait un retour offensif sur le 9^e hussards, qui est obligé de plier. L'infanterie ennemie s'est jetée dans les bois, et la cavalerie russe s'est formée en bataille en avant pour couvrir un convoi considérable de farine, de cartouches et de bagages.

Nous portons en ligne deux pièces d'artillerie, qui obligent l'ennemi à se déplacer. Profitant de ce mouvement, nos hussards s'ébranlent, chargent la cavalerie russe et lui font encore une trentaine de prisonniers.

Les brigades Treillard et Milhaud, ayant à leur tête les généraux Oudinot et Walther, continuent la poursuite sans discontinuer dans un défilé long et étroit, où la route traverse des bois; cette poursuite dure trois quarts d'heure sans relâche; mais à la sortie des bois, vers 3 heures, nos cavaliers trouvent l'ennemi en force, et sont

obligés de s'arrêter devant une ligne d'infanterie russe formée sur les hauteurs voisines de Zeillern.

Après avoir infligé des pertes sérieuses à notre cavalerie par son feu, cette infanterie reprend l'offensive, et nos hussards battent en retraite. Les tirailleurs ennemis, pénétrant sous bois, les poursuivent en leur tuant et blessant encore quelques hommes. La cavalerie russe chargeait à son tour, quand une pièce de 8, sous le commandement du lieutenant Le Vasseur, arrivant à propos, met vivement en batterie, et accueille la charge à bout portant par une volée de mitraille, qui renverse tout le premier rang. La cavalerie russe est arrêtée; la tête de notre infanterie débouche à ce moment et, longeant le bois, elle balaye les tirailleurs ennemis et oblige leur cavalerie à un mouvement rétrograde; 2 bataillons de la brigade Dupas s'avancent en colonnes sur la chaussée, refoulent tout ce qui s'était porté dans le défilé, mais lorsqu'ils en viennent au débouché, ils se heurtent à leur tour à une résistance sérieuse. Deux pièces d'artillerie russe enfilent la chaussée et obligent nos grenadiers à se jeter sous bois pour répondre au feu de l'infanterie ennemie. Mais bientôt le reste de la brigade Dupas arrive; on forme les colonnes d'attaque, la charge bat, et la première position des Russes est enlevée.

Derrière celle-là on en découvre une seconde, appuyée sur un groupe de maisons. Le général Oudinot se met à la tête des grenadiers et s'en empare.

Les Russes font avancer alors leur troisième ligne (1), soutenue par 4 pièces, pour reprendre la position; leur première attaque a échoué, quand apparaissent

(1) Nous conservons ici le texte des rapports français; en réalité, nos troupes ont combattu jusque-là l'arrière-garde ennemie, et maintenant une division de 8 bataillons envoyée du gros vient relever cette arrière-garde.

les deux dernières brigades de grenadiers, Ruffin et Laplanche-Mortières, qui contribuent à repousser deux ou trois charges successives et achèvent de chasser l'ennemi du plateau. Il se retire dans les petits bois voisins d'Amstetten, et le feu cesse vers 9 heures du soir.

Nos grenadiers bivouaquent sur place, c'est-à-dire à hauteur du village de Zeillern. Un régiment de cavalerie légère a été poussé vers Ardagger pour éclairer cette partie et présenter une tête de colonne à l'ennemi, qui paraissait porter des forces de ce côté. Murat fait reporter en arrière un régiment de grenadiers et 4 pièces pour former un repli. La cavalerie légère et les dragons bivouaquent derrière la division Oudinot; les cuirassiers à (Ed. La division Suchet arrive le soir à Strengberg avec le maréchal Lannes.

D'après la relation russe, les troupes de Murat auraient bonseulé d'abord les 13 bataillons de l'arrière-garde commandée par Bagration, mais leurs efforts auraient été vains contre ce que Belliard appelle, dans son rapport, la 3^e ligne russe, c'est-à-dire 8 bataillons de troupes fraîches amenées par Miloradovitch. Ces derniers, suivant Danilewski, auraient chargé et définitivement refoulé les grenadiers d'Oudinot. Il sera sans doute impossible d'être fixé sur le succès final de ce combat, puisque les Russes étaient obligés de continuer leur retraite quoi qu'il arrivât; qu'elle ne peut être invoquée comme un argument contre eux, et qu'elle les empêcherait, s'ils avaient été vainqueurs, d'avoir une preuve matérielle de leur succès dans l'occupation du champ de bataille.

Au total, ce qui est positif, c'est que deux brigades de cavalerie légère et une brigade de dragons, soutenues par 5,000 grenadiers, ont combattu pendant douze heures contre 21 bataillons austro-russes et 4,000 cavaliers, en parcourant 32 kilomètres, ont fait 1,800 prisonniers, et n'ont cessé le combat qu'à 9 heures du soir, en bivouaquant sur le terrain du dernier engagement. Ce qui res-

sort également des états de pertes, c'est que le combat ne fut pas aussi acharné qu'on l'a prétendu; nous eûmes 65 morts et 157 blessés sur 7,000 combattants.

Cependant les incidents survenus sur la rive gauche du Danube avaient inquiété Napoléon; ne voulant pas attendre l'arrivée de Dupont et Dumonceau pour être garanti et éclairé de ce côté, il ordonne à Lannes, le 5 novembre, à 8 heures du matin, de faire franchir le Danube à toute la division Gazan, qui « manœuvrera sur la rive jusqu'à ce que la division Dupont et celle du général Dumonceau arrivent pour le remplacer ». Le 20^e régiment de dragons, de la division Klein, doit accompagner cette division pour l'éclairer et « pousser des reconnaissances très loin ». Dupont et Dumonceau ne recevront l'ordre de gagner Linz que dans la soirée; ils ne se mettront en marche que le lendemain 6.

Suivant les prévisions de l'Empereur, le 4^e corps devait s'avancer le 5 sur la rive droite de l'Enns, et se rapprocher de Murat dans cette journée; mais le maréchal Soult ne parvient pas à organiser le passage. Il a appris des habitants ce que les cartes devaient faire prévoir, qu'aucune route n'aboutit à l'Enns en face de Kronsdorf, mais qu'en passant un peu plus au Sud, entre Pühning et Dorf, on trouve un chemin carrossable vers Haag, et où l'on peut gagner, soit Strenberg, soit Saint-Peter et Seitenstetten; il n'est pas renseigné sur la route de Haag à Wolfsbach et Asbach, mais il en soupçonne l'existence.

Il a détaché en conséquence sa compagnie de sapeurs à Pühning afin de préparer des radeaux et matériaux pour l'établissement d'un pont, mais il ne croit pas à la possibilité d'y réussir en moins de trois jours, bien que l'Enns ait seulement 30 mètres de largeur. Pour passer en tout cas sans faire usage de ponts, il a ordonné au commandant du génie de son corps d'armée de faire

construire pendant la nuit le plus de bacs et de radeaux qu'il pourrait, afin de porter des troupes sur la rive droite. Il compte avoir, le 6 au matin, trois grands radeaux, et continuera jusqu'à nouvel ordre.

En attendant, il n'a qu'une division à Kronsdorf, une à Neuhofen et une à Wels.

Davout a pu commencer le passage de l'Enns vers midi et demi sur le pont de Steyer. Son avant-garde se porte aussitôt sur Saint-Peter et bivouaque dans les vergers sur la rive gauche du ruisseau, en arrière du village. Elle détache un parti de cavalerie vers Asbach pour se renseigner sur la canonnade entendue près d'Amstetten. La 1^{re} division traverse l'Enns et va bivouaquer à une lieue au delà, à cheval sur la route, dans un bois. La 2^e division et les dragons de Beaumont sont à Steyer, la 3^e à Sierning.

Des renseignements précis font connaître que les Autrichiens, commandés par le général Merveldt, se sont retirés du côté de Weyer (1). Le 3^e corps n'en continue pas moins sur Waidhofen, d'après l'ordre de

(1) Ce renseignement est exact, sauf que Kienmayer se retire avec 4 régiments de cavalerie vers Haag, pour rejoindre les Russes.

Merveldt marcha toute la nuit du 4 au 5 novembre. Au point du jour, ayant laissé une arrière-garde de 2 bataillons et 2 escadrons à Artzberg, il fit halte, et ne repartit que dans la soirée pour aller s'établir à Weyer. Il avait détaché un escadron par Saint-Peter pour assurer la liaison avec les Russes, et il envoya dans la journée un parti sur Waidhofen.

Les Autrichiens ne trouvèrent à Weyer qu'un jour de pain.

Merveldt, qui s'était éloigné des Russes après le passage de la Traun sans que rien l'y obligeât, prit alors la résolution d'aller les rejoindre vers Saint-Pelten. Il laissa le colonel Mariassy à Weyer avec 6 bataillons et 6 escadrons pour garder la route d'Allanmarkt.

Cette position, ainsi que celles de Windischgarsten et Ischl, couvraient la retraite de l'archiduc Jean à travers le Tyrol; le général Roschowsky avait le commandement supérieur des trois détachements.

La réserve d'artillerie fut dirigée sur Gratz, les bagages sur Leoben.

l'Empereur. Marmont suit d'aussi près que possible, son infanterie à Kremsmünster et Hall, sa cavalerie sur le flanc droit, à Waldneukirchen. Bernadotte est à Lambach. La longueur totale de la colonne formée par les trois corps est de 60 kilomètres (pour 69,000 hommes), et elle pourrait être fort diminuée si le 1^{er} corps pressait sa marche.

Davout s'est renseigné sur les routes au delà de Waidhofen, comme il en avait reçu l'ordre. « Le chemin de Waidhofen à Annaberg, dit-il, est impraticable pour toute espèce de voiture »; le général Mathieu Dumas, envoyé spécialement par l'Empereur pour élucider ce point, rapporte que de Waidhofen à Annaberg, par Gaming, « le chemin est dur, difficile; qu'il faut se munir d'attelages de bœufs pour passer le col d'Ipsitz, mais que le fond du chemin est ferme et praticable ».

L'ordre que Napoléon fait expédier à Davout, et les instructions qu'il a dictées au général Mathieu Dumas avant de l'envoyer en mission au 3^e corps, font bien connaître le rôle destiné à Davout et les motifs qui faisaient adopter un chemin aussi défectueux :

« Si l'ennemi tient dans la position de Saint-Pelten, écrit Berthier à Davout, vous vous trouveriez avoir débordé sa gauche, et vous seriez en mesure de marcher sur lui dans le temps que M. le maréchal Lannes et M. le maréchal Soult marcheraient par le grand chemin de Vienne, pour tâcher de déborder sa droite.....

« Si le chemin que je vous indique ci-dessus n'était pas praticable pour vous rendre à Lilienfeld, vous m'en avertiriez promptement, et je vous enverrais de nouveaux ordres. » A en juger par les recommandations si précises faites directement au général Mathieu Dumas, il faut croire que l'Empereur attache une grande importance à ce que Davout suive bien la route d'Annaberg et Lilienfeld pour tourner Saint-Pelten à grande distance :

« Le but du voyage du général Dumas est de bien

établir l'itinéraire, bien connaître les difficultés de cette route. Le maréchal Davout doit même y faire travailler, s'il est nécessaire, et si un pareil travail peut l'améliorer.

« Arrivé à Lillienfeld, le maréchal se trouvera avoir débordé toute la gauche de la position de Saint-Hippolyte (Saint-Pœlten). Si l'ennemi y tient, il doit appuyer sur l'ennemi pour le jeter dans le Danube, lui rendre impossible la retraite par Lillienfeld, et prendre enfin conseil des circonstances et de la force numérique de l'ennemi : si la 2^e armée russe l'avait joint, déborder de peu ; si, au contraire, la 2^e armée n'avait pas rejoint, se concerter avec les maréchaux Bernadotte et Marmont, qui doivent suivre ; et pendant que le maréchal Marmont, sur la gauche de l'ennemi et le maréchal Bernadotte de front, le maréchal Davout sur les derrières, en observant de ne pas se laisser couper d'avec Marmont. Bien entendu que, pendant ce temps, le prince Murat, qui ne perd pas de vue l'ennemi et qui le poursuit, s'arrêtera : si en position, cherchera à manœuvrer sur sa droite (1). »

Napoléon se berçait toujours de l'espérance que l'ennemi accepterait la bataille à Saint-Pœlten, et il prenait ses dispositions pour tirer le plus grand parti de cette circonstance si éminemment favorable. On peut concevoir, d'après la situation générale, tant militaire que politique, quel intérêt décisif il y avait à en finir le plus tôt possible avec l'armée de Kutusow. C'était la jonction des archiducs et des Russes indéfiniment ajournée ; c'était l'intervention de la Prusse devenue téméraire et non menaçante ; enfin tous les résultats d'Austerlitz obtenus avec moins de risques et de pertes. Mais pour cela il fallait que la victoire remportée à Saint-Pœlten

(1) Cette note, écrite hâtivement par M. Dumas sous la dictée de l'Empereur, ne contient que les mots indispensables, et souvent en abrégé.

fût absolue ; que les Alliés, irrémédiablement séparés de la Prusse, ou acculés au Danube, fussent aussi complètement annihilés que l'avait été l'armée d'Ulm. Or, dans ce coup de filet projeté sur la position de Saint-Pœlten, le rôle essentiel revenait à Davout. Dans le rayon de 50 kilomètres où il opérait, le 3^e corps allait peut-être décider du sort de l'Europe. De là l'importance que l'Empereur attachait à ce que l'itinéraire de ce corps d'armée l'aménât franchement au Sud de Saint-Pœlten, afin que le mouvement tournant ne rencontrât pas de résistance avant que l'ennemi fût pris à revers.

Tout en préparant une manœuvre d'aussi large envergure, Napoléon demeurait plus prudent que jamais, et les instructions transmises par Mathieu Dumas précisaient à Davout la conduite à suivre d'après les circonstances. Le véritable coup de filet, l'enveloppement complet de l'ennemi, ne devait être tenté que s'il ne faisait courir aucun danger au 3^e corps : dans ce cas, Davout prenait l'ennemi à revers, Marmont le prenait en flanc ; Bernadotte débouchait devant son aile gauche, le reste de l'armée retenait son centre et sa droite. Si au contraire la deuxième armée russe, dont la force et la position étaient presque inconnues, avait rejoint Kutusow et lui avait fourni un gros appoint, il ne fallait pas compromettre le 3^e corps pour chercher de plus grands résultats : Davout agirait en liaison étroite avec les troupes voisines, et attaquerait simplement le flanc gauche de l'ennemi, sans le prendre tout à fait à revers.

Il fallait encore songer au cas où il serait décidément impossible de suivre la route de Waidhofen à Lillienfeld par Annaberg : si, en approchant de Lillienfeld, on trouvait une meilleure route, il fallait la prendre, et exécuter la manœuvre selon les instructions précédentes, en laissant Lillienfeld derrière soi.

Enfin, s'il ne se trouvait pas d'autre route praticable que la grande chaussée de Steyer à Vienne, les différents

corps la prendraient tous, aussi près que possible de Saint-Pœlten; puis le 3^e corps débotterait vers Lilienfeld et suivrait le chemin de Lilienfeld à Vienne, pour que l'armée formât au moins deux colonnes.

XIII. — JOURNÉE DU 6 NOVEMBRE: — LE CORPS DE MORTIER.

Le 6, dans la matinée, le maréchal Davout avait ordonné à son avant-garde de se porter à Waidhofen, aux deux premières divisions de gagner Seitenstetten, et à la troisième de s'arrêter en arrière de Saint-Peter. Dans la journée, apprenant par ses reconnaissances que l'ennemi est en retraite au delà de Weyer, il presse la marche des divisions. La 1^{re} bivouaque près de Gleiss, à 6 kilomètres de Waidhofen; la 2^e un peu plus loin, à Bieberbach; la 3^e à Saint-Peter, où elle est rejointe par la cavalerie du 2^e corps. L'infanterie de Marmont est à Steyer; celle de Bernadotte est échelonnée entre Steyer et Kremsmünster. Les trois corps forment ainsi une colonne de 60 kilomètres.

La cavalerie du 3^e corps découvre en avant de Waidhofen quelques uhlands autrichiens et les poursuit sans pouvoir les atteindre (1).

La visite de Mathieu Dumas au 3^e corps a visiblement contrarié Davout, qui n'aime pas ce général, et qui se fait réitérer l'ordre de suivre une route qu'il a déclarée impraticable. Il écrit à Berthier, avec une certaine mauvaise humeur, cette lettre d'une amusante concision :

(1) Le corps de Merveltt, réduit à 13 bataillons et 6 escadrons, parvint le 6 à Saint-Georges-sur-Reith, et y apprit que les Français marchaient de Waidhofen sur Gaming.

« J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Excellence que les renseignements que je me suis procurés sur la nature des chemins ne présentent que des obstacles et l'impossibilité de suivre la route indiquée par Sa Majesté. Le 3^e corps d'armée se mettra en marche demain matin pour se rendre à Gaming. »

D'avout adresse à ses troupes, le soir même, cette fière déclaration, qui en dit long sur leur valeur morale : « Le 3^e corps d'armée est prévenu que cette marche lui occasionnera beaucoup de peines et de privations; mais le résultat sera de lui faire faire l'avant-garde de deux autres corps d'armée, et de faciliter la victoire en épargnant le sang des braves et fidèles soldats de notre illustre souverain. Si les obstacles qu'offrira cette marche nous rebutaient, nous nous trouverions en troisième ligne. »

Pour la marche du 7, les divisions se porteront sur Gaming, chacune par le chemin le plus court, conduites par des guides du pays et tous les sapeurs des régiments en tête. Chacune d'elles laissera son artillerie, escortée par un régiment d'infanterie, et sous le commandement d'un général, suivre la route charretière. Chacun des régiments d'escorte fournira 200 travailleurs, auxquels on donnera tous les outils dont disposera la division. Ces travailleurs précéderont la colonne en piquant ou réparant le chemin. Si par hasard des caissons de cartouches étaient brisés ou encombraient la colonne, on répartirait les cartouches entre les soldats d'infanterie jusqu'à concurrence de 20 livres par homme. L'avoine sera prise pour deux jours, car on n'en trouvera sans doute pas en route.

Les troupes de Murat se remirent en marche le 6 novembre vers 5 heures du matin, mais sans se hâter de reprendre le contact avec l'ennemi; car les derniers éléments de la colonne austro-russe ne franchirent l'Inn

près de Neumarkt que vers 10 heures, et on ne put pas les rejoindre. Ils brûlèrent le pont derrière eux.

Les régiments que Murat avait envoyés la veille par Wolfsbach sur Assbach rapportèrent que le général Kienmayer avait passé l'Ips à Ulmerfeld et détruit le pont derrière lui. Désireux de se porter à Wieselburg et de couper Kienmayer de l'armée russe, Murat y renonce bientôt, faute de pouvoir passer l'Ips. Il ignore que Milhand a trouvé un gué en aval de Neumarkt et s'est établi à Kemmelbach, d'où ses reconnaissances poussent jusqu'à l'Erlaf, et au Sud jusqu'à Steinakirchen. Le prince ne s'aperçoit que dans la soirée que la carte indique un pont à Freydegg; il le fait reconnaître, apprend qu'il est intact, mais trop tard pour en profiter. Il ne semble pas qu'on ait utilisé ce passage.

La cavalerie légère cantonne à Ips et dans les villages au Sud jusqu'à Neumarkt; les dragons de Walter à Neumarkt et Blindenmarkt, et les grenadiers entre ces deux villages (1). La division Suchet, serrant sur la tête de la colonne, bivouaque en avant d'Amstetten; Lannes a repris possession de son commandement. Les cuirassiers, d'abord laissés près d'Ed, sont allés cantonner au bord du Danube, ceux de Nansouty à Ardagger, ceux de d'Hautpoul à Wallsee.

Jusque vers le milieu de cette journée, Napoléon persiste de plus en plus à espérer une bataille dans un délai très rapproché. « L'obstination des Russes à défendre la position d'Amstetten, dit Mathieu Dumas, affermit l'Empereur dans l'opinion que le général Kutusow était décidé à recevoir la bataille à Saint-Pölten. » Par mal-

(1) « Dans une petite plaine où le prince Murat fit brûler un village à qui on avait confié la garde d'une ambulance française, et qui assassinait les blessés ». (*Journal du Voltigeur Asseré, Carnet de la Sabretache*, novembre 1905).

heur, plus on approchait de l'instant critique, plus il devenait difficile de tenir les corps d'armée à portée de s'engager promptement ensemble. Au lieu de les faire marcher à la même hauteur, sur des routes relativement voisines, n'ayant que trois ou quatre lieues à faire pour atteindre l'ennemi simultanément, il fallait accumuler les corps d'armée sur une seule route, formant une colonne de 60 à 80 kilomètres, et ne pouvant se déployer en un jour.

Après les incidents survenus tour à tour au 3^e, au 2^e, au 4^e corps, l'Empereur renonce à attribuer une route distincte à chaque corps d'armée, solution qu'il recherchait depuis qu'il prévoyait une bataille générale. Il se décide à faire venir Soult sur la grande chaussée; mais il faut alors diminuer la longueur des colonnes par tous les moyens, pour que la queue soit en état d'intervenir utilement dans le combat engagé par l'avant-garde.

« Il n'y a point de chemin, écrit l'Empereur. Le maréchal Soult est obligé de venir sur la grande chaussée. Il faut donc se serrer, afin que la queue puisse venir au secours de la tête. »

En même temps (9 heures du matin), Berthier expédie au 4^e corps l'ordre de se porter le plus vite possible sur Enns pour suivre la chaussée de Vienne derrière le 5^e corps.

L'ordre prescrit de réunir le jour même tout le 4^e corps à Enns; mais cet ordre ne parvient que vers 2 heures de l'après-midi à Soult; les divisions ne peuvent s'ébranler qu'entre 3 et 4 heures. Chacune d'elles s'achemine sur Enns par le chemin le plus court. La cavalerie pousse le soir même sur Strengberg, se trouvant ainsi à proximité des troupes de Murat; la division Legrand peut, elle aussi, dépasser Enns et bivouaquer au delà du pont; mais Vandamme et Saint-Hilaire s'arrêtent à Neukirchen et Nestelbach, à plus de 70 kilomètres de la division

Oudinot. Tout le corps d'armée reprendra la marche à 3 heures du matin.

Plus les difficultés se multiplient, et plus l'Empereur est soucieux d'assurer la coopération de ses corps d'armée à une action commune. Cette préoccupation le portait à presser la marche de Soult, mais aussi et surtout à contenir l'ardeur de Murat. Il semble qu'en cela il ait dépassé le but, et fait perdre à sa cavalerie l'esprit offensif, le *mordant* dont elle avait donné les plus belles preuves durant toute cette campagne.

Murat espérait être complimenté pour sa brillante poursuite d'Enns à Amstetten. Les lettres qu'il reçoit de l'Empereur et de Berthier, dans cette journée du 6, lui causent une amère déception. Comme il l'a fait après chaque bond en avant de la cavalerie, et à chaque retard des autres colonnes, Napoléon s'inquiète de voir se former une avant-garde trop éloignée de l'armée. Si louable que soit l'ardeur de cette cavalerie, il prévoit le moment où elle se jettera tête baissée sur un ennemi très supérieur et tombera dans quelque embuscade avec la division de grenadiers qu'elle entraîne. Ses craintes sont d'autant plus vives qu'il sait maintenant l'avant-garde de Murat en contact avec le gros de l'armée russe, tandis que les colonnes autrichiennes sillonnent le pays au Sud. Il n'a même pas été informé de l'affaire d'Amstetten pendant la journée du 5, en sorte qu'il n'y avait en arrière de Murat, depuis Strengberg jusqu'à Enns, que la seule division Suchet; encore suivait-elle Oudinot de très loin. Le corps d'armée le plus voisin, celui de Soult, arrêté au passage de l'Enns, a 80 et 100 kilomètres à faire, suivant les divisions, pour rattraper le 5^e corps. Averti à temps, l'Empereur aurait pu, du moins, appeler Soult sur Enns et le rapprocher de Murat :

« Vous m'avez laissé toute la journée d'hier sans nouvelles, et je n'apprends qu'à 8 heures du matin l'engagement que vous avez eu hier. Il faut m'écrire deux et

trois fois par jour. Si j'avais su que l'ennemi était là, j'aurais fait mes dispositions sur-le-champ. Serrez la division Suchet aux grenadiers, et faites que ces divisions se touchent et marchent toujours ensemble. »

Murat est extrêmement ému par les reproches de l'Empereur, plus même, semble-t-il, que les termes employés par celui-ci ne pouvaient le faire supposer. Il se persuade qu'il remplira mieux les vues de son souverain en restant à distance de l'ennemi qu'en se précipitant sans répit sur son arrière-garde, comme il l'a fait jusqu'à présent. Il faudrait que Napoléon fût là pour lui indiquer à chaque instant la juste mesure à garder entre l'audace et la prudence; mais resté à Linz, il ne peut recevoir les lettres de Murat qu'après plusieurs heures.

Tandis que l'Empereur songe à une prochaine bataille, Murat, qui est mieux à portée de juger la situation, annonce que l'ennemi n'acceptera pas la lutte. Son rapport, parti d'Amstetten à 10 heures, arrive à Linz dans la soirée :

« Tous les généraux russes, écrit-il, disent hautement qu'ils ne sont pas assez forts pour tenter le sort d'une bataille, et on ne devrait pas s'étonner de les voir se déterminer à se jeter sur la rive gauche du Danube à Krems. Alors je ne vois plus ce qui pourrait arrêter une minute la marche de Votre Majesté sur Vienne. Ce n'est certainement pas le général Kienmayer qui, suivant ce qu'on me rapporte, n'a pas plus de 12,000 hommes. »

Le *Journal de marche* de la Réserve de cavalerie rapporte que, dès le 6 novembre, Murat a prévenu Mortier de la retraite des Alliés sur Krems, et l'a invité à presser sa marche. Sous cette forme, cette allégation est évidemment erronée, puisque Mortier n'a reçu le commandement d'un corps d'armée que dans la nuit du 6 au 7, et que Murat n'a pu en être informé que le 8, par la lettre de Napoléon citée plus haut. Le général Belliard, en rédigeant ce journal, a dû se rappeler la lettre écrite

le 8 par Murat à Mortier. Ce qu'il y a de vrai, néanmoins, c'est que Murat prédit le 6 dans sa lettre à Napoléon (et non pas à Mortier) la prochaine retraite des Russes par Krems.

Napoléon, en tout cas, est averti dès le 6 (dans la soirée) que l'intention des Russes est très probablement de se dérober par Krems. Il ne s'agit donc plus pour lui d'assurer la convergence de ses colonnes sur le champ de bataille de Saint-Polten, mais d'empêcher l'ennemi de se dérober au delà du Danube.

Cette préoccupation, de ne pas voir les Russes s'échapper vers le Nord, est celle qui domine dans l'esprit de Napoléon pendant toute cette guerre. Les ressources presque inépuisables du Nord, de la Moscovie et de la Prusse, lui présentent le danger le plus grave. Toute sa campagne de Moravie, et la bataille d'Austerlitz, seront conçues dans cet ordre d'idées. Le 6 novembre, dès qu'il entrevoit la possibilité d'un mouvement de Kutusow par Krems, il s'efforce de l'empêcher. Il organise un corps d'armée, composé des divisions Gazan, Dupont et Dumonceau, sous le commandement du maréchal Mortier, pour gagner promptement Krems par la rive gauche du Danube et interdire aux Russes le passage du fleuve.

« L'intention de l'Empereur, écrit Berthier à ce maréchal, est que vous vous mettiez en marche demain dans la matinée pour vous porter à la hauteur du corps du maréchal Lannes, qui est au delà d'Enns, ayant soin de vous tenir toujours en arrière de la position qu'il occupera sur la rive droite. Vous enverrez des ordres au général Dupont et au général Dumonceau, afin qu'ils forcent la marche pour vous rejoindre. . . . »

« L'adjudant-commandant Lecamus, avec le 20^e de dragons, sera en observation sur Haslach et Freistadt (1);

(1) La mission de l'adjudant-commandant Lecamus consistait essen-

il doit correspondre avec vous sur tout ce qui se passera sur votre flanc gauche. Indépendamment de la cavalerie du général Dupont et de celle du général Dumonceau, *Sa Majesté vous fera connaître celle que, suivant les circonstances, Elle mettra à votre disposition.*

« Faites-vous éclairer par des partis de cavalerie à 5 et 6 lieues sur votre gauche; éclairez-vous également par de la cavalerie à une grande distance par devant vous, afin de ne pas vous laisser surprendre. »

Nous connaissons aujourd'hui dans leur entier les intentions de l'Empereur; mais il faut avouer qu'elles n'étaient pas assez nettement exprimées, ni leur exécution assurée par ses ordres.

D'abord le retard imposé jusqu'alors aux divisions Dupont et Dumonceau (1) les mettait hors d'état de devancer l'ennemi à Krems, ou seulement de se porter à hauteur de notre avant-garde. Puis les instructions à Mortier n'étaient pas explicites; sa mission n'y était pas définie avec précision. Nous sommes obligés, aujourd'hui encore, de recourir à d'autres documents pour découvrir toute la pensée de Napoléon. Il écrit à Murat, le 7: « Le maréchal Mortier, qui est sur la rive gauche, va s'élever à votre hauteur avec les divisions Klein et Gazan, et sera joint demain par la division Dupont et la division batave. Il a emmené 14 bateaux avec lui, mais il en faut 300 à 400 pour qu'il n'y ait point de Danube et que je puisse le passer promp-

tiellement à rechercher les magasins de vivres et les caisses publiques sur la rive gauche du Danube. Il devait en outre envoyer des reconnaissances sur Endweis et en général dans la partie de la Bohême située à proximité. Le 20^e dragons restait à sa disposition. Aucune de ces reconnaissances ne rencontra l'ennemi et ne put en avoir de nouvelles.

(1) Ils arrivent le 6 à Hofkirchen, à plus d'une marche en arrière de Linz.

tement. Les Russes, qui ne s'attendent pas à *cette manœuvre*, pourront en être les victimes, puisqu'ils croient n'avoir affaire qu'au maréchal Mortier, et que je pourrai leur en mettre un plus considérable sur le corps. »

Rien de tout cela, on peut le remarquer, n'est dans l'ordre adressé à Mortier, ni l'indication de la manœuvre possible sur les Russes, ni la réunion de la division Klein à celle de Gazan.

L'Empereur prépare une manœuvre sur la ligne de retraite des Russes, et il ne combine pas les mouvements de Murat avec ceux de Mortier. Il ne prescrit pas de suivre les ennemis pied à pied, de les ralentir, d'être toujours au contact, prêt à s'engager, et d'assurer le concert entre les opérations sur les deux rives. Il laisse Murat sans instructions, et cependant la lettre écrite par celui-ci dans la matinée du 6 faisait présager ses erreurs des jours suivants :

« On ne devrait pas s'étonner, disait Murat en parlant des Russes, de les voir se déterminer à se jeter sur la rive gauche du Danube à Krems. *Alors je ne vois plus ce qui pourrait arrêter une minute la marche de Votre Majesté sur Vienne.* »

N'était-ce pas l'occasion, pour l'Empereur, de prévenir toute erreur de son lieutenant, de lui écrire : « Ce n'est pas à Vienne que nous marchons, mais à l'ennemi ! Si les Russes passent à Krems et découvrent Vienne, il faut vous jeter sur la route de Krems et ne plus penser à Vienne. » Cette observation, Napoléon ne la fera ni le 7, ni le 8, ni le 9 ; il attendra que la faute soit commise, que Murat ait pris la fausse piste, pour lui en faire un reproche.

Enfin, cette flottille qui doit pour Napoléon supprimer le Danube, éviter que Mortier reste isolé sur la rive gauche, qui doit permettre de jeter au Nord du fleuve une partie de l'armée si les Russes passent à Krems, cette flottille n'existe pas. Elle devrait, selon l'Empe-

reur même, compter 300 bateaux ; elle en a 14, et n'en comprendra jamais plus de 30.

Ordres incomplets, moyens insuffisants, voilà ce que nous trouvons à l'origine de cette manœuvre, d'une si audacieuse conception, qui aboutira au sanglant échec de Dürrenstein.

XIV. — JOURNÉE DU 7 NOVEMBRE.

Le 7 novembre, la cavalerie légère part à 8 heures, franchit l'Erlaf, et dépasse Melk abandonné dans l'après-midi par la cavalerie ennemie, avec laquelle nos chasseurs échangeant quelques coups de carabine.

« Il est malheureux, écrit Lannes à l'Empereur, que nos troupes soient si harassées ; sans cela nous eussions pu tomber aujourd'hui sur la queue de leur armée.... Nous ne faisons pas un pas sans trouver de l'infanterie russe par cinquantaine ; tout annonce qu'ils sont encore effrayés de l'affaire d'avant-hier. »

La brigade Milhaud s'établit à Losdorf ; le reste de la cavalerie et des dragons bivouaque à Melk et au Sud, sauf une brigade de dragons et un régiment de chasseurs détachés sur la droite, aux ordres du général Sébastiani, pour couper la retraite au corps de Kienmayer, que l'on croit en route d'Ulmerfeld sur Saint-Pölten.

La division Oudinot bivouaque à Melk, Suchet sur l'Erlaf. Les cuirassiers Nansouty cantonnent à Pechlarn, d'Hautpoul à Blindenmarkt.

Tout paraît confirmer que les Russes n'accepteront pas la bataille et se retireront sur la rive gauche du Danube.

« Les généraux russes disent qu'ils veulent recevoir la bataille à Saint-Pölten, écrit Lannes à l'Empereur ; je n'en crois rien. Ils abandonnent sans tirer un coup de

fusil les plus belles positions qu'il soit possible de voir.... Nous saurons dans la journée de demain si l'ennemi veut réellement recevoir la bataille à Saint-Pœlten. »

Murat écrit de son côté : « La plus grande mésintelligence règne entre les Russes et les Autrichiens ; ils s'accusent mutuellement de lâcheté. Les officiers autrichiens qui ont diné ici ce matin ont prié les moines de ne pas les faire manger avec les Russes, en leur disant : Ce sont des lâches, ils nous abandonnent sans combattre. Les Russes ont dit qu'ils se retiraient parce qu'ils n'étaient pas assez forts. Je les ai trouvés réunis ici, comme ils pourront l'être à Saint-Pœlten, et je doute que cette dernière position vaille celle qu'ils viennent d'abandonner, ce qui m'autorise à croire qu'ils n'y tiendront pas.

« Le domestique du comte Gyulay, qui a été retenu ici, a raconté ce soir, en soupant avec les miens et en buvant un peu largement, que l'empereur d'Allemagne avait voulu quitter Vienne.... Il a ajouté n'avoir presque pas vu, sur la route de Vienne ici, d'autres troupes que celles qui fuient devant l'armée de Votre Majesté ; que les bagages des Russes prennent la route de Krems, et qu'il croit qu'ils se retirent en Bohême. J'ai cru devoir faire part de ces détails à Votre Majesté ; ils viennent d'un homme qui paraît avoir dit naïvement ce qu'il a vu, sans en connaître toute l'importance....

« Un rapport qui m'est fait à l'instant confirme que les Russes se dirigent sur Krems. »

Ces renseignements ne paraissent plus laisser de doutes : il est bien établi que nulle armée russe n'est à portée de rejoindre Kutusow sur la position de Saint-Pœlten, et que ce général n'a plus aucune raison d'accepter ici la bataille qu'il a refusée sur des positions plus favorables. La retraite de ses bagages sur Krems est d'ailleurs un fait bien avéré.

Néanmoins, Murat s'empresse d'assurer Napoléon

qu'il se conforme à ses instructions en prévision du cas où l'ennemi voudrait tenir. Désormais plus d'audace, de la prudence jusqu'à l'excès :

« Comme le pays que nous avons à parcourir d'ici à Saint-Pœlten offre une plaine immense, j'établirai toute la cavalerie que j'ai l'honneur de commander dans les villages en avant de Melk, pour être à portée d'éclaircir la marche de l'armée, lorsque Votre Majesté ordonnera un mouvement général, si l'ennemi se décide à tenter le hasard d'une bataille, ce que je saurai certainement demain. » Il ajoute que Suchet et les cuirassiers seront à Melk, de sorte qu'il aura sous la main toutes les troupes dont il a le commandement.

« Je ne me porterai en force contre eux que sur des ordres de Votre Majesté, à moins que je ne sois bien certain qu'ils aient abandonné Saint-Pœlten. Dans ce cas, j'y marcherai avec tout le corps du maréchal Lannes et le mien. »

L'Empereur, de son côté, informe Murat de la constitution du corps détaché sur la rive gauche, qui va s'élever à la hauteur du 3^e corps. Il l'avertit aussi que Soult le suit avec son corps d'armée.

Berthier écrit au maréchal Soult : « L'intention de l'Empereur est que vous serriez vos colonnes le plus possible sur M. le maréchal Lannes, de manière à pouvoir être assez près de la tête de l'armée pour arriver à son secours si cela était nécessaire.... Il est nécessaire que vous ayez un grand nombre de bateaux pour communiquer de la rive droite à la rive gauche, car si, comme le donneraient à croire des lettres interceptées, les Russes se retiraient à Krems sur la rive gauche, M. le maréchal Mortier se mettrait à leur poursuite, et on pourrait avoir besoin de faire passer rapidement des renforts pour les soutenir. Il faut donc qu'une centaine d'hommes, choisis parmi les plus fatigués de votre armée, ramassent ce qu'ils pourront de bateaux pour se

joindre à la flottille du capitaine Lostange, qui part aujourd'hui de Linz. »

L'Empereur écrit lui-même à Soult pour lui faire sentir toute l'importance de la cohésion dans les circonstances présentes : « Serrez-vous le plus que vous pourrez au maréchal Lannes, puisque la fatalité du pays veut que nous ne fassions qu'une seule colonne; au moins serrez-vous le plus possible, afin que, de la tête à la queue, vous puissiez vous secourir. »

Le 7 au soir, le 4^e corps ne peut que pousser sa cavalerie à Amstetten, son infanterie à Strengberg, CEd et Zeillern, c'est-à-dire à 40 ou 50 kilomètres des grenadiers Oudinot. En forçant la marche du lendemain, il peut se trouver en face de Saint-Posten avec Lannes et Murat. Quant aux bateaux, l'ordre de l'Empereur va rester à peu près lettre morte.

Mortier, qui a la division Gazan à Mauthausen, Dupont à Ottenheim et Dumonceau plus loin encore, ne pourra se trouver à hauteur de Melk que dans deux ou trois jours avec une division.

Bien loin en arrière de Mortier, Baraguey d'Hilliers est parvenu le 6 à Straubing; il se met en marche vers Cham. Il envoie 150 hommes sur la route de Furth, un autre détachement sur Roding, et porte le gros de sa division (2 régiments avec deux pièces de 4) sur Ascha, Mitterfels, Münster et Steinach.

Revenons à l'extrême droite de la Grande Armée, dans les montagnes.

Le 3^e corps n'a pu atteindre Gaming. Quoique les hauteurs à franchir ne s'élèvent pas au-dessus de 500 mètres, les chemins, couverts d'une couche de glace, sont difficiles. Les renseignements recueillis ont fait connaître qu'il n'y avait aucune route directe de Gaming à Annaberg, et qu'un détour par Mariazell serait

indispensable. L'avant-garde s'avance donc à 2 lieues au delà de Gaming dans la direction de Mariazell; les divisions sont échelonnées entre Gaming et Ipsitz, les dragons de Beaumont cantonnent à Waidhofen.

Pour la marche du lendemain, Davout renouvelle ses recommandations : « Les généraux de division feront marcher leur artillerie, même de nuit, afin de gagner le plus de terrain possible. »

Le général Beaumont n'est pas astreint à suivre la route du corps d'armée. Il a le choix de son itinéraire, et doit se trouver seulement le 9 novembre à Türritz.

« Le maréchal rappelle à l'armée que le moment est venu pour le 3^e corps d'armée de faire des marches forcées et d'éprouver des privations de pain comme les trois corps d'armée qui se sont illustrés devant Ulm. Le résultat de ces marches et de ces privations peut être la destruction de l'armée russe et des débris de l'armée autrichienne. »

Merveldt était parti de Saint-Georges am Reith à 9 heures du matin, se dirigeant par Lunz sur Neuhaus. Il n'y avait pas de route, et le chemin était si mauvais que la queue de la colonne ne put dépasser Lunz dans la journée. On porta un bataillon sur le chemin d'Ibsitz, un autre sur celui de Gaming pour couvrir la retraite du corps entier à travers les montagnes et rejoindre ensuite l'arrière-garde. Au delà de Lunz, la route ne suivait pas le fond du ravin, mais franchissait un contrefort assez escarpé. La pluie qui tombait alors sur le chemin entièrement gelé le rendait presque impraticable à l'artillerie. Il fallut traîner les canons à bras d'hommes; Merveldt avait promis 20 florins pour chaque pièce qui serait rendue le jour même à Neuhaus; mais la nuit vint avant que la tête de colonne fût arrivée dans la vallée de Neuhaus. Il n'était pas possible que la troupe, épuisée de fatigue, atteignit Neuhaus, qui était encore à 3 lieues. Un bataillon de grenadiers fut posté sur le

chemin de Gaming, où il devait résister, en cas d'attaque, jusqu'après le passage de la colonne. L'avant-garde, composée seulement d'infanterie, et conduite par Merveldt lui-même, poussa jusqu'à Neuhaus; à minuit, elle y arriva, réduite à quelques centaines d'hommes : le reste s'était débandé, et était resté couché le long de la route.

Le gros de la colonne continua toute la nuit cette marche épuisante, et se traîna avec ses canons jusqu'au dernier défilé entre Lungau et Neuhaus; elle y arrivait le 8 au point du jour, et bientôt le corps de Davout allait l'y surprendre en plein désordre.

Les 2^e et 1^{er} corps français étaient échelonnés, on se le rappelle, entre Lambach et Steyer, et devaient suivre de près le 3^e corps; mais ne voulant pas entasser de nombreuses colonnes sur le mauvais chemin où s'est engagé le 3^e corps, et voulant d'autre part faire poursuivre le corps de Merveldt, signalé successivement à Steyer, puis sur la route de Steyer à Leoben, Napoléon décide de porter un corps d'armée sur cette route et de rappeler l'autre sur la grande chaussée de Vienne.

Il ordonne en conséquence à Marmont de se porter sur Leoben, et à Bernadotte de se diriger de Steyer sur Amstetten par la chaussée.

Malheureusement, si tôt qu'il eut été expédié l'ordre à Marmont, il trouve déjà le 2^e corps en colonne sur la route de Steyer à Waidhofen; ce corps fait donc face en arrière et se reporte vers Leoben, la 2^e division en tête. Il ne peut dépasser Lusenstein et Ternberg. Bernadotte, retardé par cette contremarche, arrête tout son corps d'armée à Steyer, où Marmont était encore à midi.

Il semble qu'il y aurait eu avantage à intervertir les rôles, laissant Marmont continuer sur Ulmerfeld, où il serait arrivé dès le 7, et d'où il aurait pu entrer dans la colonne immédiatement derrière le 4^e corps. Bernadotte,

au contraire, partant de Hall et de Kremsmünster le 7, pouvait dépasser Steyer avec une partie de son corps d'armée et pousser presque aussi loin que le fit le 2^e corps. Les événements se seraient ainsi déroulés d'une manière à peu près identique sur la route de Leoben, mais auraient pu prendre, le 11 et le 12, une tout autre tournure sur les rives du Danube.

« Il est ordonné au général Marmont, disait l'ordre, de partir avec le corps à ses ordres pour se rendre à grandes marches sur Leoben, prendre et culbuter tout ce qu'il y aura devant lui; il aura soin de se faire précéder d'une avant-garde qui poussera des reconnaissances devant lui.... Marmont se conduira suivant les circonstances : l'Empereur ne voit pas qu'il puisse rien craindre dans l'état où se trouve l'ennemi; cependant il mettra beaucoup de prudence dans sa marche. Je lui répète qu'il doit faire son mouvement en faisant les plus grandes marches qu'il lui sera possible. »

Si Napoléon détachait ainsi Marmont sur Leoben, ce n'était pas seulement à cause de l'avantage qu'il y avait à poursuivre Merveldt et à se renseigner déjà sur l'approche de l'archiduc Charles, mais aussi parce qu'il était à peu près impossible d'employer utilement plus de trois corps d'armée sur la grande chaussée de Vienne. Cependant l'Empereur prévoyait le cas où le retour de Marmont pourrait devenir nécessaire et, après lui avoir recommandé de placer des postes de correspondance, il ajoutait : « Il est très important que, de l'endroit où le général Marmont couchera chaque soir, il prenne des renseignements pour savoir comment, de cet endroit, il pourrait rejoindre la Grande Armée sur Saint-Pölten s'il en recevait l'ordre. »

Un événement politique d'une haute importance s'était produit dans cette journée : à la lettre de Napoléon, l'empereur d'Autriche avait répondu, le 5 novembre, dans un esprit tout différent de celui qui avait dicté sa

première épître, et le 7, le général Gynlay se présentait en négociateur, muni de cette réponse. Sur un ton des plus pacifiques désormais, l'empereur d'Autriche exprimait le désir d'entamer les pourparlers; mais la première conclusion à laquelle il arrivait était celle que les intérêts militaires de la Coalition exigeaient : « La confiance que Votre Majesté Impériale, à ce que je me flatte, m'accorde réciproquement, me fait espérer qu'Elle ne se refusera pas à une mesure qui semble la plus analogue à nos dispositions mutuelles, et bien propre à y donner l'effet le plus prompt et le plus salutaire : c'est une suspension des hostilités jusqu'à l'ouverture des négociations pacifiques. »

Nos cavaliers allaient arriver à deux marches de Vienne; il y avait donc urgence à les arrêter pour permettre à la Coalition de réunir toutes les forces qu'elle avait si malencontreusement dispersées.

Par malheur pour les Alliés, autant Napoléon était désireux de signer la paix et de retourner sur les côtes de l'Océan (1), autant il était éloigné de se laisser duper et d'accorder une suspension d'armes sans obtenir des engagements fermes et surtout des garanties matérielles capables d'assurer la sincérité de ses ennemis. Au point où l'on en était, cette suspension d'armes ne pouvait avoir d'autre conséquence, on peut même dire d'autre but, que d'assurer la réunion des différentes armées ennemies à proximité de Vienne : elle aurait permis à Kutusow d'attendre la seconde armée russe qui venait d'entrer en Moravie, et à l'archiduc Charles de traverser la Carniole pour faire sa jonction par Vienne ou Presbourg. En même temps, le roi de Prusse, si long qu'il fût à se décider, finirait peut-être par entrer en campagne. Ainsi Napoléon, à qui un dernier effort pou-

(1) Il ne connut le désastre de Trafalgar que le 18 novembre.

vait suffire pour mettre en quelques jours ses ennemis hors de combat, se trouverait sans doute, après la suspension d'armes, en face de 130,000 Autrichiens et 123,000 Russes (1), et menacé sur son flanc gauche et ses derrières par 80,000 Prussiens.

Avant toute promesse d'armistice, il tenait donc à s'assurer que ses ennemis ne voulaient pas seulement gagner le temps de se concentrer. Il répondit à Gynlay, si l'on en croit les historiens autrichiens : « Si les Russes quittent les États autrichiens et s'en retournent chez eux; si vous me donnez en garantie Venise et le Tyrol jusqu'à la conclusion de la paix: si vous défendez aux Hongrois de continuer leurs armements, je consens à commencer les pourparlers. » En d'autres termes, il voulait bien que les troupes autrichiennes se réunissent, mais en évacuant le Tyrol et la Vénétie, de manière à lui permettre, de son côté, la réunion de tous ses corps d'armée. Si Masséna, Marmont, Augereau et Ney venaient le rejoindre, il disposait d'environ 200,000 à 250,000 hommes, avec lesquels il n'aurait rien à redouter, pourvu que le départ définitif des Russes lui garantît la fin de la guerre.

Comme c'était là précisément de quoi rendre inutile, au point de vue militaire, la suspension d'armes demandée, Gynlay refusa d'accepter ces conditions, et courut en référer à son souverain. Il était porteur d'une

(1) Situation des alliés, d'après Angeli, p. 310 :

Russes	123,292 hommes.
Autrichiens en Italie.....	93,293 —
Dans le Tyrol.....	22,279 —
En Bohême.....	18,502 —
À Vienne.....	13,356 —
Corps de Merveldt.....	21,989 —

TOTAL..... 292,671 hommes.

lettre de Napoléon finissant par ces mots : « Je ne puis que réitérer à Votre Majesté ce que j'ai dit à M. le comte Gyulay en grand détail : je désire la paix.... Mais, jusqu'à ce que cet instant soit arrivé, faut-il que les peuples d'Allemagne et de France soient livrés à toutes les incertitudes et à toutes les angoisses de la guerre ? M. le comte Gyulay ne s'est pas cru autorisé à rien conclure pour une suspension d'armes. Il dira à Votre Majesté combien je suis disposé à en finir très promptement, mais aussi combien je crains les délais et les intrigues dont j'ai éprouvé toute l'amertume dans les circonstances passées. »

Les négociations ainsi entamées ne seront pas rompues : elles vont se poursuivre, se mêler aux opérations militaires, jusqu'au moment où la jonction des armées russes en aura fait disparaître le principal motif. En attendant, elles auront suscité de très vives espérances dans l'armée et la population autrichiennes, qui croiront déjà la paix signée, ou bien près de l'être. Aussi les relations entre Français et Autrichiens prennent-elles dès lors un caractère de plus en plus pacifique.

XV. — 8 NOVEMBRE. — SAINT-POELTEN ET MARIAZELL.

Les injonctions de l'Empereur étaient si formelles, que notre cavalerie, découvrant le 8 novembre un corps ennemi assez nombreux devant Saint-Pœlten, n'osa pas l'aborder. La cavalerie légère, qui s'était rassemblée à Losdorf, et que soutenaient deux brigades de dragons, se contenta d'escarmoucher avec les hussards ennemis. La brigade Sébastiani venant de Schallaburg s'établit à Grafendorf. Nansouty et d'Hautpoul se rapprochèrent, et les deux divisions du 3^e corps se mirent au bivouac entre la cavalerie légère et les cuirassiers, attendant des ordres.

Quoiqu'il vit l'ennemi en nombre devant Saint-Pœlten, Murat restait bien persuadé que les Russes allaient faire leur retraite par Krems ; tous les renseignements venaient à l'appui de cette opinion.

« Tout confirme, écrit-il à l'Empereur dès 9 heures du matin, que les Russes ont envoyé tous leurs bagages sur ce point, ainsi que 600 blessés qu'ils ont fait partir hier de Melk.

« Le maréchal Mortier m'écrit de Mauthausen pour me faire connaître sa marche et les magasins immenses qu'il a trouvés. Il espère être ce soir à Grein....

« Je reçois à l'instant un nouveau rapport qui annonce d'une manière positive que l'ennemi ne paraît pas se disposer à défendre la Traisen, et qu'il dirige tous ses bagages et toute son artillerie sur Krems. J'écris au maréchal Mortier pour l'engager à presser sa marche sur ce point.

« Le corps du général Michelson est attendu pour le 10 novembre à Krems, mais on doute fort qu'il puisse y arriver à cette époque, à cause des mauvais chemins de la Bohême. Ce corps d'armée n'est fort que de 10,000 hommes, dont 2,000 Cosaques. Ceci est presque officiel : on a lu son ordre de marche ; on fait une tête de pont à Mautern ; des paysans ont été mis en réquisition pour y travailler.

« On travaille aussi à force à retrancher les défilés de Ried, en avant de Vienne. On assure que le corps d'armée du général Kienmayer marche sur la Styrie, et que l'empereur est sur le point de quitter Vienne, et peut-être même en est déjà parti, s'il n'a pas été retenu malgré lui. »

Toutes les nouvelles reçues dans la journée confirment la retraite des Russes sur Krems. Néanmoins Murat hésite à avancer, et s'étant porté jusqu'à proximité de Saint-Pœlten, sans d'ailleurs engager le combat, il s'excuse de tant d'audace auprès de l'Empereur :

« Plusieurs rapports m'avaient annoncé que l'ennemi se retirait de Saint-Pœlten sur Krems et Vienne; c'est dans cette persuasion que je me suis déterminé à marcher vers la Traisen. En arrivant sur les hauteurs, en avant de Markersdorf, mes reconnaissances ont rencontré les avant-postes ennemis et les ont poussés jusque sur le village de Prinzersdorf, où leur armée entière avait pris position. J'ai fait porter en avant de Markersdorf les trois brigades légères, en échelons, jusqu'à portée de l'ennemi. La division de dragons était en bataille, dans le même ordre, en arrière du village de Sirning.

« L'ennemi avait au moins 8,000 hommes de cavalerie; ses hussards ont essayé, mais en vain, plusieurs charges. J'ai eu occasion d'admirer une poignée de hussards dont la contenance ferme et l'immobilité ont étonné quatre escadrons ennemis qui s'avançaient sur eux avec des cris effrayants.

« Malgré leurs manœuvres, qui toutes semblaient annoncer l'intention de m'attaquer, j'ai conservé ma position, et toutes les troupes légères bivouaquent en présence. La brigade du général Sébastiani occupe Grafendorf et se lie avec les dragons qui sont établis sur le Bielach. Des troupes légères flanquent ma gauche et la couvrent, sur la route de traverse de Markersdorf à Krems. La division de grenadiers occupe une position extrêmement avantageuse sur les hauteurs en arrière de Sirning. Les deux divisions de grosse cavalerie ont été renvoyées sur Loosdorf et Schallaburg. Le maréchal Soult a son avant-garde à Melk. Si l'ennemi faisait la folie de tenir la position qu'il occupe, Votre Majesté pourrait lui livrer bataille après-demain.

« Je suis bien éloigné de penser qu'il ait la témérité de la conserver et de vous y attendre; il lui serait presque impossible de vous empêcher de l'envelopper...

« Les généraux Miloradovitch et Kutusow ont dit hier au comte de Montecuculli, chez qui je suis logé, qu'ils

se retiraient sur Krems. Trois rapports consécutifs m'avaient instruit de ce mouvement; mais pendant que j'étais en marche ce matin, j'ai appris par deux émissaires arrivant successivement, que les troupes qui s'étaient dirigées sur Krems et Vienne avaient fait un mouvement rétrograde. Cette manœuvre ne peut avoir eu pour but que de sauver les bagages et l'artillerie, que l'ennemi a pu craindre de se voir enlever. Il savait bien que je n'étais pas assez fort pour combattre l'armée entière. Voyant que je le serrais de si près et voulant peut-être m'attirer dans quelque piège, il aura pris le parti de m'attendre avec toutes ses troupes réunies. Je suis persuadé qu'il fera sa retraite dans la nuit.... J'écris au maréchal Soult pour l'engager à rassembler tous les bateaux qu'il pourra se procurer. Je suis informé que le général Gazan en a déjà un assez grand nombre.

« S'il est vrai que les Russes se retirent par Krems, le maréchal Mortier peut leur faire beaucoup de mal. »

Cette lettre, expédiée le 8, rencontrera Napoléon le 9 pendant son voyage de Linz à Melk; il y répondra le soir ou le lendemain matin par l'ordre de poursuivre les Russes l'épée dans les reins; mais cet ordre ne rejoindra Murat que le 11, aux portes de Vienne.

La cavalerie légère bivouaque le 8 sur la rive gauche de la Bielach, entre Grafendorf et Mitterau; les dragons en seconde ligne sur la même position; les grenadiers à Mitterau, Suchet et les cuirassiers à Loosdorf et Melk, où arrive également la cavalerie du 4^e corps. L'infanterie de ce corps d'armée est cantonnée entre Erlaf et Neumarkt; Soult a envoyé un détachement de 100 hommes sur les bords du Danube pour recueillir toutes les barques qu'on y trouvera et les conduire à Melk, où l'on peut avoir à s'en servir.

Sur la rive gauche du Danube, Gazan et Klein ont atteint Sarningstein et Grein; Dupont est à Mauthausen, Dumonceau en face de Linz.

Bernadotte reçoit le 8 l'ordre de se diriger sur Amstetten. Il fait une petite marche de 4 lieues, et s'arrête entre Saint-Peter et Bieberbach.

Nous voici à un point critique de cette campagne : selon la conduite que tiendra Murat, la retraite des Russes par Krems peut s'accomplir en toute tranquillité, ou elle peut être inquiétée, retardée, arrêtée même. Kutusow, suivant le cas, rejoindra les autres armées russes sans difficulté, ou bien il sera cerné et battu entre Saint-Pœlten et Krems.

Chose surprenante : dans cet instant décisif, prévu depuis plusieurs jours, Napoléon reste à 100 kilomètres de son avant-garde ; il est à Linz, où l'Électeur de Bavière vient lui faire sa cour (1). Il n'en partira que le 9, assez tard, et n'arrivera pas à Melk en temps utile pour orienter la poursuite à son gré. Il n'a même pas envoyé à Murat d'instructions précises pour la seule circonstance délicate qui se présente, lui qui avait réglé jusque-là les bonds de sa cavalerie de deux en deux jours.

La seule lettre qu'il adresse à son lieutenant est partie de Linz le 8 à 8 heures du soir ; elle n'arrivera que le 10 au soir, et elle est singulièrement vague. A la réflexion, en l'analysant mot par mot, on peut deviner que l'Empereur sous-entend que Murat séjourne autour de Saint-Pœlten, mais rien n'y est explicite :

« Poussez vos postes jusqu'au bas de la forêt de Vienne, en supposant que l'ennemi ne vous oppose pas une trop forte résistance. Tenez-vous en mesure et en masse. Serrez Soult contre vous. Bernadotte sera demain à Amstetten. Envoyez-moi de vos nouvelles. L'Électeur

(1) « L'Électeur de Bavière est ici, ce qui m'a donné beaucoup d'occupation. » (Napoléon à Murat, 8 novembre, 8 heures du soir.) Cette visite de l'Électeur a suffi pour compromettre le succès de la campagne et l'existence de la division Gazan.

de Bavière est ici, ce qui m'a donné beaucoup d'occupation.

« Il est probable que si les Russes ont repassé le Danube, c'est qu'ils ont appris le passage du maréchal Mortier, ce qui les porte à couvrir Vienne sur la rive gauche. Tâchez de ramasser le plus de Russes que vous pourrez. »

Quant à Murat, abandonné à ses propres inspirations, il n'a rien fait pour gêner la retraite de Kutusow. Médusé, semble-t-il, par les paroles et les recommandations de l'Empereur, il demeure en arrêt devant Saint-Pœlten. Seul, un régiment de cavalerie légère est détaché de Markersdorf vers Mautern pour observer l'ennemi. Pas un coup de fusil ne sera tiré, pas un coup de sabre échangé au Nord de la grande chaussée.

Les succès les plus brillants étaient remportés dans cette journée par les corps détachés dans les montagnes. Arrivé à Gaming, le maréchal Davout avait reconnu l'impossibilité de parvenir à Mariazell avec son artillerie, et l'avait renvoyée sur la grande chaussée par Wieselburg.

Le pays où allait s'accomplir la marche du 8 était des plus difficiles : « Les vallées sont extrêmement étroites, ou pour parler plus exactement, il n'y a pas de vallée. La route passe des cols très élevés ; on suit un torrent, resserré par les flancs des montagnes, qui pendent jusqu'au bord des eaux. Les montées et descentes sont fréquentes, même lorsque l'on suit le cours des ruisseaux (1). »

La colonne de Merveldt, épuisée et débandée, approchait de Neubaus dans la matinée du 8 novembre, quand un capitaine de cavalerie arrive à bride abattue et

(1) *Journal de la division Friant.*

annonce qu'une troupe d'infanterie et de cavalerie française s'avance par le chemin de Gaming. C'était l'avant-garde de Davout, qui s'était mise en marche à 5 h. 30, et atteignait déjà les trainards du petit corps autrichien.

A une demi-lieue de Neuhaus, les carabiniers et voltigeurs du 13^e léger rencontrèrent une poignée de grenadiers autrichiens que le sous-chef d'état-major du général Merveldt avait rassemblée précipitamment. Ils aperçurent aussi deux pièces de canon qui se trouvaient encore là, et qu'on avait bien placées sur un petit replat d'où elles enflaient la route jusqu'à leur extrême portée. Des tirailleurs gardaient le sommet des montagnes à droite et à gauche; leur réserve était en arrière des pièces. Peu à peu, nos tirailleurs font perdre du terrain à ceux de l'ennemi; enfin la charge est battue et la position enlevée, après une courte et sanglante mêlée. Les Autrichiens cherchaient à sauver leurs pièces; elles furent rejointes et prises à quelque distance de là.

A peine avait-on traversé le village de Neuhaus, que l'on se trouvait en face d'une nouvelle position: une pièce de canon, placée entre des rochers à pic à droite et à gauche de la route, était masquée par un autre rocher près duquel la route faisait un détour. Des montagnes presque inaccessibles flanquaient cette cluse et des tirailleurs en occupaient les sommets. Les compagnies d'élite du 13^e léger prirent leurs dispositions pour forcer le passage: une compagnie de carabiniers à droite, une vingtaine de voltigeurs à gauche, gravirent les escarpements et repoussèrent lentement les tirailleurs ennemis. Après deux heures d'efforts, la compagnie de carabiniers, maîtresse des hauteurs, dévala sur la pièce de canon; l'officier d'artillerie autrichien se fit clouer sur sa pièce.

Le petit détachement ennemi fut poursuivi jusqu'aux abords de Mariazell, où un combat plus sérieux s'engagea. Merveldt, renonçant à gagner Saint-Pöelten,

avait choisi une excellente position sur la route de Brück.

Les Autrichiens occupaient les bois à droite de la route, le village de Rasing, le plateau de Saint-Sigmund, et l'amphithéâtre de Mariazell.

En dépassant la Teichmühle, notre tête de colonne se trouve en prise aux feux des tirailleurs postés sur les crêtes de part et d'autre de la route; le gros de l'infanterie ennemie était déployé sur la croupe qui descend entre Mariazell et Rasing, face au Nord-Ouest.

Nos tirailleurs, grimant sous bois la montagne à droite de la route, firent reculer lentement ceux de l'ennemi.

A gauche, une compagnie longea les bois, couverte par des tirailleurs, et s'achemina vers Mariazell pour couper la retraite sur Lilienfeld. Il arriva trop tard pour arrêter quelques escadrons de uhlands, qui réussirent à s'échapper sur Fürstenfeld. Au bout d'une heure, les tirailleurs du 13^e léger garnissaient l'arête qui, descendant des montagnes vers Rasing, domine le vallon en avant de Saint-Sigmund, et ils s'avançaient vers ce point. Sur le versant opposé, ils se déployaient le long de la Salza, qui passe à 2,500 mètres au Sud de Mariazell. Ils y étaient rejoints par la compagnie qui avait traversé le bourg, et par la compagnie de sapeurs qui, détachée vers Mariazell avant d'avoir atteint Rasing, s'était portée sur la ligne des tirailleurs.

La fusillade dura encore une heure sur cette position, nos deux ailes gagnant du terrain pour déborder l'ennemi. A ce moment, le 103^e, tenu en réserve à Rasing, se forma en colonne, franchit le pont et se porta en avant au pas de charge sur la route. L'ennemi, menacé d'être coupé en deux par cette attaque, se retira en toute hâte, mais une partie seulement put devancer notre colonne. Les tirailleurs, retardés par les difficultés du terrain, furent presque tous pris.

Le 108^e continua la poursuite pendant deux heures, enlevant de nombreux prisonniers à l'infanterie ennemie qui se retirait en désordre et n'était plus qu'une masse informe. Enfin, parvenu près de Wegscheid, il tomba sur deux derniers bataillons restés groupés. Il se précipita au milieu même de la masse, et fit poser les armes à 2,000 hommes qui l'entouraient.

Le résultat de cette journée fut la prise de 18 pièces de canon, 2 drapeaux, 80 voitures et environ 4,000 prisonniers.

Le tout fut dirigé sur Amstetten par la même route que notre artillerie, tandis qu'un escadron du 7^e hussards continuait la poursuite sur la route de Brüek, où il fit encore 150 prisonniers.

Cette victoire anéantissait presque entièrement le petit corps du général Merveldt, qui s'était retiré par Steyer et Weyer, et dont les débris purent gagner le Semring.

Les hussards eurent grand-peine à franchir sur la glace le col qui sépare Mariazell de Neuwieseu.

Le reste de la cavalerie bivouaqua à Mariazell ; le 13^e léger à Siegmund, le 108^e entre cette chapelle et Wegscheid. Les divisions du corps d'armée bivouaquèrent entre Mariazell et Gaming, le long de la route. La division de Beaumont, partie à 7 heures du matin de Waidhofen, arrive à 6 heures du soir à Gaming ; elle en repart à 10 heures et marchera toute la nuit.

Marmont marche, lui aussi, avec la plus grande activité sur la route couverte de glace, de Steyer à Leoben. Le 6^e hussards (colonel Pajol) qui tient la tête de l'avant-garde, ne laisse pas l'ennemi reprendre haleine, et enlève au galop de charge le pont de Reifling sur l'Enns ; arrivé à un second pont que les Autrichiens essayent de couper, le capitaine Onagthen fait mettre pied à terre à ses hussards, et déloge les tirailleurs ennemis à coups de carabine. Les voltigeurs du

18^e léger, un peu plus loin, attaquent et prennent presque entièrement deux bataillons de Gyulay. Le soir, le corps d'armée s'établit à Altenmarkt et Reifling, envoyant de fortes reconnaissances vers Mariazell et Admont. Il apprend la retraite sur Mariazell de la colonne autrichienne, qui va se heurter au 3^e corps.

XVI. — JOURNÉE DU 9 NOVEMBRE.

Le 9 novembre, dans la soirée, Napoléon quittera enfin Linz pour se rendre à Melk, mais il n'y sera que le lendemain, beaucoup trop tard pour régler la marche de sa cavalerie. Il s'arrêtera le soir même à Enns ou à Strengberg (1), pendant quelques heures, et repartira dans la nuit. Chemin faisant, il recevra le dernier rapport expédié le 9 par Murat, et lui fera répondre aussitôt par Berthier un ordre (qui ne nous est pas parvenu) lui prescrivant de poursuivre les Russes l'épée dans les reins. Cet ordre n'arrivera que le 11.

La conduite de Murat est de plus en plus étonnante : le 8, il pouvait craindre, en détachant quelques troupes de Melk ou Markersdorf sur Maurern, que leur retraite fût coupée par les Russes demeurés à Saint-Pölten. Le 9, cette crainte n'existe plus, car les Autrichiens, peu nombreux, sont en pleine retraite sur Vienne ; la colonne de Kulusow a entièrement disparu des environs de Saint-Pölten et s'approche de Krems ; enfin, le corps de Soult

(1) Aucun document ne fait connaître le point où Napoléon s'est arrêté dans la nuit du 9 au 10 novembre. Parti de Linz le 9, il est à Melk le 10 ; les souvenirs du général Hulot, s'ils sont exacts, nous apprennent que l'Empereur s'est couché à Enns, mais que, réveillé par le vacarme que faisaient les soldats de la Garde, il repartit bientôt après. Nous hésitons à accepter cet unique renseignement, Enns parissant bien près de Linz.

à dépassé Melk et débouche sur Markersdorf. Manquant d'instructions, Murat ne sait plus que faire : cet homme si habile dans l'exécution n'entend rien à l'ensemble de la campagne, et il s'immobilise.

Il sait, dès 3 heures du matin, que l'ennemi a évacué sa position dans la nuit ; un peu plus tard, il apprend que, définitivement, les Russes se sont retirés vers Krems ; mais, comme il n'est pas encore certain de la direction prise par les Autrichiens, il ne poursuit ni sur Krems ni sur Vienne. L'esprit cavalier l'a abandonné.

« Je n'ai pas cru devoir me porter en avant sur aucune des deux routes de Vienne et de Krems ; en prenant la première, je prêtai le flanc au corps d'armée russe ; en suivant la seconde, je pouvais craindre les Autrichiens. »

Il a 5 brigades de cavalerie légère, 3 de dragons, et 3 de cuirassiers, 2 divisions d'infanterie à Saint-Pölten ; les 3 divisions de Soult arrivent à Melk, la plus fatiguée ayant fait à peine 20 kilomètres, les autres 40 et 45. Avec une pareille armée, Murat n'est même pas renseigné sur la route suivie par l'ennemi, route qu'il aurait dû reconnaître lui-même. Il sait depuis quinze jours qu'il a eu devant lui 35,000 Russes et 15,000 à 20,000 Autrichiens ; il sait aussi qu'une grande partie de ces derniers, on avait même dit la totalité, s'est retirée dans les montagnes par Steyer. Les 35,000 Russes sont en retraite vers Krems ; s'il y a quelqu'un sur la route de Vienne, ce ne peut être qu'une poignée d'Autrichiens, et cela seul suffit à paralyser 3 divisions d'infanterie et 3 de cavalerie.

Par la force des choses, cependant, nos hussards, chasseurs et dragons ne restent pas absolument inertes. Parvenu à Saint-Pölten, Murat a détaché la brigade Fauconnet sur la route de Mautern, les brigades Milbaud et Sébastiani sur Perschling, mais les instructions qu'il

leur a adressées ne sont que des conseils de prudence peu propres à leur donner du mordant.

Les cuirassiers et l'infanterie du 3^e corps restent autour de Saint-Pölten.

Il ne paraît pas que le général Fauconnet pousse ce jour-là jusqu'au Danube. Sur la route de Vienne, une escarmouche commence à Pottenbrunn et s'arrête à Perschling. « Alors le général Kienmayer a envoyé un parlementaire, et il est venu lui-même parler au général Sébastiani pour demander une suspension d'armes ; on la lui a accordée et il s'est retiré en arrière de Perschling, que nous voulions occuper (1). »

Cette attitude des Autrichiens est remarquable. Le passage du général Gylay les a convaincus de la prochaine conclusion d'un armistice. Ils ont assez de la guerre, comptent peu sur leurs alliés, dont la retraite leur paraît une défection. Kienmayer n'hésite pas à déclarer que l'empereur d'Allemagne ne veut plus se battre et a interdit à ses troupes de faire usage de leurs armes. « Les avant-postes, écrit Murat à l'Empereur, ont déjà reçu un parlementaire qui a déclaré, au nom des Autrichiens, avoir l'ordre positif de ne plus se battre.... On ne doit plus s'étonner du parti qu'ont pris les Russes, après la détermination annoncée par l'empereur d'Allemagne de ne plus se battre. »

Le 9 au soir, les grenadiers et Suchet bivouaquent à Saint-Pölten ; les cuirassiers de Nansouty à Pottenbrunn et ceux d'Hautpoul à Viehhöfen, à proximité immédiate. Les brigades Fauconnet et Rogot sont à Anzenberg ou Statzendorf, c'est-à-dire à mi-chemin de Mautern. Le reste de la cavalerie légère et des dragons bivouaque à Perschling, sur la route de Vienne.

Sur la rive gauche du Danube, Mortier a fait peu

(1) Murat à l'Empereur.

de chemin avec la division Gazan, sans doute pour laisser se rapprocher celles de Dupont et Dumonceau. Les cantonnements du 9 sont à Marbach, Grein et Baumgartenberg, et la longueur sur laquelle s'échelonne le corps d'armée ne dépasse plus 35 kilomètres.

Klein, voyant la route qui longe le Danube devenir de plus en plus étroite et encaissée, juge que sa division y éprouvera de grandes difficultés pour marcher, sans pouvoir rendre de services, et il la dirige sur Krems par Zwettel, nœud de routes important, où il ne peut manquer de recueillir des renseignements.

Le 9, il cantonne à Königsweisen et Münchdorf. Il laisse le 4^e dragons à la disposition du maréchal Mortier.

Bernadotte, qui devrait se hâter de serrer sur le 4^e corps ou tout au moins d'atteindre Amstetten, fait peu de chemin le 9. Sa tête de colonne ne dépasse guère Ulmerfeld, ayant fait 35 kilomètres en deux jours.

Marmont, au contraire, continue de marcher à grandes journées. Son corps d'armée est à Eisenerz, et son avant-garde à Vordernberg, près d'atteindre Leoben. D'après tous les renseignements qu'il a recueillis, il ne croit pas avoir d'ennemis à combattre. Il est certain qu'il n'a défilé que 1,200 hommes sur la route de Leoben, et que le général Merveldt a passé par Mariazell. Un parti de 50 chasseurs envoyé dans la vallée de la Salza y fait 300 prisonniers.

Le 3^e corps, malgré le retard causé à l'avant-garde par la poursuite de Mariazell à Wegscheid, va échelonner ses divisions entre Dürnitz et Anneberg. L'avant-garde se porte un peu au delà de Wegscheid pour soutenir ou recueillir, s'il y a lieu, l'escadron de hussards qui a continué la poursuite vers Brück; elle fait une halte de quelques heures, puis repart à 4 heures du soir pour rejoindre le gros du corps d'armée. Elle marchera toute la nuit et une partie de la journée suivante.

Les dragons de Beaumont, qui sont en route depuis

un jour et demi, viennent cantonner à Mariazell à 3 heures de l'après-midi.

Sur l'ordre du général Mathieu Dumas, un parti de 100 chevaux a été envoyé à Burgstall par le 16^e dragons, et a poussé des reconnaissances aux environs. Il a pris le contact avec le 4^e corps, chargé quelques détachements de cavalerie autrichienne épars sur les chemins, et appris que deux régiments se retiraient par Wilhelmsburg sur Saint-Poelten.

Sur les confins de la Bohême, Baraguey d'Hilliers a atteint Cham le 8 novembre. Le 9, il rencontre une arrière-garde autrichienne à Waldmünchen, et lui fait quelques prisonniers. Il pénétrera le 10 en Bohême.

quelques glorieux coups de sabre et de recevoir de nouvelles blessures. En 1812, il passe aux dragons de Riesch pour être attaché à la personne du feld-marschall-lieutenant Siegenthal et fit la campagne dans l'armée de Schwarzenberg. Chargé de porter des dépêches à Napoléon, il conserva un souvenir ineffaçable de son entrevue avec le grand capitaine dont il ne manque pas de signaler les traits de grandeur.

Tombé en disgrâce à la suite d'une faute professionnelle, von Grueber quitta l'armée autrichienne et entra dans celle de son pays où il fut chargé d'organiser un régiment de cheval-légers. Il fit les campagnes de 1813 et de 1814 et fut blessé près de Paris. Mais les officiers bava-rois ne pouvaient lui pardonner ni sa conduite antérieure, ni les méthodes autrichiennes d'organisation et d'instruction qu'il mettait en pratique. A chaque instant, des officiers de tous grades le provoquaient ou lui marquaient publiquement leur mépris, et pendant les deux années qu'il passa au service de la Bavière il eut 21 duels. La vie devint intenable lorsqu'il se fut battu contre le propre neveu du roi. Il quitta l'armée bavaroise et sollicita du service en Russie. Nommé capitaine de cosaques, il s'était à peine équipé lorsque l'Empereur lui retira son brevet afin de ne pas mécontenter la Bavière.

Après divers avatars, von Grueber s'enrôla de nouveau comme simple uhlan en Autriche et redevint officier, non sans avoir subi de grandes souffrances. Le régiment de cheval-légers bavarois du kronprinz lui envoya alors, en 1819, un nouveau défi et il dut se battre une 22^e fois. Il blessa mortellement son adversaire, fort à regret, car il eût voulu tirer en l'air; mais on lui fit remarquer que le roi de Bavière avait ordonné que le combat continuât jusqu'à ce qu'il y eût une victime.

Von Grueber mourut à Insprück en 1865.

Ses notes, publiées sous forme de mémoires par son neveu, sont parsemées de détails intéressants sur la vie de garnison et de campagne et sur les mœurs militaires à cette époque.

Le Gérant : R. CHAPELOT.

Paris. — Imprimerie R. CHAPELOT et C^e, 2, rue Christine.

REVUE D'HISTOIRE

RÉDIGÉE A L'ÉTAT-MAJOR DE L'ARMÉE

(SECTION HISTORIQUE.)

N° 72

Décembre

1906

SOMMAIRE

La campagne de 1800 à l'armée des Grisons (à suivre).

La campagne de 1805 en Allemagne (à suivre).

La guerre de 1870-1871. — L'armée de Châlons (à suivre).

Bulletin bibliographique.

Table analytique des matières.

LA

CAMPAGNE DE 1800 A L'ARMÉE DES GRISONS

CHAPITRE VIII.

Occupation de la Valtelline. — Le F. M. L. Aufferberg ouvre les hostilités en s'emparant des postes de la haute Engadine. — Mouvements ordonnés par Macdonald pour la reprise de ces postes.

Le passage du Splügen par l'armée des Grisons avait été couvert sur les dernières par la division Morlot, laissée à Coire à la garde des vallées de la Landquart et de Davos. Sur le flanc gauche, le mouvement de Macdonald avait été protégé par la brigade Devrigny, brigade de gauche de la division Baraguey d'Hilliers. Le

LA
CAMPAGNE DE 1805 EN ALLEMAGNE

V° PARTIE

SAINT-PELTEN ET KREMS

XVII. — JOURNÉE DU 10 NOVEMBRE.

La lettre de Napoléon à Murat, partie de Linz le 8 novembre dans la soirée, met quarante-huit heures à atteindre Murat. Si elle était parvenue douze heures plus tôt, peut-être la conduite de la cavalerie dans la journée du 10 aurait-elle été toute différente. Elle ne contenait pourtant pas encore de prescription bien explicite. C'est seulement dans la lettre envoyée le 9 (ou dans la nuit du 9 au 10), en réponse au rapport de Murat du 8, que l'Empereur ordonne de poursuivre les Russes. C'est le seul ordre bien net qui ait été envoyé à Murat, et il ne lui parviendra que le 11, où il sera incompréhensible.

Quoi qu'il en soit, Murat n'ayant reçu aucune lettre le 10 au matin, resta encore abandonné à ses inspirations personnelles pour cette journée. Comme il l'avait annoncé

dans ses lettres précédentes, il continue à marcher sur Vienne, entraînant avec lui non seulement sa cavalerie, mais les divisions de Lannes et de Soult.

Les rapports reçus dans la nuit annonçaient que les Russes avaient achevé leur passage à Mautern, vers 1 heure du matin, et qu'ils détruisaient le pont derrière eux. Il n'y avait pas là un seul bataillon français pour contrarier cette opération.

Le maréchal Mortier, qui arrivait ce jour-là à Durrenstein avec la division Gazan, avait recueilli le matin même assez de bateaux pour transporter deux régiments. Le 3^e corps, s'il s'était trouvé aux environs de Mautern, aurait donc pu franchir le Danube assez rapidement pour opposer près de 20,000 hommes aux Russes sur la rive gauche, après avoir retardé leur passage. Le 11, le 4^e corps, qui suivait de près, pouvait passer à son tour, tandis que Dupont et Dumonceau rejoindraient de leur côté. Au contraire, Murat fit venir sur la route de Vienne la brigade de dragons Roget, ne laissant en observation à Mautern que la brigade légère du général Fauconnet.

Les Autrichiens manifestèrent les mêmes intentions pacifiques que la veille.

À 1 heure du matin, Murat reçut le colonel des husards Szecklers et le lieutenant général Bourgeois (1), de l'armée autrichienne, avec une députation de la ville de Vienne. Cette députation se composait du prince Prosper Sinzendorf, prélat de Seitenstetten, du comte Veterani, du commissaire d'État Ignace von Kress, du bourgmestre Wohlleben, du receveur Aloïs Schwinner et du conseiller Franz Pœltinger, ce dernier choisi pour sa parfaite connaissance de la langue française (2). Murat pensait

(1) Directeur de l'Académie du génie.

(2) Anton Pflz, *Die Franzosen im Wien im Jahre 1805*. Deutsch-Wagram, 1905, p. 6.

d'abord les envoyer à l'Empereur, qui ne devait pas tarder à arriver à Melk, mais il se décida à leur donner audience. Ils lui déclarèrent que l'empereur François, soucieux de savoir les habitants de sa capitale à l'abri des horreurs de la guerre, s'en remettait à la justice et à la magnanimité de Napoléon pour protéger les personnes, les propriétés, les établissements publics et notamment tous les objets de culte. Murat, paraît-il, s'abstint de toute promesse; il demanda surtout si le pont de Tabor était intact, déclarant que le sort de la ville en dépendait. Il fit d'ailleurs aux députés un excellent accueil, sentant combien il était important pour ses projets de nouer des relations avec les autorités viennoises.

Son intention était, en effet, d'obtenir le passage sur le pont de Vienne avant qu'il fût brûlé, et de devancer par là, avec Lannes et Soult, la colonne de Kutusow, si elle s'attardait sur la route directe de Krems à Vienne ou à Brünn. « Ma marche sur Vienne, écrit-il le 10 à l'Empereur, avait pour but d'y gagner de vitesse les Russes, qu'on m'assurait descendre sur cette capitale, d'y empêcher la jonction du corps de Merweldt qui fuyait devant le maréchal Davout, enfin forcer l'empereur d'Allemagne à signer toutes les conditions qu'il plairait à Votre Majesté de lui dicter. »

« L'ennemi se jeta derrière le Danube dans la nuit du 18 au 19 (9 au 10 novembre) et le pont fût brûlé. Qu'aurais-je fait de plus en me portant sur ce point avec tout le corps de troupe que je commande? je n'aurais pu passer, n'ayant point de bateaux, et ceux que pouvait mener le maréchal Mortier se trouvant encore à la hauteur de Krems (?). Je dus donc continuer ma marche sur les Autrichiens et menacer Vienne. Le maréchal Soult, qui marchait derrière moi, en se portant de Saint-Puelten à Krems, aurait rempli le but que se proposait Votre Majesté; il y serait arrivé aussitôt que le maréchal

Mortier et aurait pu profiter des barques; moi (1), j'aurais perdu inutilement une journée à attendre; je rendis compte de cette circonstance à Votre Majesté. De Markersdorf, j'écrivis au maréchal Soult que j'étais en présence de l'armée ennemie, et je l'engageai à serrer sur moi. Depuis cette époque, je ne lui ai plus donné le moindre avis, en ayant prévenu Votre Majesté. »

Dans la matinée, avant le jour, le général Fauconnet reçut l'ordre de pousser jusqu'à Mautern pour observer l'ennemi. La brigade de dragons Roget revint par Herzogenburg sur Perschling pour suivre sa division. Le reste de la cavalerie se mit en route à 6 heures du matin.

Quand notre avant-garde se présenta devant Saladorf, le général Kienmayer s'avança pour parler au prince Murat; il lui demanda de suspendre sa marche sur Vienne, et de cesser les hostilités jusqu'à ce que les arrangements définitifs fussent conclus entre leurs souverains. Il n'y avait pas à douter de l'imminence d'un armistice.

Murat répondit qu'il ne pouvait suspendre sa marche, mais que, si l'armée autrichienne se retirait, les hostilités seraient suspendues. Ces conditions étant acceptées, les positions furent, pour la soirée, fixées de la manière suivante :

Les hussards sur le versant oriental du Wiener-Wald, à Gablitz et Mauersbach; les dragons en arrière, autour de Ried et jusqu'à Sieghardskirchen, où Murat établit son quartier général; les cuirassiers le long du Tullnbach, depuis Siegersdorf jusqu'à Iudenu; les deux divisions du 5^e corps bivouaquées sur les hauteurs au Nord d'Amstetten et de Leibersdorf. La brigade Milhaud avait

(1) Murat oublie que deux divisions d'infanterie du 5^e corps sont avec lui.

un régiment à Tulln, l'autre à Neuenlengbach, c'est-à-dire de part et d'autre du corps d'armée. La brigade Fauconnet restait devant Mautern, où l'avait rejointe la cavalerie du 4^e corps.

L'infanterie de Soult bivouaqua entre Saint-Pöelten et Herzogenburg.

Le général Milhaud eut ordre de se porter avec le 22^e chasseur à Tulln sur le Danube, de prendre des renseignements sur les ennemis qui pouvaient tenir la rive gauche, et de réunir toutes les barques et bateaux qu'il pourrait se procurer pour jeter un pont.

Le reste du corps d'armée reçut l'ordre de se rassembler le lendemain matin à 5 h. 30 et d'avancer jusqu'à Ried.

Dans la soirée, le comte Gyulay, retournant à Vienne, eut une conférence avec Murat, qui ne modifia en rien les décisions prises.

Murat venait alors d'écrire à l'Empereur : « J'ai l'honneur d'annoncer à Votre Majesté que le général Kienmayer est venu lui-même chez moi, pour me demander si mon intention était d'entrer demain à Vienne. Je n'ai pas hésité à lui répondre que je marcherais sur cette capitale, à moins que je ne reçusse un ordre contraire; que, d'ailleurs, le pays que j'occupe n'offre pas assez de ressources pour les troupes que je commande, et que, d'un autre côté, je dois faire place aux corps que je précède. Il est reparti en me priant de ne pas me mettre en marche demain de trop bonne heure, afin de laisser reposer ses troupes, qui ont été quatre nuits sans dormir, et en me recommandant sa femme et ses enfants, qu'il m'a déclaré avoir laissés à Vienne comme un gage de sa confiance dans votre générosité. Ainsi, à moins que Votre Majesté ne m'envoie des ordres contraires, je serai demain à midi sous les murs de Vienne, et je ne recevrai les clefs de cette ville que pour vous les envoyer. . . . Demain le 16^e régiment (de

chasseurs) se portera sur Neudorf pour intercepter la communication de Vienne avec l'armée d'Italie. Les autres régiments des troupes légères intercepteront toutes les autres communications. »

Peu de temps après avoir expédié cette lettre, Murat recevait le général Gardane, porteur de l'ordre de l'Empereur, daté de Linz le 8 novembre, à 8 heures du soir, et presque aussitôt un courrier de Berthier, lui prescrivant de ne poursuivre les Autrichiens qu'autant que ce serait nécessaire pour occuper une bonne position (1). Il comprit alors qu'il n'avait pas rempli exactement les intentions de l'Empereur, mais il était trop tard pour s'arrêter sur la route de Vienne.

Le maréchal Soult, invité à suivre le mouvement de la cavalerie, donne l'ordre à son corps d'armée de se porter le lendemain sur Sieghardskirchen. Il a envoyé le colonel du génie Poitevin reconnaître le pont de Mautern, et rechercher les bateaux qui pourraient se trouver sur les bords du Danube :

« La division de cavalerie se dirigera sur Mautern et s'assurera si l'armée russe a entièrement passé le Danube, ou si elle occupe la position en avant de Mautern. Dans ce dernier cas, le général Margaron prendra position devant elle et rendra immédiatement compte.

« Si l'ennemi avait coupé le pont sur le Danube, et qu'il eût entièrement passé le fleuve, le général Margaron se contenterait d'envoyer un parti sur Mautern pour prendre connaissance de l'état du pont et arrêter la division à Gottweig.

« Le général Margaron fera fouiller avec beaucoup de soin les deux côtés de la route, pour ramasser tous les Russes qu'on dit être épars dans cette partie. . . .

(1) Le texte de cette lettre nous fait défaut. Elle ne nous est connue que par celle de Murat, du 12 novembre. Voir Alombert, p. 181.

« Le général Poitevin se rendra de suite avec la cavalerie à Mautern pour reconnaître si le pont du Danube a été entièrement détruit; ou, s'il est susceptible de réparation, combien il faudrait de temps pour le remettre en état.

« Il s'assurera si, à Mautern ou dans les endroits à portée, il existe les moyens nécessaires, ainsi que du nombre et de l'espèce des bâtiments qui sont sur le Danube. »

Soult était si préoccupé de la nécessité d'agir de ce côté, qu'en cas d'alerte sa 1^{re} division devait se rassembler sur la route de Mautern. Il ne cesse de solliciter des ordres de l'Empereur.

La reconnaissance du colonel Poitevin donna des résultats absolument défavorables. Le pont était entièrement détruit, et les Russes avaient emmené tous les bateaux. On avait signalé la présence d'un bac près de Vienne, à Klosterneuburg.

Le général Milhaud avait trouvé, entre Mautern et Tulln, six grandes barques; chemin faisant, il avait fait 450 prisonniers russes, et pris un drapeau.

En arrière du 4^e corps, Bernadotte se hâtait lentement. Il arrêtait son corps d'armée entre Neumarkt et Amstetten, alors qu'il aurait dû, ce jour-là, franchir l'Erlaf et arriver à Melk.

L'Empereur a établi, vers 11 heures du matin, son quartier général à l'abbaye de Melk, et se renseigne peu à peu sur la situation de ses corps d'armée.

Sur la rive gauche du Danube, le maréchal Mortier renonce à sa prudente lenteur de la veille. La lettre de Murat, qu'il a reçue dans la soirée du 9 ou dans la matinée du 10, le presse d'atteindre Krems. « J'écris au maréchal Mortier, disait Murat, pour l'engager à presser sa marche sur ce point.... s'il est vrai que les Russes se retirent par Krems, le maréchal Mortier peut leur faire beaucoup de mal. » Dans le courant du 10, il reçoit

encore une lettre de Soult (Melk, 9 novembre) : « On m'a dit que quelques Russes auraient défilé par Krems, et que leurs canons auraient aussi pris cette direction. Je vous donne cet avis dont vous pourrez peut-être profiter. »

Enfin Berthier lui envoyait un dernier avis dans la journée du 10, regrettant qu'il manquât de cavalerie pour la poursuite. « Si vous poursuivez les Russes à Krems, vous ne ferez rien sans cavalerie. » Bref il y a accord unanime pour recommander de se hâter et l'on ne parle que de poursuite.

Mortier se hâte donc, mais avec la seule division Gazan, les deux autres se trouvant trop loin. Parvenu à Weideneck, en face de Melk, il y trouve des barques en assez grand nombre pour transporter le 4^e léger et le 100^e de ligne, avec deux bouches à feu. Le tout est débarqué à Weissenkirchen; les deux régiments d'infanterie poursuivent la marche avec le 4^e dragons jusqu'au delà de Dürrenstein, et se mettent au bivouac dans la petite plaine entre cette ville et Ober-Loiben.

Le 4^e dragons s'établit entre Ober et Unter-Loiben; l'infanterie sur trois lignes parallèles en arrière du chemin qui conduit d'Ober-Loiben à la Baraque du cantonnier. Une partie bivouaque dans les vignes au Nord de la route.

Le 103^e rejoint l'artillerie à Weissenkirchen, la dépasse, et va bivouaquer au bord du chemin, entre Wadstein et Dürrenstein. L'artillerie a l'ordre de se embarquer le 11 au point du jour pour regagner la brigade de tête.

Dupont s'est arrêté à Marbach, Dumonceau à Persenbeug et en arrière.

Notre avant-garde parvient jusqu'aux portes de Stein; un combat s'engage avec les avant-postes russes; nos tirailleurs sont repoussés jusqu'à Rothenhof, où ils s'établissent. Nous plaçons de petits postes sur les hau-

teurs voisins, Pfaffenberg, Laken et Neudeck (1). La réserve d'avant-postes est à Unter-Loiben.

Le gros de la division Klein se trouve déjà à Zwettel; l'artillerie est loin en arrière avec deux régiments, à Arbesbach, Kamp et Koenigswiesen.

À l'aile droite de la Grande Armée Davout, fidèle au rendez-vous malgré toutes les difficultés de la marche, et apprenant l'évacuation de Saint-Pölten par l'ennemi, a poussé sa 1^{re} division sur la route de Vienne par Altenmarkt, derrière le ruisseau de Zell. La 2^e division est en avant de Lilienfeld, gardant les deux débouchés sur Saint-Pölten et Altenmarkt à deux lieues du carrefour. La 3^e division bivouaque en arrière de Lilienfeld et les dragons de Beaumont cantonnent à Dürrnitz.

L'avant-garde, revenant de Mariazell, ne peut dépasser Dürrnitz, et y stationne pendant la nuit.

Marmont est parvenu jusqu'à Leoben avec 6 bataillons. Il en a laissé 6 à Eisenerz pour couvrir la marche de son artillerie, qui ne peut arriver avant deux jours. Un parti envoyé sur Brück y a chargé 200 hussards ennemis et en a pris 20.

XVIII. — MATINÉE DU 11 NOVEMBRE. — COMBAT DE DÜRRENSTEIN (I^{re} PARTIE).

Le 11, dans la matinée, Napoléon a obtenu un compte rendu exact des opérations exécutées et des positions prises par ses troupes. Il entrevoit Gazan débouchant en toute hâte contre l'armée russe, et n'ayant à sa hauteur, sur la rive droite du Danube, que quelques esca-

(1) Ces derniers renseignements sous toutes réserves. Ils proviennent du *Versuch einer Beschreibung der Schlacht bei Durnstein*, du capitaine W. von Kolzebue (1807), ouvrage très inexact.

drons de cavalerie légère. Dès 7 heures du matin, il devine les dangers qui menacent le corps de Mortier, et fait adresser une lettre de reproches à Murat :

« L'ordre positif de l'Empereur, Monsieur le Maréchal, est que vous ne dépassiez pas aujourd'hui Burkersdorf. Vous ferez connaître à M. le comte Gyulay que vous attendrez dans cette position demain jusqu'à 10 heures du matin. Vous ne ferez cependant aucun mouvement sans prévenir Sa Majesté.

« L'Empereur voit avec peine que vous n'avez pas rempli ses intentions puisque vous n'avez personne vis-à-vis des Russes, et que la volonté de Sa Majesté n'était pas qu'on se précipitât sur Vienne comme des enfants.

« Par cette négligence à exécuter les ordres de l'Empereur, il s'ensuit que le maréchal Mortier est exposé à porter tous les efforts des Russes et à être écrasé! Vous voudrez donc bien faire occuper Tulln, le long du Danube, et même pousser des partis jusqu'à Klosterneuburg. »

À la vérité, Napoléon ne pouvait pas imaginer que ses lettres du 8 et du 9 eussent mis si longtemps à parvenir, et il se figurait avoir donné des ordres à Murat.

Il faisait écrire à Soult : « Il faut vous conduire dans la journée d'aujourd'hui selon les circonstances; si, comme il y a lieu de le penser, les Russes ont dirigé leur retraite par la rive gauche sur Vienne, il faut vous porter sur Vienne, en ayant toujours des postes sur le Danube et ayant toujours une colonne de cavalerie qui longe ladite rivière.

« Si au contraire les Russes remontent le Danube pour marcher au maréchal Mortier, vous suivrez ce même mouvement afin de passer le plus tôt possible, pour marcher au secours de ce maréchal. »

Mais, si tôt que ces ordres aient été donnés, ils arrivent encore trop tard pour procurer des secours à Mortier. Soult a repris sa marche, et c'est seulement à

Sieghardskirchen, dans la soirée, que la lettre expédiée à 9 heures du matin lui parvient. Elle a mis dix heures pour franchir 53 kilomètres.

La division Gazan se trouve donc abandonnée à ses propres forces pour subir le choc de l'armée russe.

Nous ne possédons aucune relation officielle du combat livré le 11 novembre, mais les documents originaux ne manquent pas et permettent de reconstituer assez exactement les faits. Ce sont d'abord, du côté français, la lettre écrite le 18 décembre à Berthier par le colonel du 103^e régiment de ligne (1); le rapport du général Graindorge sur la conduite de son artillerie; le Journal de la division Dupont (2), et les nombreuses notes figurant sur l'état des officiers qui ont pris part à la campagne (3). En groupant ces notes par bataillon, l'on obtient des indications très précises sur la répartition des troupes dans ce combat.

Du côté des Alliés, nous avons les pièces XI-46 et XIII-61 des Archives de la guerre de Vienne, contenant des relations partielles par des témoins oculaires, écrites, l'une le 14 novembre, l'autre à la fin de la campagne.

La Relation russe de Danilewski, rédigée, semble-t-il, sur les documents russes, peut être utilisée.

On peut, non sans précautions, employer le récit du colonel Talandier et ceux qui en dérivent (4), ainsi que le fragment du colonel Rozat de Mandres (5). Toutes ces relations présentent une concordance suffisante pour

(1) Alombert, p. 120.

(2) Alombert, p. 127.

(3) Alombert, p. 108, 109, 113, 114, 115, 120, 121, 122, 123, 126.

(4) Alombert, p. 104; *Victoires et Conquêtes*, t. XV, p. 197; *Journal des Sciences militaires*, 1826, t. III, p. 87. *Journal de l'armée*, 1835, 3^e volume, p. 133.

(5) Alombert, p. 124.

qu'on en tire facilement un récit d'ensemble qui ait les plus grandes chances d'être exact dans toutes ses parties.

Des cartes détaillées, telles que le lever au 1/3500^e du Service de la navigation (1), la carte à 1/28800^e de la Basse-Autriche du *Verein von Landeskunde* (Artaria 1880) aident beaucoup à la reconstitution.

Il y a accord à peu près complet, nous l'avons dit, entre les documents français et russes. Les relations allemandes postérieures à 1805 s'en écartent de la manière la plus radicale. Elles ont toutes pour source principale et à peu près unique le travail du capitaine von Kotzebue, jeune officier de 21 ans, qui n'avait pas assisté à ce combat, et qui voulut, quelques mois plus tard, en faire une relation, vraiment originale, d'après les dires des habitants. Il vint sur les lieux, dessina une carte qui n'est pas sans valeur, et recueillit les impressions de trois pasteurs et de six paysans ou bourgeois, qui s'étaient probablement renfermés dans leurs caves pendant que le combat faisait rage. Il résulterait de ces recherches que, ni les Français, ni les Russes, n'ont eu la moindre notion de ce qui s'était passé entre eux. Nous croyons devoir faire abstraction complète de ce petit ouvrage pour tout ce qui concerne le combat; il semble que, pour les positions occupées avant l'engagement et pour celles de l'artillerie, les habitants aient pu renseigner Kotzebue avec plus de compétence; cette partie de leurs récits, d'ailleurs, n'est pas, comme le reste, en désaccord avec les documents russes et français dignes de foi, de sorte que nous croyons pouvoir en faire usage, *sous toutes réserves*.

Le Danube, en amont de Dürnstein, baigne le pied des montagnes sur sa rive gauche. Entre Dürnstein et Rothenhof, il s'en écarte, contournant la petite plaine

(1) Ministère de la guerre, Arch. des cartes, 4-6-C, 1151.

d'alluvions où ont été bâtis les villages d'Ober et Unter-Loiben; depuis Rothenhof jusqu'à Stein, il recommence à longer le pied des escarpements, laissant à peine l'espace nécessaire à la route.

Entre Dürnstein et Rothenhof, le chemin coupe au court, presque directement. Les contreforts de la montagne viennent mourir à peu près sur cette ligne, et ils se terminent par des cotteaux couverts de vignes. Un de ces contreforts se prolonge par un petit plateau à surface horizontale, de forme rectangulaire, à bords escarpés, au Nord-Est d'Unter-Loiben. Un autre plateau, de forme analogue, s'arrête au-dessus de la route, à l'aplomb d'Ober-Loiben. L'un et l'autre sont fréquemment cités dans les relations.

Kutusow avait été informé, dans la soirée du 10, par des maraudeurs tombés aux mains des Russes, de l'isolement où se trouvait la division Gazan.

Sur le conseil du général autrichien Schmidt, qui remplissait les fonctions de chef d'état-major, il résolut d'enlever la division Gazan.

Comme il croyait le gros de cette division dans le défilé entre Weissenkirchen et Dürnstein, c'est là qu'il voulait l'écraser. Le général Doktorow, avec 16 bataillons et 2 escadrons (1), soit 9,000 hommes, devait se porter par Egelsee et Scheibenhof sur Weissenkirchen pour prendre en queue la colonne de Gazan; le général Stryek, avec 5 bataillons (2), soit 2,600 hommes, devait se porter par Egelsee sur le flanc gauche des Français. Enfin, Miloradovitch, avec 7 bataillons et 2 escadrons (3), soit

(1) 6^e chasseurs, fusiliers de Moscou, Jaroslaw et Wiatka, 2 bataillons des régiments de Briansk et de Narwa, hussards de Mariopol. Danilewski, p. 136.

(2) Régiment de Boutyrsk et 2 bataillons du 8^e chasseurs.

(3) Régiment d'Aphéron, 1 bataillon de grenadiers de la Petite-Russie, 1 de fusiliers de Smolensk, 1 du 8^e régiment de chasseurs.

3,200 hommes, attaquerait en tête les troupes de Mortier et s'efforceraient de les rejeter dans le défilé. Le général Essen II, à Scin, et Bagration, au delà de Krems, tenaient en réserve le reste de l'armée russe.

La colonne de Doctorow, qui devait passer à Egelsee avant le jour, n'y fut qu'après midi; le général Schmidt, qui l'accompagnait, pensant alors que Mortier avait dépassé Dürnstein, et qu'on perdait du temps à s'en aller jusqu'à Weissenkirchen, fit appuyer à gauche et descendre dans la vallée vers Dürnstein et Wadstein, mais il n'y parvint qu'à 3 heures. Miloradovitch et Mortier étaient aux prises depuis 7 heures du matin.

Le combat se trouve ainsi divisé naturellement en deux phases, correspondant à l'entrée en ligne des deux parties de l'armée russe; le matin, Miloradovitch et Stryek; le soir Doktorow.

Avec le renfort qu'Essen fournit à Miloradovitch pour sa seconde attaque, c'est au moins 16,000 hommes qui devaient assaillir les 5,500 hommes de la division Gazan.

Mortier, toujours persuadé que son rôle consistait à poursuivre un ennemi en pleine retraite, se préparait à attaquer dans la matinée du 11 novembre; Miloradovitch le prévint.

Nos troupes avaient passé la nuit dans le bassin de Loiben, par un temps sombre. « La neige couvrait la terre, dit le colonel Talandier; le froid était pénétrant; nous nous servîmes des échelas qui soutenaient les ceps de vigne pour entretenir les feux de nos bivouacs. Cette nuit du 10 au 11 novembre fut aussi longue que pénible. Nous attendions le jour avec impatience.

« L'ennemi, établi non loin de nous, resta dans sa position sans faire aucune démonstration d'attaque. Nous n'apercevions même qu'un très petit nombre de ses feux dispersés çà et là sur un terrain accidenté.

« Dès le point du jour, les Russes s'avancèrent. Leur avant-garde fut reçue à coups de fusil par nos avant-

postes. Aussitôt, toute la division Gazan prit les armes. Le plus profond silence régnait dans nos rangs; le malaise de la nuit agissait fortement sur nous. Une irritation inquiète se communiquait à l'impatience de combattre. Nous en attendions l'ordre avec impatience; lorsque nous aperçûmes les tirailleurs ennemis qui descendaient de la montagne.

« Les Russes prirent soudain l'offensive; le combat s'engagea au moment où une de leurs colonnes débouchait de leur extrême droite pour manœuvrer sur notre flanc gauche; ce mouvement s'effectuait à la faveur des bois (1). »

Miloradovitch, ayant traversé Rothenhof, attaquait à la fois dans la petite plaine de Loiben et sur les coteaux, à la lisière du bois. Il eut vite délogé nos avant-postes, et déboucha d'Unter-Loiben.

Selon l'usage, la division Gazan avait porté en tête son infanterie légère. Le colonel Bazancourt, du 4^e léger, reçut l'ordre d'envoyer son 1^{er} bataillon sur la droite, pour recueillir nos avant-postes vivement attaqués sur les bords du Danube, et de marcher avec son 2^e bataillon contre le corps russe qui s'avancéait sur notre gauche, pour le repousser et s'établir sur le versant de la montagne. Presque aussitôt le général Gazan jugea nécessaire de joindre le 3^e bataillon au 2^e. C'était, en effet, de ce côté qu'on pouvait craindre un mouvement tournant, ou en tenter un, et il importait d'y prendre l'avantage dès le début.

Les 2^e et 3^e bataillons du 4^e léger refoulèrent l'ennemi dans le bois, et se postèrent en échelons pour couvrir notre aile gauche.

Pendant ce temps, le 1^{er} bataillon chargeait les Russes au débouché d'Unter-Loiben.

(1) Relation du colonel Talandier, ap. Alombert, p. 104.

« On remarquait la 1^{re} compagnie de voltigeurs du 4^e léger s'élançant de son bataillon sur le village de Loiben, d'où l'ennemi débouchait en colonnes d'attaque, balayant devant lui nos postes avancés. Les deux troupes s'abordèrent avec fureur, la lutte se montra terrible. Les Russes, plus nombreux, étaient gênés par l'ampleur de leurs capotes; leurs mouvements trop lents nous donnaient sur eux un grand avantage, et nous dûmes nos premiers succès à leur maladresse et à notre promptitude dans l'attaque. . . .

« L'ennemi, forcé de se replier sur Loiben, voulut nous défendre l'entrée du village; pressé vivement, il tournait ses regards en arrière pour échapper à nos baïonnettes, lorsqu'il fut soutenu par un corps de mousquetaires accouru sur ce point compromis. Cette masse russe vint à son tour nous présenter une force si compacte, que nous dûmes cesser l'attaque pour réunir nos moyens de défense. La lutte devint si disproportionnée que nous eûmes besoin du plus grand courage pour nous maintenir sur le terrain de nos succès (1). »

Pendant que le 4^e léger s'engageait contre la lisière Ouest d'Unter-Loiben, le 2^e bataillon du 100^e de ligne (2) s'était déployé et avait chargé l'ennemi entre le village et la route. Après un premier succès, il avait cessé de progresser. Nous avions mis en ligne 2,400 hommes contre les 2,600 de Miloradovitch.

A ce moment, semble-t-il, s'engagèrent l'artillerie et le 3^e bataillon du 100^e.

Les deux pièces de 8 qui avaient été laissées la veille à Weissenkirchen s'étaient rembarquées au point du jour

(1) Récit du colonel Talandier, ap. Alombert, p. 106.

(2) Dans l'état des officiers du 100^e qui ont fait la campagne de l'an XIV, ceux qui sont notés comme ayant pris part à l'attaque du plateau sont tous du 2^e bataillon; ceux qui ont combattu dans Loiben sont du 3^e.

et venaient d'aborder à Dürnstein, sous le commandement du lieutenant Fabvier. Il était à peu près 8 heures. Comme Fabvier arrivait sur le lieu du combat, qui ne présentait guère d'emplacement favorable, le maréchal Mortier lui dit : « Portez-vous en avant et tâchez de tirer parti du terrain le plus avantageusement possible. » Le général Gazan ajouta : « Vous allez trouver un bataillon du 4^e léger; vous vous réunirez à lui et le protégerez. » A six cents pas de là, en effet, les artilleurs trouvèrent le 1^{er} bataillon du 4^e léger, et s'avancèrent entre lui et le bataillon du 100^e. Fabvier se porta à cinquante pas d'un bataillon russe qui faisait un feu terrible, et fit tirer à mitraille; l'ennemi détacha une partie de son bataillon pour charger les pièces; il fut attendu à portée de pistolet et reçu par une décharge à bout portant qui, réunie au feu de l'infanterie, le fit rétrograder et rentrer dans le village de Loiben (1).

Ainsi le combat, à peine engagé, tournait à notre désavantage sur la lisière de Loiben, et demeurait stationnaire au Nord. Alors le colonel Ritay (du 100^e) fit engager son 3^e bataillon contre la lisière Nord du village, aux deux débouchés duquel les Russes avaient, semble-t-il, deux pièces en batterie. Ce renfort nous donna la supériorité (2,700 hommes en ligne).

La charge du 100^e, aussitôt soutenu par le 4^e léger, rejeta les Russes dans Unter-Loiben, enleva les deux pièces, et poursuivit jusqu'à la lisière orientale.

« L'ennemi, culbuté et battu, revint bientôt à la charge, suivi de nombreux renforts », sans doute ceux qu'Essen fournit à Miloradovitch. Il nous chassa du village pour la troisième fois, mais sans pouvoir en déboucher. « Notre feu bien dirigé lui enlevait ses rangs

(1) Rapport du chef de bataillon Lasseront et du général Graindorge.

au fur et à mesure qu'il les formait. Tandis qu'un tel combat nous donnait sur l'ennemi un avantage si positif, nous n'éprouvions que peu de pertes. Sans cesse refoulés dans le défilé du village, les Russes ne pouvaient y trouver que confusion et découragement. Après des pertes successives, ils parvinrent à déboucher en se précipitant sur nos baïonnettes. Ils dégagèrent ainsi leur colonne qui put se former en bataille. Ce combat, devenu plus égal, se prolongea avec un caractère de férocité si prononcé que, de part et d'autre, on ne fit plus de prisonniers (1). »

Pendant ces combats pour la possession d'Unter-Loiben, le 103^e était venu se former en réserve. Ce régiment, qui avait bivouaqué en arrière de Dürrenstein, avait traversé la ville vers 9 heures, détachant son 3^e bataillon sur les hauteurs voisines du château, où sans doute apparaissait une colonne venue d'Egelsee (2).

Vers 10 h. 30, le maréchal Mortier résolut de chasser définitivement l'ennemi d'Unter-Loiben. Il fit entrer en ligne le long du Danube le 1^{er} bataillon du 100^e, commandé par le major Henriod (3), et dirigea sur le plateau, où combattait le 2^e bataillon de ce régiment, quatre compagnies du 103^e (2^e bataillon) sous le commandement du chef de bataillon Pasquier et du général Campana (4). Nous avions ainsi engagé 4,300 hommes.

Le major Henriod, longeant la rive du Danube, tourna Loiben par la gauche. Se rabattant ensuite sur les Russes, il culbuta leur gauche, la sépara de la droite et du centre. « Cette manœuvre, aussi rapide que bien combinée, et dont l'ensemble se rattachait à nos

(1) Relation du colonel Talandier. Alombert, p. 103.

(2) Lettre du colonel Taupin. Alombert, p. 120.

(3) Relation du colonel Talandier. Alombert, p. 109.

(4) Lettre du colonel Taupin. Alombert, p. 120.

autres points d'attaque, obtint les plus heureux résultats (1). »

Quant aux quatre compagnies du 103^e, elles chargèrent l'ennemi sur le plateau escarpé au Nord-Est de Loiben, et le forcèrent à se retirer sous la protection de deux pièces de canon tenues en réserve jusqu'alors dans une prairie au bord du Danube. « Le général Campana, maître de ce plateau, aperçut l'ennemi débouchant en colonne par la chaussée de Stein, et paraissant vouloir se réunir aux troupes précitées. Il ordonna au chef du 2^e bataillon de charger les pièces; en moins de quatre minutes elles furent enlevées, ainsi qu'environ 400 hommes qui les défendaient.... Cette opération terminée, ces quatre compagnies firent volte-face, chargèrent la colonne qui était débouchée par la chaussée de Stein, l'enfoncèrent et la menèrent battant jusqu'aux portes de la ville (2). »

L'artillerie avait accompagné la charge sur le plateau (3). Il restait encore en réserve un bataillon et demi du 103^e, et le 4^e dragons, qu'on n'avait pu employer dans ce terrain accidenté, couvert de vignes et de murs.

La relation de Danilewski, très succincte, concorde aussi exactement que possible avec celle qui résulte des documents français : Vers 9 heures, engagement de Miloradovitch avec la 1^{re} brigade de Mortier; les Russes pénétrèrent dans Loiben, puis en sont repoussés. Miloradovitch, ayant reçu un renfort de la réserve, s'en empare une seconde fois; l'attaque des Français sur l'aile droite russe n'a aucun succès. Enfin, Mortier, ayant réuni ses deux brigades, chasse pour la seconde fois

(1) Relation du colonel Talandier. Alombert, p. 109.

(2) Lettre du colonel Taupin à Berthier; ap. Alombert, p. 121.

(3) Rapport du chef de bataillon Lasseront.

Miloradovitch de Loiben, et le poursuit jusqu'à Stein, où il est obligé de s'arrêter (1).

Dans la plaine, notre succès était donc définitif. Il n'en était pas de même dans la montagne; non seulement les 2^e et 3^e bataillons du 4^e léger n'y avaient fait que des progrès insensibles, mais au moment même où le combat de Loiben se terminait, il était nécessaire d'envoyer sur la gauche les douze compagnies du 103^e demeurées jusque-là en réserve.

« Le 1^{er} bataillon et les quatre dernières compagnies du 2^e, qui étaient restées en réserve, reçurent ordre à environ midi et demi d'aller relever le 4^e régiment qui était sur la montagne, vu qu'il n'avait plus de cartouches. Pendant cinq heures que le régiment occupa cette position, il déploya un courage surnaturel. Attaqué trois fois par l'ennemi (qui, en comptant au plus bas, était quatre fois plus nombreux), trois fois il le repoussa victorieusement. Deux de ces charges eurent lieu à la baïonnette. Beaucoup d'officiers et soldats s'y prirent corps à corps avec l'ennemi (2). »

Nous ne sommes nullement renseignés sur ce qui s'est passé à flanc de coteau; les 2^e et 3^e bataillons du 4^e léger ont eu sans doute à lutter d'abord contre une partie des troupes de Miloradovitch; puis, dans la journée, contre celles de Stryck, dont l'apparition provoqua de notre côté l'envoi du 3^e bataillon du 103^e, suivi par le reste de ce régiment. Nous eûmes alors 2,700 hommes engagés contre 2,600 de Stryck et une partie du corps de Miloradovitch. Peut-être faut-il ajouter aux forces russes agissant de ce côté, entre le château de Dürrenstein et le plateau de Loiben, quelques bataillons détachés de Scheibenhof par Doctourow. Les écrivains autrichiens y

(1) Danilewski, p. 138 et suiv.

(2) Lettre du colonel Taupin. Alombert, p. 121.

signalent l'intervention d'une colonne confiée par lui au général-major Gerhardt.

A quelle heure se produisit l'attaque de Stryck ? Selon Danilewski, ce serait au moment où nous achevions de repousser les troupes de Miloradovitch dans Stein, c'est-à-dire vers midi, et même un peu plus tard. Ce renseignement, qui concorde bien avec l'envoi du 100^e sur les hauteurs vers midi et demi, laisserait supposer que le narrateur autrichien (1) a exagéré, en fixant à 1 heure du soir le passage de Doctourow et Stryck à Egelsee. Kotzebue prétend que le théâtre du combat s'étendit jusqu'au Neudeck et au Pfaffenberg, mais rien n'est moins vraisemblable.

Vers 3 heures de l'après-midi, le maréchal Mortier put croire le combat terminé.

« La fatigue et le besoin de nourriture se faisaient doublement sentir à nos corps accablés, dit le colonel Talandier, lorsque nous vîmes l'ennemi qui, par un mouvement général, se repliait sur Stein. Nous pûmes alors respirer plus librement. . . . Nous tournions nos regards sur la division Dupont, que nous attendions avec impatience. Nous devions ménager avec une sévère économie les rares munitions qui nous restaient. Aussi cessâmes-nous de pousser l'ennemi, pour prendre désormais des positions défensives (2). » Sans munitions, la poursuite (car on croyait l'ennemi battu et en retraite) était impossible, et les caissons ne pouvaient rejoindre qu'avec la division Dupont.

Mortier avait bien reçu d'un escadron, envoyé le matin vers Scheibenhof, l'avis qu'une colonne russe approchait de ce côté, mais il pensait que cette colonne s'était déployée dans la montagne et engagée déjà contre le

(1) XI-46, Archives de la guerre de Vienne.

(2) Relation du colonel Talandier, Alombert, p. 111.

4^e léger et le 103^e. Rien ne faisait supposer que les Russes, en retraite vers le Nord-Est, avaient détaché un corps de 9,000 hommes en sens inverse vers Weissenkirchen.

Peu à peu la fusillade s'éteignit dans les bois. « Chaque colonel reçut du général Gazan l'ordre de placer des grand'gardes et d'installer des bivouacs pour la nuit (1). » La division reprit à peu près son emplacement de la nuit précédente.

Le maréchal Mortier, dès qu'il vit les troupes installées au bivouac, partit au galop, avec deux pelotons d'escorte, au-devant de la division Dupont. Il était 4 heures quand il prit ce parti, bien naturel et nullement imprudent, puisqu'il voyait le combat terminé, la nuit presque tombée, et la division Dupont éloignée de deux lieues tout au plus sur les derrières de Gazan.

XIX. — 11 NOVEMBRE. — COMBAT DE DÜRRENSTEIN (FIN).

Il était 3 heures du soir, et la nuit venait, quand les généraux Doctourow et Schmidt descendirent sur les bords du Danube avec leur colonne. Vu l'heure avancée, ils n'avaient pas continué jusqu'à Weissenkirchen, mais seulement sur Wadstein, d'où leur avant-garde (1,500 hommes environ) se porta sur Dürrenstein.

Le maréchal Mortier avait à peine dépassé la ville avec son escorte qu'il rencontrait cette petite colonne, avec laquelle il dut faire le coup de sabre pour regagner en toute hâte la division Gazan. A son arrivée, les troupes, attaquées du côté de Stein, avaient repris les armes.

« Les Russes, à la suite de leur mouvement rétrograde

(1) Relation du colonel Talandier, Alombert, p. 112.

sur Stein, étaient campés en avant de cette petite ville, lorsqu'à l'approche de la nuit, nous aperçûmes les hauteurs qui la dominent se couvrir de troupes, ce qui semblait nous indiquer une reprise d'attaque. A peine notre attention se portait-elle sur ces points, que nous fûmes frappés par des cris qui s'accroissaient à chaque instant et qui venaient de Dürnstein, où se trouvait notre ambulance. Une grande partie de nos blessés en étaient chassés et ces malheureux se traînaient vers nous pour échapper à l'ennemi qui arrivait au pas de charge. Ils fuyaient devant les Russes qui, par leur mouvement de flanc, étaient parvenus à nous tourner.

« C'est dans ce danger critique que nous revîmes le maréchal Mortier, revenant au galop de sa reconnaissance infructueuse pour se placer à la tête de ses braves troupes. Toujours calme et luttant contre la fortune si contraire à notre courage, il ordonna avec promptitude de nouvelles dispositions pour résister aux efforts de l'ennemi. Le maréchal voulut faire occuper le point dominant Loiben dont nous avions été maîtres dans la journée, mais ce point n'était déjà plus en notre pouvoir : les Russes venaient de s'en emparer. Il se détermina alors à réunir les troupes de la division en avant du plateau occupé par un bataillon du 100^e régiment, d'y attendre le choc de l'ennemi et, après l'avoir repoussé, de tenter la retraite (1). »

Devant cette attaque concentrique, le maréchal Mortier résolut d'abord de réunir tous ses moyens sur le plateau voisin d'Ober-Loiben (2). Quelques détachements, postés aux issues, donnèrent le temps de faire des dispositions.

(1) Relation du colonel Talandier. Alombert, p. 112.

(2) « Plateau occupé par un bataillon du 100^e », et qu'il ne faut pas confondre avec celui qui est au Nord-Est d'Unter-Loiben, « point dominant Loiben, dont nous avions été maîtres dans la journée, mais qui n'était déjà plus en notre pouvoir ».

« Le chef de bataillon Berger, avec trois compagnies du 1^{er} bataillon du 103^e, défendit avec intelligence et valeur le débouché de la chaussée qui conduit de Stein à Dürnstein, et ne se retira que quand l'ordre lui en fut envoyé. La fermeté qu'il apporta à la défense de ce poste donna au reste de la division le temps de se rallier sur le plateau qui est en arrière de cette position (1). » (Il s'agit probablement de la croisée des chemins au Nord d'Ober-Loiben, car l'ennemi était parvenu presque sans coup férir à la lisière Ouest d'Unter-Loiben.)

Des compagnies du 4^e léger, détachées sans doute dans Loiben ou dans les bois au Nord-Est, ne purent rejoindre le gros de la division et furent perdues. Quelques officiers blessés se jetant dans une barque parvinrent à traverser le Danube, et portèrent à Mantern la nouvelle du premier succès remporté le matin, et du péril où se trouvait la division Gazan. D'autres, et parmi eux le général Graindorge, furent moins heureux. Leur bateau alla échouer près de Stein contre les piles du pont, et ils tombèrent aux mains de l'ennemi. Le général Graindorge, qui avait d'ailleurs les états de services les plus brillants, prouva sans doute qu'il avait fait tout son devoir en cette circonstance et ne s'était embarqué qu'à la dernière extrémité, car, à peine sorti de captivité, il fut réintégré dans ses fonctions actives, dont il ne cessa pas de se montrer digne. Le 4^e léger, pris sans doute entre les deux colonnes russes sorties de Stein et Dürrenstein, qui se rejoignirent à Loiben, eut plus de 700 hommes faits prisonniers.

Au Nord de la route, la situation resta meilleure. Les compagnies du 103^e (3^e bataillon) postées aux points importants, y prolongèrent la résistance jusqu'au bout,

(1) État nominatif des officiers du 103^e régiment d'infanterie qui ont pris part à la campagne de l'an XIV. (Arch. de la guerre.)

et ce régiment eut relativement peu d'hommes faits prisonniers.

« Le capitaine Lidon fut chargé de défendre avec sa compagnie le débouché d'une petite gorge qui se trouvait sur le flanc gauche du régiment et par laquelle une colonne ennemie semblait vouloir déboucher pour se porter sur ses derrières et lui couper la retraite. Il tint cette position assez longtemps pour lui permettre d'opérer son mouvement rétrograde sans être inquiété, et le rejoignit ensuite avec ordre sans se laisser entamer par l'ennemi, qui le suivait de très près (1). »

Le 2^e bataillon du 103^e était aussi posté de ce côté :

« Le capitaine Demeny, chargé de défendre avec sa compagnie une hauteur qui couvrait le flanc gauche du régiment, s'y maintint plus d'une heure et demie, malgré que l'ennemi le couvrit de feu, et qu'il n'eût plus un seul coup de fusil à tirer. Il ne quitta cette position que lorsque l'ordre lui en fut donné (2). »

« Le capitaine Laforest, chargé du commandement de quatre compagnies de son bataillon, a justifié la réputation de bravoure dont il jouit au régiment. Placé en observation sur des hauteurs, entre le château de Dürnstein et le flanc gauche du régiment, il y fut attaqué par des forces quatre fois supérieures lorsque les Russes nous tournèrent; il s'y défendit avec une intelligence et une bravoure qui lui ont fait infiniment d'honneur, et conserva sa position jusqu'au moment de la retraite (2). »

L'avant-garde de Doctourow, qui avait traversé Dürnstein, s'était déployée à 500 pas à l'Est, et faisait un feu incessant. Par bonheur l'obscurité, jointe à la

fumée qui couvrait le champ de bataille, empêchait l'ennemi de bien diriger ses feux et ses mouvements.

Le maréchal Mortier essaya d'abord de bousculer cet adversaire, qu'il ne jugeait pas très nombreux; une partie des dragons, et le 2^e bataillon du 100^e, sous la direction du colonel Ritay et de l'adjudant-commandant Fournier d'Albe (1), chargèrent au Nord de la route, mais sans succès. Le reste du 4^e dragons chargea de même inutilement dans les vignes en contre-bas du plateau, devant Ober-Loiben. Les échelas et toutes les inégalités du sol empêchaient leur mouvement de se produire avec vivacité.

« Partout des vignes, des fossés, des murs, obstacles sur obstacles, dit un officier de dragons. Il nous était impossible d'entamer l'infanterie; une partie du régiment a même été jetée dans des montagnes presque inaccessibles et, vers la fin du jour, je me trouvai en bataille sur notre premier terrain, cerné de tous côtés, et tellement à portée de l'ennemi qu'il pouvait nous crier de nous rendre, ne faisant plus aucun mouvement, pensant que nous ne pouvions pas lui échapper; mais nous avions nos aigles et nous voulions les sauver ou périr. Aussi nous n'avons jamais voulu nous rendre. Le Maréchal nous voyait, sans pouvoir venir à notre secours du plateau où il était. A la nuit nous sommes parvenus, avec bien des peines et des obstacles, à grimper sur ce malheureux plateau. M. le Maréchal ne voulait pas y croire. Il prenait des dispositions pour traverser les lignes russes et nous y sommes parvenus (2). »

Le maréchal Mortier a rapporté le fait dans une note

(1) État de proposition en faveur de l'adjudant-commandant Fournier d'Albe, par le général Gazan. Vienne, le 3 frimaire, an XIV (29 novembre 1805).

(2) Souvenirs inédits du colonel Rozal de Mandres. Alombert, p. 124.

(1) État nominatif des officiers du 103^e.

(2) *Ibid.*

plus précise que la relation du chef d'escadrons Rozat de Mandres :

« M. Rozat, chef d'escadrons au 4^e régiment de dragons, après avoir chargé plusieurs fois avec son régiment à travers les vignes coupées de fossés et de petits murs et d'autres obstacles qui se rencontraient, et avoir tenté inutilement de rompre les colonnes russes qui s'étaient emparées des derrières de la division et de toutes les issues, fut forcé de se retirer avec un faible escadron, débris de son régiment, sur un terrain suffisant à peine pour se former, ayant à sa gauche la ville d'Ober-Loiben, à droite et au loin la ville de Krems, le Danube à quelques pas derrière lui, et en face un plateau très escarpé sur lequel se trouvait la division Gazan; il était cerné de toutes parts par l'ennemi qui, voyant son infériorité et croyant déjà voir son escadron prêt à se rendre, avait discontinué son feu; mais les hommes qu'il commandait, préférant comme lui de mourir plutôt que de se rendre, entreprirent, malgré leurs blessures, leur lassitude et celle de leurs chevaux, de gravir ce plateau en escaladant tous les murs qui en soutenaient les terres de distance en distance. C'est alors que les Russes recommencèrent leur feu qui, heureusement, ne put contrarier ce mouvement. Les premières difficultés vaincues, il en restait d'autres qui auraient paru insurmontables à tous autres qui n'auraient point été enflammés de l'amour de la gloire et jaloux de conserver leurs guidons; il fallait donc, pour descendre de ce plateau, qu'ils missent pied à terre, et qu'eux et leurs chevaux glissent par rang de peloton du haut en bas, ce qui fut exécuté.

« C'est ainsi que, par une courageuse résistance, le chef d'escadrons Rozat sauva les guidons du régiment et quatre-vingts et quelques hommes et chevaux (1). »

(1) Alombert, p. 128.

Cette malheureuse charge ne laissait plus d'espoir de se dégager par un combat de front contre une partie des ennemis. Il fallait recourir à quelque moyen extraordinaire.

« Nous étions massés et découverts de toutes parts sur un point de peu d'élévation qui, rétréci par lui-même, ne nous offrait aucun moyen de développement; l'espace que nous occupions était déjà comme cerné par les colonnes ennemies. Rien n'était donc plus difficile que de déboucher sur l'une d'elles. Le Maréchal voulut avant de prendre une détermination, consulter les généraux avec les chefs de corps, qu'il réunit autour de lui; il n'était question dans l'avis qu'il attendait que d'une vigoureuse résolution.

« Le major Henriod, du 100^e régiment, qui s'était fait remarquer dans le combat de Loiben par une valeur éclatante, fut appelé à ce conseil par ordre du Maréchal. Cet officier supérieur, interrogé, proposa de se mettre à la tête des grenadiers de son régiment, de pénétrer par section de 7 hommes de front dans le chemin muré par où l'ennemi s'avancait. Il devait ensuite culbuter à la baïonnette les premiers rangs qui, en se rejetant en arrière, presseraient le centre de la colonne, laquelle, ne pouvant plus avancer ni reculer par la porte de Dürnstein, trop étroite pour donner passage à cette troupe ainsi refoulée, serait forcée, pour ne point être étouffée, à escalader les murs du chemin pour s'ouvrir un passage; mais qu'il convenait, au moment de l'attaque, de faire feu sur la colonne russe par le prolongement des murs, pour y porter du désordre, en ajoutant que chaque section, en se relevant tour à tour, devait coopérer au succès de cette attaque.

« Cet avis, donné et expliqué avec autant d'assurance que de clarté, plut au Maréchal et il en ordonna l'exécution immédiate.

« La nuit, devenue tout à fait obscure, devait seconder nos projets (1). »

« Alors le major, s'adressant aux grenadiers qui formaient la tête de sa colonne : Camarades, leur dit-il, nous sommes enveloppés par trente mille Russes, et nous ne sommes que quatre mille ; mais les Français ne comptent point leurs ennemis. Nous leur passerons sur le ventre. Grenadiers du 100^e régiment, vous aurez l'honneur de charger les premiers ; souvenez-vous qu'il s'agit de sauver les aigles françaises. Le régiment en entier répond à cette courte, mais élégante harangue : « Monsieur le major, nous sommes tous grenadiers. »

« Le major Henriod fait tirer alors les six derniers boulets qui restent dans les coffrets des deux pièces de la division, et les coups, habilement dirigés sur le prolongement des deux murs, en font retomber les pierres sur la colonne ennemie. Le Maréchal, le général Gazan et l'état-major viennent, pendant ce temps, prendre poste entre le 1^{er} et le 2^e bataillon du 100^e régiment. Henriod fait battre la charge. La colonne s'avance impétueusement sans répondre à une fusillade qui ne blesse qu'un officier et deux grenadiers. La première section enfonce ses baïonnettes dans le corps des premières files russes en déchargeant en même temps l'arme, ce qui produit une détonation sourde qui épouvante les files suivantes. Pour donner à la seconde section la faculté d'opérer la même manœuvre, la première escalade ensuite la mur de droite et de gauche ; mais au lieu d'aller, comme le leur avait prescrit le major Henriod, à la queue du bataillon pour se reformer, ces grenadiers viennent se placer entre la deuxième et la troisième section, tant ils sont impatients de joindre l'ennemi de nouveau.

(1) Relation du colonel Talandier. Alombert, p. 114.

« Un commencement de refoulement dans la colonne russe laissait à la seconde section un intervalle de quinze pas à franchir ; après avoir essuyé une décharge qui blessa encore un grenadier et tua le cheval que montait l'intrépide major, cette même section se précipita comme la première sur les Russes, en les perçant de ses baïonnettes, et tirant à bout portant. Mais l'impatience des autres sections, qui brûlaient d'en venir aux mains, était telle, que celle-ci ne put escalader les murs pour faire place à la troisième. Les grenadiers détachèrent alors la baïonnette pour s'en servir comme de poignard pour frapper les Russes, parce que l'espace ne permettait plus de s'en servir au bout du fusil.

« Ainsi que l'avait prévu le major Henriod, après trois quarts d'heure de pression, pendant lequel temps les Français, couvrant le chemin de cadavres ennemis, avaient à peine gagné deux cents pas, la tête de la colonne russe, cédant forcément, écrasait son centre, contenu par la queue. Pour échapper à cette mort nouvelle et certaine, ce centre étouffé franchit ou renversa les murs de droite et de gauche, et se débanda dans le plus grand désordre (1). »

L'état des officiers du 100^e régiment qui ont pris part à la campagne de l'an XIV rappelle que le major Henriod « s'est couvert de gloire à l'affaire du 20 brumaire, an XIV... Il dirigea et se mit à la tête de la colonne qui s'ouvrit un passage au milieu des ennemis ». Le fait est relaté plus en détail dans les états de service du major, devenu général Henriod : « En l'an XIV, à l'affaire de Dürnstein, la division du général Gazan est enveloppée

(1) *Victoires et Conquêtes*, t. XV, p. 200 et suiv. L'identité de certains passages avec le texte donné par Alombert, p. 104, prouve que cette relation est du colonel Talandier, ou du moins écrite d'après ses notes, ainsi que le récit publié en 1826 dans le *Journal des Sciences militaires* et en 1833 dans le *Journal de l'Armée*.

par 35,000 (?) Russes. Il réunit sur un plateau le 100^e régiment et une partie des autres corps, les interpelle au nom de l'honneur français, les dispose, prend les ordres des généraux qui venaient de se rendre sur ce plateau, et porte cette colonne contre celle des Russes enfournée dans un chemin de retraite et muré. L'ennemi est culbuté dans l'espace de 450 toises (1), et la division rejoint celle du général Dupont à une lieue de là. Il eut deux chevaux tués sous lui dans cette action, qui lui mérita le grade d'officier de la Légion d'honneur (2). »

Plusieurs sous-officiers de grenadiers du 100^e furent promus sous-lieutenants pour s'être distingués à la tête de la colonne qui fit la trouée dans le combat du 20 brumaire.

Cette lutte, localisée entre deux murs, et en pleine nuit, au milieu de tout le fracas du combat, passa d'abord inaperçue du reste des troupes russes. Les débris du 4^e léger, puis les divers détachements du 103^e qui avaient couvert la retraite, entrèrent successivement dans la colonne, sans que leur disparition fût constatée par l'ennemi. Cependant celui-ci, exaspéré de se mouvoir dans l'ombre, heurtant l'un contre l'autre ses bataillons venus par trois directions différentes, voulut voir clair sur ce champ de bataille, et mit le feu à Loiben. La lueur de l'incendie montra alors les rares survivants du 4^e dragons qui, mis en retard sur l'infanterie par les difficultés que leur avait présentées la descente du plateau, se lançaient au trot sur le chemin de Dürnstein pour rejoindre la colonne. Les décharges dont on les

(1) Cette distance de 900 mètres concorde très exactement avec les autres indications pour fixer l'emplacement où la division se rassembla avant la trouée.

(2) État nominatif des officiers du 100^e régiment d'infanterie qui ont pris part à la campagne de l'an XIV. Alombert, p. 113.

poursuivit leur tuèrent encore quelques hommes, mais les aigles étaient sauvées.

Pendant quelque temps encore, les Alliés demeurèrent persuadés que ce petit détachement de cavalerie avait seul pu échapper au désastre, sauf quelques fantassins isolés qui avaient fui par la montagne ou par le fleuve (1). La relation de Danilewski fut la première qui, après examen de tous les rapports, admit enfin la réalité de ce fait d'armes extraordinaire.

Nous ne pouvons avoir à ce sujet aucun doute, malgré les affirmations ironiques de Kotzebue, car tous les documents originaux français les plus désintéressés mentionnent cette trouée opérée par les grenadiers du

(1) Relation autrichienne, XI, 46 (Arch. de la guerre, Vienne) :

« On se déploya à environ 500 pas de la ville; l'ennemi avait, pendant ce temps, fait face à droite, et s'était replié sur une croupe courte et découverte entre le Danube et les vignobles, l'aile gauche à Loiben; il plaça là son infanterie et 2 canons; la cavalerie, 400 hommes environ, déployée devant Loiben. La cavalerie essaya de se faire jour en chargeant notre aile droite dans les vignes; elle fut repoussée par une fusillade intense; notre aile gauche, composée de chasseurs, grimpa en tirillant sur le coteau. Entre temps, notre colonne s'était entièrement déployée; mais, tandis que la fusillade se prolongeait, la nuit était venue. De notre côté, nous continuâmes à tirer sans interruption, mais sans avancer, car on ne voyait rien, et sans que l'infanterie ennemie répondit sérieusement. Enfin, l'ennemi tira plusieurs coups à obus sur le chemin de Dürnstein, (chemin en remblai bordé de murs, comme il y en a souvent dans les pays de vignobles) lequel fut presque aussitôt abandonné par les Russes, qui se jetèrent à droite et à gauche. Sur ce, le village de Loiben fut incendié par l'ennemi, ce qui éclaira tout le bassin entre Loiben et Dürnstein. En cet instant, nous aperçûmes la cavalerie ennemie sur ce chemin, qui mène à Dürnstein et Weissenkirchen; ce qui provoqua un feu violent de la part des Russes, de part et d'autre du chemin, où ils se fusillèrent les uns les autres. C'est là que le F. M. L. Schmidt trouva la mort. Comme il faisait assez clair, tout se précipita sur cette hauteur où était postée l'infanterie ennemie; elle y posa les armes, au nombre de 1,000 hommes, et nous reprîmes les deux canons perdus. »

100^e, et aucun des faits dûment constatés ne peut s'accorder avec une autre version.

Notre artillerie ne put être sauvée. Le lieutenant Fabvier « se défendit sur le plateau jusqu'au moment où il reçut l'ordre d'abandonner ses pièces, ce qu'il ne fit qu'après les avoir enclouées, précaution d'autant plus nécessaire que l'ennemi eût pu s'en servir pour tirer sur les troupes qui se faisaient chemin à la batonnette, et à la faveur de la nuit, sur le point où ont été dirigées les bouches à feu, et qui était le seul où l'on pût essayer de percer (1). »

Derrière la petite colonne qui leur avait barré le passage, les grenadiers ne trouvèrent aucune réserve russe sur la route. Après ce furieux combat, ils se retrouvèrent tout d'un coup dans un calme complet.

« Nous retrouvâmes Dürnstein dans le plus profond silence. Notre retraite se continua avec ordre. Peu de temps après, nous entendîmes une fusillade assez vive qui cessa bientôt. Ces bruits semblaient venir d'un des points du bassin où nous venions de combattre (2). » C'était quelque détachement du 4^e léger aux prises avec les Russes, ou les décharges faites par ceux-ci sur le 4^e dragons, qui marchait à un kilomètre environ en arrière du 100^e de ligne.

« A une lieue de Dürnstein, continue le colonel Talandier (d'accord en cela avec les notes du major Henriod), notre avant-garde signala les troupes du général Dupont, qui marchaient à notre secours (2). »

Ces troupes avaient eu à combattre, entre Weissenkirchen et Wadstein, la plus grande partie de la colonne de Doctourow. Ce général, en descendant des montagnes sur la rive du Danube, avait appris la présence de la

(1) Rapport de chef de bataillon Lasseront.

(2) Relation du colonel Talandier, Alombert, p. 117.

division Dupont près de Weissenkirchen. Laisant filer son avant-garde avec le général Schmidt vers Dürnstein, il avait cru devoir se porter avec le gros de ses forces contre ce nouvel adversaire et le contenir, afin que Miloradwitch et Schmidt pussent mener à bout leur action commune contre la division Gazan.

Dupont avait établi sa division au bivouac entre Spitz et Weissenkirchen. Mortier l'avait informé du succès obtenu dans la matinée par la division Gazan, de sorte qu'il ne paraissait pas nécessaire de continuer la marche, déjà longue, faite dans cette journée. « Le général Dupont ordonne au 1^{er} hussards et au 9^e d'infanterie légère de s'établir à 2 lieues en avant de Spitz, à Weissenkirchen; il place le 32^e entre Weissenkirchen et Spitz, et le 96^e dans ce dernier village; il ordonne en même temps au 1^{er} hussards de pousser des reconnaissances en avant pour se lier avec la division Gazan. . . . »

« Il était à heures du soir, le 1^{er} régiment de hussards établissait ses postes en avant de Weissenkirchen; l'officier commandant la grand'garde vient avertir le colonel Rouvillois que les Russes descendent des montagnes et se forment dans la gorge. Ce colonel se porte aussitôt sur le terrain, reconnaît que 600 Russes ont déjà débouché des gorges, et que d'autres continuent à descendre; les hussards se mettent à tirailler; les Russes, dont toute l'attention se portait sur la division Gazan, ne répondent pas à leur feu. Le colonel Rouvillois envoie à toute bride des officiers au général Dupont, au colonel Darrican et au colonel Meunier. Celui-ci marche à l'instant, joint l'ennemi et engage une fusillade très vive; les Russes ne sont pas ébranlés.

« Le colonel Meunier détache sur les hauteurs le chef de bataillon Réjeaux avec quelques compagnies pour prendre l'ennemi en flanc et inquiéter ceux qui continuaient à descendre. Le général Dupont arrive avec le 32^e régiment; il le fait avancer pour relever le brave 9^e

qui avait épuisé ses cartouches et comptait déjà beaucoup de blessés (1). Le 96^e était placé en réserve à Weissenkirchen.

« Le 32^e bat la charge, marche en avant à toute course; les Russes, de leur côté, s'avancent avec une pareille audace. Il était nuit; on se mêle; les soldats luttent corps à corps. On reste dans cette position aussi extraordinaire qu'effrayante pendant près d'une heure. Chaque parti croyait que l'autre voulait se rendre. Le Russe posait son arme à terre pour indiquer au Français ce qu'il avait à faire. Le Français, le croyant prisonnier, voulait le faire filer sur les derrières. Le Russe ramassait aussitôt son arme et cherchait à en frapper son adversaire. Les officiers, chacun de leur côté, s'efforçaient de faire cesser cette mêlée qui n'occasionnait qu'un massacre inutile (2). La confusion, l'obscurité, les cris empêchaient qu'on pût s'entendre.

« Cependant le général Dupont, voulant en finir, ordonna au colonel du 32^e d'arracher homme par homme les soldats du milieu des rangs ennemis, et de les réunir.

« Dans ce moment éclate l'incendie du village de Loiben; les Russes y avaient mis le feu pour éclairer le combat. A la faveur de cet incendie, le colonel Darrican reforme son régiment; dans ses rangs se placent les hommes du 9^e qui étaient restés dans la mêlée. Il fait faire un roulement et commencer le feu. Ce feu, exécuté à deux pas, est si violent et si meurtrier que les Russes n'ont pas le temps d'y riposter. Tout ce qui n'est pas tué ou pris se jette dans le Danube ou se sauve dans les montagnes à la faveur de l'obscurité. Aussitôt règne le

(1) Les pertes du 9^e léger sont de 19 morts et 56 blessés.

(2) Nul ne sait rédiger le récit d'un combat comme le général Dupont. Le 32^e perdit dans cette heure de massacre 2 tués et 27 blessés.

plus grand silence. Le maréchal Mortier est dégagé. Il arrive par Dürnstein avec la division Gazan. »

Doctourow, descendu sur Wadstein dans l'obscurité, et se voyant pris à son tour entre deux feux, sur un terrain des plus défavorables et des plus dangereux, avait jugé qu'il allait être pris en croyant prendre. « Il se trouvait, dit Danilewski, dans la situation la plus critique, privé de son artillerie, dans l'obscurité la plus profonde, sans pouvoir prendre aucune disposition ni reconnaître les mouvements et la force de l'ennemi, n'ayant enfin pour retraite que des défilés impraticables. Il fut forcé de dégarnir la route, de se frayer un passage et de laisser passer Mortier. »

« Le soir, dit le Journal de la division Dupont, la division bivouaque sur le champ de bataille; la division Gazan passe en seconde ligne. Les Bataves occupent Spitz. »

De tous les corps engagés dans le combat de Dürrenstein, celui qui souffrit le plus fut le 4^e léger. Il accuse, dans sa situation du 22 novembre, 728 prisonniers; il a 155 hommes aux hôpitaux; il lui en reste à peine 500 dans le rang, au lieu de 1,500 qu'il avait mis en ligne le 11 novembre.

Le 100^e et le 103^e avaient moins souffert. Chacun d'eux avait laissé 160 à 170 prisonniers aux mains de l'ennemi, et envoyé 320 hommes aux hôpitaux. Il restait à l'un 1,301, à l'autre 1,600 hommes dans le rang, le 22 novembre, sur 2,000 présents le 11.

Le 4^e dragons ne laissa que 65 prisonniers aux mains de l'ennemi; mais il avait à peine un homme intact sur deux; 123 hommes faisaient encore le service le 22 novembre, 101 étaient aux hôpitaux.

En résumé, la division Gazan paraît avoir perdu environ 1,600 à 1,700 hommes, un peu plus du tiers de son effectif, dont 1,100 à 1,200 prisonniers. Le Rapport

autrichien (XIII-64) n'en accuse que 980. Il donne comme pertes des Russes 920 hommes (sans indiquer s'il y comprend des blessés et des prisonniers).

Bien que Mortier, avec les deux tiers de la division Gazan, échappât avec gloire à l'enveloppement dont il était menacé, l'affaire de Dürnstein était un beau succès pour Kutusow. Il est rare qu'on sache ainsi se faire lion dans les retraites, selon le mot de Bugeaud. De notre côté, les faits parlent assez en faveur des héros vaincus; nous avons déjà montré, chemin faisant, jusqu'où remontait la responsabilité de l'isolement de la division Gazan. Parmi les combattants du 11 novembre, le seul qui se soit montré au-dessous de sa tâche est le général Doctourow, dont la lenteur fit échouer le projet de Schmidt.

XX. — 11 NOVEMBRE. — RIVE DROITE DU DANUBE.

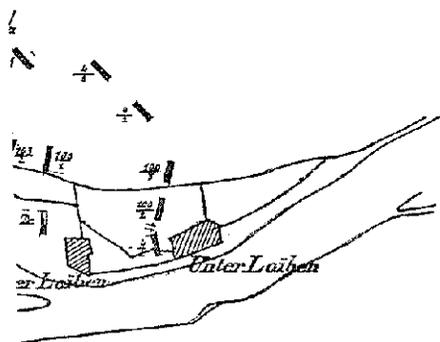
Tandis que l'on se massacrait sur la rive gauche du Danube, Napoléon, qui avait prévu le combat de Dürrenstein, était dans la plus grande inquiétude. Le bruit de la canonnade venait jusqu'à ses oreilles. Vers midi, il quitta Mœlk pour Saint-Pölten, d'où il envoya son chambellan Thiard aux renseignements à Mauern.

Parvenu à Saint-Pölten vers 3 heures, il fit expédier des ordres à Soult et à Murat. Il prescrivit à Soult de se rendre en personne à Mauern, et de se mettre en correspondance avec le maréchal Mortier qui, le matin, marchait sur Stein :

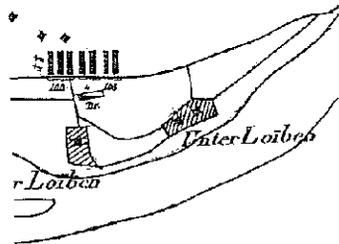
« Placez vos divisions en échelons où elles se trouvent, lui dit-il, de manière que, s'il se confirmait que les Russes prennent position à Stein et y attendent la 3^e (sic) armée, vous puissiez concentrer vos forces le long du Danube, pour vous servir des bateaux du maréchal Mortier pour passer sur la rive gauche. »

IN

FRANÇAISES

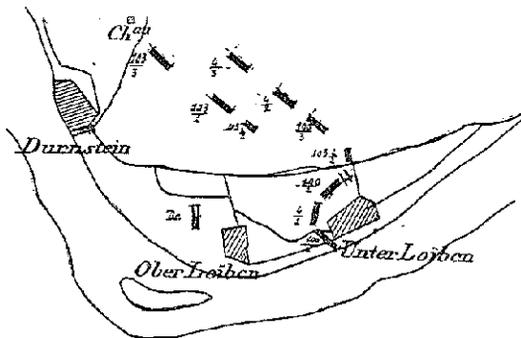


2 heures.

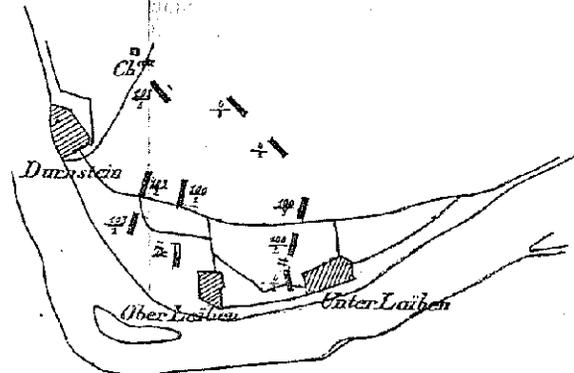


COMBAT DE DURNSTEIN

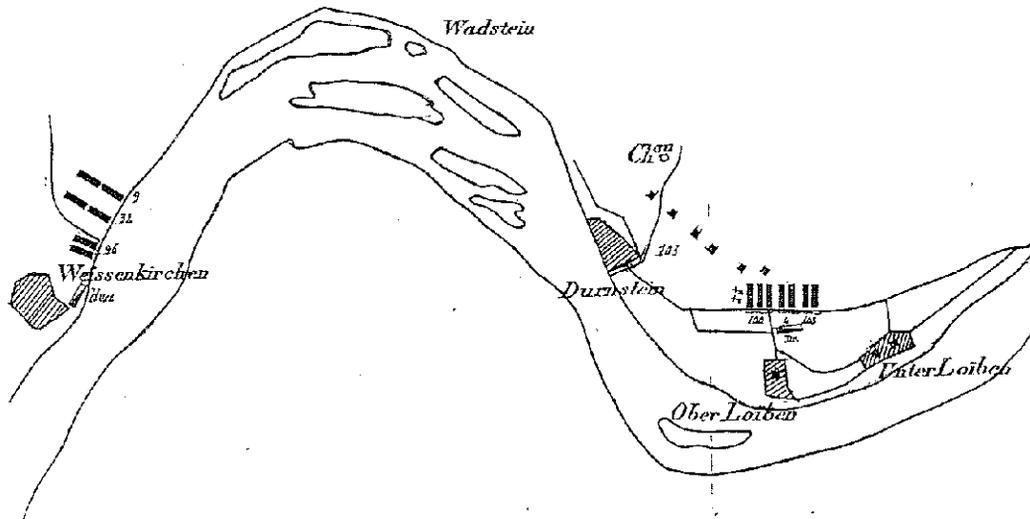
EMPLACEMENT DES TROUPES FRANÇAISES



10 heures.



2 heures.



5 heures.

Quant à Murat, Napoléon lui adresse des reproches très sévères : « Je ne puis pas approuver votre manière de marcher ; vous allez comme un étourdi et vous ne pesez pas les ordres que je vous fais donner. » (Napoléon n'imagine pas que ses lettres, d'ailleurs conçues en termes très vagues, qui avaient trop besoin d'être pesés et interprétés, ont mis quarante-huit heures à parvenir.)

« Les Russes, au lieu de couvrir Vienne, ont repassé le Danube à Krems. Cette circonstance extraordinaire aurait dû vous faire comprendre que vous ne pouviez agir sans de nouvelles instructions ; cela en valait sans doute bien la peine. » (Mais tout valait mieux que l'inaction, et pourquoi le général n'avait-il pas donné ses instructions en temps utile ? Dès le 6 il connaissait les intentions de Murat.)

« Sans savoir quels projets peut avoir l'ennemi, ni connaître quelles étaient mes volontés dans ce nouvel ordre de choses, vous allez enfourner mon armée sur Vienne. Vous avez cependant reçu l'ordre, que vous a transmis le maréchal Berthier, de suivre les Russes l'épée dans les reins. C'est une singulière manière de les poursuivre que de s'en éloigner à marches forcées. Ces ordres vous avaient même été donnés depuis que vous m'aviez rendu compte qu'ils se dirigeaient sur Krems. » (En vérité, Napoléon paraît oublier tout à fait que ses lettres ne parviennent pas instantanément à destination. Resté à 100 kilomètres de Murat, il raisonne comme si la transmission du compte rendu envoyé par celui-ci et de l'ordre consécutif avait été instantanée.)

« Envoyez des reconnaissances, occupez Stadt Tulln et d'autres points sur le Danube. Restez à Burkersdorf et le maréchal Davout à Modling jusqu'à nouveaux ordres.

« Il est probable que l'intention de l'ennemi est de couper les ponts du Danube à Vienne. . . . Voyez, dans les pourparlers avec les magistrats de Vienne, si l'on

pourrait convenir qu'on laissât subsister les ponts du Danube, et cela pour éloigner de la capitale les malheurs de la guerre. »

Cette brève indication, soigneusement relevée et suivie par Murat, va le conduire au coup de main extraordinaire du 13 novembre.

Cependant Thiard parvint vers 6 heures à Mautern. Il y trouva des cavaliers du 4^e corps, et en reçut un récit assez exact, mais incomplet, du combat dont ils avaient été spectateurs.

« On s'est battu toute la journée de l'autre côté du Danube, et avec beaucoup d'acharnement.

« D'après le rapport du colonel Franceschi, du 8^e hussards, la division Gazan est arrivée hier à Dürnstein. Ce matin, elle a rencontré les Russes entre Loiben et Stein. L'affaire a commencé sur-le-champ; trois fois le village de Loiben a été pris et repris. Enfin, vers le soir, les Russes ont attaqué en suivant le Danube, et une autre colonne, descendue des montagnes, s'est portée sur le coude que fait le fleuve et, à en croire les officiers du 100^e et du 4^e d'infanterie légère qui, étant blessés, se sont jetés dans une barque et se sont sauvés de Loiben, toute cette division serait cernée dans Loiben et séparée de la division Dupont. Mais je crois qu'il y a un peu d'effroi dans ce rapport; du reste, quand ils ont quitté le champ de bataille, l'affaire n'était pas encore terminée, et il est à penser que les divisions auront pu se réunir. Ces officiers ont dit que, dans le commencement de l'affaire, ils avaient pris beaucoup de monde, deux canons et un obusier. La division n'a point de pain et manque de cartouches. Toute l'armée russe bivouaque sur les hauteurs au delà du Danube; quoiqu'il soit nuit, ils tirent à chaque instant sur cette ville (Mautern).

« Ici est le 8^e de hussards; à Gottweig est le général Margaron avec le 11^e et le 26^e de chasseurs.

« J'ai cru qu'il était de mon devoir de rester ici pour

être à même d'apporter demain dans la journée quelques nouvelles à Votre Majesté; je remonterai le Danube et je tâcherai de passer, s'il est possible.

« Dans l'instant (6 h. 30) on vient me dire que le village de Loiben est en feu. Je me suis porté sur le rivage; il est tout en flammes. Je crois que les Russes auront tiré avec des obus pour en déloger les troupes de Votre Majesté, qui se seront fait jour sur Dürnstein. Les Russes font un tapage horrible. »

Le lendemain, vers 2 ou 3 heures de l'après-midi, les renseignements sur le sort de Mortier et de Gazan affluent de tous côtés. Thiard revient; puis Soult envoie un rapport de Franceschi, témoin à distance de toute l'action. Un autre rapport, exact dans sa concision, est adressé à l'Empereur par son aide de camp Lemarois :

« La division du général Gazan a couché avant-hier à Stein. L'ennemi, fort d'environ 25,000 à 30,000 hommes, l'a attaquée à 6 heures du matin et, vers les 4 heures, M. le maréchal Mortier était cerné de toutes parts. On s'est battu avec acharnement de part et d'autre et, à 6 heures du soir, M. le maréchal Mortier a percé à la tête de sa division et a repris la route de Linz. »

À 6 heures du soir, seconde lettre de Lemarois, datée de Saint-Lorantz, vis-à-vis Weissenkirchen : « Je rencontre un détachement du 100^e régiment d'infanterie. L'officier qui le commande m'apprend que la division du général Gazan a repassé le Danube à Spitz. »

Vers 3 heures, un aide de camp de Mortier était parvenu au grand quartier général, et avait fait un compte rendu complet de l'action. Napoléon chargea Berthier d'exprimer au Maréchal son extrême satisfaction pour la belle contenance et l'héroïque conduite des troupes, mais en lui répétant qu'il était « corps d'observation de la rive gauche », ce qui impliquait l'obligation de rester sur cette rive.

Or Mortier avait accordé à peine quelques heures de

repos à ses troupes et, dès 4 heures du matin, il avait commencé à les embarquer sur la flottille pour les ramener à la rive droite. La division batave restait seule à passer, quand la lettre du major général vint décider Mortier à reporter Dupont et Gazan sur la rive gauche.

Le 11 au soir, Oudinot cantonne en avant d'Hütteldorf, Suchet en arrière; Nansouty, d'Hautpoul et Walther sont dans le Wiener-Wald à Hadersdorf, Haeking et Saint-Veit; le 22^e chasseurs à Tulln et Klosterneubourg surveillant le Danube; le 16^e à Neudorf, Faucoumet à Alzgersdorf, Treilhard à Leopoldsdorf et Ebersdorf.

Les troupes de Soult sont échelonnées de Ried à Streithofen; la Garde à Saint-Pölten; Bernadotte entre Melk et Markersdorf.

Le 3^e corps séjourne dans ses positions de la veille; son avant-garde double toute la colonne pour s'établir à Dornau et Kannberg. Les dragons de Beaumont cantonnent à Lilienfeld.

Le 2^e corps reste à Leoben, et l'on a peu de renseignements sur lui pendant cette journée.

En résumé, la plus grande partie de l'armée est aux portes de Vienne, prête à franchir le Danube dès que le passage en sera surpris. Quant aux Russes, très ébranlés par le coûteux succès de Dürrenstein, ils ne pourront se remettre en mouvement avant un ou deux jours. Napoléon n'a donc pas perdu tout espoir de les arrêter encore.

Il est à peu près rassuré sur le sort de la division Gazan et, après avoir craint pendant toute une journée l'anéantissement complet du corps de Mortier, il se trouve heureux de s'en tirer à ce prix.

Cependant la manœuvre tentée contre Kutusow vient d'échouer, et c'est là un fait d'une importance capitale pour cette campagne. Kutusow avait habilement abandonné la route de Vienne pour celle de Krems et d'Ol-

mütz à l'instant voulu et, par le brillant retour offensif de Dürrenstein, il s'était dégagé de nos étreintes. Il était libre de rejoindre la 2^e armée russe, à laquelle on devait craindre de voir s'unir celles de la Prusse. De notre côté, à qui incombait cet échec? Certes, le maréchal Mortier, en tenant ses divisions réunies, aurait évité les pertes cruelles subies le 11 à Loiben; mais Dupont et Dumonceau avaient marché aussi vite que possible; la concentration n'aurait pu se faire qu'en retardant Gazan d'une ou deux journées de marche et, dans ce cas, on n'aurait eu aucun espoir d'arrêter les Russes. Il ne faut pas oublier que l'ardeur et le sacrifice de la division Gazan n'ont pas été inutiles: après une lutte aussi acharnée, des pertes aussi sensibles, et avec des colonnes dispersées dans la montagne, Kutusow ne pouvait repartir le 12; tout au plus put-il se remettre en marche le 13; c'est l'offensive audacieuse de Mortier sur Krems avec une seule division, et son héroïsme, qui permirent à Napoléon de tenter dans les journées suivantes la manœuvre d'Hollabrunn.

Murat, nous l'avons constaté à plusieurs reprises, aurait pu retarder la retraite des Russes et rendre possible l'intervention de Mortier avec deux ou trois divisions, s'il avait eu plus d'entente de la grande guerre; cependant il faut bien déclarer, à sa décharge, que son esprit offensif n'a disparu subitement que depuis les reproches reçus de l'Empereur après les belles affaires de Lambach et d'Armstetten. En dernière analyse, c'est à Napoléon lui-même, qui connaissait la valeur de ses lieutenants, qu'il faut faire remonter la responsabilité de cet échec. Son séjour à Linz a été pernicieux; les instructions données à Murat tantôt insuffisantes, tantôt de nature à refroidir le zèle de cet admirable cavalier. Enfin, les divisions Dupont et Dumonceau auraient pu se trouver moins en arrière, si l'on avait fait recueillir plus de renseignements sur les forces rassemblées en Bohême

et sur les débouchés de cette province, en face desquels il était inutile de garder si fortement notre ligne de retraite.

Lorsqu'on examine cette affaire de Dürrenstein, on ne veut y voir le plus souvent que les intérêts particuliers de la division Gazan et, à ce point de vue, on reproche à Napoléon d'avoir fait agir le corps de Mortier au delà du Danube, sans communications suffisantes entre les deux rives. L'opération était certainement contraire, en théorie, aux principes de la stratégie; mais, en pratique, elle paraît dûment justifiée, et nous ne pensons pas que Napoléon ait jamais regretté de l'avoir tentée. Il ne faut pas oublier que Kutusow était en retraite avec 33,000 hommes seulement, et que les trois divisions de Mortier risquaient peu d'être écrasées par cette petite armée. Enfin, lors même qu'elles étaient exposées à un échec (et on pouvait difficilement le prévoir plus grave qu'il ne l'a été), leur action offensive devait assurer le succès de la manœuvre générale projetée par l'Empereur.

Quoi qu'il en soit, la marche rapide de Murat sur Vienne et l'arrêt imposé à Kutusow par le combat de Dürrenstein offraient à Napoléon de nouvelles chances pour atteindre les Russes. Ce sera le but de ses opérations à partir du 12 novembre.

LA

GUERRE DE 1870-1871

L'ARMÉE DE CHALONS

QUATRIÈME PARTIE

Sedan (Suite).

CHAPITRE IX

Fin de la bataille sur le front du 7^e corps.

§ 3. — *Les charges de Floing.*

Après avoir traversé, du Nord au Sud, le bois de la Garenne, non sans quelque désordre (1), la division Margueritte s'était ralliée et reconstituée au Nord-Ouest de la cote 231. Vers midi, elle prit la formation suivante, face à l'Ouest. La 2^e brigade (de Bauffremont) (2) à droite,

(1) Voir *Revue d'Histoire*, n° 70, p. 163.

(2) Le colonel de Bauffremont, du 1^{er} hussards, avait pris le commandement de cette brigade.

REVUE D'HISTOIRE

RÉDIGÉE

à l'État-Major de l'Armée

(SECTION HISTORIQUE)

IX^e ANNÉE

VINGT-SIXIÈME VOLUME

Avril-Juin 1907

PARIS. — IMPRIMERIE R. CHAPELOT ET C^o, 2, RUE CHRISTINE.

PARIS

R. CHAPELOT ET C^o, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
30, Rue et Passage Dauphins, 30

1907

REVUE D'HISTOIRE

RÉDIGÉE A L'ÉTAT-MAJOR DE L'ARMÉE

(SECTION HISTORIQUE.)

N° 75

Mars

1907

SOMMAIRE

La campagne de 1794 à l'armée du Nord (à suivre).

La campagne de 1805 en Allemagne (à suivre).

*La guerre de 1870-1871. — L'armée de Châlons
(N° partie) (fin).*

Bulletin bibliographique.

Table analytique des matières.

LA

CAMPAGNE DE 1794

A

L'ARMÉE DU NORD

(17 Pluviôse-8 Messidor — An II)

CHAPITRE PREMIER ⁽¹⁾.

Le stationnement des divisions Souham et Moreau
avant la marche sur Courtrai.

a) *La division Souham.*

La période qui s'écoule entre la nomination de Piche-

(1) Ce chapitre et les suivants sont extraits de l'ouvrage de M. le

l'idée où l'on était de l'infériorité de l'ennemi et des craintes qu'il avait, l'instruction intensive donnée à la troupe, les escarmouches de chaque jour, enfin le concours dévoué de la nation, tout convergeait à rendre imminent le triomphe des armes françaises lorsqu'elles se porteraient en avant.

B.

LA

CAMPAGNE DE 1805 EN ALLEMAGNE

VI^e PARTIE

HOLLABRÜNN.

I

SITUATION GÉNÉRALE LE 14 NOVEMBRE.

L'affaire de Dürrenstein avait terminé d'une manière assez fâcheuse la première manœuvre tentée par Napoléon pour déborder Kutusow et le mettre hors de cause. Cependant le sacrifice de la division Gazan n'avait pas été inutile : en infligeant aux Russes des pertes sensibles et en les retenant à Krems, où ils seront encore le 13 novembre, le maréchal Mortier avait rendu possible de les devancer sur la route de Moravie, si l'on parvenait à passer le Danube près de Vienne sans perdre de temps.

Telle est la nouvelle manœuvre que l'Empereur va tenter. Murat et Lannes sont à Hütteldorf, aux portes mêmes de Vienne ; Soult pourrait s'être joint à eux, mais les ordres tardifs de Napoléon l'ont obligé à rester près

de Mautern avec une division (Saint-Hilaire), tandis que les deux autres sont dans le Wiener Wald. Cette demi-mesure, sans permettre à Soult de se rendre utile du côté de Mautern, ne le laisse plus étroitement uni à Murat, et son retard, comme naguère celui de Dupont et Dumonceau, empêchera de porter au moment critique des forces suffisantes sur la ligne de retraite des Russes. Le combat d'Hollabrünn, au lieu d'avoir des suites décisives, ne sera qu'une échauffourée sans conséquence.

Le corps de Bernadotte est cantonné entre Melk et Saint-Poelten. Il pourrait, lui aussi, en continuant sa marche sur Vienne, se rapprocher de Murat; mais on ne compte pas beaucoup sur la possibilité de franchir le Danube à Vienne, et Napoléon se propose, pour plus de sûreté, de faire passer le fleuve au 1^{er} corps au moyen de la flottille, entre Melk et Mautern. Il aurait ainsi autour de Krems les corps de Mortier et de Bernadotte, avec la division de dragons de Klein, qui opère du côté de Zwettel, sur les confins de la Bohême.

Davout et les dragons de Beaumont franchissent la forêt de Vienne entre Lilienfeld et Altenmarkt; il leur faut trois marches pour rejoindre Murat; c'est donc le 14 novembre seulement que celui-ci disposerait de trois corps d'armée et de toute la cavalerie.

Marmont à Leoben, et Ney à Innsbrück, sont pour l'instant en dehors du système principal d'opérations. Marmont surveille les routes par lesquelles pourrait intervenir l'archiduc Charles, et couvre Vienne à une distance de sept marches.

Augereau approche du Vorarlberg, occupé par Jellachich, qui sera bientôt cerné et réduit à capituler.

En Italie, Masséna et l'archiduc Charles sont de part et d'autre du Tagliamento, mais les dernières nouvelles reçues par Napoléon lui ont fait connaître seulement l'arrivée de Masséna à Vicence.

Ainsi, du côté des Alpes et de l'Italie, les événements

se déroulent selon les désirs de l'Empereur, et c'est toujours vers le Nord que la situation est menaçante. L'attitude de la Prusse, malgré ses protestations de neutralité, est de plus en plus hostile.

Napoléon a jugé nécessaire de prendre quelques mesures en conséquence. Mais il n'a pas fait de grands rassemblements le long du Rhin ou en Bavière; surtout il n'a pas retiré un seul homme de la Grande Armée. Il s'est borné à protéger le territoire français par un décret. Il a prescrit, le 8 novembre, tous les détails d'organisation d'une armée de réserve, dite *du Nord*, qui n'existe guère que sur le papier. Ce décret ne paraît pas avoir d'autre but, et en tout cas ne peut avoir d'autre résultat que de rassurer la population française et d'en imposer à l'ennemi. Les ressources en hommes disponibles sur le territoire français sont absolument insignifiantes. Le peu de troupes laissées après le départ de la Grande Armée est destiné à la défense des côtes.

Napoléon a donné des instructions à Berthier, le 26 août, pour organiser la défense de Boulogne et des camps voisins, et les ordres, expédiés en conséquence le 27, ont confié au général Carré-Saint-Cyr le commandement dans cette partie. Il a sous ses ordres Gilly-Vieux à Vimereux, Rey à Boulogne, et Martillière à Etaples, avec 23 bataillons. Le général Tariel commande l'artillerie des côtes, servie par 300 canonniers de la marine, six compagnies d'artillerie à pied et une à cheval.

Le 1^{er} septembre, le maréchal Brune a été nommé général en chef de l'armée de Boulogne; le décret du 19 septembre a spécifié que son commandement s'étend de la Somme jusqu'à l'Escaut et comprend les départements de la Somme, du Pas-de-Calais, du Nord et de la Lys.

D'après une situation du 23 octobre, le corps du maréchal Brune compte à peu près 20,000 hommes. Il y a en outre 2,000 hommes dans les garnisons de la 16^e division

militaire ; sur ce total de 22,000 hommes, il y a environ 19,000 présents sous les armes.

Dès que le décret du 8 vendémiaire (30 septembre) a posé les principes de l'organisation des gardes nationales, Brune a donné les instructions suivantes pour les départements de son ressort : il sera constitué une division de 6,000 gardes nationaux d'élite à Saint-Omer, dont 1,200 de la Somme, 1,600 du Pas-de-Calais, 2,600 du Nord, 600 de la Lys.

Chaque légion fournira 100 grenadiers et 100 chasseurs. Mais pour ne pas réunir inutilement des hommes sans armes et sans équipement, la convocation est fixée pour le 29 janvier 1806 (Pas-de-Calais), le 1^{er}, le 2 et le 3 février (Lys, Nord et Somme). Cette organisation de la garde nationale ne produira donc pas son effet avant la fin de la guerre.

Aux 20,000 hommes destinés avec Brune à la défense immédiate du Pas-de-Calais, Napoléon a joint différents corps ou camps volants chargés de se porter aux points menacés par les Anglais.

Le 14 septembre, l'Empereur a ordonné que les troupes embarquées sur l'escadre de Brest reviendraient à terre pour occuper Rennes, Lorient, Belle-Isle, Saint-Brieuc ; leurs 16 compagnies de grenadiers portées au complet de 100 hommes, forment un *corps de grenadiers d'observation* sous le commandement du général Girardon, avec 1 compagnie d'artillerie.

Le 19 septembre, il a été créé à Rennes un *camp volant*, commandé par le général Boyer. Il y est attaché une division de cavalerie légère et une d'artillerie légère attelée.

Un autre camp volant a été créé sous les ordres du général Gouvion, et doit se former d'abord à la Ville-Napoléon (La Roche-sur-Yon) puis à Poitiers. En exécution de ces ordres, il y a 1,400 hommes à Poitiers, et 6,000 à Rennes.

Il reste dans les divisions militaires de l'intérieur environ 33,000 hommes, pour la plupart vétérans, canonniers gardes-côtes, réserves départementales, etc.

En comparaison de ces chiffres, les forces disponibles dans la région du Rhin se réduisent à peu de chose : 23,000 hommes environ, de Besançon à Anvers, en y comprenant les garnisons de Metz, de Luxembourg, de Bruxelles, etc. (1).

Il y a en Batavie 9,000 hommes, dont 2,500 Français, avec le général Michaud, sous le commandement supérieur de Louis Bonaparte.

Il est vrai que, dès le 14 septembre, l'Empereur avait ordonné la formation de deux corps d'armée de réserve, l'un à Mayence sous le maréchal Lefebvre, l'autre à Strasbourg sous le maréchal Kellermann. Le premier devait comprendre une vingtaine de bataillons, et le second quatorze. Mais il n'entraît guère dans leur composition que les 3^{es} et 4^{es} bataillons des régiments qui servaient à la Grande Armée : ceux des 3^e et 6^e corps à Mayence, ceux des 4^e et 5^e corps à Strasbourg. Or, à peine l'armée était-elle en mouvement, que l'Empereur avait ordonné de faire rejoindre tous les hommes disponibles de ces 3^{es} et 4^{es} bataillons. Il ne resta bientôt plus que les cadres mêmes des dépôts, composés de grades incapables de faire campagne. Napoléon comptait sur l'appel des 13,000 conscrits restant à lever, pour renforcer

(1) 3 ^e division militaire (Metz).....	2,077
4 ^e — (Nancy).....	400
5 ^e — (Strasbourg).....	9,226
6 ^e — (Besançon).....	1,181
24 ^e — (Bruxelles).....	1,401
25 ^e — (Liège).....	308
26 ^e — (Mayence).....	1,109
Corps de réserve.....	7,800
TOTAL.....	23,002

ces bataillons ; mais la campagne d'Austerlitz sera terminée avant que tous ces conscrits soient en état de servir (1).

On eut recours, bientôt, à la garde nationale, qui devait fournir en Alsace 6,000 à 7,000 hommes.

Le décret du 19 septembre a spécifié que « tous les corps destinés à faire partie des corps d'armée de réserve seront portés au grand complet de guerre, moyennant l'appel de la réserve » ; mais ce sont là des paroles vides de sens, propres seulement à frapper l'esprit du lecteur. En revanche, Napoléon avait grand soin de tenir secrète la composition des corps de réserve.

Une note du 20 septembre joint au corps de Kellermann les 3^{es} bataillons du 7^e corps, et à celui de Lefebvre les 3^{es} bataillons du 1^{er} corps.

Dès que les corps de réserve sont constitués, les plaintes des deux maréchaux ne cessent pas. Ils ont pris leur mission au sérieux, veulent retenir les détachements destinés à l'armée, réclament des instructeurs.

Le 6 novembre, Lefebvre écrit à l'Empereur qu'il est inquiet des mouvements faits par les Prussiens dans le Hanovre. Il retient les troupes venues de Hollande et destinées à Marmont. Il s'attend à être attaqué, et fera de son mieux pour résister de concert avec Kellermann. Le 7, il se plaint au ministre Dejean de ce que tout lui manque. Il ne peut pas habiller les conscrits, et les places ne sont pas approvisionnées.

L'Empereur avait ordonné, le 13 septembre, de mettre toutes les places en état de défense, et il avait précisé les approvisionnements à constituer dans celles de première ligne : deux mois de vivres pour Huningue et la citadelle de Strasbourg ; un mois pour Landau,

(1) Quant à la conscription de l'an XIV, elle ne sera prête que le 1^{er} nivôse (note du 20 septembre).

Schelestadt, Neuf-Brisach, Belfort, la citadelle de Besançon et Fort-Barraux ; mais on avait eu tant à faire pour mettre sur pied la Grande Armée, que cet ordre s'exécute très tardivement.

Lefebvre a écrit, le 2 octobre, que Luxembourg est dénué de tout. On voudrait mettre cette place en état de défense, ainsi que Lougwy, Thionville, Sarrelouis, Biche et Metz, mais on manque d'hommes et d'argent pour l'exécution des travaux. Seules, les places du Haut-Rhin sont en bon état.

Dès sa prise de commandement (3 octobre), Kellermann a organisé la garde nationale dans les départements d'Alsace. Il en a formé 9 cohortes de 1,000 hommes, dont 4 dans le Haut-Rhin (Colmar, Neuf-Brisach, Huningue et Belfort) et 5 dans le Bas-Rhin (2 à Strasbourg, 1 à Saverne, à Schelestadt, et à Landau). Il en organisera progressivement 11 autres pour atteindre le chiffre de 20,000 hommes ordonné par l'Empereur. Ces gardes nationales montrent beaucoup de zèle, et font un bon service ; seules, les formalités administratives occasionnent des retards.

Il n'en est pas de même dans les départements placés sous les ordres de Lefebvre ; ce maréchal écrit, le 5 novembre, que la garde nationale est nulle, et que les habitants montrent le plus mauvais esprit, chose toute naturelle, puisqu'ils ne sont pas Français.

Le décret du 17 brumaire (8 novembre) ordonne la formation d'une armée du Nord, sous le commandement en chef de Louis Bonaparte. Cette armée comprendra 6 divisions, dont 2 en Batavie, 2 à Anvers, 1 à Juliers, 1 à Strasbourg. Les deux dernières doivent être constituées au moyen des troupes des deux corps d'armée de réserve ; les deux divisions de Batavie au moyen des troupes du général Michaud, et enfin les divisions d'Anvers au moyen de divers corps de troupe qui tiennent garnison dans le Nord et le Centre de la France. Chaque division

aura 8 pièces de canon ; il y aura une réserve de 6 pièces pour chaque groupe de deux divisions.

Si l'on recherche qu'elle peut être la force de cette armée du Nord, si pompeusement organisée, on trouve que les divisions d'Anvers auront seules un effectif respectable, mais qu'elles ne peuvent être réunies avant trois semaines. Elles doivent comprendre le corps de grenadiers de Rennes, et 8 régiments, dont 1 seul est à Anvers, 4 à Boulogne et 3 à Paris. Elles compteront ensemble 13,500 hommes et seront commandées par le général Collaud.

Les deux divisions de Batavie compteront ensemble 6,000 hommes.

Quant à celles de Juliers et de Strasbourg, elles sont évaluées théoriquement à 5,500 et 6,000 hommes ; mais elles ne peuvent pas mobiliser la moitié de ce nombre.

En résumé, l'armée du Nord pourra compter en tout environ 25,000 hommes, dispersés de Strasbourg à Utrecht. Mais il n'y a pas plus de cinq ans qu'une armée de réserve, organisée par Bonaparte, et que tout le monde jugeait insignifiante, est allée vaincre à Marengo. Qui oserait, en 1805, affirmer que l'armée de réserve est un leurre ? Le seul décret du 8 novembre 1805 doit donner à réfléchir aux ennemis encore hésitants (1), et procurer à Napoléon toute liberté d'action pour achever sa campagne contre Kutusow.

(1) L'ambassadeur de Prusse à Paris a écrit, le 14 octobre, qu'on faisait en France une levée de 80,000 hommes, et que les armées de réserve, ainsi que la garde nationale, s'organisent avec la plus grande ponctualité et la plus grande promptitude. — État-Major allemand : *Kriegsgesch. Einzels.*, t. 1, p. 22.

II

12 NOVEMBRE. — MURAT AUX PORTES DE VIENNE.

Le 11 novembre, le corps de cavalerie s'était mis en marche vers 7 heures du matin, suivant de très près le régiment de cavalerie autrichienne qui formait l'arrière-garde de Kienmayer. A Burkersdorf, Murat reçut une députation des États d'Autriche, en présence du général Gardane. Il exigea que les troupes autrichiennes fissent leur retraite au delà des ponts, et commença les pourparlers qui devaient aboutir, le 13 novembre, à la surprise des ponts. Dans la soirée, les deux divisions du 5^e corps bivouaquent en avant et en arrière d'Hütteldorf ; Nansouty à Hadersdorf, d'Hautpoul à Hacking, Walther à Saint-Veit. Murat fait occuper Tulln et Klosterneuburg par Milhand, avec le 22^e chasseurs ; Atzgersdorf et Ebersdorf par la brigade Treillard.

De son côté, l'Empereur, inquiet du sort de la division Guzan, avait porté des troupes vers Mautern et fait établir des postes de correspondance entre cette ville et Saint-Pelten.

Le 12, entre 3 et 4 heures du matin, il écrit à Bernadotte, à Soult, à Saint-Hilaire et à Bessières : les postes de correspondance seront fournis, moitié par la Garde, moitié par la cavalerie du 4^e corps, la liaison se faisant à Abtsdorf. La division Saint-Hilaire sera dirigée sur Mautern, d'où elle se portera partout où sa présence sera nécessaire.

Bernadotte et Soult, qui sont, l'un à Melk, l'autre à Mautern, feront patrouiller le long du Danube et même sur l'autre rive, si possible ; ils s'efforcèrent de recueillir et d'envoyer des renseignements sur le sort de Mortier, feront requérir tous les bateaux qu'ils trouveront.

A 6 heures du soir, ayant appris que les Russes sont

encore à Krems, Napoléon fait écrire à Murat qu'il s'agit maintenant de couper la retraite à Kutusow en passant par Vienne ou, du moins, par Klosterneuburg. Il lui ordonne d'entrer dans Vienne le 13, à 10 heures du matin, et d'essayer d'y surprendre le pont s'il n'est pas rompu.

Expédition de Baraguey d'Hilliers en Bohême.



Il prescrit en même temps à Bernadotte de se tenir prêt à passer le Danube entre Melk et Mautern : « Il est possible que vous receviez d'un moment à l'autre l'ordre de passer, tandis qu'un autre corps d'armée traverserait le Danube près de Vienne. L'un et l'autre corps d'armée

marchant pour attaquer les Russes et couper leur retraite, ce serait le seul moyen de faire tourner à notre avantage la mauvaise échouffourée qui a eu lieu. »

Rassuré enfin sur le sort de Mortier, Napoléon lui rappelle qu'il est « le corps d'observation de la rive gauche », ce qui implique l'obligation de retourner au delà du Danube. Ce troisième passage commence dans la nuit du 12 au 13; Dupont et Gazan étaient alors à Ober-Arnsdorf, et Dumonceau était probablement resté à Spitz, sur la rive gauche.

La division Klein, qui apprend dans la journée la défaite de Gazan, grossie par la rumeur publique, bat en retraite de Zwettel sur Linz; elle s'arrête pendant quatre heures, au milieu de la nuit, et se remet en marche le 13, avant le jour.

Le 1^{er} corps reste cantonné autour de Melk.

Le 4^e corps a sa 1^{re} division (Saint-Hilaire) à Furth, près de Mautern; les deux autres sont près de Sieghardskirchen.

Murat fait quelques changements dans la position de sa cavalerie : Le 16^e chasseurs rejoint le 22^e à Klosterneuburg; la brigade de dragons Sébastiani occupe Tulln; Fauconnet s'établit entre Ebersdorf et Laxenburg.

L'avant-garde de Davout occupe Mœdling et entre en liaison avec la cavalerie. Le reste du corps d'armée est échelonné sur la route en arrière jusqu'à Altenmarkt, avec les dragons de Beaumont.

Le 2^e corps est toujours à Leoben, où il attend son artillerie, qui éprouve les plus grandes difficultés à la traversée des montagnes. Marmont a envoyé des reconnaissances à 7 lieues de Brück et de Leoben; elles signalent, d'après les rapports des habitants, le passage d'une colonne ennemie à Judenburg. Marmont croit qu'il s'agit de l'archiduc Charles, et il se propose de l'attendre au nœud de routes de Trafayach.

A l'autre extrémité du théâtre d'opérations, Baraguey

d'Hilliers continue son expédition en Bohême. Il avait formé le 16 un petit détachement monté, avec 20 officiers de sa division et 20 dragons montés, qui atteignit à Bischofssteinitz un parti de 150 uhlans, les chargea et lui fit quelques prisonniers. Le même jour, le bataillon d'avant-garde était venu s'établir à Stankau.

Le 11 novembre, l'adjudant-commandant Dembowski poursuit l'ennemi sur la route de Pilsen et s'établit à Klattau avec un bataillon, observant la direction de Budweis. Les Autrichiens, inquiets de cette offensive, se concentrent à Choteschau. Après quelques escarmouches, Baraguey d'Hilliers, ne jugeant pas à propos de s'engager plus avant, se concentre autour de Klattau ; il évacue ou détruit les magasins ennemis. Sa mission, d'ailleurs, est complètement remplie, et le 14, il reprendra la route de Cham. Il y laissera 2 bataillons et rentrera le 17 à Straubing, où il trouvera l'ordre de se porter sur Vienne.

III

13 NOVEMBRE. — LA SURPRISE DES PONTS DE VIENNE.

Dans la journée du 13, Murat surprend les ponts de Vienne ; les dragons de Walther et les hussards de Treillard atteignent Korneuburg, et envoient des reconnaissances sur Stokerau. Les grenadiers Oudinot bivouaquent à Korneuburg, Suchet à Langenzendorf, Nansouty à Strebersdorf, Sébastiani et Milhaud sont rappelés de Tulln et Klosterneuburg, et poussent jusqu'à Jedelsee et Spitz. Les cuirassiers d'Hautpoul sont casernés dans Vienne avec quelques bataillons de la division Suchet.

Les troupes les plus voisines sont celles de Fauconnet, qui gardent Vienne au Sud-Est, celles de Légrand et Vandamme, bivouaquées entre Schönbrunn et Hütteldorf. La cavalerie du 4^e corps a reçu l'ordre de rejoind-

re, et se rapproche. La division Saint-Hilaire et le 8^e hussards, rappelés également, bivouaquent à Herzogenburg.

Les dragons de Beaumont arrivent entre Kalksburg et Vosendorf, à 3 lieues de Vienne, et poussent une brigade (Boyer) jusqu'à Fischament, sur la route de Presbourg. Le 3^e corps est largement cantonné depuis Bertholdsdorf jusqu'à Solenau, et le long de la route d'Altenmarkt, entre Fahrafeld et Schenau.

Dès qu'il apprend le passage du Danube, Napoléon porte son quartier général à Burkersdorf.

Le 2^e corps est toujours à Brück, Leoben et Eisenerz, son artillerie n'ayant pas achevé de franchir les montagnes ; mais Marmont se propose d'entreprendre de grandes opérations, et de pousser une pointe vers Grätz.

Attribuant trop de valeur aux dires des habitants, il croit que l'archiduc Charles est parti d'Italie avec 15,000 hommes pour le Tyrol, qu'il y a rallié une force équivalente ; puis, ne pouvant arriver à temps à Saint-Pölten, se dirige vers la Hongrie par Judenburg, Klagenfurt et Marburg. Il le suppose dans les environs de Neumarkt, et veut l'attaquer. Il partira donc le 14 de Leoben pour Grätz, d'où il pense continuer sur Marburg.

Marmont ne manque, en cette circonstance, ni d'activité ni d'audace ; il croit se lancer avec 12,000 hommes à la poursuite d'une armée ; seulement, sur des renseignements vagues, incertains, il quitte la position fixée par l'Empereur, et découvre entièrement Vienne sur la route d'Italie.

Du côté de Krems, Napoléon compte pousser les corps de Mortier et de Bernadotte sur les derrières de l'armée russe :

« M. le maréchal Bernadotte passera sur la rive gauche du Danube, s'emparera de Stein et de Krems, et suivra l'armée russe pour lui faire tout le mal qui sera possible, entamer son arrière-garde. . . . L'ennemi ne

peut prendre que trois partis : 1° se rendre en Bohême ; 2° ou en Moravie ; 3° se concentrer à Krems. Ce dernier parti paraît si absurde, que l'on a voulu en parler, uniquement que pour présenter tout ce qui est possible..... Mais, si des considérations inconnues le portaient à attendre encore quelques jours dans la position de Stein ou de Krems, il faudrait se contenter de prendre vis-à-vis de lui une position sur la rive gauche, du côté de Spitz, et faire placer sur la rive droite du canon à Mautern ; avoir des postes de cavalerie le long du Danube jusqu'à Vienne, et attendre que le prince Murat eût passé le Danube et se trouvât à hauteur et à même d'attaquer de son côté.

« Si l'ennemi se rend en Moravie, il est probable qu'il sera débordé, ou au moins attaqué en flanc par le prince Murat. L'intention de l'Empereur est que M. le maréchal Bernadotte le poursuive et lui fasse le plus de mal possible..... Si l'ennemi se rend en Bohême, M. le maréchal Bernadotte le poursuivra..... Je prévient M. le maréchal Bernadotte que je donne l'ordre au maréchal Mortier de reformer ses trois divisions et de servir de réserve à son corps d'armée ; en conséquence, il occupera Stein et Krems pendant le temps que le maréchal Bernadotte, avec son armée, poussera en avant. »

Le même jour, M. de Lostange reçoit l'ordre de se tenir avec sa flottille à la disposition de Bernadotte pour le passage du Danube et pour la construction d'un pont de bateaux. Le général Saint-Hilaire a, pendant son séjour à Mautern, rassemblé assez de barques pour faire passer 300 hommes à la fois.

Afin de stimuler le zèle de Bernadotte, Berthier lui écrit encore dans la soirée : « Nous avons surpris le pont de Vienne..... Tout le corps d'armée du maréchal Lannes est passé..... Demain, à la pointe du jour, on marchera sur les Russes ; faites de votre côté ce que votre zèle et votre prudence vous suggéreront pour leur

faire le plus de mal possible. » Malheureusement, chez Bernadotte, la prudence l'emportait sur le zèle.

Les troupes de Mortier sont presque entièrement repassées sur la rive gauche du Danube. Elles occupent Stein, d'où le maréchal écrit à l'Empereur que les Russes ont évacué Krems pour prendre la route de Moravie, mais sont encore à proximité. Leur quartier général est à Zöhing. Une seconde colonne passe par Sitzendorf.

Saint-Hilaire confirme cette nouvelle ; il a détaché à Krems une compagnie de carabiniers.

La retraite des Russes vers la Moravie est donc certaine, et il n'y a plus à tenir compte des deux autres hypothèses envisagées par l'Empereur.

IV

JOURNÉE DU 14 NOVEMBRE.

Si la retraite de Kutusow par Krems a fait échouer le projet formé par Napoléon d'écraser les Russes avant le passage du Danube, la surprise des ponts de Vienne permet de tenter une nouvelle manœuvre, en devançant les Russes à Hollabrunn, sur la route de Krems à Olmütz ; mais il faut les gagner de vitesse.

Le 14, l'Empereur presse la marche de Murat. Il lui fait expédier par Berthier l'ordre suivant : « L'intention de l'Empereur est qu'avec la cavalerie à vos ordres, le corps du maréchal Lannes avec sa cavalerie, avec deux divisions du maréchal Soult et sa cavalerie, vous vous mettiez à la poursuite de l'armée russe qui a évacué hier Krems. Le maréchal Mortier, ainsi que le maréchal Bernadotte, doivent avoir passé le Danube à Stein et suivi les Russes. Vous aurez soin de manœuvrer avec prudence et de donner souvent de vos nouvelles à l'Empereur. »

Napoléon écrit lui-même à Murat, pour mieux exprimer ses intentions : « Il paraît que l'ennemi se dirige sur Znaym. Il est probable que son quartier général sera tout au plus aujourd'hui à Meissau. Si la seconde colonne a, comme il paraît, longé le Danube, vous ne devez pas être loin d'en être venus aux mains. »

Il lui répète, dans la soirée, pour lui donner plus d'assurance : « D'après ce que m'écrit le maréchal Lannes, à 2 heures après-midi, combiné avec le rapport de Mortier d'hier, il paraissait que l'ennemi ne peut s'échapper. »

Mais les renseignements recueillis par Lannes et Murat ne sont pas aussi favorables que ceux de l'Empereur : « D'après tous les renseignements que je me suis procurés, dit Lannes, il paraît que la colonne russe que nous avons déjà vue, et forte d'environ 30,000 hommes, est placée derrière la rivière de Kamp, à Hadersdorf, et que son avant-garde occupe Kamp. Une seconde colonne, également forte de 30,000 hommes, vient de joindre la première, d'après ce qu'on m'assure, et à Znaym. Ces deux corps d'armée réunis en formeraient un de 60,000 hommes. »

« D'après tous les renseignements, écrit Murat de son côté, les Russes se retirent sur Znaym ; je les crois ce soir à Ober-Hollabrünn. Je viens d'envoyer un officier d'état-major à Krems et j'écris au maréchal Bernadotte pour l'informer de ma marche sur l'ennemi. Je l'invite à me faire connaître les mouvements qu'il compte faire de son côté. Je prendrai donc la route d'Ober-Hollabrünn. Si l'estafette que j'ai envoyée dans cette ville confirme les rapports que j'ai déjà, c'est le plus sûr et le plus prompt moyen de tomber sur l'ennemi et d'empêcher sa jonction avec les renforts qui l'attendent sur Olmütz. . . . Ici, tout le monde prétend que les Russes ont déjà reçu un renfort ; on a vu des Cosaques : ils n'en avaient pas ; aujourd'hui 400 environ vinrent reconnaître

le village de Gollersdorf et 50 celui de Ober-Mallebern. »

La réponse de l'Empereur à Lannes met les choses au point : « Je n'ajoute pas foi aux renseignements que vous avez sur les Russes. Hier, à 10 heures du matin, ils ont évacué Krems et Stein ; les maréchaux Mortier et Bernadotte étaient à leur poursuite. Vous avez vu, par les renseignements du maréchal Mortier que j'ai envoyés au prince Murat, qu'ils marchaient en effet sur deux colonnes. Ils ont l'art de se faire croire nombreux ; mais soyez assuré qu'ils ne sont pas en tout plus de 30,000 hommes. S'il est arrivé à Znaym une colonne russe, c'est une colonne de 6,000 hommes, qui était attendue depuis longtemps (1). »

Cette correspondance, échangée dans la journée du 14 novembre, prouve que le soir, Murat et Lannes durent être éclairés sur la force et la position de l'ennemi, et prirent en conséquence la résolution de marcher sur Hollabrünn ; mais, dans la matinée, ils n'étaient pas encore fixés, et ne savaient s'il fallait attaquer du côté de Weikersdorf et Krems ou suivre la route d'Hollabrünn et Znaym. Aussi les troupes n'ont-elles pas fait ce jour-là une grande marche, et se sont-elles arrêtées en arrière de la bifurcation de Stokerau. Les dragons de Walther et les hussards du 5^e corps se sont portés vers Gollersdorf d'une part, et Weikersdorf, de l'autre, et ont envoyé des reconnaissances vers Kirchberg. Les divisions Oudinot et Suchet bivouaquent à Stokerau, flanquées par Nansouty et d'Hautpoul. Les divisions Legrand et Vandamme suivent de près, à Spillern et Korneuburg. Murat dispose là de 40,000 cavaliers et 35,000 fantassins ; s'il avait osé s'avancer sur la route de Znaym, il pouvait

(1) Il s'agit en effet de la 6^e colonne de l'armée de Kutusow, et non pas du corps de Buxhewden.

porter sa tête de colonne au delà de Sierndorf, Vandamme à Stokerau, et, le 13, il aurait eu ses forces à Hollabrünn en état de livrer bataille.

S'il a laissé passer, le 13 novembre, les troupes autrichiennes avec lesquelles il avait conclu une sorte de convention à la tête des ponts de Vienne, il n'estime pas que cette suspension d'armes soit indéfiniment valable. « Nous avons ici deux bataillons autrichiens, écrit-il à Napoléon ; le major, tout en maudissant les Russes et son gouvernement, demande à marcher avec nous. Il promet de se bien battre.

« Un autre détachement de 12 hussards de Veczey m'en a dit autant. . . . Sire, c'est véritablement une chose extraordinaire ; Votre Majesté en serait Elle-même étonnée : les officiers autrichiens ne se cachent plus, ils désirent que l'empereur Napoléon les commande. »

La brigade Milhaud avait été dirigée seule sur Nicolsbourg, par Wolkersdorf. Arrêté à Eibesbrünn, Milhaud se trouve en présence de tout le corps de Kienmayer campé à Wolkersdorf. Il sollicite le secours de la division Vandamme, qui est à Korneuburg, non loin de lui : « Nous avons fait 7 prisonniers de cavalerie autrichienne, 300 fantassins venant de Linz, bien armés, et 100 canonniers autrichiens. Nous avons pris un parc d'artillerie on de 22 pièces de canon. . . . Avec de l'infanterie, on pourrait ce soir enlever à la prochaine poste 4,000 hommes d'infanterie, le prince Meylov, le général Kienmayer et 3 régiments de cavalerie. »

Malheureusement cette lettre arrive trop tard pour que le 4^e corps puisse seconder Milhaud, et il lui faut se borner à observer les Autrichiens.

A sa droite se trouve la brigade Fauconnet qui, ayant fait place sur l'autre rive du Danube aux troupes de Friant, prend position à Leopoldsdorf, à mi-chemin

de Presbourg par la rive gauche. A 4 heures du soir, la division Caffarelli, du 3^e corps, traverse Vienne et le Danube ; elle va bivouaquer à Stammersdorf avec ordre de soutenir Milhaud le cas échéant. Elle détache un régiment à Hirschstetten pour garder la route de Presbourg ; un parti de 100 chevaux pousse jusqu'à Marchegg. La division Friant cantonne autour de Schwœchat, à l'Est de Vienne, et la cavalerie du 3^e corps s'établit non loin de là, à Fischament, poussant des partis sur la route de Presbourg. Gudin reste dans ses cantonnements du 13.

Le grand quartier général est venu à Schöbrünn avec la Garde. La division Saint-Hilaire arrive le soir vers Sieghardskirchen et Ried.

Napoléon maintient à Bernadotte et Mortier l'ordre de marcher sur Hollabrünn ; cependant il prescrit de renvoyer les Bataves (division Dumonceau) et les Bavares à Saint-Pelten dès qu'ils ne paraîtront plus indispensables à la poursuite de l'armée russe. Son intention est aussi de rappeler Gazan et Dupont, dont les troupes ont beaucoup souffert, dès qu'elles ne seront plus utiles pour la poursuite des Russes et « la présente opération ».

Bien que le corps de Mortier soit entièrement sur la rive gauche du Danube, il ne semble pas que Bernadotte s'empresse de commencer le passage. Ses divisions sont échelonnées entre Arnsdorf et Moelk.

La division Klein est revenue à Schwertberg et Mauthausen, non loin du Danube. « A 10 heures du soir, le général Klein a reçu avis de M. le maréchal Mortier que les ennemis avaient évacué Stein et Krems, se retiraient sur la Moravie et qu'il allait se mettre à leur poursuite. Il invitait le général Klein à en faire autant. Des ordres furent donnés de suite pour marcher le lendemain sur Zwettel (1). »

(1) Journal de la 1^{re} division de dragons.

L'aide de camp Lebrun, envoyé par l'Empereur au maréchal Mortier, rapporte les derniers renseignements sur le combat de Dinnstein.

Sur la route d'Italie, la situation s'est peu modifiée. Marmont a exécuté sa marche sur Grätz, comme il en avait exprimé l'intention la veille. Il a encore quelques troupes à Brück et Leoben, mais le gros est déjà aux environs de Pegau. Le 92^e, laissé à Leoben, doit se retirer sur Brück s'il est attaqué par des forces supérieures.

Par une lettre du 13, Napoléon avait dit à Marmont : « Si le prince Charles venait effectivement par Judenburg, il y a dans la vallée de la Mur deux ou trois ponts qui, brûlés à propos et défendus par quelques postes, occasionneraient deux ou trois jours de retard à ce Prince, et vous donneraient le temps de réunir vos troupes pour marcher à sa rencontre avec précaution, avantage, et me mettre à même de vous envoyer des secours..... Envoyez un parti sur Grätz, tant pour avoir des nouvelles que pour en tirer des vivres..... Maintenez-vous maître des hauteurs qui séparent Brück de Vienne. Il serait bien utile que cette route fût libre pour nos courriers..... Si je me résous à vous laisser longtemps dans votre position, je vous enverrai la division batave. Toutes les nouvelles qu'on débite sur l'armée d'Italie, je les crois fausses. Le fait est que le 8 brumaire (30 octobre) le quartier général du maréchal Masséna était à Vienne. »

Toutes ces indications devaient faire comprendre à Marmont que sa place était à Leoben et non à Grätz, encore moins à Marburg. Au reçu de la lettre écrite par ce général le 13, et annonçant son mouvement vers la Styrie, Napoléon se hâta de lui envoyer l'ordre très précis de n'en rien faire.

« Le prince Charles était le 1^{er} novembre à Caldiero ; on n'avait point encore de nouvelles en Italie qu'il y eût

eu un détachement fait depuis peu de jours. Il serait possible que les troupes que vous avez devant vous fussent 12,000 hommes détachés depuis bien du temps sur Salzbourg, et qui depuis l'auraient été sur Leoben. Toutefois la division Gudin sera ce soir à Neustadt, et se mettra en communication avec vous. *Votre position militaire est sur les hauteurs entre Leoben et Brück*, au pendant des eaux ; c'est là seulement que vous devez vous battre ; la division Gudin serait à vous dans une marche. Vous comprendrez facilement qu'aujourd'hui mon intention n'est pas d'être l'agresseur dans la Styrie, au moins de quelques jours. Les corps des maréchaux Lannes, Soult, Bernadotte et une partie de ma cavalerie investissent l'armée russe et forcent de marche pour l'atteindre ; je suis fondé à espérer qu'avant cinq ou six jours je lui aurai fait un mauvais parti. Le corps du maréchal Ney est encore dans le Tyrol, le corps du maréchal Augereau au delà de l'Inn, et le corps du maréchal Davout à Vienne. Ne vous battez donc que dans la position que je vous ai indiquée, et, plus tard vous serez attaqué, plus cela sera dans mes projets ; car dans peu de jours, vous deviendrez l'avant-garde d'une armée de 60,000 hommes, si cela devient nécessaire..... Envoyez des parlementaires : dites que je suis maître de Vienne, que je négocie un arrangement ; que l'on s'arrête de part et d'autre où l'on est, pour ne pas verser le sang. Gagnez du temps, et par ces communications, que doit désirer le corps qui vous est opposé pour avoir des nouvelles, sachez qui vous avez devant vous. »

Berthier, selon l'usage, écrit à Marmont en même temps que l'Empereur ; il lui apprend l'arrivée de Gudin à Neustadt « à une marche des hauteurs qui séparent Brück des montagnes ».

« Vous ne devez appeler ce général à vous qu'en cas d'événements majeurs ; cependant point d'inconvénient à ce que le général Gudin place une avant-garde sur les

hauteurs ; par ce moyen votre communication sera toujours libre, et votre correspondance avec le quartier impérial, rapide.

« N'engagez aucune affaire sérieuse à Leoben ni à Brück ; retardez seulement la marche de l'ennemi, et ne vous battez que sur les hauteurs ; alors la division Gudin vous aura rejoint et, pour peu que l'Empereur soit averti à temps, Sa Majesté ne tarderait pas à vous envoyer deux autres divisions.

« D'ici à quatre ou cinq jours, l'Empereur désire donc qu'il n'y ait aucune affaire sérieuse de votre côté ; d'ici à ce temps, l'armée russe, qui est vivement poursuivie, aura existé, ou se trouvera si éloignée et si harassée, que toutes les forces de l'Empereur se trouveront disponibles pour vous soutenir. »

Napoléon se voit au moment d'accomplir la tâche qu'il avait résumée dans sa lettre à Masséna du 29 septembre : « Si je puis me défaire promptement de cette armée de l'Uler, je tomberai sur les Russes. Après cela je descendrai à votre secours pour couper les débouchés de la Styrie et de la Carinthie à l'armée autrichienne qui est devant vous. »

Dans ses lettres du 13 au 14 novembre, il donne à Marmont diverses instructions de détail : l'ennemi ayant évacué le Tyrol et l'évêché de Salzbourg, il faut se mettre en relations avec le corps bavarois laissé à Salzbourg, en faisant parcourir la route de Rottenmann par quelques patrouilles, et invitant le commandant de Salzbourg à envoyer une avant-garde sur Rottenmann, ce qui obligera l'ennemi à diviser ses forces. Marmont fera reconnaître et lever les routes qui aboutissent à Brück et Leoben ; il exploitera les ressources en chevaux, en vivres et en chaussures que lui offre la Styrie.

Napoléon n'a encore reçu aucun rapport du maréchal Ney annonçant l'occupation des passes du Tyrol ; c'est seulement le 15 ou le 16 qu'il en recevra une lettre datée

d'Innsbrück ; mais dès le 14, supposant que le 6^e corps a exécuté sa mission, il lui envoie l'ordre de se porter sur Salzbourg, en remettant les ouvrages et les armes à la garde des Bavares. Le 16, ayant appris enfin l'occupation de Scharnitz, Kufstein et Innsbrück, il fait l'ordre de se porter sur Salzbourg. Il prescrit de faire sauter tous les retranchements et toutes les forteresses qui « séparent la Bavière du Tyrol ». Se faisant illusion sur la force de l'armée bavaroise, l'Empereur ajoute que le mouvement sur Salzbourg se fera lorsqu'il y aura 3,000 Bavares dans le Tyrol, et que Ney réunira à son corps d'armée tous les Bavares inutiles à la garde de cette province. Il recommande la liaison avec Marmont et avec Augereau, dont il n'a pas de nouvelles. Il précise que les magasins et l'artillerie appartiennent à la France, et que Ney remettra seulement à la Bavière la moitié des fusils pris à l'ennemi.

Augereau occupait, le 12, Ravensbourg et Buchhorn. Les Autrichiens tenaient, en face de lui, Lindau et Bregenz, et les avant-postes étaient au contact sur l'Argen.

Le 13, les Autrichiens sont attaqués de front par la division M. Mathieu et débordés par la division Desjardins. Ils se retirent sur Hoheneims, où ils sont attaqués et acculés au Rhin le 14. Le général Jellachich capitule avec les 3,000 hommes chargés de défendre le Vorarlberg. La capitulation nous livre 28 bouches à feu, 8 drapeaux, un équipage de pont, etc. Deux régiments de cavalerie ont pu s'échapper par Leutkirch.

L'Empereur, considérant la mission de Baraguey d'Hilliers sur la frontière de Bohême comme terminée, lui fait expédier l'ordre de venir à Vienne avec les 4 régiments de dragons à pied. Les troupes bavares d'Ulm, Donauwerth et Rain devront se rendre dans le Tyrol.

V

JOURNÉE DU 13 NOVEMBRE.

Le 13 novembre, la division Klein atteint Königs-wiesen, avec un régiment sur son flanc gauche à Weissenbach.

Le corps de Mortier s'avance jusqu'à la Kamp, ayant la division Dupont à Hadersdorf, celle de Gazan un peu en arrière, Dumonceau à Krems. Bernadotte commence à passer le Danube vers 10 heures. « Il vient de s'élever depuis une heure une tempête qui souffle avec violence et qui gêne beaucoup les travaux de passage. » La lenteur du 1^{er} corps irrite l'Empereur, qui fait écrire par Berthier :

« L'Empereur est fâché que, dans ce moment où le prince Murat et les maréchaux Lannes et Soult se battent à deux journées de Vienne, vous n'avez pas encore fait passer le Danube à un seul homme ; vos soldats seront sans doute fâchés de n'avoir pas toute la part qu'ils devraient avoir à la gloire de cette campagne. Par le retour de mon officier d'état-major, l'Empereur espère que vous me manderez que toute votre armée est passée, que vous êtes à la poursuite des Russes, et que vous leur tenez la batonnette dans les reins..... Il est vraisemblable que demain les maréchaux Soult et Lannes et le prince Murat combattront l'ennemi ; l'Empereur y sera vraisemblablement de sa personne. Il ne doute pas que vous n'y soyez aussi, quand vous devriez marcher toute la nuit. »

L'avant-garde de Dupont (9^e léger) avait eu dans la journée une escarmouche avec l'arrière-garde russe à Haindorf. Pour répondre aux intentions de l'Empereur, Bernadotte et Mortier auraient pu se porter en avant le 13

ou le 16 au matin avec les divisions Dupont et Dumonceau et la moitié du 1^{er} corps. Quoi qu'il en soit, le 15 au soir, une seule division de ce corps d'armée est sur la rive gauche ; le reste passera le 16, et aucun mouvement en avant ne sera fait jusque-là.

A l'avant-garde de Murat, les hussards de la brigade Treillard sont au contact des postes ennemis pendant toute la nuit. Au petit jour, les patrouilles ne trouvent plus personne, et nos cavaliers traversent Hollabrunn sans rencontrer de résistance. Ils se heurtent à l'ennemi un peu plus loin, après avoir traversé Schönggraben.

La brigade de dragons qui était à Weikersdorf a envoyé des partis sur Krems et sur Meissau, et s'est rabattue sur Hollabrunn. Des reconnaissances ont été envoyées aussi vers la droite, dans la direction de Malberg.

Le général Sebastiani, qui a quitté le commandement de sa brigade de dragons pour prendre celui du 1^{er} chasseurs et des hussards, s'est arrêté à Schönggraben. Le gros de la division Walther ne se porte en avant de Gollersdorf qu'après avoir été rejoint par l'infanterie du 3^e corps. Les cuirassiers de Nansouty et d'Hautpoul viennent ensuite.

Murat, accompagné du général Mouton, que l'Empereur a envoyé aux renseignements, arrive vers midi à Hollabrunn, et assiste quelque temps aux escarmouches de la cavalerie légère, tandis que les dragons et les grenadiers sont en marche pour rejoindre. Il y a près de 30 kilomètres de Stokerau à Schönggraben, de sorte que l'infanterie ne débouchera que dans l'après-midi. Le 4^e corps, qui est séparé du 3^e par les deux divisions de cuirassiers et par une colonne de voitures, ne peut déboucher que très avant dans la soirée, sinon dans la nuit. Murat ne se trouve donc pas en état d'engager le combat contre les 10,000 à 12,000 Russes déployés entre

Schöngraben et Grund. Il écrit bien à l'Empereur, au moment où le général Mouton quitte Schöngraben : « Les troupes filent et sont très en mesure d'agir, si nous rencontrons l'armée ennemie » ; mais quelques heures plus tard il sera obligé de se contredire. Dès que les grenadiers se sont déployés, c'est-à-dire vers 4 heures, les alliés, voyant nos préparatifs d'attaque, entament des pourparlers pour gagner du temps, et notre situation est si douteuse que Murat consent à négocier. Il en rend compte en ces termes :

« Pour calmer les inquiétudes que pourrait avoir Votre Majesté sur les suites de l'affaire qui était engagée au moment où j'ai fait partir le général Mouton, je m'empresse de lui annoncer qu'après avoir chassé l'ennemi du village d'Hollabrünn et lui avoir enlevé 100 voitures d'équipages attelées de 300 chevaux, j'ai fait avancer ma cavalerie dans la plaine, et que, pendant que je faisais les dispositions générales d'attaque, on m'a annoncé un parlementaire autrichien, qui m'a demandé à se séparer des Russes, ce qui a été exécuté sur la permission que je lui en ai donnée. Immédiatement après, un officier russe est venu me proposer de laisser retirer l'armée russe. Je l'ai renvoyé ; cependant je continuais à développer mes troupes et à former ma ligne de bataille, lorsque le général commandant s'est présenté lui-même pour me faire la même proposition. J'ai répondu que je ne pourrais écouter que le général en chef Kutusow. Ce général venait de se retirer, lorsqu'on m'a annoncé M. de Winzingerode. Je l'ai reçu. Il a demandé à capituler. J'ai cru devoir accepter ses propositions, sauf l'acceptation de Votre Majesté.

« Voici à peu près les conditions : je consens à ne plus poursuivre l'armée russe, à condition qu'elle quittera sur-le-champ, et à marches d'étapes, les États de la monarchie autrichienne. Les armées resteront en présence jusqu'à l'approbation de Votre Majesté, et, en cas

de non-acceptation, on se préviendra quatre heures d'avance.

« Sire, j'ai cru devoir consentir à cette capitulation, la regardant comme des préliminaires de paix que je sais être l'objet de vos desirs ; parce que je n'étais pas en mesure, et que cette armée m'aurait échappé pendant la nuit. Je n'étais pas en mesure, parce que la division Suchet n'a été en bataille qu'à 6 heures, et que le corps d'armée de M. le maréchal Soult se trouve à deux grandes lieues de moi (1), malgré que je l'aie fait prévenir que j'étais en présence de l'ennemi, et de venir prendre position à Hollabrünn.....

« Sire, il ne faut plus être étonné de la conduite de l'empereur d'Allemagne. Il était convenu avec celui de Russie de n'abandonner la partie, dussent-ils perdre la couronne.

« Au reste, les Russes et les Autrichiens sont parfaitement brouillés. M. de Winzingerode n'a été envoyé vers moi qu'après la réception d'un courrier de Brünn, ce qui annonce que l'empereur d'Allemagne est décidé à faire la paix. D'ailleurs le départ de l'armée russe vous laisse plus que jamais l'arbitre de la monarchie autrichienne. »

Les Russes avaient donc réussi à tromper complètement Murat sur leurs intentions, résolu qu'ils étaient à ne pas respecter la convention qu'ils passaient avec lui. Tandis que Bagration demeurait immobile devant Schöngraben, les convois de Kutusow filaient sur la route de Brünn. Cependant, avant d'incriminer la conduite de Murat, il faut tenir compte de l'impossibilité où il était d'engager plus d'une division d'infanterie avant 6 heures du soir, et plus de deux divisions, 12,000 hommes envi-

(1) Et même plus : la tête du 4^e corps a cantonné à 13 kilomètres de Schöngraben.

ron, jusqu'au milieu de la nuit. Dans ces conditions, il n'avait guère l'espoir de culbuter l'arrière-garde russe (le combat du lendemain le fit bien voir), et il risquait d'être assailli par les 35,000 hommes de Kutusow. Fidèle à la parole échangée avec Winzingerode, parole que l'ennemi ne devait pas tenir, il ordonna malheureusement à Soult de ne plus bouger jusqu'à nouvel ordre.

Les troupes du 4^e corps étaient arrivées à Stokerau vers 8 heures, mais elles avaient dû s'y arrêter « tant l'encombrement était considérable par des troupes de cavalerie, d'artillerie et d'infanterie, ainsi que de bagages restés en arrière ». Le 4^e corps ne put arriver dans la soirée qu'à Stolzenhof, Gölbersdorf et Mallebern.

Napoléon, demeuré à Schönbrunn, ne pouvait exercer sur les opérations une influence immédiate. Il n'eut qu'assez avant dans la nuit la lettre de Murat, et sa réponse ne parvint que le 16, dans l'après-midi.

Dans la journée du 15, il fait expédier à la division Caffarelli l'ordre de se porter le jour même sur Stokerau, mais trop tard pour être obéi. Cette division ne put se mettre en marche que le 16. L'intention de l'Empereur était également de faire rejoindre la division Saint-Hilaire, mais elle arriva le 15 à Schönbrunn, où d'ailleurs elle n'était attendue que pour le lendemain. Elle rejoindra Caffarelli à Stokerau.

La brigade Milhaud continue de poursuivre les Autrichiens sur la route de Nikolsbourg; soutenue par une brigade de la division Caffarelli, elle s'empare d'un parc d'artillerie de 180 bouches à feu, à Wolkersdorf, et parvient non loin de Willfersdorf.

Davout reçoit l'ordre de remplacer Caffarelli par Friant au Nord de Vienne. Il doit rechercher tous les isolés et les détachements des 4^e et 5^e corps, et les faire rejoindre en même temps que le 64^e régiment, de la division

Suchet, qui a tenu garnison dans Vienne jusqu'à ce jour (1).

De nouvelles lettres sont adressées à Marmont, pour réitérer les instructions précédentes. « N'oubliez pas, écrit Berthier, que vous n'êtes que corps d'observation. Soyez certain, en vous jetant du côté de Grätz, que l'ennemi n'arrivera pas du côté de Judenburg. Vous ne devez pas compter sur le corps de la division du général Gudin, ni sur aucun autre, comme corps d'observation. Votre obligation présente, par l'ordre général de la position de l'armée, est de garder les hauteurs qui la séparent de Neustadt. Pour cette opération seulement, vous sriez secouru par la division Gudin et même par d'autres forces; dans ce cas, l'Empereur sacrifierait d'autres obligations au besoin de maintenir le prince Charles au delà des montagnes, et du moment que l'Empereur sera sans inquiétude sur cette communication, il est possible qu'il retire d'un moment à l'autre, de Neustadt, le général Gudin. Ce sont les Russes qu'il faut détruire! Leur armée a reçu quelques renforts, et sur plusieurs points nous sommes en présence d'eux. Agissez donc dans le sens de cette lettre. »

Napoléon écrit de son côté : « Vous êtes un corps d'observation. Vous ne pouvez pas être, depuis plusieurs jours, appuyé par l'armée, puisque toutes mes forces sont dirigées contre les Russes. Je n'en ai pas beaucoup, puisque je suis obligé de garder Vienne et que, voulant les déborder pour les entamer sérieusement, il m'en faut davantage que si je ne voulais que les combattre. Toutes les fois que vous empêcherez l'ennemi de s'emparer du Semringberg, et de déboucher dans la vallée du Danube,

(1) Nous manquons de renseignements sur la marche suivie par la brigade Fauconnet, depuis le 14 jusqu'au 21 novembre.

voire rôle est rempli. Si j'estime que vous n'êtes pas assez fort pour agir indépendamment, je vous crois trop fort pour vous tenir posté sur le Semringberg. J'approuve donc que vous occupiez Brück, Leoben; que vous ayez de forts postes à Judenburg, à Grätz. Éclairé de loin, vous avez le temps de me prévenir pour vous envoyer des forces suffisantes, non pour résister à l'ennemi, mais pour l'écraser.... Le prince Charles était encore le 3 novembre à Vicence. J'estime qu'il faut à son corps d'armée au moins huit jours pour se rendre à marches forcées à Udine, et huit autres pour se rendre à Leoben. Il ne serait donc pas étonnant que, du 24 au 25, il se trouvât soit sur Grätz, soit sur Leoben, suivant la route qu'il aurait prise. Nous sommes au 13; j'estime donc que d'ici à 9 ou 10 jours, la masse de ses forces peut être dans vos environs. J'espère donc alors pouvoir agir par vous et vous appuyer par une forte armée.»

Marmont a, le 13 novembre, une division à Festriz, près le Peggau, et l'autre plus en avant sur la route de Grätz, à Gratwein.

Les lettres que Napoléon lui adresse nous éclairent parfaitement sur ses intentions à cette date : l'archiduc Charles est trop éloigné pour qu'il y ait lieu de se porter contre lui; les Russes, au contraire, sont près d'être atteints, et peut-être seront-ils écrasés avant peu. Le rapport de Murat, rendant compte de la convention passée avec eux, va déjouer momentanément les espérances de l'Empereur.

VI

16 NOVEMBRE. — COMBAT D'HOLLABRÜNN.

Les corps de Bernadotte et de Mortier qui, le 16, auraient pu en grande partie déboucher sur Hollabrunn, s'arrêtent non loin de la Kamp. Celui de Mortier, destiné

à rester en réserve du 1^{er} corps, garde ses positions de la veille. Les divisions françaises de Bernadotte poussent jusqu'à Hohenwart, à 5 lieues de Krems. Les Bavaoires passent encore le Danube.

« Malgré les soins et l'activité que j'ai mis à faire exécuter le passage du Danube, malgré que j'aie passé moi-même presque toute la nuit sur le rivage, il m'a été impossible de réunir plus de troupes pour partir aujourd'hui; on a passé toute la journée d'hier et toute cette nuit. Le très grand vent, le peu de bateaux et surtout le peu de pontonniers que j'ai pu me procurer, ont rendu l'embarcation très difficile et très lente. Je n'ai pu avoir en tout que 14 bateaux de diverses capacités, tant du pays que de la flottille du capitaine Lostange. Le pont volant était si mal établi qu'il a éprouvé plusieurs avaries considérables (1). »

Murat se trouve ainsi réduit aux quatre divisions des 4^e et 5^e corps, et à trois divisions de cavalerie, en présence de toute l'armée russe.

La 1^{re} division de dragons, revenue à Zwettel, était très loin du théâtre principal des opérations, et ne pouvait intervenir. Caffarelli et Saint-Hilaire arrivent à Stokeran, où l'Empereur porte son quartier général dans la journée.

La division Friant vient cantonner dans les villages de la rive gauche, au Nord de Vienne; la brigade Fauconnet éclairait la rive droite de la March à quelques lieues en amont de son embouchure, tandis que la cavalerie du 3^e corps, son gros à Fischament, surveillait les abords de Presbourg, dont le pont volant était en notre pouvoir. La division Gudin, chargée d'assurer la liaison avec Marmont, occupait toujours des cantonne-

(1) Au reçu de cette lettre, les marins de la Garde sont envoyés à Mautern pour y établir un pont de bateaux.

ments très étendus autour de Neustadt. Napoléon donne l'ordre dans la journée de la rappeler à Vienne, pensant en avoir besoin du côté du Nord plutôt qu'au Semring, dont l'archiduc Charles était encore très éloigné.

« Mon cousin, écrit-il à Davout, vous devez avoir reçu l'ordre de faire venir la division Gudin à Vienne, qui, jointe à la division Friant, formera une force suffisante pour maintenir une bonne police à Vienne et pour avoir une bonne avant-garde à dix bonnes lieues d'ici sur la route de Brünn. Il est possible aussi que je vous écrive d'envoyer une avant-garde à Krems, du côté de Stokerau. Tenez vos postes à Presbourg, pourvu, qu'ils ne se compromettent pas. Mettez-vous à l'abri de toute surprise, et soyez toujours à vos ponts au point du jour. »

Marmont a continué sa marche sur Grätz, où une de ses divisions est venue s'établir; mais il s'aperçoit enfin de son erreur: il n'y a plus espoir de rencontrer l'archiduc Charles avant longtemps. Marmont veut se rabattre du moins sur Merveldt, qu'il croit à Fürstenfeld. Néanmoins il croit devoir, pour cette expédition, demander l'autorisation de l'Empereur, et en attendant il ne bougera plus.

Murat, qui se trouve en présence de l'arrière-garde russe avec sa cavalerie et le 3^e corps, ne fait aucun mouvement. Kutusow, dédaigneux de la parole donnée, et croyant son armée compromise, la dirige à marches forcées vers Olmütz en sacrifiant sans nécessité le corps de Bagration. Naïvement, Murat affirme que « le général ennemi a tenu sa parole et que ses troupes occupent la même position qu'elles avaient hier », mais Napoléon ne se laisse pas tromper avec autant de facilité, et il écrit de Schönbrünn, à 8 heures du matin, la lettre la plus violente à Murat: « Il m'est impossible de trouver des termes pour vous exprimer mon mécontentement. Vous ne commandez que mon avant-garde, et vous n'avez

point le droit de faire d'armistice sans mon ordre. Vous me faites perdre le fruit d'une campagne. Rompez l'armistice sur-le-champ et marchez à l'ennemi. Vous lui ferez déclarer que le général qui signe cette capitulation n'a point le droit de le faire; qu'il n'y a que l'Empereur de Russie qui ait ce droit; toutes les fois cependant que l'empereur de Russie ratifierait ladite convention, je la ratifierai. Mais ce n'est qu'une ruse; marchez, détruisez l'armée russe. »

La dépêche de l'Empereur, écrite à 8 heures du matin, arrive à Murat vers midi. Soult reçoit aussitôt l'ordre de se porter en avant et, fidèle à la convention de la veille, Murat prévient Bagration qu'il attaquera à 4 heures. Le 3^e corps prend les armes un peu après 3 heures.

Comme le jour tombe à 4 h. 20 le 16 novembre, il faisait presque nuit quand le combat fut engagé.

Dans la région de Schönggraben et Guntersdorf, une série de ravins parallèles, à intervalles de 600 à 800 mètres, coupe la route de Vienne à Znaym perpendiculairement. Le village de Schönggraben occupe le fond de l'un des ravins, aux abords de la route, et s'étend un peu sur l'étroit plateau situé au Nord. C'est là qu'avait pris position, le 16, la division Oudinot, déployée en avant du village de part et d'autre de la route. L'arrière-garde russe, qui semblait forte de 10,000 à 12,000 hommes, était déployée sur la crête suivante à 600 mètres de là.

Quand Murat reçut l'ordre de l'Empereur et prescrivit à Soult de se porter en avant, il calcula que ce dernier pourrait intervenir vers 3 heures. Il semble que, dans de pareilles conditions, il y avait lieu d'engager les deux divisions du 3^e corps, qui comptaient 12,000 hommes d'infanterie, et que soutenaient quatre divisions de cavalerie. On pouvait espérer qu'un plein succès couronnerait aussitôt cette attaque générale, et qu'à la nuit tombante l'arrière-garde russe serait en pleine déroute,

le gros découvert et assailli par nos cavaliers. Ainsi les intentions de l'Empereur seraient remplies.

Les mesures prises par Murat ne paraissent pas tenir compte de l'heure tardive à laquelle le combat s'engage, ni de l'arrivée prochaine de Soult. L'attaque par la droite reste destinée au 4^e corps, et la division Suchet est tenue en réserve dans le ravin de Schönggraben. Les cuirassiers demeurent aussi spectateurs du combat. La division Oudinot est seule engagée.

Les brigades Dupas et Rufin, de cette division, avec 2 pièces de canon, débottent sur la gauche pour déborder la droite ennemie. La cavalerie légère de Sébastiani et les dragons de Walther les accompagnent.

Pendant que ce mouvement commence à s'exécuter, l'artillerie entre en jeu en avant de Schönggraben, 3 pièces à gauche de la route et 4 à droite; elles luttent péniblement contre les 16 bouches à feu de l'adversaire, et plusieurs sont démontées. Les obus russes incendient Schönggraben; notre feu oblige aussi la ligne ennemie à faire un mouvement.

La nuit approchait, et la brigade Dupas ne faisait pas encore sentir son action. Deux bataillons de la brigade Laplanche-Mortières chassés de Schönggraben par l'incendie, marchent à l'ennemi en colonnes serrées. « Ce mouvement s'exécuta avec impétuosité; mais l'ennemi, loin d'être déconcerté, se porta lui-même à la rencontre de nos bataillons. Les deux lignes s'arrêtèrent; une fusillade des plus vives s'engagea entre elles, presque à bout portant. »

Tandis que se prolongeait ce combat où nos 750 grenadiers luttaient à grand'peine contre des forces très supérieures, la tête de colonne du 4^e corps (division Legrand) paraissait enfin sur notre droite, et se portait sur la gauche ennemie. De son côté, le général Dupas, qui n'avait pu franchir les ruisseaux et les bas-fonds où il s'était engagé dans l'obscurité, s'était rabattu sur la

droite russe. Bagration avait dû faire face à cette double attaque. Profitant du désarroi causé dans les troupes russes par ces dispositions, le 2^e régiment de la brigade Laplanche-Mortières charge vigoureusement. « Malgré la résistance opiniâtre de l'ennemi, le 2^e régiment, enlevé au pas de charge, culbuta tout ce qui s'opposa à son impétuosité..... » Percant les lignes ennemies, le major Brayer se porte sur Grund.

À l'aile gauche, un escadron de la brigade Sébastiani et trois compagnies de la brigade Dupas donnaient alors dans un bataillon russe qui fit feu à leur approche. « Les apercevoir à la lueur des coups de feu, et les charger, fut l'affaire d'un instant. 400 prisonniers et le reste tué furent le résultat de cette charge, après laquelle le général Dupas, suivi du général Rufin, s'avança vers la route de Znaym pour appuyer la brigade du général Mortières.

« Cette brigade (Dupas), n'ayant nulle connaissance du terrain, et vu l'obscurité de la nuit la plus noire, avait laissé derrière elle, dans sa course, un petit corps russe qui, avec deux pièces de canon, tirait à mitraille et occupait la route de Znaym. Le général Oudinot, déjà blessé, fit battre sur-le-champ la charge à un bataillon du général Dupas, qui fit raison de ce poste à coups de battonnettes et enleva les pièces qu'il défendait. »

La division Legrand avait été dirigée par la droite de Schönggraben sur le flanc gauche de l'ennemi. Elle était formée en deux colonnes : celle de droite, composée de l'infanterie légère, avait ordre de déborder les Russes à distance et de venir s'établir en arrière du village de Grund pour leur couper la retraite; mais l'attaque étant commencée, elle ne put arriver à temps et dut se borner à protéger le mouvement de la colonne de gauche.

Celle-ci déborda la gauche des Russes, arriva sur eux l'arme au bras, et commença le feu contre l'ennemi qui tenait dans le village de Grund.

Pressé ou menacé de tous côtés sur sa première position, l'ennemi s'était mis en pleine retraite sur ce village.

Un combat acharné s'engagea dans les rues de Grund, où pénétraient à la fois les brigades Dupas et Laplanche-Mortières, et la division Legrand. La division Suchet était toujours en position à Schönggraben et celle de Vandamme approchait.

Le major Brayer, avec le 2^e régiment de la brigade Mortières « avait traversé une partie du village de Grund sans rencontrer les Russes. Étonné d'une disparition aussi inattendue, et soupçonnant une embuscade, il se jette sur la droite et fait serrer en masse son régiment. Il se disposait à faire éclairer le village, lorsqu'on aperçut une colonne qui en prenait la direction et qui fut reconnue être de la division du général Legrand. A l'instant, les grenadiers, jaloux de terminer une affaire si bien commencée, s'élançant dans le village. De leur côté, les Russes, poussant des hurlements, sortent des maisons où ils étaient cachés et attaquent avec rage. On se bat corps à corps. La mousqueterie cesse, et la bannette seule décide de ce dernier champ de bataille. »

Le général Legrand avait laissé la brigade Levasseur en réserve; il pénétra dans le village, de son côté, avec le 3^e de ligne.

« Les Russes avaient garni toutes les maisons de Grund d'une partie de leur infanterie et, à mesure que la colonne avançait, le général Legrand devait faire emporter ces espèces de retranchements avant de s'engager jusqu'à l'extrémité du village, sans quoi il eût perdu beaucoup de monde. Parvenu aux deux tiers de ce défilé, le 3^e régiment se trouve attaqué par toute la colonne russe, que la division de grenadiers poussait de front, et dont elle avait déjà débordé la droite. Dans un instant, la mêlée devint générale, et tous les militaires du 3^e régiment combattirent corps à corps; 4 compagnies

du 18^e et la gauche du 75^e purent même y prendre part.

« Pressés de tous côtés, les Russes firent une résistance opiniâtre, mais enfin ils furent entièrement défaits. Les rues du village de Grund, les cours des maisons, les écuries, les jardins, tout cet espace resta jonché de cadavres. Un très grand nombre furent blessés, et le restant était entièrement pris, quand l'ennemi, profitant de l'obscurité de la nuit, mit en tête d'une colonne qu'il était parvenu à former plusieurs des siens qui parlaient le français, et une vingtaine de prisonniers qu'il nous a faits. Marchant ainsi à portée de la colonne commandée par le général Levasseur, il cria : « Cessez le feu ! C'est sur vos propres gens que vous tirez ! » Cette ruse lui réussit et il parvint à sauver 700 à 800 hommes (1). Le général Legrand ne conserva que 300 prisonniers, et 300 blessés qui étaient confondus avec les morts. »

La division Oudinot, de son côté, dit avoir fait 3,000 prisonniers et évalué les pertes russes à 6,000 hommes. Quelque exagérés que puissent être ces chiffres, le corps russe qui avait combattu à Schönggraben, et que Kutusow avait sacrifié d'avance, paraît avoir beaucoup souffert.

Oudinot et Legrand bivouaquèrent sur le champ de bataille, Walther, Suchet et Vandamme en seconde ligne. Les cuirassiers retournèrent près d'Hollabrünn.

Avec cette journée du 16 novembre finit une période importante de la campagne : on en est fait de l'espoir, si longtemps et si justement conservé par Napoléon, de tourner Kutusow, de l'isoler et de l'anéantir avant l'arri-

(1) D'après le récit du voltigeur Asserré, il semble qu'il n'y ait eu là aucune ruse, et que la brigade Levasseur ait réellement tiré sur le régiment du major Brayer, massé à la sortie de Grund, tandis que les Russes s'échappaient.

vée des autres corps russes. Désormais, une nouvelle série d'opérations commence ; comme dans les précédentes, Napoléon cherche la bataille, parce qu'il se croit sûr de vaincre et que la situation générale fait désirer une prompte victoire en Moravie ; mais cette bataille, il ne peut plus songer à l'imposer ; il faudra que l'ennemi se laisse entraîner à reprendre l'offensive. Ce qu'il faut craindre par-dessus tout, c'est que Kutusow prolonge indéfiniment sa retraite, donnant le temps aux armées russes et autrichiennes de le rejoindre, donnant même le temps au roi de Prusse de se décider à la guerre.

Une seule chance reste à Napoléon : c'est que la poursuite du lendemain soit assez fructueuse pour procurer les résultats que le combat de Schönggraben n'a pas donnés. L'Empereur, qui ne désespère jamais, sera le 17, à la première heure, auprès de cette avant-garde qu'il n'aurait jamais dû quitter. En attendant, prévoyant le jour où il aurait besoin de toutes ses forces, il écrit à Ney de gagner Salzbourg.

VII

JOURNÉE DU 17 NOVEMBRE

La journée du 17 ne procure pas les résultats que l'Empereur en avait attendus un moment. Les troupes sont fatiguées. Le général Walther encourt le reproche de poursuivre trop mollement, et se lance seulement alors sur la piste de l'ennemi avec assez d'ardeur pour le rejoindre derrière la Thaya.

Les dragons, précédés des hussards du 5^e corps, et suivis de près par la division de grenadiers, traversent Znaym, font 600 à 800 prisonniers, et ne s'arrêtent qu'après une course de 50 kilomètres, sur le petit ruisseau qui passe à Lechwitz : l'ennemi occupait les hau-

teurs opposées avec de la cavalerie et de l'artillerie, et nos troupes exténuées ne pouvaient plus l'attaquer, ignorant quelles forces les Russes allaient mettre en ligne.

Hussards, dragons, grenadiers et cuirassiers s'établissent dans les villages voisins de Lechwitz, mais bientôt les obus russes incendient Lechwitz et Panditz, et il faut bivouaquer en plein air. La blessure reçue la veille par le général Oudinot ne lui permettant pas de conserver le commandement de sa division, il avait été remplacé par Duroc.

Suchet s'arrête à Znaym. Nansouty et la cavalerie du 4^e corps s'avancent sur la route de Prague, près de Wolframskirchen, où ils resteront en observation jusqu'à l'arrivée du 1^{er} corps.

Murat, parvenu à Lechwitz, avait vu défilier l'infanterie russe, mais il jugeait difficile de la rejoindre. Les troupes étaient arrivées tard aux cantonnements, et dans un état d'extrême fatigue.

Le maréchal Soult s'était arrêté aux portes de Znaym. Il se trouvait toujours retardé dans sa marche par la queue du 8^e corps et de la cavalerie, et partout la subsistance manquait à ses troupes. En cas de rencontre, il se verrait dans l'impossibilité de se déployer à temps ; il ne semblait donc avantageux à aucun point de vue de le tenir en troisième ligne sur la route suivie déjà par Murat et Lannes ; Soult demande à l'Empereur de déboiter à droite, vers Nicolsbourg. Les routes de Znaym et Nicolsbourg à Brünn, écartées à l'origine de 30 kilomètres, convergent rapidement, et l'action combinée des 4^e et 5^e corps sera mieux assurée en les faisant marcher sur ces deux routes qu'en les maintenant en une seule colonne de 40 kilomètres.

La Garde, faisant 13 lieues dans la journée, vient avec l'Empereur à Znaym. La division Caffarelli cantonne sur le champ de bataille de Schönggraben.

Bernadotte arrête son corps d'armée entre Hollabrunn et Gunterdsdorf. Les Bavares, quoique n'ayant achevé de passer que dans la matinée, ont rejoint en faisant une marche forcée.

Le corps de Mortier, qui se dirigeait sur Znaym, est établi à Sonnberg, sauf la division Dupont qui atteint Fellabrunn. La division de Beaumont, restée jusqu'alors en garnison dans Vienne, se porte à Stokerau, où se trouve déjà celle de Saint-Hilaire.

La brigade Milhaud continue d'observer le corps autrichien vers Poisdorf, sur la route de Nicolsbourg. Elle se rapproche ainsi de la colonne principale en se tenant toujours à sa hauteur. Un régiment de la division Friant est porté sur Wolkersdorf pour la suivre et la soutenir, de bien loin, il est vrai.

La cavalerie de Davout éclaire sur les deux rives du Danube entre Vienne et Presbourg; le 12^e chasseurs, seul, est détaché à Neustadt pour assurer la liaison avec Marmont. La division Friant reste à Vienne; celle de Gudin reçoit dans la soirée l'ordre de s'y porter. Elle vient à Traiskirchen.

Marmont continue d'occuper Grätz et les environs; son corps d'armée est émietté sur une étendue considérable, mais il espère le concentrer à temps si l'archiduc Charles approche.

« J'occupe Grätz avec 3 bataillons et 1 régiment de troupes à cheval. Il faut cette force pour que les troupes n'y soient pas compromises; il faut garder les communications de Marburg, de Klagenfurt et de Furstenfeld, les éclairer à 3 ou 6 lieues, et le pays est déconcerté. Il faut en imposer aux habitants pour obtenir les secours qui nous sont nécessaires.

« J'ai en arrière, entre Brück et Grätz, 6 bataillons qui soutiendraient la retraite des premiers s'ils étaient pressés tout à la fois par des troupes venant de Marburg et d'autres venant de Furstenfeld.

« Les 3 bataillons de Grätz peuvent être rendus à Brück dans une journée (1), les autres dans une bonne demi-journée.

« J'ai, en avant de Leoben, à Knittelfeld, 2 bataillons et 1 régiment de troupes à cheval, fournissant 30 chevaux à Judenburg et 25 à 2 lieues plus loin sur la route de Klagenfurt, et poussant des reconnaissances jusqu'à Unzmarkt et jusqu'à Rottenmann. Si un corps de cavalerie se montrait tout à coup, l'infanterie que j'ai à Knittelfeld soutiendrait le régiment de hussards et lui donnerait le temps de rappeler ses détachements; et si l'ennemi avait de l'infanterie, elle se retirerait sans combattre jusqu'à Leoben et ensuite à Brück. Ainsi nous y serions tous réunis avant que l'ennemi pût y paraître. »

Certes, Marmont ne laisse pressentir en aucune façon la triste fin de sa carrière militaire; mais, dès cette première année de commandement, avec de vigoureuses qualités, beaucoup d'ardeur, une certaine impatience d'agir, il manifeste cette complication dans les idées qui sera la caractéristique de ses manœuvres et de ses erreurs. Un premier inconvénient de sa pointe en Styrie, c'est l'impossibilité où se trouve le général Gudin d'entretenir une correspondance régulière et rapide avec lui.

Le général Gyulay avait rejoint son souverain à Brünn le 15 novembre, et lui avait transmis la réponse de Napoléon à la demande d'armistice dont il avait été chargé. L'empereur d'Autriche écrivit de nouveau le 15 qu'il ne croyait pas pouvoir accepter les conditions proposées sans en référer d'abord à son allié. Il protestait d'ailleurs que la paix ne cessait de faire l'objet de ses vœux les plus chers, et ferait celui de ses soins zélés

(1) Il y a près de 30 kilomètres de Grätz à Brück.

pendant les moments qu'il allait passer avec l'empereur Alexandre. « Je me réserve, ajoutait-il, de faire incessamment part à Votre Majesté du résultat de notre entrevue sur ce point, ne doutant point qu'il ne soit conforme à mon désir. »

Cette lettre fut portée par le major d'Aremberg, aide de camp du prince de Liechtenstein, qui se rendit à Hollabrünn le 17. La lettre ayant été reçue par Napoléon à Znaym, le colonel Blein fut envoyé à Hollabrünn pour informer M. d'Aremberg que Napoléon ferait passer incessamment sa réponse à l'empereur François, et pour reconduire cet officier aux avant-postes ainsi que deux généraux ennemis qui voulaient continuer avec Murat les négociations engagées à Hollabrünn.

La réponse de Napoléon, expédiée de Znaym le 17, manifeste les sentiments les plus amicaux. Il attribue le séjour de son armée à Znaym (séjour motivé par l'extrême fatigue des troupes) au désir de ne pas gêner son ennemi : « J'aurais désiré pousser mes avant-postes aujourd'hui à Brünn ; mais je m'arrêterai toute la journée de demain et tout le temps que Votre Majesté y restera, car je ne voudrais pas, lorsque mon seul but est de poursuivre l'armée russe, et de la porter à évacuer Ses États, faire rien qu'Elle pût prendre comme fait en vue de lui être personnellement désagréable. » Il continuait pourtant par quelques conseils qu'on peut juger tout au moins déplacés, mettant en garde l'empereur d'Autriche contre des favoris capables de lui faire perdre l'amour de ses peuples, et par des menaces peu propres à faciliter une entente : à la première marche que de nouvelles armées russes feraient sur le territoire autrichien, disait-il, « je me tiendrais dégagé de tout traité, et il ne me resterait plus qu'à tenter entièrement le sort des événements ».

VIII

JOURNÉE DU 18 NOVEMBRE.

Le 18 novembre, la cavalerie légère et les dragons reprennent la poursuite ; mais l'infanterie de Lannes est trop épuisée par sa course de la veille pour repartir. Elle séjourne à Lechwitz.

La division de cavalerie légère du 4^e corps (Margaron), est restée sur la route de Prague, vers Wolframskirchen, avec les cuirassiers de Nansouty. Pour couvrir le 4^e corps sur la droite, où la liaison avec Milhaud est incertaine, Murat détache à mi-chemin de Nikolsbourg la brigade de hussards du général Treillard. La division provisoire de cavalerie légère formée depuis trois jours sous les ordres de Sébastiani se trouve ainsi dissoute ; ce général reprend le commandement de sa brigade de dragons, renforcée du 1^{er} chasseurs, et va border l'Iglawa aux environs de Pohrlitz. Le gros de la division Walther le suit de près et s'arrête à Franitz. Les cuirassiers d'Hautpoul prennent de larges cantonnements entre Irritz et la Thaya. L'armée se trouve ainsi couverte d'un rideau continu sur l'Iglawa et la Thaya.

Sébastieni rencontre des cavaliers ennemis et les charge au sortir du village de Mislitz, mais les Russes se montrant en nombre, le général Walther intervient avec les deux autres brigades : Pohrlitz, défendu par de l'infanterie, est emporté, et la division s'arrête à 2,000 mètres plus loin. « L'ennemi nous a laissé voir sur les hauteurs environ 1,000 chevaux ; il est possible que des accidents de terrain nous aient caché d'autres troupes ; mais nous avons regretté que la journée fût aussi avancée, tandis que déjà la division avait fait une forte pointe sur l'ennemi. » Il était 5 heures du soir, et la nuit était com-

plète. La division de dragons avait fait environ 500 prisonniers.

Le détachement de cuirassiers qui allait à Irritz faire le cantonnement de la division d'Hautpoul, sous les ordres de l'adjudant-commandant Fontaine, rencontra 300 Russes et Autrichiens. Soutenu par un escadron du 11^e cuirassiers, il les attaqua, leur fit 100 prisonniers, et s'empara d'un convoi considérable.

A Lechwitz, le général Walther recueillit des renseignements très circonstanciés sur les armées russes. Une colonne, sans doute la sixième du corps de Kutusow, avait rejoint le 15, par Nikolsbourg. Le 20, à Prödlitz, les alliés devaient rencontrer la première colonne de Buxhöwden; les deux autres colonnes rejoindraient le 23 et le 25. Ce corps d'armée comptait en tout 31,591 hommes et 13,945 chevaux. Nul n'avait entendu parler de Michelson.

Nansouty et Margaron reçurent l'ordre de rejoindre Murat le lendemain sur la route de Brünn.

L'Empereur avait accueilli, mais non sans restriction, la demande que lui avait faite Soult de se porter sur Nikolsbourg.

« Si vous pouvez trouver de quoi vivre, écrit Berthier, l'Empereur préfère que vous restiez dans la position où vous êtes pour vous y reposer aujourd'hui et agir suivant les nouvelles qu'on recevra de Brünn; mais si vous avez des difficultés à vivre, vous pourriez vous étendre jusqu'à Nikolsbourg. Arrivé à l'intersection des routes de Vienne et de Brünn, vous jetteriez une avant-garde sur la route de Brünn, et vous feriez avancer le général Milhaud pour vous couvrir. (Ci-joint un ordre pour ce général.) Toutefois, la division Saint-Hilaire restera dans sa position, cantonnée dans les villages, en se rapprochant de Znaym. »

Ainsi autorisé, Soult étend ses cantonnements jusqu'à Erdberg et Gross-Tayax. Milhaud, qui doit être près de

là, entre Poisdorf et Nikolsbourg, reçoit des ordres contradictoires de Soult et de Murat, et ses préférences allant à ce dernier, il se dirige vers Pohnlitz.

En arrière de Znaym, la division Caffarelli séjourne dans ses cantonnements de la veille. Saint-Hilaire est loin d'atteindre Znaym, quoi que puisse faire supposer la lettre de Berthier : l'ordre de quitter Stokerau ne peut lui parvenir que le 19 novembre.

L'Empereur renonce définitivement à toute poursuite de l'armée russe; il détache Bernadotte vers la Bohême pour observer les rassemblements autrichiens, intercepter les courriers, les convois de vivres et de prisonniers, enlever les caisses publiques et les magasins de l'ennemi. Napoléon ne croyant pas qu'il y ait des forces considérables en Bohême, le 1^{er} corps peut cantonner largement et se reposer.

La cavalerie bavarroise, qui formait la tête du 1^{er} corps d'armée, à Ictzelsdorf, partit sur la route d'Iglau. Elle apprit bientôt que les convois mentionnés par l'ordre impérial avaient quatre jours d'avance, et qu'elle ne pourrait plus les atteindre. Cependant le major comte Rechberg, du 2^e régiment de cheval-légers, pousse jusqu'à Iglau une course de 80 kilomètres avec 100 cavaliers de son régiment. Parti au point du jour, il enlève sur son chemin trois postes de 4 ou 5 cuirassiers autrichiens, et un de 25 hommes. Bien qu'il soit averti qu'il y avait encore 150 à 200 cuirassiers à Iglau, il continue son chemin, et entre dans cette ville à 11 heures du soir. Il la trouve évacuée depuis une demi-heure. Une patrouille envoyée à la recherche de l'ennemi est ramenée sur la place du marché par 40 Autrichiens. Le major, craignant que sa faiblesse ne soit reconnue, paye d'audace, et l'ennemi prend la fuite.

Les Bavaois restent maîtres d'Iglau, avec 136 prisonniers et 18 chariots attelés.

Le gros du corps d'armée cantonne entre Znaym et

Wolframskirchen, couvert au Nord par les cuirassiers de Nansouty et la cavalerie légère de Margaron.

Le maréchal Mortier a reçu le jour même l'ordre de ne pas continuer sa marche sur Hollabrünn et Znaym, mais de gagner Vienne avec ses deux divisions françaises, et de renvoyer Dumonceau à Krems pour y garder les ponts. Il arrive le 18 à Stokerau, et Dumonceau revient à Krems.

Klein séjourne à Zwettel. La 4^e division de dragons (Bourcier) est arrivée à Melk, et entre dans la zone des opérations.

A Vienne, la division Gudin occupe les faubourgs; celle de Friant séjourne dans ses cantonnements au Nord du Danube.

Baraguey d'Hilliers quitte Straubing pour se rendre à Vienne avec ce qui reste de sa division. Les régiments de dragons à pied arriveront successivement, du 2 au 7 décembre.

IX

JOURNÉE DU 19 NOVEMBRE.

Le 19 novembre, les dragons de Walther, toujours précédés du 1^{er} chasseurs, traversent Brünn et se portent au Nord-Est sur la route d'Olmütz, où l'ennemi s'est retiré. Un escadron du 10^e dragons a pris par Raygern et Turas, et rejoint la division à Brünn. La brigade de hussards, dirigée la veille sur la route de Nikolsburg, se rabat sur Raygern.

Parvenu à Brünn, Walther envoie au Nord un parti du 6^e dragons sur la route de Zwittau; il dirige le 24^e dragons tout entier vers l'Ouest sur la route d'Iglau, où d'Hautpoul envoie aussi le 3^e cuirassiers. Le reste de la 2^e division de cuirassiers s'arrête en arrière de Brünn,

où le 1^{er} régiment tient garnison. Lannes fait cantonner ses troupes entre Pohrlitz et Selowitz.

Nansouty et Margaron sont au Sud de Pohrlitz, où ils reçoivent l'ordre de continuer le lendemain sur Brünn. Dans la soirée, Berthier ordonne à la cavalerie légère du 4^e corps de rejoindre le maréchal Soult, qui a continué sa marche par Nikolsburg, et s'est établi au confluent de la Thaya et de l'Iglawa. Le 4^e corps se trouve ainsi à 11 kilomètres de Pohrlitz, et à 14 kilomètres en arrière du 5^e corps. Le maréchal Soult a prescrit à la brigade Milhaud de se diriger sur Niemschitz pour observer les Autrichiens. Ces derniers ont évacué Nikolsburg et Niemschitz dans les journées du 18 et du 19. Leur arrière-garde n'a quitté ce dernier village que vers 5 heures du soir. Soult aurait pu certainement, avec un peu d'ardeur, leur infliger des pertes sérieuses.

Quant aux Russes, ils font leur jonction avec l'armée de Buxhöwden, et vont s'arrêter, dit-on, sous les murs d'Olmütz. Il n'est plus question de Michelson.

Caffarelli arrive à Znaym et Berthier lui ordonne de continuer sur Pohrlitz. Saint-Hilaire n'a pas encore quitté Stokerau, soit qu'il ait reçu trop tard l'ordre de gagner Znaym, soit qu'il ait trouvé la route encombrée par les troupes du maréchal Mortier. Il est prescrit à Beaumont d'attendre à Stokerau.

Dès à présent, l'Empereur prévoit et prépare une bataille générale dans la région de Brünn. Bernadoite, dont le corps d'armée s'étend vers Budwitz, reçoit des instructions en vue d'une prompt concentration sur Brünn ou Pohrlitz. Il étudiera les chemins de Budwitz à Brünn, et c'est seulement s'ils sont bons qu'il portera ses troupes près de Budwitz. Dans le cas contraire, la marche de concentration se fera par Znaym; l'une des divisions du 1^{er} corps restera dans cette ville, l'autre ne s'éloignera que peu sur la route de Budwitz, que l'avant-

garde seule atteindra. Bernadotte ne se conforme pas très exactement aux intentions de l'Empereur ; dès le 19, toutes ses troupes sont autour de Budwitz, une division sur la route d'Iglau, une autre sur celle de Brünn, la dernière du côté de Znaym. Les cantonnements sont très étendus, et la mise en route pour une concentration serait longue.

A 70 kilomètres de là, le général Klein apprend que l'archiduc Ferdinand, ayant reconstitué un petit corps d'armée de 12,000 hommes en Bohême, avec les débris de l'armée d'Ulm et les dépôts, veut rejoindre les Russes par Horn et Gföhl. Il envoie aussitôt des reconnaissances sur Weitra, Neupolla et Horn en annonçant l'approche d'un corps français considérable ; mais le mouvement des Autrichiens se borna à l'envoi de deux régiments de cavalerie à Gmünd et Schrems. Un escadron français est établi à Döllenheim, pour surveiller la route de Tabor à Vienne.

Mortier s'était porté sur Vienne avec ses deux divisions françaises, laissant Dumonceau à la garde du pont de bateaux de Krems.

Ce pont, long de 320 mètres, avait été établi au moyen de 40 barques requises sur place. Les ingénieurs civils du pays travaillent à la reconstruction du pont brûlé par les Russes. La « prétendue flottille du Danube », dit le colonel Bouchu, ne comprend plus alors que 6 barques, et ne peut rendre aucun service.

Davout et Marmont séjournent dans leurs positions.

La division Boursier est à Saint-Pelten.

X

JOURNÉE DU 20 NOVEMBRE. — BRÜNN.

Le 20 novembre, Napoléon répartit ses troupes autour de Brünn, où il se fixe avec la Garde et une

brigade de la division de grenadiers. Le 4^e corps est dirigé sur Austerlitz, que sa cavalerie occupera le soir, l'infanterie étant échelonnée en arrière jusqu'à Gross-Niemschitz. La brigade Milhaud ne l'a pas rejoint, et ira retrouver Murat sur la route de Brünn à Olmütz, mais on rend à Soult deux régiments de sa division de cavalerie légère (8^e hussards et 11^e chasseurs), sous les ordres du général Margaron. Le dernier régiment de cette division (26^e chasseurs) est retenu à la réserve de cavalerie, à côté du 1^{er} chasseurs.

Ces deux régiments (1^{er} et 26^e), avec la brigade de dragons Sébastiani, quittent leurs cantonnements à 7 heures du matin et suivent la route de Brünn à Olmütz. Les hussards de la brigade Treillard, venant de Raygern, et la brigade de dragons Roget, venant de Turas, doivent les y rejoindre, ainsi que Milhaud. Un escadron du 11^e dragons a été détaché sur la droite pour communiquer avec le général Margaron, lequel marche sur Austerlitz.

« A 9 heures du matin, dit le général Walther, la brigade du général Sébastiani a rencontré l'ennemi sur les hauteurs en avant de Bellovitz, dont elle s'est emparée.

« J'ai fait prendre position à cette brigade, afin de dégager le mouvement du général Treillard, qui est arrivé à la même hauteur à 11 h. 15.

« Son Altesse Sérénissime donna elle-même à cette brigade (Treillard) l'ordre de passer le défilé de Schlapanitz, et de prendre position à la droite de la grande route. Le défilé l'a obligée de se porter beaucoup plus à droite qu'on ne l'avait cru, et l'a empêchée de se lier avec la brigade du général Sébastiani, qui avait passé le défilé sur la grande route avec 200 chasseurs des 1^{er} et 26^e régiments. L'ennemi a de suite fait un mouvement sur ces deux brigades avec des forces très supérieures ; cependant elles ont, pendant plus de deux heures, soutenu ses efforts, et ont exécuté un très court mouvement

de retraite avec le plus grand ordre, et sans essayer la plus légère perte. »

Le 13^e dragons fut envoyé au secours de la brigade Treillard et couvrit sa retraite; l'escadron du 11^e qui s'était dirigé sur Austerlitz, assailli par une nuée de Cosaques et trois escadrons autrichiens, se rabattit derrière cette brigade.

Vers 4 heures, Murat ordonne à Walther d'engager toute sa division, que les cuirassiers et la cavalerie de la Garde sont venus soutenir. « J'exécutai cet ordre, dit Walther, en faisant passer le restant de la brigade du général Sébastiani, deux pièces d'artillerie légère et le 22^e dragons, de la brigade du général Roget. Je plaçai sur la droite de la route les 1^{er} et 26^e de chasseurs, le 10^e de dragons, l'escadron qui restait du 11^e, et l'artillerie. Le 3^e de dragons fut placé à la gauche.

« Nous marchâmes dans cet ordre jusques à la hauteur occupée par l'ennemi, où les 1^{er} et 26^e de chasseurs exécutèrent une charge qui enfonça la première ligne ennemie. Je chargeai moi-même un instant après, ayant avec moi trois escadrons du 10^e et du 11^e de dragons; nous culbutâmes les hussards de Bauer (?), et je ne fus arrêté que par un nouveau défilé (1).

« L'ennemi profita de cet obstacle pour se retirer en arrière de la Maison de poste. Je me portai avec toute la brigade du général Sébastiani sur les hauteurs en avant de cette maison, où je plaçai mon artillerie. Dans ce moment, je fus joint par les 16^e et 22^e de chasseurs du général Milhaud, que je plaçai à la gauche et un peu en avant du général Sébastiani; le 13^e régiment de dragons et l'escadron détaché du 11^e me rejoignaient au même instant et furent placés en deuxième ligne; les chasseurs de la Garde impériale vinrent se placer à la gauche du

général Milhaud; les grenadiers de la Garde, les carabiniers et cuirassiers furent placés par Son Altesse Sérénissime sur différentes lignes.

« L'ennemi, qui exécutait sa retraite par la route et par notre gauche, se forma en colonne, fit un mouvement par sa gauche, et vint se déployer devant le général Milhaud et les chasseurs de la Garde. Je fis appuyer les 3^e et 11^e régiments de dragons pour pouvoir le charger en flanc au cas qu'il se portât sur les chasseurs. Ce que j'avais prévu arriva : l'ennemi chargea les chasseurs de la Garde et du général Milhaud, qui le reçurent de pied ferme avec beaucoup de sang-froid. La brigade du général Milhaud fut obligée de céder à des forces beaucoup trop supérieures, et je me décidai à charger le flanc gauche de l'ennemi avec la brigade du général Sébastiani; le 10^e de dragons resta en position pour protéger les pièces. Les 1^{er} et 26^e de chasseurs restèrent sur la droite pour contenir une nuée de Cosaques; le 13^e régiment de dragons, qui arrivait de la droite, n'eut que le temps de mettre en bataille sa compagnie d'élite, au moment où tout le régiment de dragons russes de Tver poursuivait les chasseurs du 16^e; le général Roget, avec cette compagnie, chargea l'ennemi et l'arrêta dans sa poursuite, que mes charges sur son flanc avaient déjà bien ralenties.

« Ce fut alors que Son Altesse Sérénissime ordonna la charge qu'exécutèrent les cuirassiers. »

Cette charge fut exécutée par la 2^e brigade de la division d'Hautpoul et quatre escadrons de la Garde impériale. La division d'Hautpoul était formée sur deux lignes, et sa 1^{re} brigade, placée en seconde ligne, n'eut pas à charger. Elle resta en bataille devant le village de Posorzitz. « La 2^e brigade donna avec une telle impétuosité, qu'elle culbuta tout un ordre de bataille. » Elle eut 10 blessés. « Le maréchal Bessières a fait, à la tête des quatre escadrons de la Garde, une brillante charge

(1) Passage du ruisseau qui coule de Welatitz à Girzikowitz.

qui a dérotté et culbuté l'ennemi. Rien ne contrastait comme le silence de la Garde et les hurlements des Russes.»

Nous étions vainqueurs, sans aucun doute, mais l'engagement se terminait d'une manière bien calme pour un grand combat de cavalerie. Aussi l'Empereur jugea-t-il le succès moins brillant qu'on ne s'en était vanté, lorsqu'il visita le champ de bataille et reconnut le peu d'amplitude de la poursuite.

Après l'affaire, les hussards du général Treillard, demeurés à la droite, s'établirent à Holubitz; le 26^e chasseurs fut renvoyé au 4^e corps, à Austerlitz; la brigade Milhaud, le 1^{er} chasseurs et les dragons occupèrent les villages et les maisons isolées depuis la poste de Posowitz jusqu'au Goldbach. Les cuirassiers d'Hautpoul allèrent cantonner dans les villages en arrière et au Nord de la route, jusqu'à Kritschen et Lösch; la division de Nansouty (1) dans les villages au Sud, Schlapanitz, Girzikowitz, etc.

La division Suchet fut mise au bivouac derrière Belowitz, et les grenadiers de Duroc (Oudinot) cantonnèrent dans les villages au Nord de Brünn, laissant une brigade dans la ville. Caffarelli séjourna à Pohrlitz.

Beaumont parvint le soir à Guntersdorf; Saint-Hilaire à Göllersdorf.

Bernadotte ne déplace pas son corps d'armée. L'Empereur lui adresse de nouvelles instructions, motivées par l'éloignement où sont les Russes: il lui prescrit de faire occuper Iglau et d'envoyer des partis en Bohême, et l'autorise à étendre ses cantonnements. Il suffit qu'il ait une division à une marche de Brünn, les autres à

(1) *Souvenirs* du général d'Hautpoul, p. 320. Nous préférons ce témoignage très précis aux renseignements suspects des tableaux d'emplacement; il est confirmé d'ailleurs par la lettre de Murat à l'Empereur, du 28 brumaire, et le *Journal* de Prévail.

deux et trois marches; mais il faut que des postes de correspondance soient établis sur la route de Brünn à Budwitz.

La division Klein, qui marche toujours sur Krems, arrive aux environs de Göhl et Langenlois, où elle reçoit l'ordre de se porter sur Hollabrünn.

Bourcier cantonne à Burkersdorf.

Le 3^e corps a porté jusqu'à Gaunersdorf le régiment (18^e léger) qui soutenait la brigade Milhaud. Le reste de la division Friant cantonne à Stammersdorf et Wolkersdorf; Gudin séjourne à Vienne, où Dupont et Gazan viennent aussi tenir garnison. Davout organise un corps mobile de 300 hommes et 50 chevaux pour battre le pays entre la route de Vienne à Brünn et le cours de la March.

Il semble que la brigade Fauconnet, restée jusqu'alors au Nord-Est de Vienne, ait reçu le 20 ou le 21 l'ordre de se rendre à Brünn (1), car nous l'y trouverons le 24 novembre, et il y a quatre marches de Leopoldsdorf à Brünn par Gaunersdorf, Poisdorf et Muschau.

Napoléon semble décidé à maintenir son infanterie dans le triangle Brünn (3^e corps et Garde), Austerlitz (4^e corps) et Pohrlitz (Caffarelli). Mais il poussera la cavalerie plus avant sur la route d'Olmütz, pour être éclairé à une journée de marche et surveiller les mouvements de Kutusow. Il reste ainsi à deux marches du 1^{er} corps et à trois marches du 3^e, ce qui lui permettrait de prendre de nouvelles dispositions si l'ennemi se portait vers le Nord-Ouest ou le Sud-Est pour rejoindre d'autres armées.

(1) Il existe un ordre de Belfard du 19 novembre, sans nom de destination, mais adressé à un général qui commande deux régiments, et lui prescrivant de se rendre à Brünn. Cet ordre paraît destiné à Fauconnet, et s'accorderait bien avec les faits.

X

JOURNÉE DU 21 NOVEMBRE. — OCCUPATION DE WISCHAU.

Le 21 novembre, la division Walther se met en marche à la pointe du jour : « L'ennemi avait fait sa retraite pendant la nuit, et en continuant de marcher sur la route d'Olmütz, nous nous emparons du poste de Wischau, où est établie la brigade du général Treilhard. Les dragons, le 1^{er} régiment de chasseurs, et la brigade du général Milhaud sont établis en échelons autour des villages à droite et à gauche de la grande route jusqu'à Rausnitz, où est placé le quartier général de la division. Une reconnaissance envoyée de Wischau sur la route d'Austerlitz communique avec le 11^e de chasseurs du maréchal Soult, et la reconnaissance envoyée sur la route d'Olmütz ne rencontre point d'ennemis ; je suis cependant informé par des déserteurs que les postes ennemis sont sur la route d'Olmütz à deux lieues de Wischau, et j'ordonne que demain, à la pointe du jour, on aille les reconnaître ; la reconnaissance du général Milhaud fait 50 prisonniers, tant fantassins que cavaliers. »

La division Nansouty cantonne dans la partie Sud de Rausnitz et les villages les plus voisins ; les cuirassiers d'Hautpoul cantonnent à gauche sur les pentes des montagnes boisées dont la grande route longe le pied.

La division Suchet retourne cantonner à l'Est et au Nord de Brünn ; les grenadiers ne font aucun mouvement. Caffarelli séjourne à Pohrlitz.

La 3^e division de dragons arrive à Znaym, et Saint-Hilaire, forçant la marche, atteint Joslowitz et Rausenbrück.

Le maréchal Soult répartit les cantonnements du 4^e corps sur la route de Hongrie, la division Legrand à

Austerlitz et en arrière, celle de Vandamme en avant jusqu'à Butschowitz ; mais l'indication donnée le matin à ce dernier a été trop vague, et la 2^e division est venue cantonner au Sud, sur la route de Gaya. Le 11^e chasseurs a été détaché sur cette route, où il devait éclairer le corps d'armée, et où il se trouve en arrière de la division Vandamme. Le 26^e chasseurs reste à Austerlitz, et envoie des partis sur la route de Wischau, pour se relier avec la cavalerie de Murat. En arrière des 4^e et 5^e corps, l'Empereur fait mettre en état de défense la place de Brünn et la citadelle du Spielberg.

À l'Ouest de Brünn, le 1^{er} corps s'est étendu sur un carré de 40 kilomètres de côté, le quartier général à Trebitch, les Bavares à Iglau, Kellermann à Meseritsch et Bittesch, sur la route d'Iglau à Brünn, les divisions françaises sur la route de Budwitz à Brünn jusqu'à Eibenschütz. L'adjutant-commandant Maison, dans une reconnaissance faite avec 50 chevaux sur la route de Brünn à Iglau, a chargé 200 cavaliers et 300 fantassins autrichiens, et a fait 250 prisonniers.

La division Klein, ayant reçu la veille l'ordre de se porter sur Hollabrunn, au moment où elle allait atteindre Krems, vient cantonner à Meissau et dans les villages au Sud-Est. La division Bourcier arrive à Vienne.

Le 3^e corps séjourne à Vienne et aux environs. Des reconnaissances sont envoyées vers la frontière de Hongrie et sur la rive droite de la March. Le 12^e chasseurs, laissé à Neustadt, communique avec Marmont et Ney. Ce dernier écrit que les troupes autrichiennes du Tyrol se sont dirigées vers l'Est. « Il est vraisemblable, écrit Davout à Berthier, que c'est la retraite de ces troupes qui a fait croire un moment au général Marmont qu'il allait être attaqué par l'archiduc Charles. D'un autre côté, il est à présumer que ces mêmes troupes, qui voulaient se retirer par Leoben, ayant appris que l'armée française l'occupait, se sont repliées et ont changé de

route. Quoi qu'il en soit, j'ai adressé par quadruplicata ces renseignements au général Marmont, qui est très avancé; il était le 27 (18 novembre) à Grätz, et il n'y avait rien de nouveau suivant le rapport d'une reconnaissance de 12^e de chasseurs à cheval envoyée sur ce point. »

Marmont, de son côté, signale d'importants mouvements de troupes : le 18, 3,000 hommes, la majeure partie de cavalerie, ont passé par Fürstenfeld, venant d'Aspang et Friedberg (près du Semring) et se sont retirés en Hongrie pour rejoindre le corps de Merveldt. Une troupe de uhlands, venue d'Italie, est passée par Marburg. Elle portait des dépêches de l'archiduc Charles à Merveldt. Dans la nuit du 20 au 21, Marmont apprend la présence de troupes nombreuses à Marburg. Il part aussitôt avec 300 chevaux pour recueillir lui-même des renseignements. Il charge les avant-postes ennemis à Ehrenhausen, et leur fait 19 prisonniers d'un régiment de uhlands qui venait d'Italie et se dirigeait sur Marburg. D'après tous les renseignements, l'archiduc Charles était à Laibach, et Masséna à Goritz.

Les armées d'Italie approchent de l'Autriche, et vont entrer bientôt dans le système des opérations en Moravie. De ce côté, Napoléon ne peut plus espérer qu'il imposera la bataille à Kutusow. Il a échoué à deux reprises; il faut cette fois s'arrêter à Brünn, ne pas s'engager plus avant dans les plaines du Nord. Il est temps de laisser reposer les troupes, qui marchent sans interruption depuis le camp de Boulogne.

(A suivre.)

LA

GUERRE DE 1870-1871

L'ARMÉE DE CHALONS

(FIN.)

CINQUIÈME PARTIE

Le 13^e corps (Fin.)

CHAPITRE VI (1)

La retraite de Mézières à Novion-Porcien.

Retardée par les distributions de vivres et des erreurs de direction, la tête de colonne du 13^e corps ne quitta Mézières qu'à 1 h. 30 du matin, par la porte de Paris, pour s'engager sur l'ancienne route qui conduit à Rethel (2).

(1) Voir la carte publiée dans le n^o 74, février 1907, en tenant compte d'une erreur de gravure qui fait suivre au 13^e corps jusqu'à Eannois la nouvelle route de Rethel (vallée de la Vence) au lieu de l'ancienne route (M^{me} Molle, M^{me} Perrier, la Hobette, etc....).

(2) Général Vinoy, *loc. cit.*, p. 63. — *L'Historique* du 13^e corps dit : « Un peu après minuit. »

REVUE D'HISTOIRE

RÉDIGÉE A L'ÉTAT-MAJOR DE L'ARMÉE

(SECTION HISTORIQUE.)

N° 76

Avril

1907

SOMMAIRE

La campagne de 1794 à l'armée du Nord (à suivre).

La campagne de 1805 en Allemagne (à suivre).

La guerre de 1870-1871 (à suivre).

Bulletin bibliographique.

LA

CAMPAGNE DE 1794

A

L'ARMÉE DU NORD

(17 Pluviôse-8 Messidor — An II)

CHAPITRE II.

La marche sur Menin et Courtrai (1^{er} au 8 floréal) (1).

Le chapitre précédent a été consacré à montrer la position respective des deux armées adverses et la situation

(1) Voir la carte générale des opérations des divisions Souham et Moreau, publiée dans le fascicule de mars 1907 de la *Revue d'histoire*.

Ravitaillement des divisions Moreau et Vandamme en munitions et en vivres pendant le stationnement à Menin et à Courtrai. — Le ravitaillement en munitions était assuré par le parc d'artillerie de l'armée que le général Éblé, commandant l'artillerie de l'armée, avait divisé le 6 floréal « en trois parties, dont l'une était destinée pour la droite (Ardennes), l'autre pour le centre (Guise) et la troisième pour la gauche (Lille) (1) ». Cette dernière subdivision arrivait le 9 à Lille (2).

Le ravitaillement en vivres s'opérait par Cassel et Armentières pour la division Moreau, et par Lille pour la division Souham. Les convois de pain, viande et fourrages, qui partaient de ces localités, étaient escortés par des gendarmes ou des cavaliers. Indépendamment de ces ravitaillements sur l'arrière, les troupes s'efforçaient de vivre sur le pays.

B.

(1) Éblé à Mazurier, adjoint au Ministre de la Guerre; la Père, 6 floréal.

(2) Liébert à Pichogru, Lille, 9 floréal.

LA

CAMPAGNE DE 1803 EN ALLEMAGNE

VII^e PARTIE

AUSTERLITZ.

I

LE PLAN DE L'EMPEREUR POUR LA CAMPAGNE
DE MORAVIE.

Napoléon est à la poursuite de Kutusow depuis le 23 octobre. Il a constamment essayé de le rejeter vers le Sud, dans la région close par les Alpes, le Danube, l'Adriatique, de lui couper ses communications avec les plaines immenses de la Russie et avec la Prusse; mais à Hollabrünn comme à Krems, il a échoué. Les alliés, à Olmütz, ont leurs lignes d'opérations et de retraite assurées, soit sur la Pologne, soit sur la Silésie. Une poursuite prolongée ne ferait qu'éloigner l'armée française de ses renforts, sans lui donner plus de chances d'imposer promptement la bataille. Il faut s'arrêter, et laisser quelque repos aux troupes.

Le 21 novembre, Napoléon a choisi pour son armée

une position d'attente qui ne variera plus guère jusqu'à ce que les alliés reprennent l'offensive. Cette offensive, il voudrait pouvoir la décider, la presser; il la désire ardemment et fâchera de la provoquer, car il ne doute pas de la victoire.

Son assurance présente un singulier contraste avec la situation, qui semblerait désespérée à tout autre qu'à lui. Les alliés, en y comprenant les Prussiens, dont l'hostilité est manifeste, ont plus de 400,000 hommes, groupés par masses compactes autour des forces, inférieures de moitié, dont la France peut disposer. Encore ces dernières ont-elles été morcelées pour répondre aux exigences multiples d'une offensive prolongée, et c'est avec une vingtaine de petits corps dispersés entre Austerlitz, Venise, Rennes et Utrecht, qu'il faut combattre 75,000 Austro-Russes campés devant Olmütz, 60,000 hommes qui s'en approchent par la Pologne, la Silésie et la Bohême, 80,000 Autrichiens rassemblés en Carniole, et enfin 200,000 Prussiens ou Anglo-Russes en marche dans la basse Allemagne. Qu'on jette un coup d'œil sur la carte, et qu'on imagine à la tête des armées françaises un général ordinaire, Soult ou Jourdan, voire Lannes ou Masséna!

Mais Napoléon est sûr de vaincre.

Avec lui, la dispersion même doit tourner à bien et, loin d'affaiblir nos troupes, sert à les multiplier. Si les 27,000 hommes de Davout et de Mortier sont à Vienne, et non à Brünn, ce n'est pas pour la vaine satisfaction d'occuper la capitale de l'Autriche, mais pour être à portée de renforcer, suivant les cas, l'Empereur en Moravie, ou Masséna en Styrie. Les 23,000 hommes qu'Angereau et Ney ont conduits dans le Tyrol et le Vorarlberg rejoindraient en vingt jours la grande armée en Autriche ou l'armée du Nord près de Mayence. Mais, pour compenser l'infériorité de ses forces par ce jeu de navettes où triomphe son génie, Napoléon ne peut pas

s'éloigner outre mesure, et Brünn marque la limite où il faut se tenir tant que Masséna ne sera pas venu plus près du Danube, ce qui permettrait de reporter au Nord Marmont, Mortier, Davout, et avec eux le centre de tout le système.

Au reste, dans la situation présente, ce n'est pas en talonnant Kutusow que l'Empereur obtiendrait la victoire tant désirée: le prudent général russe, malgré sa jonction avec Buxhöwden, n'a pas assez rétabli les troupes qui ont fait la pénible retraite de Braunau, et il n'accepterait pas la lutte avant quelques jours. Qui sait jusqu'où il reculera? Sans doute il rencontrerait tôt ou tard de nouveaux renforts, capables de lui donner une telle supériorité numérique sur l'armée très réduite de Napoléon, que nous devrions à notre tour refuser le combat. Ce qui est à craindre surtout, c'est que les Prussiens entrent enfin en campagne, et que Kutusow rallie leurs détachements de Silésie. A Brünn plus encore qu'à Krems et à Hollabrunn, c'est au Nord qu'est le danger le plus grave, et il faut éviter d'y refouler l'ennemi. Napoléon ne peut imposer la bataille; il essaiera d'y attirer son adversaire; il ne se montrera pas agressif, mais timide dans sa témérité.

L'armée d'Olmütz est d'ailleurs la seule qu'il puisse avoir à combattre avant un mois: il ne se sent menacé à bref délai, ni par les Prussiens sur le Rhin, ni par l'archiduc Charles en Carniole.

Ce dernier rassemble 80,000 hommes près de Marburg; mais dans le nombre se trouvent les débris très éprouvés des corps du Tyrol; quant aux troupes revenues d'Italie, elles ont parcouru 600 kilomètres en trente jours, et ont combattu sans cesse depuis l'Adige jusqu'à l'Isconzo. Leurs équipages ont beaucoup souffert dans la traversée des Alpes Juliennes. Il faut donc que cette armée se repose avant de reprendre sa marche vers le Danube. Quand elle s'ébranlera, elle aura 250 kilo-

mètres à faire pour atteindre Comorn. A ce moment, elle rencontrera les 27,000 hommes de Davout et Mortier ; elle aura en flanc les 25,000 hommes de Marmont et de Ney, tandis que Masséna la prendra en queue avec 40,000 à 50,000 hommes.

Quant aux Prussiens, si l'on examine de sang-froid leur situation politique et militaire vers le 20 novembre, il ne semble pas qu'ils puissent menacer le territoire français ni les communications de la Grande Armée avant un mois. Leurs troupes les plus proches du Rhin et du haut Danube sont les 18,000 hommes conduits par Blücher à Münster, les 40,000 qui entourent Hanovre, et les 35,000 d'Erfurt. Pour concentrer 60,000 à 70,000 hommes sur le Rhin, il faudrait faire parcourir au corps du Hanovre environ 300 kilomètres, ce qui ne demanderait pas moins de vingt jours ; pour les porter sur le Haut Danube, il faudrait leur faire franchir près de 400 kilomètres ; or la guerre n'est pas encore déclarée, et ces mouvements ne sont pas commencés (1).

Les démonstrations des armées prussiennes vers l'Ouest n'inquiètent donc pas assez Napoléon pour qu'il porte des troupes de ce côté. Il s'en tient à son décret du 8 novembre, qui a décoré du nom pompeux d'armée du Nord quelques bataillons groupés sur le Rhin et dans les Pays-Bas. Encore semble-t-il que la principale mission de cette armée fantôme soit de s'opposer à une descente de troupes anglaises plutôt qu'à une invasion prussienne.

Le résultat le plus fâcheux et le plus prochain qu'aurait l'entrée des Prussiens dans la coalition serait la

(1) D'après les instructions données le 23 novembre aux troupes prussiennes, les corps du Hanovre et de la Saxe furent dirigés aussitôt sur Bamberg et Bayreuth. Ils ne devaient y arriver que le 13 décembre. Etat-Major allemand, *Kriegsg. Einzels*. T. I., p. 36.

réunion de Kutusow avec le corps de Grawert en Silésie.

Tout bien pesé, Napoléon ne prend donc de nouvelles dispositions et ne prévoit d'opérations militaires qu'en Moravie. Tel est l'objet de ce qu'il a nommé le *Plan de campagne de la Moravie*. « La bataille d'Austerlitz, écrira-t-il dans quelques mois, n'est que le résultat du plan de campagne de la Moravie. Dans un art aussi difficile que celui de la guerre, c'est souvent dans le système de la campagne qu'on conçoit le système d'une bataille ; il n'y aura que les militaires très exercés qui comprendront ceci (1). »

Ce plan de campagne de la Moravie, qui se condensera, en quelque sorte, dans la bataille finale, n'est lui-même, en grande partie, que la dernière expression des idées suivies par l'Empereur depuis le passage de l'Inn. Il y a bien cette différence, qu'avant les insuccès de Krems et d'Hollabrunn, il pouvait essayer d'imposer la bataille en coupant aux alliés la retraite vers le Nord, tandis qu'en Moravie il n'y faut plus songer ; mais il veut encore en venir aux mains avec Kutusow ; il a encore avantage à ce que les alliés se reportent vers le Sud, où il pourra plus facilement les déborder, les cerner même ; et ce qu'il craint encore, c'est le mouvement vers le Nord.

Pour embrasser tous les cas possibles, Napoléon examine trois hypothèses générales : l'ennemi peut se dérober vers sa droite, ou vers sa gauche, ou enfin reprendre l'offensive.

Si Kutusow voulait se retirer vers la Pologne ou la Silésie, il serait impossible de s'y opposer, et ce serait l'événement le plus fâcheux pour les Français. Les seules

(1) Note A sur le Rapport de Kutusow.

mesures à prendre pour en atténuer les inconvénients seraient de faire contenir l'archiduc Ferdinand vers Prague, par Bernadotte; puis (ce qui aura lieu dès le 23) de faire surveiller autour de Zwickau les routes d'Olmütz à Prague et à Glatz. Mais ce sont là des détails très secondaires et, dans l'ensemble, on ne voit pas comment on pourrait empêcher ou utiliser un mouvement des alliés vers le Nord. A coup sûr, il mettrait l'armée française en fâcheuse posture.

Si, au contraire, Kutusow tentait de se réunir à l'archiduc Charles en Hongrie, Napoléon ne pourrait que s'en réjouir. Un pareil mouvement lui permettrait de rapprocher les différentes parties de son armée et de redescendre vers le Danube. Il écrira plus tard : « L'Empereur avait prévu que l'ennemi pourrait manœuvrer sur la ligne d'opérations d'Olmütz à la March; dans ce cas, l'armée russe devait passer à Hradisch (1). Elle en était plus loin que le maréchal Soult, qui avait de l'infanterie à Gaya et des partis de cavalerie éclairant toute la route de ce mouvement. Lorsqu'on aurait su la marche de l'ennemi, on l'aurait laissé avancer; les corps des maréchaux Mortier et Davout se seraient trouvés à Gœding, et l'ennemi aurait eu 30,000 hommes de plus à combattre qu'à Austerlitz (2). »

Ainsi l'intention de l'Empereur était, en pareil cas, d'appeler Davout et Mortier sur Gœding (à 85 kilomètres de Vienne) pour y arrêter l'ennemi, tandis que les 4^e et 3^e corps, suivis du 1^{er}, auraient débouché sur son flanc

(1) Il n'y avait pas de routes allant d'Olmütz en Hongrie au travers du Tatra.

(2) Note b sur la Relation de Stutterheim. Ces notes ne peuvent guère être attribuées qu'à Napoléon. Pour le fond et pour la forme, elles rappellent très exactement sa manière, et elles ne se distinguent pas des Notes sur le rapport de Kutusow, dont l'Empereur s'est reconnu l'auteur.

par Austerlitz et Gaya. Cependant le mouvement des troupes françaises pouvait ne pas s'achever à temps; Davout et Mortier n'atteindraient peut être pas Gœding avant les alliés; mais ils seraient bien placés, en tout cas, pour les arrêter une journée dans le couloir de la March. Si Kutusow se portait de Hradisch ou de Gœding dans la vallée du Waag par la traverse, Davout et Mortier tiendraient toujours avant lui les passages du Danube. Napoléon réunirait alors ses forces dans la région de Presbourg et Comorn, à cheval sur le fleuve, pour attaquer tour à tour ses deux adversaires. De toute façon, le mouvement des alliés aurait pour résultat de faciliter la concentration de nos troupes : « Dans toutes les manœuvres que l'ennemi faisait sur Vienne, il se portait sur les ailes de l'armée française qui, par le ploiement de tous ses détachements, se concentrait, et par là opposait toutes ses forces à l'ennemi (1). »

Reste la troisième hypothèse : au lieu de se porter vers le Nord ou vers le Sud-Est, Kutusow peut reprendre directement l'offensive contre la Grande Armée. C'est là ce que Napoléon désire le plus vivement; il ne néglige rien pour enhardir son adversaire et l'engager à prendre ce parti. C'est beaucoup dans cette intention, autant que pour laisser des troupes à portée de soutenir Masséna, qu'il s'avance jusqu'à Brunn avec le tiers à peine de son armée.

Les corps de Lannes et de Soult, la Garde, et trois divisions de cavalerie, soit environ 50,000 combattants, sont seuls exposés aux regards de l'ennemi, qui en a sans doute 80,000 à Olmütz, et qui sera rejoint bientôt par la Garde russe et par d'autres renforts. Ainsi, vers le 1^{er} décembre, les alliés auront concentré des forces doubles de celles qu'ils nous attribuent. C'est sur cette

(1) Note b sur la Relation de Stutterheim.

disproportion que Napoléon compte pour exciter leur audace.

Il est certain que, si les généraux russes étaient prudents, ils attendraient l'entrée en ligne des Prussiens, qui ne saurait tarder; mais ne seront-ils pas jaloux de ne devoir la victoire qu'à eux-mêmes, et cette victoire, ne seront-ils pas tentés de l'espérer, s'ils attaquent 50,000 hommes avec 90,000 ou 100,000? Pour les encourager, Napoléon affectera une attitude inquiète et timide, semblera craindre de s'être trop avancé; il facilitera les premiers succès des ennemis en ne leur opposant que des postes de cavalerie.

Il place à Wischau, sur la route d'Olmütz, et à 30 kilomètres de Brünn, une brigade de hussards, presque isolée. C'est un poste de surveillance, mais c'est aussi un appât. Les Russes le tâteront, ils y mordront le 25, et s'y prendront le 28 novembre. « Tout ce dispositif tenait à un projet déjà arrêté de la part des Français, dit Napoléon. En effet, ce n'eût pas été avec de la cavalerie qu'ils eussent gardé Wischau, mais avec une bonne division d'infanterie, couverte de droite et de gauche par des redoutes, etc. (1). »

Si l'Empereur ne tient concentrés que 30,000 hommes en face de Kutusow, il pense être rejoint en temps utile par Bernadotte et par Davout. Il juge que les forces de la Grande Armée sont « réunies », ce qui est loin de signifier qu'elles sont « concentrées », comme celles des alliés devant Olmütz. Dans le langage ordinaire de l'Empereur, l'armée est dite « réunie » quand les différents corps sont à portée de concourir à une action commune en se « concentrant. » Il faut avouer que, dans le cas présent, il attribue à ses troupes une prodigieuse mobilité en jugeant « réunis » des corps d'armée dont

(1) Note A sur le Rapport de Kutusow.

les uns sont à Brünn et Austerlitz, un autre à plus de 60 kilomètres sur Iglau, et le dernier à Vienne, à plus de 100 kilomètres à vol d'oiseau.

Les cantonnements en Moravie sont disposés de manière à dissimuler à l'ennemi les marches de concentration qui s'accompliraient en vue d'une bataille et pourraient lui donner à réfléchir : Lannes, Murat et Soult, occupant à la fois Brünn et Austerlitz, masquent les routes de Vienne et d'Iglau, et interdisent aux alliés la connaissance exacte des mouvements de Caffarelli, Bernadotte, Beaumont, Bourcier, Klein et Davout. Notre cavalerie surveille les rives de la March depuis Gœding jusqu'à Presbourg, et avant peu elle gardera aussi la route de Zwittau; elle achève d'envelopper nos communications d'un voile presque impénétrable. Des espions peuvent certes renseigner les alliés sur les cantonnements de nos corps d'armée; mais ils n'auraient pas la mobilité nécessaire pour signaler à temps les marches de concentration, très rapides, par lesquelles Bernadotte et Davout rejoindraient Napoléon. L'ennemi restera donc persuadé jusqu'au dernier moment que nos troupes sont dispersées, hors d'état de se soutenir, tandis que l'Empereur compte les concentrer pour la bataille.

Telles sont les mesures prises pour encourager, autant que possible, Kutusow à nous attaquer. C'est la première partie du plan. A supposer qu'elle réussisse, quelle conduite Napoléon pense-t-il suivre quand les alliés marcheront à lui?

Ce que désire l'Empereur, c'est de s'assurer une bataille décisive, et d'attirer l'ennemi vers notre droite. Pour atteindre ce double but, il peut être amené à se déplacer avec toute l'armée.

Bien qu'il se soit porté au delà de Brünn, il ne tient pas à livrer la bataille en avant de cette ville. La Thaya et la Schwarzwawa lui offrent, à quelque distance en

arrière, un terrain très favorable. Ces deux rivières, coulant en plusieurs bras dans des vallées larges et marécageuses, constituent dans la région de Raygern, Znaym, Nikolsbourg, des obstacles sérieux, et en particulier entre Raygern, Muschau et Nikolsbourg une de ces positions en équerre qu'affectionne Napoléon. Si l'attaque de Kutusow est conduite avec habileté ou avec prudence, la Grande Armée évacuera Brünn et attendra l'ennemi sur la Thaya : il suffit pour cela que les alliés se portent si vivement d'Olmütz sur Brünn, que Davout n'ait pas le temps de rejoindre Napoléon : il suffit encore qu'ils se présentent en forces très supérieures et sans se désunir. Dans l'un ou l'autre cas, l'Empereur se retirerait en arrière de Brünn, encourageant ainsi ses adversaires à poursuivre : « Ne voulant se battre qu'autant que l'ennemi ferait de très grandes fautes, il était résolu à se porter encore une journée en arrière si l'ennemi manœuvrait sagement. Il ne voulait point engager une bataille corps à corps contre une armée supérieure et qui serait bien postée. La victoire eût été hasardeuse et surtout trop sanglante (1). »

« Quand, le 1^{er} décembre, les Russes couronnèrent en masse le plateau de Pratzen : *« L'ennemi y restera long-temps, dit l'Empereur, s'il attend que j'aie le déposter de là. »* En effet, si les Russes avaient montré cette sagesse et n'eussent pas abandonné les hauteurs, il est probable que l'Empereur eût décampé pour occuper les positions en arrière de Brünn. Par ce mouvement, il offrait aux ennemis une nouvelle tentation de se placer entre cette ville et Vienne, et pouvait alors, ou les prendre en queue pendant qu'ils seraient engagés dans les défilés de Nikolsbourg, ou bien les jeter dans le Danube. L'Empereur avait avantage à cette manœuvre,

(1) Note g sur la Relation de Stutterheim.

parce qu'il aurait eu 40,000 hommes de plus, puisque tout le corps de Vienne, et même celui du général Mar-mont, qui était à Grcetz, serait arrivé à temps pour attaquer l'ennemi à une demi-journée de Vienne, et placer ainsi les Russes entre deux armées françaises (1). »

Cette solution était même si avantageuse, qu'on peut se demander comment Napoléon ne la préférait pas à une bataille en avant de Brünn, même au cas où l'ennemi ne manœuvrerait pas « sagement ». Mais telle était sa confiance dans la valeur de ses troupes et surtout dans la sienne propre, qu'il voulait livrer bataille le plus vite possible, sans laisser le temps aux alliés de se raviser, plutôt que d'augmenter ses forces et ses chances de succès au prix d'un retard. On peut affirmer que, dès le 21 novembre, il était presque résolu à accepter la rencontre en avant de Brünn, si les alliés venaient l'attaquer.

La grande route de Brünn à Olmütz, tracée de l'Ouest à l'Est, sépare deux régions absolument différentes : au Nord le massif très difficile appelé quelquefois la Suisse morave, au Sud la plaine mamelonnée qui descend jusqu'au Danube. A 10 kilomètres à l'Est de Brünn, deux ruisseaux sortent des montagnes par des gorges entaillées à pic, pour couler aussitôt après dans des vallons largement ouverts, et se réunir enfin, à 1 lieue de la route, en formant le Goldbach. Ce petit cours d'eau se divise en plusieurs filets dans des fonds encombrés de marais et d'étangs, puis va se jeter dans le ruisseau d'Austerlitz, dont il a été séparé jusque-là par les hauteurs de Pratzen. C'est dans cette région que cantonnaient nos troupes et qu'elles attendaient l'attaque.

Le plan relatif à la bataille est bien, comme l'a fait

(1) Note C sur le Rapport de Kutusow.

entendre Napoléon, une synthèse, une réduction du plan général de la campagne. Ici encore, il faut envisager trois cas, analogues à ceux qu'on a distingués pour les mouvements sur l'ensemble du théâtre d'opérations : Kutusow pouvait attaquer sur notre droite, ou directement sur notre front, ou enfin sur notre gauche.

Pour la bataille comme dans l'ensemble, la première solution était celle que Napoléon désirait : « *Il eut pour but, dans toute la campagne de Moravie, de ne point laisser tourner sa gauche, et d'abandonner sa droite (1)* » ; et au moment d'en venir aux mains, « ce que le général français désirait le plus » était encore de voir les Russes « tourner la droite de l'armée française (2) ». Dans ce cas, comme le dira la proclamation du 1^{er} décembre, pendant que les ennemis manœuvrèrent pour tourner sa droite, il veut tomber dans le flanc de leurs colonnes, et les rejeter vers le Sud. Il obtiendra ainsi, non pas « une bataille ordinaire », mais ce succès définitif que l'attitude de la Prusse rend particulièrement urgent.

Telle est la première pensée de la bataille d'Austerlitz : déborder la droite des Russes, les couper d'Olmütz en les attaquant par le Nord.

Ce projet suppose que les alliés se jetteront sur notre droite ; et cette hypothèse est de beaucoup la plus vraisemblable. On peut à peine espérer que Kutusow reprendra l'offensive ; mais s'il s'y décide, s'il se fait assaillant, c'est qu'il compte sur la victoire. Il n'attaquera un adversaire comme Napoléon que s'il se croit une supériorité matérielle capable de rendre vaines toutes les combinaisons du génie, et alors il dirigera son attaque de manière à la faire aussi dangereuse que possible, à isoler la petite armée française aventurée en Moravie,

(1) Note f sur la Relation de Stutterheim.

(2) Note g sur la Relation de Stutterheim.

et à la couper de Vienne. « Dans la campagne de Moravie, l'Empereur avait compris que les Russes, n'ayant point un général de première force, devaient penser que la retraite de l'armée française était sur Vienne ; ils devaient mettre une grande importance à en intercepter la route (1). »

Si probable que fût déjà une manœuvre des Russes pour tourner notre droite, Napoléon ne néglige rien pour la faciliter et pour y engager l'ennemi : il découvre sa communication avec Vienne, resserre son armée dans le moindre espace possible, pour qu'on soit plus tenté de l'envelopper. « Il voulait que les Russes fissent de fausses manœuvres et des fautes, toutes résultantes de son plan de campagne en Moravie, plan que l'ennemi ne pouvait pénétrer. » Aussi l'Empereur disait-il l'avant-veille (de la bataille) en parcourant les hauteurs de Pratzen, les villages de Sokolnitz, Telnitz et Menitz : « *Si je voulais empêcher l'ennemi de passer, c'est ici que je me placerais ; mais je n'aurais qu'une bataille ordinaire. Si au contraire je refuse ma droite en la retirant vers Brünn, et que les Russes abandonnent ces hauteurs, fussent-ils trois cent mille hommes, ils sont pris en flagrant délit et perdus sans ressource (2).* »

Quand les alliés se mettront en mouvement pour nous attaquer, Napoléon serrera toutes ses troupes au pied des montagnes, dans un espace d'une lieue carrée. Il rendra presque impossible de tenter un mouvement sur sa gauche, difficile une attaque directe sur le front, et la tentation de le déborder au Sud sera si naturelle et si forte, que l'on ne conçoit pas comment l'ennemi pourrait y résister.

Nous rencontrons ici une question d'une importance

(1) Note A sur le Rapport de Kutusow.

(2) Note G sur le Rapport de Kutusow.

primordiale : Napoléon répète à maintes reprises que les alliés se fourvoyaient en croyant couper la communication avec Vienne : « Ils devaient mettre une grande importance à en intercepter la route; *cependant la retraite de l'armée, dans toute la campagne de Moravie, n'a jamais dû être sur Vienne.* Cette seule circonstance rendait faux tous les calculs de l'ennemi, et devait le déterminer à des mouvements qui le conduiraient à sa perte (2). »

Quelle pouvait donc être la ligne de retraite de l'armée française? Napoléon s'est bien gardé de le dire. Les alliés, dans le mouvement tournant qu'ils tentèrent à Austerlitz, auraient coupé aussi bien la route de Znaym que celle de Vienne, s'ils avaient été vainqueurs, car dès le début de la bataille, leur gauche eût atteint la Schwarzawa. Il restait alors aux Français la route de Budwitz, ou même celle d'Iglau; mais par quelle voie regagner le Danube à Linz ou à Passau? Comment se ravitailler en munitions pour soutenir, si possible, une seconde bataille? On sait quelles difficultés avait rencontrées la division Klein pour aller de Linz à Zwettel.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'aucune route n'avait été organisée, ni même explorée, hormis celles de Vienne et Znaym; que rien n'avait été préparé pour faire, au sens propre du mot, un *changement de ligne d'opérations*. Divers itinéraires entre Brünn, la Bohême et le Danube seront reconnus, mais longtemps après la bataille. Nous ne pouvons donc considérer celle-ci que comme livrée à fronts renversés; notre armée abandonnait ses lignes de retraite plus encore que l'ennemi, puisqu'il aurait trouvé en Hongrie des renforts et des ressources que la Bohême ne pouvait nous offrir. Napoléon a joué le tout pour le tout.

(2) Note A sur le *Rapport* de Kutasow.

Il a toujours attaché la plus grande importance à prouver (et peut-être à se persuader à lui-même autant qu'à la postérité) la conformité de ses actes aux principes absolus dont il affirmait l'exactitude et recommandait sans cesse l'observation rigoureuse; c'est ce qu'il a fait ici, en particulier, mais il lui faut quelque peu jouer sur les mots pour soutenir sa démonstration. En réalité, il n'a été inspiré que par le sentiment de sa supériorité personnelle, sentiment qui venait d'ailleurs ajouter à cette supériorité même une de ses forces les plus puissantes. Il a attendu et livré la bataille dans les conditions que l'on sait parce qu'il ne pensait pas qu'il pût *n'être pas vainqueur.*

Il ne faut pourtant pas s'exagérer cette confiance jusqu'à la croire aveugle. Nous avons vu déjà que, dans certains cas, l'Empereur était décidé à se retirer au Sud de la Thaya. C'est probablement ce qu'il aurait fait, à en juger par ses notes sur le rapport de Kutasow, s'il avait été attaqué de front par les alliés, puisqu'il ne voulait pas d'une *bataille ordinaire.*

Restait une troisième hypothèse, à la vérité bien improbable, mais qu'il fallait faire pour envisager toutes les circonstances possibles :

« Si, au lieu de *tourner la droite de l'armée française, ce que le général français désirait le plus*, les Russes avaient engagé une affaire de montagne, en tournant la gauche (1) », il devenait plus difficile de couper la retraite des alliés; cependant la situation d'infériorité où ils se trouveraient dans un massif presque impraticable, la possibilité de les battre en détail, de mettre en valeur l'ingéniosité du général français et l'agilité de ses troupes contre la lourdeur des Russes, d'anéantir leur armée,

(1) Note a sur la Relation de Stutterheim.

en la dispersant, décidaient l'Empereur à accepter le combat dans ces conditions. Ce cas était d'ailleurs, il faut le répéter, presque invraisemblable; on ne pouvait supposer que les ennemis choisiraient la manœuvre qui leur promettait le plus de difficultés et le moins d'avantages; qu'ayant assez de confiance en leur supériorité pour prendre l'offensive, ils négligeraient la seule opération qui comportait un résultat décisif. Il n'était pas croyable qu'ils se jetteraient, en plein hiver, dans des montagnes impraticables, où leur attaque ne pouvait aboutir.

Quoi qu'il en soit, Napoléon n'a écarté aucune hypothèse et, pour les trois cas à examiner, il a adopté les solutions suivantes :

Si les alliés se portent sur sa droite pour le tourner, en franchissant le Goldbach vers Sokolnitz, Telnitz et Menitz, il débouchera en masse au delà de ce ruisseau par Girzikowitz et Puntowitz, tombera dans le flanc des colonnes ennemies encore en marche, et les rejettera vers le Sud.

Si les alliés l'attaquent de front, il se dérobera, battrà en retraite au delà de Brünn sur Znaym.

Enfin, si l'offensive ennemie se produit, contre toute apparence, par les montagnes, il acceptera la rencontre aux débouchés du massif, ce qui lui assure une plus grande faculté de manœuvre.

Telles sont les grandes lignes du projet, tel que Napoléon peut le concevoir d'après la carte; mais il en poursuit l'application au terrain.

Dans ses longues reconnaissances aux environs de Bosenitz et de Pratzen, il mesure l'espace nécessaire au rassemblement de ses divisions, note les particularités qui peuvent être utilisées. Les vallons de Schlapanitz et de Girzikowitz, l'un profondément encaissé, l'autre

marécageux, sont d'un passage difficile. Pour prendre promptement l'offensive, il faut être maître des débouchés. Au delà des deux ravins, au pied même des montagnes, le mamelon de Bosenitz (surnommé le Santon par nos soldats) fixe l'attention de l'Empereur, « non parce que c'était une belle position défensive, il y en avait sur les derrières de tout aussi bonnes; mais parce que c'était la clef de toutes les opérations offensives. Si au contraire le général français eût négligé le Santon, toute la gauche de l'armée française n'aurait jamais pu reprendre l'offensive sans passer les défilés.... L'Empereur avait intérêt à se tenir maître de ces défilés afin de n'avoir aucun obstacle au développement de son armée; c'était là le but de l'occupation de la belle position du Santon, situé en avant de tous les petits ruisseaux, parce que depuis deux jours l'Empereur avait des postes sur ces ruisseaux, que la gauche de l'armée française était entre le Santon et le village de Girzikowitz, qui était le rendez-vous de presque toute la cavalerie, et que dès lors on n'avait pas besoin de passer les défilés pour attaquer les hauteurs... L'Empereur, ayant eu pour but dans toute la campagne de Moravie de ne point laisser tourner sa gauche, et d'abandonner sa droite, voulait par cela même appuyer sa gauche à une position non pas défensive, mais offensive, et telle était celle du Santon. Il la fit armer et soutenir fortement bien avant la bataille, parce qu'on craignait que l'ennemi ne voulût enlever cette hauteur, qui était la clef des projets de l'Empereur.... Il ne voulait point laisser prendre à l'ennemi des positions trop près de Girzikowitz et Puntowitz, qui eussent pu empêcher l'armée de se former, car l'attaque qu'avait projetée l'Empereur dépendait spécialement de la promptitude de la marche du centre sur les hauteurs de Pratzen (1) ».

(1) Note G sur la Relation de Stutterheim.

Ainsi, dès que Napoléon eut la pensée d'attirer les alliés sur la droite, et de tomber sur leur flanc droit en débouchant au delà du Goldbach, l'occupation du Santon lui parut indispensable pour assurer l'exécution de son projet.

Mais ce poste devait rendre les mêmes services dans tous les cas : si l'armée se retirait en arrière de Brünn, il fallait tenir les défilés pour assurer sa retraite ; enfin « si, au lieu de tourner la droite de l'armée française, ce que le général français désirait le plus, les Russes avaient engagé une affaire de montagne en tournant la gauche de l'armée française, le bivouac du quartier général derrière Kritchén (1), que les Français ont toujours fait occuper, était la position d'où l'on pouvait le plus aisément, par un à-gauche, se porter sur les mamelons de la gauche, diagonalement en arrière du Santon (2) ».

Les dispositions prévues par l'Empereur pour le cas où l'ennemi se porterait d'Olmützig sur Brünn, étaient donc précisées, après examen du terrain, de la manière suivante :

Les 4^e et 3^e corps, la Garde, la cavalerie, puis les divisions Caffarelli et Beaumont devaient être concentrés entre Brünn, Kobelnitz et le Santon ; cette hauteur serait armée d'une batterie et soutenue par une division d'infanterie. En même temps, l'ordre de concentration serait envoyé à Bernadotte, à Bourcier, à Davout. Cela fait, on attendrait que les intentions de l'ennemi fussent caractérisées, et, suivant le cas, on prendrait l'un des partis prévus :

Si les alliés, comme tout portait à le croire, quittaient la route d'Olmützig à Brünn pour tourner notre droite, quelques bataillons seraient chargés de ralentir leur

marche aux abords de Telnitz. Tout le reste de l'armée déboucherait en masse au Sud du Santon, se porterait vivement sur les hauteurs de Blasowitz et de Prätzen en conversant à droite, et attaquerait l'ennemi en flanc dans sa marche.

Si les circonstances ne se prétaient pas à cette manœuvre, c'est-à-dire si les alliés attaquaient sur notre front et non sur notre droite, ou si leur offensive était trop prompte pour que Bernadotte et Davout pussent rejoindre, l'armée se retirerait sur Znaim, couverte d'abord par les troupes qui occupaient le Santon, puis par la place de Brünn.

Enfin, si l'ennemi s'engageait dans les montagnes, Napoléon établirait son quartier général au Sud de Kritchén, rassemblerait ses troupes entre Brünn et le Santon, dans la zone accidentée, mais très découverte et d'un parcours facile, qui s'étend de part et d'autre de la route ; de là, il pourrait manœuvrer facilement contre les Russes enfoncés dans les gorges, dont il tenait les débouchés vers Kritchén, Lœsch et Welatitz.

Les circonstances vont justifier les dispositions préparatoires de l'Empereur ; elles modifieront dans une certaine mesure la forme de l'attaque projetée sur les hauteurs de Prätzen, mais Napoléon a disposé ses troupes de manière à pouvoir varier ses manœuvres à l'infini. C'est à la dernière minute seulement qu'il prendra sa décision ; jusque-là, il tient son armée étroitement concentrée : « Ces 63,000 hommes étaient dans la main de l'Empereur comme un bataillon dans la main d'un bon major, prêts à tout, même à se retirer si l'ennemi était sage, car l'Empereur savait que l'armée russe était nombreuse et brave, et il ne voulait pas d'une victoire qui fût chère ou douteuse (1). »

(1) La ferme de Candia.

(2) Note G sur la Relation de Stutterheim.

(1) Note C sur le *Rapport* de Kutusow.

Tout ce plan de campagne, Napoléon paraît l'avoir arrêté dès le 21 novembre. Il a soigneusement étudié le terrain et déterminé le rôle que les points les plus remarquables pourraient jouer dans la bataille. Certes, il n'a pas arrêté dans ses détails, ni même dans son ensemble, l'attaque centrale qu'il se trouvera exécuter le 2 décembre, car c'est la présence simultanée de deux corps ennemis devant Posorsitz et devant Telnitz qui la provoquera; jusqu'au dernier moment, il ne s'agira que d'une attaque en masse sur le flanc droit et non sur le centre des alliés. Ce qui est reconnu et fixé dès le 21 novembre, c'est le rôle du Santon, l'importance du plateau de Pratzen et de la ligne du Goldbach.

Napoléon a écrit dans ses *Notes sur le Rapport de Kutusow* :

« Les personnes qui étaient auprès de l'Empereur l'ont entendu dire, quinze jours avant la bataille, sur les hauteurs de la Poste (1) et des étangs, en revenant de la reconnaissance de Wischau : *Reconnaissez bien toutes ces hauteurs; c'est ici que vous vous battrez avant deux mois.* Ils ne firent pas d'abord attention à ces paroles, mais le lendemain de la bataille ils s'en ressouvirent (2). »

Dans les notes sur la Relation du général Stutterheim, c'est encore Napoléon qui répète, en termes un peu différents : « Huit jours avant la bataille, l'Empereur, revenant de Wischau, monta sur le Santon malgré un froid très vif, et dit aux officiers qui l'entouraient : *Examinez bien cette position, car elle jouera probablement un grand rôle avant deux mois* (3). »

Les paroles prophétiques que Napoléon s'attribue dans ces deux notes sont confirmées par les *Mémoires* de

Savary; elles ont bien été prononcées une douzaine de jours avant la bataille, à la suite du premier combat de Rausnitz. « Il était nuit close quand cette échauffourée se termina, dit Savary. L'Empereur retourna à Brünn, et vint le lendemain sur le terrain où s'était passée cette affaire, pour placer son armée, qui arrivait dans plusieurs directions. Il porta sa cavalerie d'avant-garde jusqu'à Wischau; il y alla lui-même et, en revenant, il parcourut au pas de son cheval toutes les sinuosités et ondulations du terrain situé en face de la position qu'il avait ordonné de prendre. Il s'arrêtait à chaque hauteur, faisait mesurer des distances, et nous disait souvent : *Messieurs, examinez bien le terrain; vous aurez un rôle à y jouer.* Il remarqua, à la gauche de la division du général Suchet, un monticule isolé, dominant tout le front de cette division. Le Santon était là comme exprès (1). »

Séjour s'exprime à peu près de même : « Le 21, il (l'Empereur) se rend sur le terrain du combat; il en juge les coups, qu'il trouve moins brillants qu'on ne s'en était vanté et, apprenant que l'ennemi s'est retiré sur ses renforts jusqu'à Olmütz, il revient à Brünn. Dans ce retour de Wischau, il s'arrêta sur la grande route, à environ deux lieues et demie de Brünn, près du Santon, monticule qui borde le chemin, espèce de cône tronqué assez abrupt. Il ordonna d'en creuser le pied du côté de l'ennemi pour en augmenter l'escarpement. Alors, se détournant vers le Sud, il entra dans une plaine haute, comprise entre deux ruisseaux encaissés courant du Nord au Sud-Ouest. La largeur de ce plateau est d'environ 2 lieues, la longueur de 3 lieues; après quoi, tournant vers l'Ouest, il s'abaisse et tombe dans un bassin marqué par deux lacs. L'Empereur par-

(1) Poste de Posorsitz.

(2) Note A sur le *Rapport* de Kutusow.

(3) Note F sur la Relation de Stutterheim.

(1) *Mémoires du duc de Rovigo*, Paris, 1823, t. II, p. 168.

courut lentement et silencieusement cette plaine découverte. Il s'arrêta à plusieurs reprises sur les points les plus élevés, vers Pratzen surtout. Il en examina avec attention tous les accidents. Plusieurs fois, pendant cette reconnaissance, il se retourna vers nous : Messieurs, disait-il, *examinez bien ce terrain. Ce sera un champ de bataille, vous aurez un rôle à y jouer.* Cette plaine devait être en effet, quelques jours après, le champ de bataille d'Austerlitz (1) ! »

Le général Amand d'Hautpoul, alors lieutenant d'artillerie, écrit dans ses *Mémoires*, à propos des journées passées aux environs de Brunn : « Napoléon faisait de nombreuses reconnaissances entre Brunn et Wischau, dans le but de chercher une position plus avantageuse pour lui et d'y entraîner son adversaire (2). »

« Le 28 novembre, dit Pelleport, on leva les cantonnements pour réunir les corps et les porter sur le terrain où l'Empereur voulait avoir la bataille ; il l'avait étudié avec soin et l'avait fait connaître à ses maréchaux (3). »

Les témoignages, très précis lorsqu'ils émanent d'officiers attachés au grand quartier général, sont de plus en plus vagues à mesure que leurs auteurs sont plus éloignés de Napoléon. Ségur et Savary ont entendu les paroles mêmes de l'Empereur ; d'Hautpoul et Pelleport l'ont seulement aperçu tandis qu'il parcourait, scrutait, mesurait le terrain à l'Est du Goldbach, ou lorsqu'il réunissait les maréchaux et leur donnait des instructions générales pour la prochaine bataille. Tous nous confirment que, si Napoléon n'avait pas deviné précisément

la forme que prendraient les attaques de part et d'autre, il avait choisi du moins le terrain où l'on se battrait, les dispositions préparatoires et, dans leurs grandes lignes, les quelques solutions entre lesquelles il aurait à choisir.

En comparant le « plan de campagne de Moravie », tel qu'il nous apparaît d'après les notes mêmes de Napoléon, avec la forme définitive de l'attaque exécutée le 2 décembre, nous distinguons bien nettement ce qui est dû au calcul, à la réflexion, et ce qui est affaire d'inspiration. Certains fanatiques imaginent que l'on diminue Napoléon en attribuant ses décisions à un travail intellectuel prolongé ; ils voudraient que tout fût inspiration, éclair de génie. Le vulgaire s'accommode assez, par contre, de plans tout édifiés à l'avance, et qui s'exécutent, se vérifient intégralement ; pour lui, Austerlitz a pu être machiné dans ses moindres détails, de même que la manœuvre d'Ulm a pu être réglée au camp de Boulogne. Restent enfin les sceptiques pour lesquels Napoléon n'a rien prévu du tout, et s'est également passé d'inspiration : au jour et à l'heure voulus, un espion *ex machina* lui a remis le plan des alliés et, par un travail sans grand mérite, il a combiné sa riposte à coup sûr.

La vérité, nous la savons dès maintenant, est toute différente : nous venons de voir, pour ainsi dire, Napoléon à l'œuvre ; nous avons suivi pas à pas ses raisonnements, ses calculs, et nous pouvons affirmer qu'il n'attendra pas la dernière minute pour demander le plan de sa bataille à quelque renseignement d'espion, ou à des inspirations subites. Il a beaucoup prévu, fixé bon nombre de dispositions générales et particulières ; on peut dire que le principe de sa manœuvre est conçu. Le terrain où ses troupes seront rassemblées en attendant le combat ; la zone par laquelle ses colonnes déboucheront, tout cela est arrêté. Pourtant il reste encore une large place à l'inspiration du moment, aux traits de génie. C'est qu'afin d'embrasser toutes les circons-

(1) *Histoire et Mémoires* par le général comte de Ségur. Paris, 1873, t. II, p. 444.

(2) Général marquis Amand d'Hautpoul. *Souvenirs*. Paris, 1904, p. 323.

(3) *Souvenirs militaires et intimes* du général vicomte de Pelleport. Paris, 1837, t. 1^{er}, p. 215.

tances possibles dans ses prévisions, il a fallu se borner à trois cas généraux, ne faire aucune hypothèse précise sur la répartition et les itinéraires des corps ennemis. Dans la nuit qui précédera la bataille, les derniers mouvements des alliés permettront enfin de fixer la forme de l'attaque française, et à ce moment, par la plus légère modification aux ordres primitifs, un corps d'armée sera poussé contre Bagration sur la route d'Olmütz, tandis que la masse de nos colonnes, convergant sur le plateau de Pratzen, exécutera cette attaque dans le flanc droit des ennemis, qui est la fin dernière du « plan de campagne de la Moravie ».

Ainsi nous trouvons tout à tour le travail de réflexion, d'une puissance prodigieuse, accompli en toute tranquillité dans une situation qui donnerait le vertige aux plus braves; puis l'inspiration soudaine qui, sur quelques indices recueillis dans la nuit, décide tout d'un coup la charge sur le mamelon de Pratzen, imprime à la bataille d'Austerlitz sa forme définitive, et en fait un chef-d'œuvre.

II

JOURNÉES DU 22 AU 27 NOVEMBRE.

Du 22 au 27 novembre, la Garde et le 3^e corps demeurent à Brünn et dans les villages voisins (1). La division Caffarelli reste à Pohrlitz.

Il n'en est pas de même du 1^{er} corps d'armée, dont l'Empereur augmente chaque jour le rayon d'action. Berthier écrit à Bernadotte, le 23, de surveiller la route

(1) Suchet étend un peu ses cantonnements pour occuper Bellowitz et Krittchen, et les trois brigades de grenadiers permutent entre elles, l'une logeant au Spielberg, une autre dans les casernes de Brünn, et la troisième dans les villages au Nord.

d'Iglau à Zwittau, puis il lui ordonne de pousser tout son corps d'armée sur Iglau, et d'envoyer les Bavaurois jusqu'aux portes de Prague, à Kolin : « L'Empereur pense que vous devez avoir votre quartier général à Iglau; que vous devez vous assurer qu'il n'y a rien à Tabor, et qu'en même temps vous devez envoyer une forte avant-garde de Bavaurois à Kolin (1). . . . Les rapports que l'Empereur recevra, d'après ceux que vous aura faits l'avant-garde que vous aurez envoyée à Kolin, serviront à décider Sa Majesté si elle doit vous donner l'ordre de vous rendre à Prague. . . . L'intention de l'Empereur est que vous fassiez agir le moins possible votre infanterie française; vous devez la concentrer à Iglau et environs, et la laisser reposer. N'employez désormais contre les Autrichiens que les Bavaurois; *il faut garder votre infanterie française pour l'opposer aux Russes, qu'on assure devoir être considérablement renforcés d'ici à un mois. . . . Il est probable, d'après les événements qui ont eu lieu, que les Russes se réunissent à Olmütz, et ne songeront pas à aller en Bohême.*

« En résumé, l'Empereur vous ordonne de vous porter avec votre corps français à Iglau pour le laisser reposer; mais il vous autorise à employer le corps bavaurois et votre cavalerie comme vous le jugerez à propos, d'abord pour occuper Kolin et faire tout le mal possible à l'ennemi; mais votre infanterie française doit se reposer pour être prête à se porter sur Brünn ou sur Olmütz si le cas l'exigeait. »

Napoléon espère qu'en opérant ainsi, Bernadotte interceptera des convois de Prague et de Budweis sur Kœnig-

(1) Il faut se rappeler qu'il y a de Brünn à Iglau plus de 90 kilomètres; il y en a encore 90 d'Iglau à Kolin; 60 de Kolin à Prague. Il y a 80 kilomètres d'Iglau à Tabor, et 90 ou 100 de Prague à Tabor. Telle est la zone d'action attribuée au 1^{er} corps.

grätz. Il pense que le 1^{er} corps pourra reconnaître Budweis, à plus de 100 kilomètres d'Iglau, et que la garnison de Linz pourra faire occuper ensuite Budweis par un détachement. L'armée serait ainsi reliée plus directement à Linz et à la ligne principale de communications.

Berthier prévient aussi Bernadotte que Jellachich, battu dans le Tyrol, pourrait chercher un refuge en Bohême. En tout cas, il faut *placer des postes de correspondance sur la route d'Iglau à Brünn, et faire reconnaître tous les chemins par des officiers du génie.*

Bernadotte, au reçu des instructions de Berthier, ordonne, le 24 novembre, la concentration du 1^{er} corps à Iglau pour le 27. Le 25 novembre, les Bava-rois atteignent cette ville; Kellermann porte son avant-garde entre Brünn et Iglau, vers Gross-Bitesch, tandis que le gros du corps d'armée s'échelonne au contraire sur la route de Znaym à Iglau, entre Budwitz et Stannern.

Les Bava-rois continuent leur marche sur la route de Kolin. Le 26, ils parviennent à Stecken; le 27, ils atteignent Deutsch-Brod, que leur avant-garde dépasse dans la journée. Elle apprend que l'archiduc Ferdinand était à Czaslau le 24, et devait se porter sur Olmütz; les reconnaissances bava-roises rencontrent celles de l'ennemi près de Pilgram et de Steinsdorf, sur les routes qui conduisent à Prague. Bientôt les Bava-rois attaquent les avant-postes de la cavalerie autrichienne et les repressent sur Friedenau, où une force supérieure les arrête. Un signal de trois coups de canon, en trois points différents, et la générale battue aussitôt dans le camp autrichien, ne laissent aucun doute sur la présence et l'étendue de ce dernier. Quelques prisonniers faits à Steinsdorf confirment que l'archiduc est à Czaslau avec les généraux Kollowrath, Schwarzenberg et Hohen-zollern. Un officier autrichien donne ce renseignement essentiel, qu'il n'est nullement question de corps russes

devant joindre celui de Czaslau. Il y a là 9,000 hommes d'infanterie, 3,000 cavaliers, et 32 bouches à feu. Ils devaient se diriger sur Olmütz par Hohenmeuth, Policka et Wiestin, mais ont reçu contre-ordre. On dit que *Kulusow a été rejoint récemment par 30,000 Russes et attend encore un renfort de 20,000 hommes.*

Le 28, les Autrichiens attaquent à leur tour les Bava-rois et engagent trois bataillons avec 400 à 500 chevaux; mais les Bava-rois réduisent l'artillerie ennemie au silence avec les seules pièces de leurs avant-postes et ne montrent que peu de monde. Ils font encore 12 prisonniers.

La concentration du 1^{er} corps s'achève. Kellermann, qui a gagné la route de Brünn à Iglau, est, le 26, à Gross-Meseritsch; le 27, il rejoint près d'Iglau les divisions Drouet et Rivaud qui, venues de Znaym par la route directe, étaient le 25 à Budwitz et Stannern, le 26 en avant de Schlettau.

En arrivant à Iglau, le 25, Bernadotte reçoit l'ambassadeur prussien, le comte d'Haugwitz, qui se rend à Brünn. Ce ministre se répand en propos pacifiques: « Il paraît très sûr que le Roi veut la paix, écrit Léopold Berthier, et il faut espérer que tout va s'arranger »; et le 28, il répète: « J'ai eu à dîner chez moi M. le comte d'Haugwitz. . . . J'ai beaucoup causé avec lui et j'ai de bonnes espérances sur sa mission pacifique (1). »

Tous les renseignements recueillis par le 1^{er} corps sont exacts et importants, mais ils parviendront à l'Empereur après que l'attaque des alliés aura été prononcée sur Wischau.

En arrière de cette localité, occupée par la brigade Treillard, la cavalerie de Murat conserve les mêmes

(1) Lettres de L. Berthier à sa femme. A. W.

cantonnements jusqu'au 25 novembre; ses reconnaissances ne peuvent s'avancer sur la route d'Olmütz à plus de deux-lieues de Wischau, car l'ennemi tient à Prehlitz. Du côté de la Hongrie, nos partis sont arrêtés le 22 à Ewanowitz; mais dès le 23 ils vont jusqu'à Kremsier, où ils interceptent la route d'Olmütz à Presbourg et Comorn par Hradisch.

Le 25, vers 4 h. 30 du matin, les avant-postes de la brigade Treilhard sont assaillis et culbutés, et Wischau est entouré par les Cosaques; trois escadrons russes se montrent en arrière et coupent la retraite à nos hussards. Se voyant cerné, Treilhard craint de ne pouvoir se faire jour en chargeant, et se décide à défendre la lisière en combattant à pied. L'ennemi tire quatre coups de canon sur les issues du village et fait sommer le général de se rendre. Sur son refus, il tire encore quelques obus et envoie un second parlementaire, qui laisse dix minutes aux Français pour se décider. Treilhard ne l'écoute pas, et demande à ses hussards un brave qui traverse la ligne ennemie et prévienne le général Walther; plusieurs se présentent, parmi lesquels l'adjutant-major et l'adjutant du 9^e; un seul, le hussard Mauvriez, parvient à destination; tous les autres sont tués ou pris. Mais déjà Milhaud avait fait monter à cheval ses deux régiments et s'était porté en avant. Il avait aussi averti Walther et, en quelques instants, la division de dragons avait pris les armes. A son approche, les ennemis refusèrent le combat et se retirèrent. Vers 10 heures, ils étaient à Drissitz, à deux lieues de Wischau. Murat parut vers midi sur le terrain; il fit échelonner les cantonnements de la division Walther dans les villages qui bordent la route, depuis Kaunsitz jusqu'à Wischau, d'une manière presque continue. Un régiment de dragons alla renforcer les hussards dans Wischau, et les chasseurs de Milhaud s'établirent à la même hauteur, dans le village de Dietitz. Murat ordonna qu'en cas d'attaque on sonnât

les cloches pour donner l'alerte d'un village à l'autre, et fit préparer par les officiers du génie un système de signaux lumineux de jour et de nuit. On rendait ainsi plus difficile l'investissement et l'enlèvement de la brigade Treilhard, sans opposer à l'ennemi une résistance plus opiniâtre dans Wischau.

Le 22, nos agents ont annoncé un mouvement des alliés vers notre gauche, par la route d'Olmütz à Zwittau. Murat envoie des reconnaissances de ce côté, et l'Empereur, soucieux de savoir si les Russes se rapprochent de la Silésie et de la Bohême, donne l'ordre le 23 de porter sur Zwittau un fort parti de cavalerie avec un officier d'état-major, qui viendra rendre compte des renseignements recueillis.

Le 4^{or} chasseurs part le 24 avec un officier de l'état-major de Murat, occupe Lettowitz le 25 et envoie des reconnaissances sur Zwittau et Tribau.

La brigade Fauconnet, arrivée le 24 à proximité de Brünn, est expédiée le jour-même sur Zwittau. Trompé par une désignation insuffisante du chef d'état-major, Fauconnet se porte d'abord sur la route d'Iglau, ce qui lui fait perdre une journée. Le 26, il reçoit l'ordre de renvoyer un régiment sur la route de Brünn à Vienne par Nikolsbourg, et de poursuivre avec l'autre sur Zwittau. De ce côté, le 4^{or} chasseurs a enlevé un poste ennemi d'un officier et 10 hommes, et apprend que Zwittau est occupé par 36 hommes d'infanterie russe. Murat écrit au colonel Montbrun de surveiller toutes les routes qui rayonnent autour de Lettowitz, jusqu'à la rencontre de celle qui relie Czaaslau à Olmütz. Le 27, Fauconnet se porte à Zwittau même avec le 13^e chasseurs; il s'y arrête le 28, puis, jugeant impossible d'y rester à cause de la glace qui couvre les chemins et interdit toute retraite précipitée, il revient à Lettowitz. Il se borne à recueillir des renseignements sur les postes ennemis qui peuvent exister entre Olmütz et Czaaslau. Le

capitaine Berthollet, de l'état-major de Murat, rentre au quartier général. Il expose sans doute que l'état des chemins n'a pas permis d'exécuter rigoureusement les ordres de l'Empereur, mais que les difficultés qui ont arrêté nos chasseurs rendraient presque impossible un mouvement des alliés dans cette région.

Le 4^e corps est venu s'établir, le 21 novembre, dans les environs d'Austerlitz. Le vallon de la Littawa (ou Sausbach) qui longe le plateau de Pratzen au Sud-Est, est occupé par la division Legrand depuis Austerlitz jusqu'à Hostieradek et, à partir du 24, par la division Saint-Hilaire à Aujezd et Menitz (1).

Au Nord d'Austerlitz, une colline d'assez fort relief, dominant la vallée de 150 mètres, la séparait de la plaine où Murat avait cantonné sa cavalerie. Le point culminant de cette hauteur, la chapelle de Saint-Urbain, était le lieu de rassemblement de la division Legrand en cas d'alerte; on y avait établi un poste d'observation. Près de là, au village de Niemtchan, se trouvaient le 26^e chasseurs et une compagnie d'artillerie à cheval, assurant la liaison avec la cavalerie de Murat par le poste de Drazowitz et couvrant le rassemblement de la division à Saint-Urbain. Le 26^e chasseurs eut, en outre, à partir du 23, de forts détachements à Lettonitz et Koritschan, pour se relier avec la cavalerie qui opérerait sur les rives de la March.

De ce côté, la division Vandamme tient le massif boisé qui s'étend au Sud-Est d'Austerlitz. Égarée le 22 par une indication insuffisante de ses cantonnements, elle a occupé Urschitz et Stanitz, au Sud des bois, jusqu'à

(1) On se rappelle que cette division, retenue à Mauern le 14, est en retard sur le corps d'armée depuis cette date. Elle a cantonné le 22 à Lechwitz, le 23 à Pohrlitz, et rejoint le 24 à Menitz et Aujezd.

quatre lieues d'Austerlitz. Le 23, elle se rapproche un peu du corps d'armée, mais sans cesser de tenir la lisière du bois, où elle se relie étroitement au détachement de Koritschan (26^e chasseurs) ainsi qu'aux deux régiments de cavalerie envoyés sur la March.

Par une disposition que l'on ne s'explique guère, ces deux régiments, qui opèrent entre Hradisch et Göding, ne sont pas maintenus sous le commandement du général Margaron. Ils reçoivent directement et séparément des ordres du maréchal Soult.

Le 14^e chasseurs, passant le 22 à Stanitz, est envoyé à Gaya. Il se trouve ainsi à peu de distance en arrière du 8^e hussards, qui surveille la zone de Hradisch à Göding, et a son point d'attache à Bisenz (Bisenz est à mi-chemin de Hradisch à Göding, et à 10 kilomètres en avant de Gaya). Le 14^e chasseurs se trouve en même temps à proximité de Koritschan, où il se relie avec le 26^e, achevant d'envelopper le 4^e corps et les bois de Stanitz d'un réseau continu.

Le 8^e hussards (colonel Franceschi) opère depuis le 22 novembre entre Hradisch et Göding. Dirigé d'abord sur cette dernière localité, il ne doit pas y demeurer, mais surveiller surtout la région de *Hradisch* : *c'est le point important, parce que la route qui va d'Olmütz en Hongrie y passe.* Il est important aussi de savoir ce qui arriverait à Kremsier. En tout cas, il doit rester un poste permanent à Bisenz, au centre de la zone où le 8^e hussards opère. Ainsi, dans l'esprit du maréchal, ce régiment est sans cesse en mouvement; il n'a pas de cantonnement fixe, ni même habituel; il est essentiellement mobile. Le seul élément qui ne bouge pas est un simple poste.

Les instructions données au 8^e hussards sont d'ailleurs très longues, et lui assignent une mission des plus complexes. Il doit disposer en notre faveur les habitants du pays et savoir par eux ce qui se passe sur la rive gauche

de la March : « Je vous ai confié, dit le maréchal Soult au colonel Franceschi, une mission très importante ; je suis assuré que vous la remplirez avec distinction. . . . Sachez si les troupes du prince Charles, venant d'Italie, sont déjà arrivées en Hongrie ; sur quels points elles se dirigent ; qui les commande et quelle est leur force. Dans votre premier rapport, vous me parlez d'un rassemblement qui doit se faire sur Göding : soyez toujours instruit des moindres mouvements qui s'opéreront en conséquence, et laissez à Göding un officier intelligent avec un petit poste pour recueillir ces renseignements et vous assurer vos communications. L'objet de votre mouvement est non seulement d'avoir des nouvelles de Hongrie et de savoir tout ce qui se passe dans le cercle de Hradisch, mais aussi pour occuper le cercle, duquel je compte tirer beaucoup de subsistances et des chevaux pour le corps d'armée.

« J'envoie le 11^e régiment de chasseurs par la route de Gaya, afin de vous reconnaître et de vous protéger au besoin ; il doit suivre la marche d'un parti autrichien qui s'est retiré d'Austerlitz ; je crois que le général Kienmayer a pris cette direction ; peut-être même a-t-il cherché à passer par Göding ; ce serait fort bien si vous pouviez l'enlever avec les hommes qui l'accompagnaient.

« Ungarisch-Brod, au delà de Hradisch, m'est désigné comme le lieu où les gros bagages des Russes et des Autrichiens doivent se rallier ; on prétend même qu'il doit s'y rassembler quelques troupes ; il faut s'en assurer. »

Si complexes qu'elles soient, les instructions données n'impliquent pourtant aucune contradiction. Il n'en est pas de même pour le 11^e chasseurs. Il est considéré, d'une part, comme servant de soutien et de repli au 8^e hussards, et d'autre part comme opérant en reconnaissance pour son propre compte :

« Le colonel du 11^e chasseurs est laissé libre de ses

mouvements dans la direction qui lui est donnée. . . . Il prendra des informations sur les mouvements de l'ennemi dans le cercle de Hradisch et même sur la March, et en rendra immédiatement compte. Si, pendant sa marche, il voyait possibilité d'enlever les bagages de l'ennemi ou quelqu'un de ses partis, il le ferait, mais toujours sans se compromettre. Il sera prévenu que le 8^e hussards a ordre de se porter pour le même objet à Hradisch, et aura ordre, après l'avoir reconnu, de le protéger s'il était nécessaire. Le colonel du 11^e chasseurs, ajoute le maréchal Soult, correspondra directement avec moi ; il me fera au moins un rapport tous les jours, il établira un poste de quatre en quatre lieues depuis Hradisch jusqu'à Austerlitz. »

Le 23 novembre, Soult adresse de nouvelles instructions au 11^e chasseurs. Il doit se renseigner sur une division de cheval-légers autrichiens signalée en retraite par Koritschan, et se rabattra ensuite sur Hradisch, pour agir de concert avec le 8^e hussards. Cet objet une fois rempli, il reviendra prendre position à Gaya, laissant des postes à Koritschan et Hradisch, et se tenant en liaison avec Bisenz. Il ne cessera pas, néanmoins, d'éclairer le pays vers le Nord.

Bientôt Soult apprend qu'une colonne ennemie a traversé Kremsier le 21 ; il invite Franceschi à en retrouver la piste. Cette colonne est partie de Brünn le 16, répond Franceschi ; elle est entrée en Hongrie par Hradisch, s'est dirigée d'abord vers Presbourg, puis est revenue sur Olmütz par Kremsier.

Le bruit court que l'archiduc Charles va entrer en Hongrie et que le général Kutusow a l'intention de se défendre à Olmütz. L'ennemi est en force à Hradisch, et Franceschi est obligé de se borner à l'observer jusqu'au 25. Le 26, il y entre dès que les Autrichiens en sont sortis. Il fait une soixantaine de prisonniers tout en manœuvrant de manière à éviter le combat, et il revient

à Bisenz, laissant un poste à Hradisch ; il en a un autre à Goding.

En aval de Goding, la March est surveillée par les divisions Beaumont et Bourcier, et par les troupes du 3^e corps. Là aussi, les missions des différentes unités sont peu distinctes.

Beaumont, qui arrive le 22 à Pohrlitz, est envoyé à Nikolsbourg, avec mission de surveiller le cours de la Thaya et de la March, près du confluent. Il y demeure jusqu'au 28 novembre. Ses reconnaissances poussent jusqu'aux divers passages de la March, et trouvent les localités de la rive gauche occupées par des escadrons autrichiens. Il envoie les 8^e et 9^e dragons à Feldsberg et Lundenburg, sur la Thaya, d'où ils lancent des partis sur les débouchés de la Hongrie, prenant partout contact avec les détachements du 3^e corps et de la division Bourcier.

Davout a envoyé d'abord une forte reconnaissance de cavalerie, sous les ordres du chef d'escadron Méda, du 7^e hussards, dans la région comprise entre la March et la route de Brünn. Ce parti rencontre l'ennemi à Maustrenk et Zistersdorf, ce qui fait supposer un instant que les Autrichiens songent à inquiéter les communications entre Vienne et Brünn. Méda pousse ensuite jusqu'à Goding, où il prend le contact avec la cavalerie du 4^e corps.

En même temps, les voltigeurs de la division Friant occupent les villages voisins de la March entre Lundenburg et Marchegg (exclus).

De son côté, le général Bourcier, qui est arrivé à Vienne le 24, et n'y a pas trouvé de nouvelles instructions, a continué sa marche vers Brünn. Arrivé le 24 à Wulfersdorf, il y reçoit l'ordre de multiplier les reconnaissances sur la March, et d'en faire connaître les résultats à l'Empereur, à Murat et à Davout. Il envoie donc le

colonel Lefebvre-Desnoettes, du 18^e dragons, patrouiller sur la rive droite de la March, où les dragons rencontrent partout les postes du 3^e corps.

Le 26, Bourcier reçoit l'ordre de redescendre sur Wolkersdorf, où il sera sous les ordres de Davout. D'accord avec ce maréchal, il échelonne ses régiments sur la route de Brünn, entre Wolkersdorf et Nikolsbourg, et se charge d'interdire à l'ennemi le pays entre la March et la rive droite de la Thaya.

En résumé, des troupes nombreuses surveillent la frontière de Hongrie depuis Hradisch jusqu'à Presbourg ; mais il semble que tous ces postes et toutes ces patrouilles manquent d'une direction supérieure qui assurerait le même service à moins de frais. Le 27, un nouveau détachement vient encore se mêler aux précédents : le général Heudelet, avec 800 hommes de la division Friant, est chargé de parcourir tout le pays entre la March, la Thaya et la route de Brünn. Davout y joint le 1^{er} régiment de dragons, de la division Klein, qui vient d'être mis à sa disposition.

L'Empereur écrit à Davout qu'il a trop disséminé sa cavalerie, et qu'il faut la réunir pour battre encore la campagne jusqu'aux bords de la March ! Il ordonne en outre de rappeler le régiment de cavalerie laissé à Neustadt (1).

Préoccupé des manœuvres qu'il aurait à faire sur la March et le Danube, si les armées de Kutusow et de l'archiduc Charles voulaient se réunir en Hongrie, Napoléon a chargé une brigade d'officiers du génie de lever la carte du pays arrosé par la March et la Thaya. Il attribue à ce travail une telle importance, qu'il le fait diriger par son aide de camp, le général Bertrand.

(1) Il est curieux de constater que le 27, Davout ignore que Faussonnet a quitté le Marchfeld depuis six jours, et opère au Nord de Brünn.

En prévision des mêmes manœuvres, il ordonne de faire occuper Presbourg par la division Gudin (1). Cette division, que Davout avait fait passer au Nord de Vienne, le 22, s'avance le 26 dans le Marchfeld. Le 27, le pont de Neudorf sur la March est occupé, ainsi que Presbourg, que l'on avait respecté jusque-là en vertu d'une convention passée avec les autorités hongroises. La brigade de cavalerie du 3^e corps est au Sud de Presbourg, à Kittsee; elle pousse des reconnaissances sur la route de Raab et sur la rive gauche du Danube; on signale que le général Merveldt a passé le Danube près de Raab ou de Comorn avec les débris de son corps d'armée pour traverser la Hongrie. Plusieurs de ses soldats sont venus à Presbourg, sans armes et dans le plus mauvais état.

La division Klein, qui s'était portée de Krems sur Holabrunn, le 22, reçoit le 25 l'ordre de se rendre à Vienne, aux ordres de Davout. Le 26, à Stokerau, Klein est invité à mettre le 1^{er} dragons à la disposition du général Heudelet, et à envoyer une brigade à Presbourg et Swetchat. Le reste de la division cantonnera entre Stokerau et Korneuburg.

Pour relever le régiment de cavalerie qui quittait Neustadt, Napoléon ordonne à la division Dumonceau de quitter Krems et de se rendre à Neustadt. Dumonceau part le 24, passe le 25 à Herzogenburg, le 26 à Streithausen, le 27 à Schönbrunn, le 28 à Gimselsdorf, et arrivera le 29 à Neustadt. Il se trouvera ainsi en mesure de soutenir Davout et Mortier à Presbourg, ou Marmont au Semring.

Le 2^e corps, qui est toujours à Grätz, commence à

(1) Berthier avait expédié, par erreur, l'ordre de détacher la division *Guzan* à Presbourg; cette division n'étant pas du 3^e corps, Davout avait deviné l'erreur, et fait commencer le mouvement par la division *Gudin*.

recevoir des renseignements de plus en plus importants et précis sur les armées des archiducs et de Masséna.

Marmont a fait pousser une forte reconnaissance, sous les ordres du colonel Pajol, suivant la route de Leoben à Klagenfurt. Pajol a fait 3 prisonniers et reçu 2 déserteurs, à Unzmarkt. Il a appris la présence à Neumarkt de 10 bataillons et 4 escadrons autrichiens, venant du Tyrol, et commandés par l'archiduc Jean, dont l'armée est en grande partie à Klagenfurt. Ces troupes doivent se tenir prêtes à partir le 26 novembre, sans doute pour rejoindre l'armée d'Italie vers Marburg. Leur cavalerie est à Volkermarkt et Lavamünd (route de Klagenfurt à Marburg). « S'il en est ainsi, écrit Marmont, je serais encore à temps de leur faire beaucoup de mal en me portant sur Marburg, et je le ferais avec une grande confiance si un corps de troupe occupait Brück et Grätz. Je mettrais dans cette opération autant de vigueur qu'il en faut pour réussir, mais assez de sagesse pour ne pas trop me compromettre. Sire, la fortune m'offre une belle occasion, et j'ai dix mille braves gens qui, comme leur général, brûlent du désir de mériter les éloges de Votre Majesté. »

Ces renseignements, très précis et très importants, concourent avec ceux de la veille à éclairer la situation, jusque-là très obscure, sur cette partie du théâtre d'opérations.

Le 25, Marmont est avisé que l'archiduc Jean s'est porté de Klagenfurt sur Marburg. Il sait d'autre part que 5 régiments venant d'Italie sont arrivés à Laibach, et que l'archiduc Charles se dirige sur cette ville avec son armée. Marmont est désespéré de voir ainsi les troupes autrichiennes défilier devant lui, et sollicite l'autorisation d'agir. « Je sais bien, écrit-il, que je suis trop faible pour pouvoir combattre autant de troupes; mais il est bien pénible de les voir ainsi passer devant nous tran-

quillement et sans rien leur dire avant leur réunion.... Si un corps de troupe peut m'appuyer, ne serait-ce qu'en occupant Grätz, et qu'il me soit permis d'agir, j'ai la conviction intime que nous ferons de bonnes choses. Afin de me mettre en mesure d'exécuter promptement l'ordre que j'espère avoir incessamment de marcher, et comme il est bien démontré que l'ennemi n'entreprendra rien, surtout par Judenburg, je donne l'ordre à mon parc, que j'avais laissé à Brück, de se rendre à deux lieues en arrière de Grätz. Aussitôt que je saurai que des troupes sont en marche sur Brück, je donnerai l'ordre au bataillon de chasseurs et au régiment de hussards qui est à Knittelfeld et Judenburg de venir me rejoindre, attendu que ce sera à ces troupes à faire éclairer cette partie de la vallée qui, au surplus, à cette époque, n'aura plus guère d'ennemis. »

Le 27, le corps autrichien qui était à Klagenfurt est signalé en retraite, non plus sur Marburg, mais par Völkermarkt sur Windischgrätz et Cilli. L'archiduc Jean est passé, dit-on, à Völkermarkt le 24, venant de Klagenfurt. Marmont propose à l'Empereur de faire occuper le fort de Grätz qui, avec 300 hommes de garnison et 12 bouches à feu, serait imprenable et assurerait la possession de ce carrefour si les troupes devaient l'évacuer.

Le 28, Napoléon, ayant reçu les lettres de l'Empereur se bornent à vous laisser le maître de faire le plus de mal possible à l'ennemi sans cependant vous compromettre, et Sa Majesté désire que vous tâchiez de vous mettre en communication avec le maréchal Masséna, qui, d'après les rapports que nous avons, a dû passer l'Isonzo. »

L'empereur d'Autriche avait reçu le 20 novembre la lettre écrite le 17 par Napoléon. Il y répondit le 22,

d'Olmütz, qu'après entente avec l'empereur de Russie, il reprenait les négociations de paix. « C'est après m'être concerté avec lui, que rien ne m'empêche plus d'envoyer à Votre Majesté deux plénipotentiaires autorisés à traiter de la paix avec ceux que vous trouverez bon, Monsieur mon Frère, de nommer de votre côté.... Il ne tiendra certainement pas à moi que leur travail ne soit accéléré par tous les moyens possibles. » Les deux plénipotentiaires étaient Stadion et Gyulay. Napoléon les reçut, mais refusa d'entamer les négociations, tant que l'empereur de Russie n'enverrait personne pour traiter en ce qui le concernait ; au reste, il ne demandait pas mieux que de les laisser se rendre à Vienne pour conférer avec Talleyrand. Il écrivit à ce dernier le 25 : « Comme j'ai fait connaître à l'Empereur, par une lettre, et une conférence avec M. de Gyulay, que la première condition de la paix était la réunion de l'État de Venise au royaume d'Italie, j'ai tout lieu de penser que la cour de Vienne a pris son parti là-dessus. Ces Messieurs sont autorisés à vous voir, et vous êtes autorisé à traiter avec eux. Ils savent l'état de la question par ce que je leur ai dit en peu de mots ; mais vous devez la traiter doucement et longuement. Mon intention est absolument d'avoir l'État de Venise et de le réunir au royaume d'Italie. Vous ne manquerez pas de leur parler de l'impossibilité de leur laisser le Tyrol, la Souabe, ce qui convient de garder pour la Bavière, etc. Vous tâchez aussi de les deviner, si cela vous est possible. Mon intention est que, si les négociations doivent durer, elles s'établissent à Linz, pour être un peu éloignées du théâtre de la guerre. »

Napoléon venait d'être avisé par Bernadotte de la prochaine arrivée de l'ambassadeur prussien à Iglau ; il avait ordonné de l'y retenir pendant un jour, de manière à gagner du temps par tous les moyens : « M. Haugwitz arrive demain à Iglau ; j'ai ordonné

qu'on l'y retint toute la journée; après-demain il sera ici. J'ai voulu éviter qu'il se rencontrât avec MM. de Stadion et Gyulay, qui partent demain matin pour Vienne. Dites à M. Maret de rédiger vos pleins pouvoirs. »

Il continue le lendemain 26 : « Monsieur Talleyrand, après toutes les conversations particulières que j'ai eues avec le général Gyulay, il me paraît que la Maison d'Autriche, perdant Venise, voudrait incorporer Salzbourg à ses États, sauf à indemniser l'Électeur dans quelque partie de l'Allemagne. Il me parle de l'Ordre teutonique, de la Diète de Ratisbonne, et de je ne sais quoi encore. Il me paraît que Haugwitz est arrivé aujourd'hui à Iglau; il sera demain ici. »

Entre temps, Napoléon avait ressenti le besoin de se renseigner sur les dispositions de l'empereur Alexandre et de son entourage. Le 25 décembre, il lui écrit une lettre de salutations assez insignifiante, qu'il fait porter le 26 par Savary. « S'il vous questionne, dit-il, vous savez ce que vous devez répondre. »

« Je fus retenu au premier poste de Cosaques, écrit Savary dans ses mémoires, jusqu'à ce que l'on eût fait prévenir le prince Bagration, qui commandait l'avant-garde russe, lequel envoya pour me recevoir le prince Troubetzkoï, par qui je fus conduit près de lui. De l'avant-garde, on me mena à Olmütz, chez le général en chef Kutusow; ce petit voyage se fit la nuit, à travers toute l'armée russe, que je vis se rassembler, et prendre les armes à la pointe du jour.

« J'arrivai chez le général Kutusow à 8 heures du matin; il logeait au faubourg d'Olmütz; on ployait tout chez lui. Je vis bien qu'il se disposait à suivre le mouvement de son armée. . . . Je vis là une foule de jeunes Russes attachés aux différentes branches ministérielles de leur pays, qui parlaient à tort et à travers de l'ambition de la France et qui, dans leurs projets de la réduire

à l'état de ne pouvoir plus nuire, faisaient tous le calcul de Perrette et du pot au lait (1). »

Dans la conversation que Savary dit avoir eue avec l'empereur Alexandre, ce dernier manifesta l'intention formelle de ne pas poser les armes avant d'avoir tiré l'Autriche de la mauvaise situation où elle se trouvait, et qui n'était pas sans remède.

Savary assista au défilé de la Garde russe, qui venait d'arriver et qui se portait en avant à la suite de l'armée, puis il regagna les avant-postes français. Il trouva Napoléon, le 28 au soir, à la porte de Posorziltz; pendant sa mission, les Russes avaient pris l'offensive, et avaient chassé notre cavalerie de Wischau et de Rausnitz.

III

L'OFFENSIVE DES ALLIÉS.

Les empereurs de Russie et d'Autriche, arrivés à Olmütz le 18 novembre, avaient résolu de reprendre l'offensive, et le 27 l'armée de Kutusow s'était dirigée sur Brünn. Cet événement, qui comblait les vœux de Napoléon, mais qu'il osait à peine espérer, est vraiment incompréhensible quand on se représente la situation telle que la connaissaient les souverains alliés à la fin de novembre.

Ainsi que nos agents l'avaient répété à plusieurs reprises, il y avait en Pologne, au début de la guerre, une armée de 90,000 hommes commandée par le général Michelson. Elle s'était bientôt morcelée, et Benningsen était resté à Grodno avec 50,000 hommes, tandis que Michelson lui-même se portait de Brzesc sur Pulawy

(1) *Mémoires du duc de Rovigo*, t. II, p. 171.

(à 100 kilomètres au Sud-Est de Varsovie) avec les corps de Buxhœwden et d'Essen. La Garde russe devait les rejoindre avant peu; toutes ces troupes étaient destinées jusqu'alors à entraîner, de gré ou de force, la Prusse dans la coalition; mais l'affaire d'Anspach était venue modifier la situation du tout au tout. Les troupes prussiennes qui se mobilisaient sur l'Oder et la Vistule avaient été dirigées en grande partie vers l'Ouest, comme on l'a vu, et le général Kalkreuth était allé conférer le 16 octobre à Kozenitz (près de Pulawy) avec Alexandre I^{er}. A la suite de cette première entente, l'armée de Michelson avait été démembrée; Buxhœwden s'était porté avec son corps d'armée vers Krems par Radom, Troppau et Olmütz, pour se joindre à Kutusow. La Garde, puis le corps d'Essen, destinés d'abord à renforcer Benningsen, étaient partis quelques jours plus tard pour la même destination que Buxhœwden en remontant la rive droite de la Vistule; enfin Benningsen lui-même avait quitté Grodno avec 18,000 hommes pour se porter par Varsovie sur Breslau, d'où il continuerait sa marche vers le Sud ou vers l'Ouest, suivant les circonstances.

Le 20 octobre, Alexandre I^{er} était parti pour Berlin, où une convention avait été signée le 3 novembre entre la Russie, l'Autriche et la Prusse, convention dont Laforêt et Bacher eurent connaissance assez vaguement, et à laquelle l'empereur d'Autriche fit allusion dans une proclamation. La Prusse ne consentait pas à entrer tout de suite dans la coalition; elle voulait d'abord se poser en médiatrice, mais les conditions qu'elle avait accepté de présenter à Napoléon étaient telles, qu'il n'y avait pas de doute sur la réponse. La vérité, c'est que la mobilisation des troupes prussiennes était très lente, et que Frédéric-Guillaume ne voulait pas se démasquer avant que ses armées ne fussent concentrées à pied d'œuvre et prêtes à agir. Le comte d'Haugwitz, parti de Berlin

le 15 novembre pour porter à Napoléon l'ultimatum de la Prusse, avait ordre de ne pas se presser pour laisser le temps aux troupes de se rassembler (1), mais inversement, on n'attendrait pas que la mission d'Haugwitz fût terminée pour entrer en campagne, et le 3 décembre, les Prussiens devaient commencer les opérations, quoi qu'il arrivât. Dès le 25 novembre, Frédéric-Guillaume adressait à ses agents diplomatiques une circulaire où il les prévenait qu'il était prêt à agir.

A cette époque, il avait dans la haute Silésie le corps de Grawert (25,000 hommes) et il y dirigeait un corps de réserve de 8,000 hommes.

Telle était donc la situation vers le 25 novembre: les souverains alliés savaient que la Garde russe (environ 10,000 hommes) serait le lendemain à Olmütz; que le corps d'Essen (environ 12,000 hommes) y arriverait le 1^{er} ou le 2 décembre (2); qu'à cette époque, Benningsen entretrait en Silésie avec 18,000 hommes. Les 33,000 Prussiens qui s'y trouvaient déjà seraient alors décidément passés au service de la coalition. En même temps, les armées prussiennes mobilisées dans la basse Allemagne seraient en marche vers l'Ouest, ainsi que les 40,000 Anglo-Russes qui avaient débarqué à Stralsund. Par conséquent, on pouvait réunir en Moravie contre Napoléon, le 3 ou le 4 décembre, plus de 100,000 hommes; quinze jours plus tard, en se retirant dans la haute Silésie, on aurait une armée de 140,000 hommes (en y comprenant les 14,000 Autrichiens de l'archiduc Ferdinand) et dans les derniers jours de l'année, 166,000 hommes, tandis que des masses plus considérables encore menaceraient

(1) Danilewski cite (p. 217) un rapport de Stakelberg du 10/22 juillet 1808, qui précise le fait.

(2) On avait été avisé qu'Essen serait le 26 novembre à Troppau (*Kriegs Archiv* de Vienne, 1808, XIII, 61). Troppau est à 70 kilomètres d'Olmütz.

les communications de la Grande Armée en Bavière, et même le territoire français.

On a peine à concevoir comment, dans de pareilles conditions, les chefs de l'armée d'Olmütz ne purent se résoudre à attendre tout au moins le 3 décembre, puisque rien ne les pressait de prendre l'offensive.

On a donné différentes versions de la manière dont cette offensive fut résolue, et on en a fait remonter la responsabilité, tantôt à l'entourage du Tsar, tantôt aux officiers autrichiens. A la vérité, nous ne possédons aucun document formel capable de fournir une certitude sur ce point.

Danilewski cherche à rejeter la faute sur les Autrichiens : « Des personnages jouissant d'une grande influence dans le cabinet de Vienne partageaient l'opinion, généralement établie en Autriche, qu'il était impossible de vaincre Napoléon. Ils assuraient que la prolongation d'une lutte contre lui attirerait des malheurs irréparables pour la monarchie et que, même avec la coopération de la Prusse, leur patrie deviendrait le vaste théâtre d'une interminable guerre. Ils désiraient être délivrés le plus tôt possible, non seulement des maux qui pesaient sur leur pays, mais encore de tous ceux qu'il était prudent de prévoir; pour tout dire, ils voulaient la paix à tout prix. L'empereur Alexandre était un obstacle à l'accomplissement de ces désirs et, pour paralyser sa fermeté, ils ne trouvèrent rien de mieux que de forcer son armée à combattre. Ce moyen d'ailleurs ne pouvait, en tout cas, causer de grandes pertes à leurs compatriotes, car il ne se trouvait au camp d'Olmütz que 14,000 Autrichiens, provenant en grande partie de nouvelles levées; le reste de l'armée était composé de Russes; le sacrifice des Autrichiens n'était donc pas énorme; tout le poids de la perte d'une bataille devait retomber sur nous seuls. » Danilewski appuie ses « révélations » d'une lettre écrite par Dolgorouki à l'empereur Alexandre à la suite

d'une entrevue avec le roi de Prusse, lorsqu'il lui avait annoncé la défaite d'Austerlitz : « Je représentai au Roi les derniers événements tels qu'ils étaient, sans rien pallier. J'exposai la conduite du ministère et des armées autrichiennes sans charger le tableau ni le ménager. J'éclaircis cette conduite incompréhensible par le désir ardent qu'ils avaient tous de forcer leur souverain à la paix, quelle qu'elle fût, la destruction de notre armée dut-elle être le prix de cet abaissement, car seule elle pouvait relever la monarchie autrichienne après l'anéantissement de la leur (1). »

Cette citation ne saurait nous convaincre; elle n'est nullement explicite, et d'ailleurs Dolgorouki est trop directement intéressé dans la question pour être cru sur parole.

Langeron exprime une opinion absolument opposée :

« Pendant le séjour de l'armée à Olschan, on forma plusieurs projets pour continuer la guerre, réparer nos désastres et obtenir des succès qui pussent au moins conduire à une paix avantageuse dans les circonstances où l'on se trouvait, c'est-à-dire moins fâcheuse qu'on ne devait s'y attendre après la perte totale d'une grande armée, celle de la capitale et du tiers de la monarchie autrichienne.

« Le général Kutusow voulait que l'on fit cantonner les troupes dans les villages aux environs d'Olmütz, de manière cependant à pouvoir les rassembler en vingt-quatre heures dans la position d'Olschan.

« Le général Souktelen, Hollandais, quartier-maître général de l'armée russe, dont les talents dans cette partie égalaient ceux qu'il possédait dans celle du génie et des fortifications, proposa de marcher en Hongrie pour se rejoindre par la gauche à l'archiduc Charles qui,

(1) Danilewski, p. 205.

avec une armée excellente et redoutable dès qu'il la commandait, s'approchait de Vienne. Il était déjà à Kœrmend, ayant été forcé de quitter l'Italie après avoir remporté une victoire sur Masséna et lui avoir dérobé quelques marches ; il amenait 70,000 hommes au secours de son frère. L'Insurrection hongroise, forte de plus de 100,000 hommes, commençait à s'organiser et devait se joindre à lui.

« Je présentai aussi mon projet, qui était de marcher par la droite, de se réunir en Bohême aux généraux Essen et Benningsen et à l'archiduc Ferdinand, qui commandait près d'Iglau un corps de 20,000 hommes échappé au désastre d'Ulm, et avec une masse de plus de 120,000 hommes, de se porter en avant sur le flanc gauche et même sur les derrières de la ligne de communications des Français ; on avait encore, en suivant ce projet, l'espoir d'être secondé par les Prussiens. . . .

« Tous ces projets étaient bons, ou au moins spécieux ; on ne sait pas si l'on eût retiré de celui qui eût prévalu tout l'avantage que son auteur en espérait ; mais il est certain que le parti que l'on prit était évidemment le plus mauvais. . . .

« En marchant à la rencontre des Français et en risquant une bataille dont le succès était au moins douteux, avec Napoléon qui n'était pas accoutumé à en perdre, on compromettait toutes les ressources qui nous restaient ; on gagnait peu en battant l'ennemi sur le front et sur le centre de sa ligne, et l'on n'avait plus d'espoir si l'on était battu, ce qui devait être et ce qui fut. *Mais l'empereur Alexandre voulait voir et gagner une bataille ; il paraissait assuré d'un succès qui l'eût placé sur-le-champ au-dessus de celui qui n'avait pas encore d'émule ni même de rival sur le champ de bataille.* »

D'autres ont attribué au quartier-maître général Weyrother l'initiative du mouvement offensif ; mais il ne paraît pas que son influence ait jamais pu aller

jusqu'à, ni qu'elle se soit exercée dans ce sens. « Lors-qu'il fut soupçonné de trahison par toute notre armée, dit Langeron, et que personne ne doutait que notre marche à Olschan, qui nous perdit, ne fût l'effet de son infernal projet, je l'entendis, après notre retraite en Hongrie, répondre au prince Pierre Wolkowsky, qui lui reprochait cette marche : Mon Prince, vous êtes témoin que je m'y suis constamment refusé ; mais votre Empereur l'a positivement ordonnée. »

La vérité, c'est que les deux souverains et les deux cours ont été saisis du même vertige, sans que ni l'un ni l'autre puisse rejeter la faute sur ses alliés.

L'empereur d'Autriche était tenu à une réserve extrême en raison du petit nombre d'hommes dont il disposait en Moravie, et pourtant le 17 novembre, sans attendre l'arrivée d'Alexandre I^{er}, qu'il devait rencontrer le jour suivant, il écrivait à Kutusow de reprendre l'offensive. Or on était au lendemain du combat de Schöngrabern. Kutusow répond donc par un refus : « Mon dévouement pour Votre Majesté Impériale, etc. . . . Mais je n'ose pas vous dissimuler, Sire, qu'il est impossible de sacrifier au hasard et de confier le sort de la guerre à une seule bataille. Il m'est d'autant plus difficile de me hasarder à la chance d'un combat que nos troupes, malgré leur zèle et leur impatience de se distinguer, sont privées des forces physiques. Épuisées par les marches forcées et par les bivouacs continuels, elles se traînent à peine ; elles passent souvent vingt-quatre heures sans nourriture, faute de temps pour préparer leur manger, attaquées qu'elles sont constamment par l'ennemi. *Je considère comme une nécessité absolue de me retirer, jusqu'à ce que je puisse me joindre à Buchawden et aux différents détachements autrichiens.* Quand nous serons renforcés par ces troupes, l'ennemi, à qui notre nombre imposera, nous laissera sans doute quelques jours de repos. *Puis nous pourrons reprendre l'offensive. J'ose*

espérer que le signal du combat sera le pronostic des succès de l'armée alliée (1). »

Kutusow parlait-il sincèrement ou, selon la méthode qu'il suivait depuis un mois, ne cherchait-il qu'à faire prendre patience à son impérial conseiller, en ne le contredisant pas ouvertement? Toujours est-il que cette lettre pouvait être invoquée quatre jours plus tard en faveur de l'offensive.

Czartoryski, dans ses *Mémoires* (2), donne encore une autre version : « Le peu de jours que l'on passa à Olmütz furent employés à s'entendre sur les opérations qu'il fallait entreprendre. Le colonel Weirother, qui devait remplir l'office de chef d'état-major, avait déjà passé quelque temps à Pulawy et su gagner beaucoup d'ascendant sur l'esprit d'Alexandre. . . . Sa présence à Olmütz et celle de Dolgorouki, dont la bouillante ardeur agissait sur l'esprit de l'Empereur, ne contribuèrent pas peu à animer Alexandre. Sur ces entrefaites arriva le comte de Cobentzel. Il dit quelques paroles imprudentes sur la nécessité où se trouvent les souverains de se mettre eux-mêmes à la tête des armées dans les moments difficiles. L'Empereur crut que ces paroles renfermaient un conseil et peut-être un reproche. N'ayant plus aucun égard à nos avis, il ne crut pas ce que nous lui répétions sans cesse, à savoir que sa présence enlèverait au général Kutusow les moyens de diriger avec prudence les mouvements de l'armée. Cela était d'autant plus à craindre, vu le caractère du général et ses habitudes de courtisan. »

En résumé, tous étaient d'accord pour affecter la con-

(1) Kutusow à l'empereur d'Autriche, Schlapanitz, 6/18 novembre 1805. Ap. Danilewski, p. 176.

(2) *Mémoires du prince Adam Czartoryski*. Paris, 1887, t. 1, p. 402.

fiance et l'audace, et plus tard chacun voulut avoir été seul à deviner le danger.

Quoi qu'il en soit, on résolut de prendre l'offensive le 27.

L'attaque prononcée le 25 par Bagration sur le poste français de Wischau acheva d'enhardir les alliés. Ce général, qui avait rétrogradé de son propre mouvement, le 23, jusqu'au camp d'Olschan, reçut le 24 l'ordre d'aller reprendre sa position derrière Prodlitz. Le 25, il essaya d'enlever Wischau, ne réussit pas, mais fit quelques prisonniers, reconnut la faiblesse de nos avant-postes, la timidité de notre cavalerie, et en rendit compte.

Le 26, le grand-duc Constantin arriva au camp sous Olmütz avec la Garde russe, forte d'environ 40,000 hommes (1), tandis que 4,500 hommes d'infanterie autrichienne (2) quittaient l'armée pour coopérer à la défense de la March vers Kremsier.

Langeron (3) évalue les forces rassemblées à Olmütz, le 25 novembre, à 82,000 hommes. Weirother, dans son *Journal* (4), donne, pour le 27, un effectif de 89,000, y compris la Garde, mais défalcation faite des Autrichiens détachés sur Kremsier.

D'après Danilewski, Kutusow était entré en campagne avec 46,403 hommes ; il en avait perdu 6,000 avant d'arriver à Braunau, et 3,840 dans sa retraite.

(1) Tous les historiens l'évaluent à 11,000 hommes, sauf Stutterheim qui la réduit à 8,500.

(2) Les bataillons de Cobourg, Stein, Archiduc-Louis, Kleebeck, Jordis, Peterwardein, Deutschmeister, Mitrowski, Archiduc-Charles, qui comptent ensemble 4,500 hommes, figurent sur la situation du 26, mais ont disparu sur les suivantes.

(3) *Mémoires manuscrits* (Archives des affaires étrangères et Archives de la guerre).

(4) *Kriegs Archiv* de Vienne, 1805, XII, 39.

Buxhewden lui apporta un renfort de 26,848 Russes (1), auxquels se joignirent 21,000 Autrichiens; au total, 826,000 hommes avant l'arrivée de la Garde Russe.

Une situation datée du 26, et conservée aux Archives de la guerre à Vienne, donne un effectif de 78,000 hommes (Garde non comprise), mais il faut tenir compte de ce que cette situation ne comprend que l'infanterie et la cavalerie, et non les armes spéciales. Ces dernières comprenaient au moins 27 compagnies, d'après les tableaux de Danilewski, Stutterheim et Langeron, et devaient fournir plus de 4,000 hommes. Il devait donc y avoir environ 82,000 hommes sans la Garde, et 93,000 en la comptant.

L'armée alliée, avant son départ, était répartie en 8 corps (2) :

1° Avant-garde : 8 bataillons russes, 20 escadrons de Cosaques, 12 escadrons russes, 8 escadrons autrichiens ; 8,800 hommes ;

2° Droite : 24 bataillons russes ; 13,400 hommes ;

3° Centre, 1^{re} ligne : 30 bataillons russes ; 13,900 hommes ;

4° Centre, 2^e ligne : 22 bataillons russes ; 14,600 hommes ;

5° Réserve de cavalerie, 1^{re} ligne : 10 escadrons de Cosaques, 35 escadrons russes, 24 escadrons autrichiens ; 6,300 hommes ;

6° Réserve de cavalerie, 2^e ligne : 10 escadrons de Cosaques, 18 escadrons russes, 24 escadrons autrichiens ; 4,160 hommes ;

7° Corps de gauche : 35 bataillons autrichiens ; 16,945 hommes ;

(1) Danilewski, p. 49, 78, 173, 192.

(2) D'après la situation du 23 novembre, conservée au *Kriegs Archiv* de Vienne.

8° Garde impériale russe (10 bataillons et 20 escadrons), évaluée généralement à 11,000 hommes, mais réduite par Stutterheim à 8,300.

Pour se porter en avant, Weirotter crut devoir modifier complètement cette répartition (1). Il était sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, de l'école de Mack.

Bagracion conserva le commandement de l'avant-garde, avec 12 bataillons, 25 escadrons russes et 15 de Cosaques ; 12,000 hommes.

Buxhewden reçut le commandement de l'aile droite, composée de deux colonnes : 1^{re} colonne, Wimpfen : 18 bataillons russes, 2 escadrons et demi de Cosaques ; 8,320 hommes.

2^e colonne, Langeron : 18 bataillons russes, 2 escadrons et demi de Cosaques ; 11,420 hommes.

Kutusow, tout en restant général en chef, dirigea plus spécialement le centre, formé de la 3^e colonne, Przybyszewski : 24 bataillons russes ; 13,800 hommes.

L'aile gauche (prince Liechtenstein) se composait de deux colonnes :

4^e colonne, Kolowrat, Essen II et Miloradowitch : 12 bataillons russes, 20 bataillons autrichiens, 22 escadrons russes, 8 escadrons de Cosaques ; 22,400 hommes.

5^e colonne, Hohenlohe et Ouvarow : 20 escadrons russes, 12 escadrons de Cosaques et 40 escadrons autrichiens ; 4,600 hommes.

Enfin le grand-duc Constantin est en réserve avec les 10 bataillons et 18 escadrons de la Garde russe.

L'armée alliée marchait ainsi dans cette formation en losange, qui, depuis, a retrouvé quelques partisans ; il lui faudra plusieurs jours pour se déployer. Un certain nombre de bataillons et escadrons étaient détachés sur les ailes pour tenir les passages de la montagne vers Blu-

(1) D'après Stutterheim, p. 18.

menau, à droite, et appuyer la gauche à Kremsier sur la March.

Le but que l'on se proposait, écrit Weirother dans son *Journal*, était de tenir les forces réunies et de gagner le flanc droit des Français. « On prendrait une position qui menacerait leur communication avec Vienne, et on les obligerait à abandonner Brunn sans combat pour se retirer derrière la Thaya ; ou bien, si ce mouvement stratégique menaçant la ligne d'opérations de l'ennemi n'avait pas le résultat désiré, on profiterait de l'avantage de la situation et du nombre pour le déloger en l'attaquant dans son flanc droit et le rejeter sur la route de Zaaym. On pousserait alors très vivement de forts détachements par la gauche, lesquels, joints au corps de l'archiduc Ferdinand, qui se trouvait devant Iglau, et avec qui on serait en liaison, forceraient l'ennemi à se retirer dans les montagnes impraticables qui s'étendent du côté de Krems. »

Tous les plans sont bons quand ils réussissent. Celui-ci avait surtout contre lui d'être projeté en présence de Napoléon.

Le mouvement commença le 27. L'avant-garde resta dans ses positions près de Prœdlitz, pour masquer la marche du gros, qui se borna à faire 3 lieues en quatre heures.

Les cinq colonnes, suivant des chemins distincts et à peu près parallèles, vinrent camper à une demi-lieue en arrière de Prœdlitz, la droite aux bois, la gauche refusée vers Brzeschowitz.

Prœdlitz est à 3 lieues de Wischau. Il était donc inévitable que l'on entrât en lutte avec les Français dès le 28. Bagratiou fut chargé d'enlever le poste de Wischau. On le renforça, pour remplir cette mission, de la cavalerie de la 4^e colonne, comprenant 2 régiments de hussards, 2 escadrons de dragons et 8 sotnias de Cosaques.

Le même jour, 27 novembre, Savary quitta le quartier général russe. « Il ne réussit pas dans ses négociations avec l'Empereur et les ministres, dit Langeron ; mais peut-être employa-t-il plus utilement son temps auprès de Weirother ou de quelque autre subalterne. »

(A suivre.)

son corps d'armée qu'il atteignit à Charmont. Il participa ensuite à toutes les opérations de ce corps, depuis la bataille de Sedan jusqu'à l'armistice. Cantonné en Seine-et-Marne après la capitulation de Paris, il reçut l'ordre de retour le 28 mai 1871, et rentra le 8 juillet à Erlangen, son ancienne garnison.

Pour étayer son historique, l'auteur a peu fait appel à ses souvenirs personnels; il s'est surtout servi des archives mises à sa disposition par le 17^e régiment d'infanterie et des pièces officielles des Archives de la guerre. Il a, en outre, utilisé un certain nombre d'ouvrages de seconde main, publiés tant en Allemagne qu'en France. Enfin, pour donner la vie et le mouvement à son récit, il a fait usage « des dessins, lettres de campagnes et communications » que d'anciens chasseurs du bataillon ont bien voulu lui envoyer. Cet ouvrage, établi sur des bases sérieuses, sera consulté avec fruit par ceux qui désireraient étudier les opérations des petites unités pendant la guerre franco-allemande.

Le Gérant : R. CHAPELOT.

REVUE D'HISTOIRE

RÉDIGÉE A L'ÉTAT-MAJOR DE L'ARMÉE

(SECTION HISTORIQUE.)

N^o 77

Mai

1907

SOMMAIRE

La campagne de 1794 à l'armée du Nord (à suivre).

La campagne de 1805 en Allemagne (à suivre).

La guerre de 1870-1871 (à suivre).

Bulletin bibliographique.

LA

CAMPAGNE DE 1794

A

L'ARMÉE DU NORD

(17 Pluviôse-8 Messidor — An II)

CHAPITRE III.

La victoire de Mouscron [9-10 floréal (28-29 avril)].

La situation du 26 avril entre Mouscron et Tournay.

En s'avancant le 7 floréal sur Courtrai, la division Souham n'avait rencontré que de faibles postes : l'ennemi en effet avait été absolument surpris. Si les attaques

LA
CAMPAGNE DE 1805 EN ALLEMAGNE

VII^e PARTIE
AUSTERLITZ.

IV

28 NOVEMBRE. — TROISIÈME COMBAT DE WISCHAU.

C'est dans la matinée du 28 novembre que les Alliés nous attaquent. La crise de cinq jours qui va se dénouer à Austerlitz commence par le combat de Wischau.

Pendant la nuit du 27 au 28, les avant-postes de la brigade Milhaud, devant Dieditz, avaient été inquiétés ; cette brigade avait pris les armes, puis était rentrée dans ses cantonnements vers 7 heures du matin. « Il n'y avait pas une demi-heure que nos chevaux étaient débridés, écrit le général Milhaud, que les grand'gardes des deux régiments nous avertirent qu'on entendait tirailler à la droite de Wischau, et que déjà un gros de Cosaques avait tourné le flanc droit de Wischau qui, malheureusement, n'était point gardé par les troupes cantonnées en arrière et à droite. »

En effet, ce bourg était fort en saillie sur la ligne de nos avant-postes, et les villages occupés par les dragons n'étaient pas sur le flanc même de Wischau, mais assez en arrière.

Dès la pointe du jour, Bagration avait mis ses troupes en marche sur trois colonnes : celle du centre sur la grande route ; les deux autres sur les hauteurs de part et d'autre. La colonne de droite avait été arrêtée devant Dieditz par les chasseurs de Milhaud, mais celle de gauche, jointe à la cavalerie autrichienne de Kienmayer, parvint très vite sur la colline de Kopaniny, qui domine Brindlitz au Sud.

« Vers 9 heures du matin, dit le colonel Guyot, du 9^e hussards, l'armée russe montra en avant de Wischau, sur les hauteurs, des têtes de colonnes ; en même temps, elle faisait déboucher ses Cosaques, soutenus des hussards de Bann (?) et d'un corps de dragons, entre Rosternitz et Wischau. »

Ce mouvement avait été fait par le ravin de Mährisch Pruss, bien dissimulé aux vues. De là, les Cosaques et la cavalerie qui les soutenait avaient gravi les hauteurs de Kopaniny, d'où ils étaient descendus à toute allure sur Brindlitz et sur le débouché Sud de Wischau. Les hussards français, qui n'avaient de grand'gardes que sur les routes d'Olmütz et de Kremsier, furent surpris par cette attaque. Ils eurent cependant le temps de monter à cheval, et se postèrent assez vite en arrière de Wischau pour éviter d'être cernés.

Quelques éclaireurs, soutenus par deux pelotons formés à la hâte, retiennent assez longtemps l'ennemi sur les marécages qui bordent la route en arrière de Wischau. Cependant, comme il continuait de s'étendre par sa gauche, il fallut commencer la retraite, qui s'opéra d'abord en bon ordre. Les régiments de dragons de la division Walther, qui avaient pris les armes, arrivaient successivement. Le 3^e dragons chargea les Cosaques ;

puis ce fut le tour du 11^e qui, sorti de Wischau avec les hussards, était en seconde ligne. Ces charges permirent de se retirer ; mais les Cosaques surgirent en si grand nombre (1) que le désordre se mit enfin dans nos régiments. Ils parvinrent néanmoins à se rallier grâce à l'intervention du 10^e dragons, formé sur les hauteurs de Tuczap, et les hussards chargèrent une dernière fois. La grand'garde du 9^e, forte d'un officier et 24 cavaliers, se fit jour à travers l'ennemi en ne perdant que 6 hommes. Une soixantaine de dragons, qui combattaient à pied à la lisière de Wischau, furent pris.

La cavalerie ennemie, soutenue par de l'artillerie et de l'infanterie, repoussa ainsi la division Walther jusqu'en arrière de Rausnitz, où les cuirassiers et le 3^e corps étaient formés pour la recueillir.

La brigade Milhaud avait fait sa retraite en même temps et non sans peine. Elle s'était ralliée d'abord en arrière du ravin de Durnowitz, où les Cosaques attaquèrent bientôt ses tirailleurs.

« Je me portai près de la grande route auprès du 16^e, dit le général Milhaud, pour examiner ce qui se passait à notre droite, car je n'avais reçu aucun avis ni aucun rapport de ce côté, qui était attaqué vivement et par 2,000 chevaux, tant Cosaques que dragons et hussards.

« A l'instant même, je vis deux charges successives des Cosaques, qui furent d'abord repoussés par les hussards et par un régiment de dragons, mais, découvrant le front de sept à huit escadrons de cavalerie de ligne, débordèrent les flancs des hussards et des dragons par la droite et gagnèrent beaucoup de terrain. J'avais jusque-

(1) L'attaque fut faite d'abord par 4 escadrons de hussards russes et 2 de cosaques; puis toute la cavalerie de l'avant-garde, soutenue par celle du général E-sen II, qui comprenait 5 escadrons de cuirassiers, 3 de dragons, 10 de uhlans et 3 de Cosaques.

là résisté à 600 ou 700 Cosaques qui fuyaient toutes les fois que j'envoyais un peloton serré contre eux ; mais voyant que toute notre droite avait été repoussée, j'ordonnai la retraite par échelons ; je laissai un instant le 22^e pour faire face aux Cosaques ; ce régiment se retira au pas et manœuvrant avec 120 chevaux au milieu d'une force quadruple comme sur une place d'armes. Le 16^e fit halte un moment devant le village de Lultsch, où nous étions obligés de passer à cause d'un ravin profond et d'un marais qui se prolongeait derrière nous jusqu'à la grande route, déjà occupée par un escadron de Bann (?) et un grand nombre de Cosaques. Le 16^e régiment passa par deux le défilé du village au galop et se forma de même en avant en bataille en sortant du village, pour se précipiter sans hésitation à travers escadrons de dragons russes et au milieu du gros de Cosaques et de cavalerie qui avait quitté la droite pour nous couper la retraite.

« Il est bon de savoir qu'au moment où je vis la nécessité d'ordonner la retraite, j'envoyai mon aide de camp pour prier un régiment de dragons frais, qui venait de prendre position sur la hauteur à la droite et en arrière de la grande auberge, de rester en position quelques minutes pour menacer les derrières du gros de cavalerie qui se dirigeait déjà tout entier sur mon flanc droit ; mais on répondit qu'on avait ordre de faire la retraite, et les dragons parlèrent à l'instant au trot pour passer le dernier ravin en arrière d'eux ; le colonel Guyot seul, avec un peloton de ses hussards, vint se réunir à un autre peloton de son régiment qui avait combattu avec nous.

« L'audace du 16^e régiment, qui chargea avec tant d'impétuosité en sortant du défilé contre une force huit fois plus nombreuse, porta le désordre dans les escadrons des dragons russes, et arrêta un instant la nuée de Cosaques qui nous débordaient de toutes parts et qui malheu-

reusement, secondés par les hussards de Bann, tombèrent par toutes les rues du village sur le 22^e au moment où il passait le défilé par deux : un peloton d'élite du 22^e, laissé à l'entrée du village par le colonel Latour-Maubourg et commandé par le sous-lieutenant Maubourg, a combattu corps à corps contre 300 chevaux, mais il fut presque tout tué ou pris après la résistance la plus opiniâtre. Le 22^e a perdu dans le passage de ce défilé 40 sous-officiers ou chasseurs tués ou pris, et 3 officiers. Le 16^e, dans sa brillante charge, et dans la mêlée, perdit 31 chasseurs et sous-officiers et 1 officier. »

« J'oubliais de dire que toute l'armée russe était en marche ce jour-là, et que l'attaque de nos avant-postes de Wischau et d'Urchütz (?) était faite par l'avant-garde, composée de toutes les armes. Notre retraite des avant-postes était sans doute nécessaire, mais avec plus d'ensemble nous n'aurions pas perdu un homme ni un cheval, et quoique abandonnés à nos petites forces de 300 chevaux, nous avons tué et blessé beaucoup de Russes. »

Dès que l'avant-garde des Alliés fut maîtresse de Wischau, le gros de l'armée traversa le bourg et campa en avant (1).

La 1^{re} colonne vint à Lultsch, se couvrant dans les bois sur sa droite par une flanc-garde de 6 bataillons.

La 2^e colonne vint à Nosalowitz, au Sud-Ouest de Wischau, se trouvant en seconde ligne derrière la première.

Les 3^e et 4^e colonnes, chacune sur deux lignes, et accolées, prirent position au Sud de la route, à hauteur de la deuxième.

La 5^e colonne s'établit à Topolan, à l'Est de Wischau,

(1) Positions d'après Stutterheim et les documents du *Kriegsarchiv*, XII-12 1/4; XIII-59, XIII-61.

et poussa une avant-garde assez loin vers Kutscherau. La cavalerie autrichienne vint à Drasowitz, reliant l'avant-garde de l'armée à celle de la 5^e colonne, qui se tenait en liaison, du côté opposé, avec le détachement de Kremser.

Les Alliés se déployèrent ainsi pour camper, sous les yeux du maréchal Soult, qui était venu sur la montagne de Saint-Urban, au Nord d'Austerlitz, avec la division Legrand. Il les vit se former sur sept lignes (1).

Dans la soirée, l'infanterie russe chassa de Rausnitz les avant-postes des hussards. Ils s'établirent un peu en arrière, sur la grande route; les chasseurs à cheval, avec un bataillon envoyé par Vandamme, à Slavikowitz. Les dragons bivouaquèrent plus loin, à hauteur de la poste de Posorzitz, où Murat porta son quartier général. Les cuirassiers retournèrent derrière Kritschen et Bellowitz.

Le 17^e léger, de la division Suchet, s'avança dans les bois de Posorzitz pour appuyer la gauche des dragons; une brigade de grenadiers occupa Kritschen et la montagne au Nord; le reste de la division Oudinot bivouaqua dans un petit bois entre Bellowitz et Schlapanitz; la division Suchet, près de Latein.

Dès 11 heures du matin, l'alarme avait été donnée au 4^e corps. La division Legrand se rassembla sur la hauteur de Saint-Urban, au Nord d'Austerlitz, et en vue de Rausnitz. Celle de Vandamme, détachant une brigade vers le poste de Posorzitz, à la disposition de Murat, bivouaqua en seconde ligne, le long de la route d'Austerlitz à Brünn; enfin Saint-Hilaire vint former la troisième ligne sur les hauteurs de Krenowitz.

L'Empereur avait envoyé dans la matinée son aide de camp Lemarois sur le lieu du combat. Il en reçut vers

(1) *Relation de la bataille d'Austerlitz*, p. 38.

4 heures un rapport annonçant l'attaque des Russes sur Wischan, et la retraite de notre cavalerie jusqu'à Rausnitz. M. d'Haugwitz, ambassadeur de Prusse, était arrivé à Brünn vers midi, et il venait d'être reçu par Napoléon. L'entretien fut court, disent les uns; assez long, disent les autres (1); en tout cas, les nouvelles envoyées de Rausnitz permirent de l'écourter et de renvoyer Haugwitz à Talleyrand pour la suite des négociations.

Les circonstances favorisaient singulièrement l'Empereur, qui ne se faisait pas d'illusion sur la mission d'Haugwitz et tenait à ajourner toute explication décisive. Il se déclara obligé de se consacrer exclusivement aux opérations militaires et pria l'ambassadeur prussien de se rendre à Vienne pour conférer avec le Ministre des Relations extérieures. En même temps, l'ordre fut expédié à Caffarelli et à Beaumont de se tenir prêts à marcher.

Bientôt arriva un rapport de Soult, rendant compte de mouvements offensifs exécutés par la cavalerie autrichienne sur les bords de la March. Le 8^e hussards avait été rejeté sur Göding, où le 11^e chasseurs devait le soutenir, et où l'on envoyait 100 hommes d'infanterie pour servir de repli. Il était évident, disait Soult dans sa lettre, que les ennemis manœuvraient sur notre droite. Il avait même cru, dans la matinée, et jusqu'au moment où il avait vu l'armée alliée camper devant Wischau, qu'elle allait franchir la March et se porter en Hongrie.

D'autres renseignements vinrent confirmer que toute l'armée alliée se portait contre nous; d'après Ségur, un officier bavarois, engagé dans l'armée ennemie, et désertant, vint nous avertir que Kutusov et Alexandre lui-même nous attaquaient. La cavalerie du 4^e corps et

(1) Voir les détails de cet entretien dans A. Lévy, *Napoléon et la paix*, p. 422.

la division Legrand donnèrent bientôt des avis analogues.

Napoléon fit expédier les ordres de concentration définitifs aux 1^{er} et 3^e corps, ainsi qu'aux divisions Beaumont et Caffarelli, entre 7 et 8 heures du soir. Quant à lui, montant à cheval, il se rendit auprès de Murat, et, après avoir parcouru rapidement la plaine entre Bosenitz et Holubitz, il s'arrêta à la poste de Posorzitz, où Savary le trouva vers 9 heures. Ce dernier donna les nouvelles les plus précises sur le mouvement général des Alliés et sur l'esprit qui animait les officiers russes. Il remit à Napoléon une lettre de l'empereur Alexandre adressée « au chef du Gouvernement français ». « Je rendis compte mot pour mot, dit-il dans ses *Mémoires* (2), de tout ce qu'il (l'empereur de Russie) m'avait dit. J'y ajoutai que toute la jeunesse russe de la plus grande qualité était là; qu'elle ne respirait que bataille; que je regardais l'action comme inévitable, à moins qu'il (Napoléon) ne trouvât à concilier les affaires conformément au désir qu'on manifestait.

« Il rêva quelque temps, puis rapprocha ce que lui avait dit à Ulm le maréchal Mack, de ce que je lui rapportais. Tout cela déroulait devant lui de bien singuliers projets; il s'étonnait toujours de n'en avoir rien appris auparavant par son Ministre des Relations extérieures. Il me prit à part et me dit: Prenez un trompette, et faites en sorte de retourner chez l'empereur de Russie; vous lui direz que je lui propose une entrevue demain, à l'heure qui lui conviendra, entre les deux armées, et que, bien entendu, il y aura pendant ce temps-là une suspension d'armes de vingt-quatre heures.

« Je partis, après avoir donné quelques autres détails à l'Empereur, à la suite desquels il fit commencer le

(2) T. II, p. 490.

mouvement rétrograde qu'il avait préparé pour aller prendre la position qu'il avait reconnue et adoptée comme définitive quelques jours auparavant. »

« Le général Savary, dit le 30^e *Bulletin* de la Grande Armée, revint au moment où l'Empereur faisait la reconnaissance des feux des bivouacs ennemis placés à Wischau. Il se loua beaucoup du bon accueil, etc. Mais il lui fut facile de comprendre, par la suite des conversations qu'il eut pendant trois jours avec une trentaine de freluquets qui, sous différents titres, environnent l'empereur de Russie, que la présomption, l'imprudence et l'inconsidération régneraient dans les décisions du cabinet militaire, comme elles avaient régné dans celles du cabinet politique.

« Une armée ainsi conduite ne pouvait pas tarder à faire des fautes. Le plan de l'Empereur fut, dès ce moment, de les attendre, et d'épier l'instant d'en profiter. Il donna sur-le-champ l'ordre de retraite à son armée, se retira de nuit, comme s'il eût essayé une défaite, prit une bonne position à 3 lieues en arrière, fit travailler avec beaucoup d'ostentation à la fortifier et à y établir des batteries. Il fit proposer une entrevue à l'empereur de Russie. »

La division Walther fut ramenée pendant la nuit à Bellowitz, ne laissant que les hussards et les chasseurs (Treilhard et Milhaud) à Bosenitz. Les cuirassiers furent placés, une division derrière Bosenitz, près du Santon, et l'autre à Schlapanitz.

« Vers 2 heures du matin, la cavalerie ayant continué sa retraite, le 17^e léger suivit son mouvement, et par suite des dispositions arrêtées par Sa Majesté Impériale, les grenadiers prirent position près de la grande route, sur les hauteurs en avant des villages de Kritschen et Bellowitz, la droite se dirigeant vers Schlapanitz. La division Suchet s'établit sur la hauteur en arrière de Bellowitz, et des bataillons qu'elle détacha gardèrent les

hauteurs boisées qui régnaient à la gauche de ce village. Le 17^e léger bivouaqua dans les bois en arrière.

« Dans la nuit, Sa Majesté l'Empereur ordonna qu'une butte très élevée qui règne immédiatement en arrière du village de Bosenitz, à 200 toises environ à gauche de la grande route, fût fortifiée et défendue avec de l'artillerie; des corvées y furent aussitôt envoyées; mais le manque d'outils ne permit pas qu'elles fissent beaucoup de travail (1). »

Le 4^e corps reçut dans la soirée l'ordre de se replier au point du jour sur le plateau de Turas.

La division Caffarelli quitta Pohrlitz à 7 heures du soir (2), sans aucune espèce de bagages, traversa Brunn, et vint bivouaquer en arrière de Latein.

Des estafettes portaient les ordres de concentration à Bernadotte, à Davout, à Fauconnet, à Klein, à Bourcier, à Boyé (qui commandait la division de Beaumont, ce général étant malade).

L'Empereur passa la plus grande partie de la nuit sur le terrain, se préparant à livrer bataille dès le 29, ou à se retirer derrière Znaym. Il attendait avec impatience le résultat de la mission donnée à Savary. Si celui-ci obtenait du Tsar l'entrevue demandée, c'était une trêve de vingt-quatre heures, qui assurait la coopération de Bernadotte et peut-être de Davout. En tout cas, cette nouvelle démarche de Savary devait confirmer les Russes dans la conviction que les Français ne redoutaient rien tant que la bataille. Il y avait du reste peu à faire pour les enhardir : Savary les trouva encore plus confiants que la veille.

L'impression produite par le rapide succès de Bagra-

1) *Journal* du 5^e corps d'armée.

(2) Bien que l'ordre expédié à 3 heures lui prescrivit seulement de se préparer.

tion était très vive, dit Langeron : « L'Empereur avait assisté à cette chasse, dont le succès lui persuada que l'armée de Napoléon n'opposerait pas plus de résistance que ses avant-postes », et Czartoryski (1) déclare que l'enthousiasme était général :

« J'arrivai à Wischau, que je trouvai occupé par les troupes russes; elles venaient d'y remporter un léger avantage sur un détachement français qui, en se retirant, avait laissé prendre quelques prisonniers. L'Empereur s'était porté en avant; tout le quartier général triomphait. . . . Je trouvai l'Empereur presque aux postes avancés de l'armée, très satisfait de l'avantage qu'il venait de remporter à Wischau, et entouré de la jeunesse de l'armée. . . . »

« Il n'était pas probable que Napoléon quitterait Brünn et s'éloignerait de ses réserves et de ses moyens de subsistance; mais s'il avait commis cette faute, l'armée russe devait refuser la bataille et se retirer à la rencontre du secours qui lui venait. Ce fut là la grande faute commise par l'empereur Alexandre et ses conseillers d'alors. On s'imagina que Napoléon était dans une position dangereuse et qu'il était au moment d'effectuer sa retraite. Les avant-postes français avaient, en effet, un air d'hésitation et de timidité qui entretenait ces illusions, et il arrivait à tous moments de nos avant-postes des rapports qui annonçaient un prochain mouvement en arrière de l'armée française. On oublia l'extrême importance du moment présent, et l'on se préoccupa uniquement du désir de ne point laisser échapper une si belle occasion de détruire l'armée française et de porter, disait-on, un coup décisif et fatal à Napoléon. »

L'état d'esprit des Alliés était donc exactement tel que pouvait le désirer Napoléon; il lui restait peu de

chose à faire pour exalter leur orgueil et les attirer à la bataille. L'insistance avec laquelle il sollicitait une entrevue, son désir apparent de cesser les hostilités, confirmèrent les souverains d'Autriche et de Russie dans les espérances que le combat de Wischau venait de susciter. L'entrevue que l'empereur des Français faisait demander par Savary fut rejetée avec une sorte de mépris, et Alexandre I^{er} consentit seulement à envoyer son jeune favori Dolgoroukov aux avant-postes pour conférer avec « le chef du Gouvernement français ».

Il prit en même temps la résolution, non pas d'attaquer à fond dès le lendemain, ce qui aurait été le seul moyen de prévenir la concentration des armées françaises, mais de faire un mouvement de tirage vers la gauche. « Ce fut en grande partie par l'influence de Weirother et d'autres officiers autrichiens », dit Czartoryski, que cet avis prévalut.

« Les Alliés se flattaient, dit Stutterheim, que l'armée ennemie ne risquerait pas le sort d'une bataille devant Brünn. Après la journée du 28, cet espoir devint l'opinion d'une grande partie du quartier général. Alors, au lieu de précipiter les mouvements, on voulut manœuvrer à une époque où cependant on s'était trop aventuré pour éviter un combat décisif, si, contre l'avis de ceux qui doutaient que les Français l'engageraient, ils persistaient à ne pas se retirer. »

Encore cette marche de flanc ne fut-elle ni longue, ni rapide. Weirother se contenta de modifier une fois de plus la composition des colonnes, et de les porter à 2 lieues de Wischau, sur les hauteurs de Luboschau et de Kutscherau. Bagration devait rester immobile entre Wischau et Rausnitz pour masquer le mouvement.

(1) T. I, p. 403.

V

JOURNÉE DU 29 NOVEMBRE. — NAPOLEON ET DOLGOROUKI.

L'ordre de concentration expédié le 28, à 7 heures du soir, parvient le 29, à 10 heures 30 du matin, à Bernadotte (1). Il ordonne à Kellermann de se porter le jour même à Gros-Bitesch, tandis que Drouet et Rivaud s'arrêteront à Gros-Meseritsch. A midi, ses ordres expédiés, il rend compte à l'Empereur des mesures prises et le prévient que la tête de colonne du 1^{er} corps arrivera à Brünn dès le 30.

Ce compte rendu a dû parvenir au grand quartier général au milieu de la nuit du 29 au 30.

L'ordre adressé au 3^e corps est remis au général Daultanne, chef d'état-major, à 3 heures du soir (2). En l'absence du maréchal Davout, qui est allé à Presbourg, Daultanne expédie l'ordre à Hendelet de se diriger en toute hâte sur Wolkersdorf, pour prendre la tête de la colonne. Il sera suivi par le reste de la division Friant, qui partira de ses cantonnements du Marchfeld à 9 heures du soir. On prend les plus grandes précautions pour que ce départ ne soit pas porté à la connaissance de la population viennoise. La division Gudin doit quitter Presbourg au reçu de l'ordre, en dissimulant son départ sous un prétexte quelconque. Les régiments de dragons de la division Klein partiront avec les troupes d'infanterie auxquelles ils sont réunis. La cavalerie légère de Vialannes accompagnera la division Gudin.

Gudin, à qui Davout répète le soir qu'il faut « chausser ses bottes de sept lieues », et qui reçoit les ordres à

(1) Ce qui représente une vitesse de 6 kilomètres à l'heure.

(2) *Ibid.*

la nuit tombante, ne hâte pas son départ. Il ne mettra ses troupes en marche que le 30, à 11 heures du matin, et prend son temps pour fabriquer et distribuer du pain, bien qu'on lui ait écrit que « ce motif ne devait pas lui faire perdre un seul instant ».

Le maréchal Davout, de sa personne, partira le 30, et se propose de doubler la colonne avec son escorte.

Le 29, à 4 heures du matin, Berthier a écrit à Dumonceau, qui occupe Neustadt, de se rendre à Vienne; il expédie l'ordre à Marmont de concentrer ses troupes et de se rapprocher. « Il y aura demain par Brünn une bataille sanglante. Vous devez tenir vos troupes alertes pour que, dans le cas de circonstances extraordinaires, vous puissiez prendre votre parti. Le général Dumonceau a l'ordre de se rendre à Vienne, et il est aussi convenable que vous vous en rapprochiez le plus possible. »

Ces ordres n'ont dû parvenir que très tard dans la soirée du 30.

Heureusement, la bataille à laquelle Napoléon s'attendait n'eut pas lieu le 29 novembre. Les troupes de Bagration se bornèrent à pousser des avant-postes à hauteur d'Holubitz et de Posorzitz, et on les laissa faire. Elles n'engagèrent même pas le combat avec notre cavalerie, qui fit des évolutions pendant une partie de la journée dans la plaine entre Bosenitz, Jirzikowitz et Blaziwitz, et finit par rentrer dans ses cantonnements : la cavalerie légère à Bosenitz, les dragons à Bellowitz, d'Hautpoul à Kritschen, et Nansouty à Schlapanitz.

Notre infanterie s'était éclipsee : les grenadiers, appuyant un peu à gauche, (sur les indications de l'Empereur), bivouaquaient à cheval sur la route, en avant de Bellowitz; la division Suchet était sur la colline en arrière du ravin, détachant quelques bataillons sur les hauteurs boisées à sa gauche; le 17^e léger tout entier avait été posté dans la montagne, près de Lösch.

La division Caffarelli s'était établie en arrière, sur le plateau de Latein.

Une batterie de douze pièces avait été placée par Napoléon sur une colline (cote 287) au Sud de la route, entre Bellowitz et le Santon, ayant des vues sur toute la région entre Schlapanitz et Jirzikowitz.

Les trois divisions du 4^e corps, parties d'Austerlitz ce très bon matin, avaient descendu la vallée du Sausbach jusqu'à Menitz, pour remonter de là sur Turas. Saint-Hilaire bivouaqua au Nord-Est du bois de Turas, près de Latein, Vandamme au Sud-Ouest de Schlapanitz et Legrand à la lisière du bois de Turas.

La division de Beaumont a reçu l'ordre de concentration à 7 heures du matin et elle arrive à 7 heures du soir près de Bellowitz, où elle bivouaqua avec la division Walther.

Ainsi disposées, les troupes françaises semblaient se préparer à battre en retraite plutôt qu'à prendre l'offensive. L'intention de l'Empereur était d'ailleurs probablement de se retirer si l'ennemi avait attaqué vigoureusement : « Eût-il donné bataille avec 20,000 ou 25,000 hommes de moins, qui devaient le joindre dans la journée du 1^{er} décembre? Non! Son intention, dans ce cas, était de se placer sur les hauteurs de Brünn, derrière la Zwitzawa; aussi l'Empereur avait-il constamment placé son armée, pendant la journée du 29, en deçà des défilés, de manière à n'éprouver aucun retard et à battre en retraite avec autant de promptitude que s'il n'eût eu que 8,000 hommes (1). »

Quoi qu'il en soit, les Alliés se persuadent de plus en plus que Napoléon songe uniquement à se dérober, que sa situation est pleine de périls, et leur audace va croissant.

(1) *Relation de la bataille d'Austerlitz*, p. 43.

Ils n'attaquent pourtant pas le 29, ne se préparent même pas à attaquer le 30, mais poursuivent lentement l'exécution du mouvement tournant projeté le 28 par Weirotter.

Le gros de l'armée russe vient camper sur les hauteurs au Sud de Wischau, entre Rosternitz et Pawlowitz. Les Autrichiens forment avant-garde vers le Sud et entrent à Austerlitz à 10 heures du matin, après le départ des arrière-gardes françaises, qui semblent en pleine retraite sur Pohrlitz.

« Pendant notre mouvement de flanc, dit Czartoryski (1), sur les hauteurs qui nous cachaient la position des Français, nous vîmes des officiers qui apparaissaient successivement pour observer notre marche. » C'était la brigade de chasseurs du 4^e corps français, qui opérait encore entre Austerlitz et Blaziowitz. Elle se retira dans la soirée sur les hauteurs de Krenowitz.

L'événement important de cette journée est l'entrevue de l'Empereur avec le prince Dolgoroukov. Savary, laissant ce jeune officier aux avant-postes, avait couru rendre compte de sa mission à Napoléon.

« Son désir de faire la paix, écrit-il (2), était porté au point que, sans me donner le temps d'achever, il monta à cheval et courut lui-même à la grand'garde; son piquet eut de la peine à le suivre. Il mit pied à terre, fit retirer tout le monde et se promena seul sur la grande route avec le prince Dolgorouki. »

Ce dernier raconta plus tard à Langeron « qu'étant arrivé au premier bivouac ennemi, il vit sortir d'un fossé une petite figure fort sale et très mal accoutrée, et qu'il fut saisi de surprise quand on lui dit que c'était Napoléon, qu'il ne connaissait pas encore. »

(1) T. I, p. 408.

(2) *Mémoires du duc de Rovigo*, t. II, p. 196.

Séjour n'est pas absolument d'accord avec ce dernier renseignement :

« Napoléon, de plus en plus impatient, s'était avancé au galop par delà nos dernières vedettes. La rencontre de Dolgorouki et de notre Empereur eut lieu sur la grande route d'Olmütz, en avant de Posorzitz, et, à notre étonnement, à plus d'une portée de canon de nos avant-postes. Nous ne savions si l'Empereur s'aventurerait ainsi par une impatience réelle ou par curiosité, ou plutôt pour augmenter par un feint empressement l'orgueil ennemi, pour en accroître la présomption, en affectant de ne vouloir laisser pénétrer dans nos rangs aucun regard russe. »

« Pendant leur entretien, dont nous n'entendions pas toutes les paroles, l'attitude de l'Empereur fut d'abord calme et contenue; celle de Dolgorouki, au contraire, était si jactante et si hautaine, qu'elle nous irritait quand elle ne nous frappait pas de pitié, tant elle était déplacée et ridicule.... Cependant l'arrogance du favori d'Alexandre devenant intolérable, la voix de l'Empereur s'anima. Le jeune Russe ne mettait pas la paix à de moindres conditions que l'abandon de l'Italie, de la rive gauche du Rhin et de la Belgique! « Quoi! Bruxelles « aussi, répondit Napoléon; mais nous sommes en « Moravie, et vous seriez sur les hauteurs de Mont-« martre, que vous n'obtiendriez pas Bruxelles! » Enfin il perdit patience. Dolgorouki venait de lui offrir de le laisser se retirer sain et sauf derrière le Danube s'il promettait d'évacuer sur-le-champ Vienne et les États héréditaires. A cette insolence, Napoléon, ne pouvant plus se contenir, s'écria : « Retirez-vous! Allez, Monsieur, allez dire à votre maître que je n'ai point l'habitude de me laisser insulter ainsi; retirez-vous à l'instant même (1)! »

(1) Séjour *Histoire et Mémoires*, t. II, p. 447-448.

Savary rapporte l'entrevue en termes identiques : « Il paraît, dit-il, que le prince Dolgorouki, avait manqué de tact dans la manière de rendre ce dont il était chargé, car l'Empereur lui répondit avec sécheresse : « Si c'est « là ce que vous aviez à me dire, allez rapporter à l'em-
« pereur Alexandre que je ne croyais pas à ces disposi-
« tions lorsque je demandais à le voir; je ne lui aurais
« montré que mon armée, et je m'en serais rapporté à
« son équité pour les conditions; il le veut, nous nous
« battons, je m'en lave les mains. »

« Napoléon congédia le prince Dolgorouki; je restai en arrière pour dire adieu à celui-ci.... L'Empereur me faisait déjà rappeler pour lui répéter à satiété tout ce que je lui avais dit; il s'en allait disant : « Mais il faut
« que ces gens-là soient fous de me demander d'éva-
« cuer l'Italie, lorsqu'ils sont dans l'impossibilité de
« m'arracher Vienne. Quels projets avaient-ils donc, et
« qu'auraient-ils fait de la France si j'avais été battu?
« Par ma foi, il en arrivera ce qu'il plaira à Dieu, mais
« avant quarante-huit heures je la leur aurai donnée
« bonne. »

« Tout en parlant ainsi, il revint à pied jusqu'au premier poste d'infanterie de son armée; c'étaient des carabinières du 17^e léger. L'Empereur était irrité, et il témoignait sa mauvaise humeur en frappant de sa cravache les mottes de terre qui étaient sur la route. La sentinelle, vieux soldat, l'écoutait, et s'étant mis à l'aise, il bourrait sa pipe, ayant son fusil entre ses jambes. Napoléon, en passant près de lui, dit en le regardant : « Ces
« bougres-là croient qu'il n'y a plus qu'à nous avaler. »
Le vieux soldat se mit aussitôt de la conversation :
« Oh! oh! répliqua-t-il, ça n'ira pas comme ça, nous
« nous mettrons en travers. »

« Ce bon mot fit rire l'Empereur, et reprenant un air serein, il monta à cheval et rejoignit le quartier général. »

Langeron raconte cette scène, d'après les dires de Dolgoroukov, de manière à confirmer exactement les témoignages de Ségur et de Savary ; et il conclut ainsi :

« Dolgorouki, naturellement audacieux, traita Napoléon assez cavalièrement ; celui-ci affecta une extrême modération, et même une pusillanimité qui trompa Dolgorouki et, par lui, l'empereur Alexandre, qui se persuadèrent tous les deux que Napoléon mourait de peur d'une attaque de notre part, et se retirerait dès que nous avancerions. Assurément, rien n'était moins probable, mais on mérite d'être trompé lorsqu'on choisit si mal les agents de sa confiance. Dolgorouki fit à Napoléon des propositions inadmissibles ; elles furent rejetées, et il revint à Olmütz déclarant partout que Napoléon tremblait et que notre avant-garde suffirait pour le battre. Il me tint les mêmes propos et ne me persuada pas comme il persuada beaucoup d'autres personnes. »

Danilewski écrit de son côté : « Le prince Dolgorouki, de retour à Kutcherau, raconta qu'il avait remarqué un certain abattement dans l'armée française. « Les chances » sont pour nous, disait-il ; il ne s'agit que d'avancer ; « l'ennemi rétrogradera, ainsi qu'il l'a fait à Wischau. » On crut à ces paroles. Des témoins oculaires affirment que les renseignements donnés par le prince Dolgorouki sur l'esprit des troupes françaises et sur une certaine hésitation de la part de Napoléon furent les raisons qui déterminèrent les Alliés à une attaque immédiate (1). »

(1) Danilewski, trad. franç., p. 221.

VI.

JOURNÉE DU 30 NOVEMBRE. — LES ALLIÉS A AUSTERLITZ.

Le 30 novembre, après un nouveau remaniement des grandes unités, l'armée alliée reprit sa marche en avant, et fit 4 lieues pour se porter sur Austerlitz.

Les cinq colonnes se placèrent : deux en première ligne, à 2 kilomètres en arrière d'Austerlitz, de part et d'autre de la Littawa ; deux autres en seconde ligne, derrière les précédentes, et la cinquième colonne (cavalerie) en troisième ligne, derrière la droite. La Garde se forma plus en arrière encore.

Sur le front des armées, il ne se produisit pas d'événement remarquable. Bagramion poussa ses avant-postes jusqu'à Kruh et Posorzitz ; les Autrichiens, qui occupaient Austerlitz, ne prirent pas pied sur les hauteurs de Krenowitz, d'où les Français continuèrent à observer leurs mouvements. Nos patrouilles de cavalerie parcouraient le plateau de Krenowitz, et leur vue s'étendait au loin dans le vallon d'Austerlitz ; leurs rapports, et ceux du colonel Franceschi, que les Autrichiens rejetaient de Goding vers Nikolsbourg, démontrèrent à Napoléon que ses désirs s'accomplissaient, et que les Alliés manœuvraient autour de sa droite. Il alla lui-même sur la crête qui dominait Krenowitz, pour examiner de loin les camps ennemis derrière Austerlitz.

« Pendant la journée du 30, dit son historiographe officiel, il parcourut tous les plateaux entre Augezd, Prätzen et Jirzikowitz ; il s'avança même si loin avec peu de monde, que le piquet de son escorte (20 hommes des chasseurs à cheval de la Garde, sous les ordres de Daumesnil) fut chargé par les Cosaques (1). »

(1) Relation de la bataille d'Austerlitz, p. 44.

Avant le jour, toute la cavalerie française avait traversé le ravin de Jirzikowitz. Elle passa la journée à faire des évolutions dans la plaine entre Bosenitz et Blazowitz. Ses tirailleurs restèrent constamment aux prises avec ceux de l'ennemi. Dans l'après-midi, Murat fit exécuter différentes manœuvres d'ensemble aux divisions; puis les renvoya dans leurs cantonnements : Milhaud et Treilhard à Bosenitz, Beaumont à Jirzikowitz (1), Walther à Bellowitz, d'Hautpoul à Kritschen et Nansouty à à Schlapanitz. Il avait fait avancer les ambulances à Bellowitz, et reculer le parc d'artillerie jusqu'à Pohrlitz.

La division Suchet s'établit en avant du ruisseau de Jirzikowitz, à la hauteur du Santon, afin que l'armée fût assurée de déboucher rapidement si l'Empereur voulait prendre l'offensive. . . .

« Dans la matinée, Sa Majesté l'Empereur ordonna au 17^e régiment d'infanterie de se rendre au Santon, et après lui avoir fait connaître toute l'importance de cette position dans les dispositions de la bataille qu'il prévoyait, il lui imposa l'obligation de s'y fortifier et de la défendre jusqu'au dernier soldat.

« Dans sa harangue pleine de feu et d'énergie, Sa Majesté rappela au 17^e régiment les nombreuses actions où il s'était distingué dans les campagnes d'Italie, et le soin qu'il devait apporter à la conservation de sa vieille réputation.

« Le régiment, après avoir juré de mourir à son poste plutôt que de l'abandonner, s'y rendit et travailla avec ardeur à s'y fortifier.

(1) Le journal de cette division dit Schlapanitz, mais comme elle se trouve aux prises avec les Cosaques dès la sortie du village, et que Schlapanitz était couvert par le 5^e corps et par Vandamme, il s'agit forcément de Jirzikowitz.

« Dans cette journée, les grenadiers ne firent pas de mouvement (1). » Des patrouilles furent envoyées dans la montagne près de Posorzitz, où l'ennemi semblait vouloir se retrancher.

L'Empereur porta le 4^e corps un peu en avant.

La division Vandamme traversa Schlapanitz et prit position à hauteur des grenadiers; celle de Saint-Hilaire descendit à l'ancien bivouac de Vandamme, au Sud-Ouest de Schlapanitz. La division Legrand resta entre Turas et Kobelnitz. Soult parcourut pendant le jour le plateau de Prätzen, et pendant la nuit les villages de Sokolnitz et de Telnitz.

Le 10^e léger occupa Kobelnitz.

Dans la soirée, l'avant-garde du 1^{er} corps est aux portes de Brünn, les divisions échelonnées en arrière jusqu'à Gros-Bitesch.

Davout, parti à 1 heure du matin, a devancé les troupes de son corps d'armée, et, le soir, il est près d'arriver au grand quartier général. La division Friant a fait une marche prodigieuse : partie de Vienne le 29, à 9 heures du soir, elle arrive le 30, vers 10 heures du soir, à Nikolsbourg, ayant fait 70 kilomètres dans ces vingt-quatre heures. Elle se repose pendant une partie de la nuit, et repart avant le jour pour arriver le 1^{er} décembre dans les environs de Brünn. Gudin est bien loin d'avoir montré autant de zèle. Ayant reçu l'ordre de Daultanne dans la nuit du 29 au 30, il n'est parti le 30 qu'à 14 heures du matin, et il s'arrête à Marchegg pour y passer la nuit, après une étape de 23 kilomètres.

Le 8^e hussards, chassé de Gűding par les Autrichiens, puis coupé d'Auspitz, arrive le soir à Nikolsbourg.

A cette date du 30 novembre, la situation s'est singu-

(1) Journal du 3^e corps d'armée.

lièrement éclaircie, et les circonstances favorisent l'exécution du fameux « plan de campagne de la Moravie » : les Alliés ne sont certainement pas venus jusqu'à Austerlitz pour reculer ; il faut s'attendre à ce qu'ils attaquent dans le plus bref délai. D'autre part, s'ils ont déboîté de la grande route d'Olmütz pour se porter vers leur gauche jusqu'à Austerlitz, ce n'est pas pour revenir au Nord vers Jirzikowitz. La direction naturelle de leur marche est marquée par la vallée du Sausbach ; c'est vers Menitz et Telnitz qu'ils aborderont sans doute le Goldbach, en continuant à descendre la vallée où ils se sont engagés. Aussi Napoléon se garde-t-il bien d'occuper les hauteurs de Krenowitz et Pratzen ; cette occupation, sous prétexte de lui assurer une belle position, arrêterait les Alliés devant lui, à Austerlitz, les empêcherait de continuer leur mouvement vers le Sud, et diminuerait l'excentricité de leur manœuvre : « Si je voulais, dit l'Empereur, empêcher l'ennemi de tourner ma droite, je me placerais sur ces belles hauteurs, où je n'aurais qu'une bataille ordinaire ; j'aurais, il est vrai, l'avantage du poste ; mais, outre que l'on pourrait courir les risques d'avoir un engagement trop sérieux le 1^{er}, l'ennemi, nous voyant ainsi à découvert, ne pourrait guère commettre que des fautes de détail, et nous devons, avec des généraux peu experts dans la grande guerre, profiter de leurs fautes principales (1). »

« Napoléon, dit Danilewski, ayant remarqué que Bagration s'avancait sur Posorzitz et Kienmayer sur Austerlitz, plaça ses avant-gardes en arrière et laissa seulement devant nous des éclaireurs. Il concentra son armée entre Brünn et Austerlitz, derrière des lacs, un ruisseau marécageux et des villages. Ces dispositions confirmaient en quelque sorte les appréhensions ou l'in-

(1) Relation de la bataille d'Austerlitz, p. 44.

décision qu'on supposait à Napoléon, et elles contribuaient d'autant à augmenter chez les Alliés l'espoir du succès. On savait que les exploits de ce grand capitaine avaient toujours été signalés par des mouvements hardis, même audacieux, tandis que maintenant, à la veille d'une bataille, il faisait depuis plusieurs jours rétrograder ses avant-postes, n'entreprenait rien, et se tenait tranquillement dans une position défensive (1) ! »

« Les Français, dit une Relation autrichienne, ne paraissaient nullement disposés à changer de position pour conserver leurs communications avec Vienne ; ils avaient évacué Austerlitz et Iglau et resserraient leurs troupes entre Brünn et Schlapanitz (2). »

Napoléon attend donc que l'ennemi s'enfourne sur Telnitz et Sokolnitz. Il suppose sans doute que le rideau laissé par les Russes devant Rausnitz sera retiré, et dès lors son intention est de déboucher en masse, entre Jirzikowitz et la grande route, de converger à droite sur le plateau, puis, se saisissant des positions dominantes, de tomber dans le flanc des colonnes ennemies engagées dans la vallée du Sausbach.

Dans la soirée, il dicte la célèbre proclamation dans laquelle, prévoyant la bataille pour le lendemain, il déclare aux troupes : « Les positions que nous occupons sont formidables et, pendant qu'ils marchent sur nos batteries, je veux faire attaquer leurs flancs (3). »

Voyant les ennemis exécuter précisément la manœuvre

(1) Danilewski, p. 223.

(2) *Kriegs Archiv de Vienne*, t. XIII, p. 61.

(3) Nous n'avons qu'un seul original de cette proclamation, c'est l'exemplaire adressé à l'artillerie ; il est daté du 30 et libellé comme nous l'indiquons ici. La minute conservée aux Archives de la Guerre, et sur laquelle fut composé l'article du *Moniteur*, était d'abord conforme à cette première version ; elle a été raturée de la main de l'Empereur et les derniers mots ont été remplacés par les suivants : « pendant

qu'il désire, Napoléon écarte de plus en plus l'idée de battre en retraite sur Pohlitz; Bernadotte est aux portes de Brünn et Davout à Nikolsbourg. Ils auront le temps d'intervenir dans la bataille.

Il se peut, cependant, que les Alliés ne poussent pas leur offensive à fond; ils marchent bien lentement et se borneront peut-être à une démonstration.

L'Empereur ne manque pas d'y songer et il envoie à Talleyrand, à Vienne, des instructions dont la teneur sera communiquée aux souverains alliés, s'ils tardent quelques jours encore à poursuivre leur offensive. Soit que Napoléon, réellement inquiet des dispositions de la Prusse, consente à abaisser beaucoup ses prétentions pour obtenir la paix avec l'Autriche, soit qu'il veuille continuer cette comédie de la peur qu'il joue depuis plusieurs jours, et décider ainsi les Russes à en finir, il écrit à Talleyrand de prendre l'attitude la plus conciliante :

« Je désire faire la paix promptement. Je ne serais pas éloigné de laisser Venise à l'Électeur de Salzbourg, et Salzbourg à la Maison d'Autriche. Parme et Plaisance et Gênes nous resteraient. Il n'y a point de difficulté pour la séparation des couronnes de France et d'Italie, mais jusqu'à l'arrangement général des affaires d'Europe, ou plus tard, mais pas plus tard qu'à ma mort.

« Vous aurez vu M. Haugwitz. Il a mis dans sa conversation avec moi beaucoup de finesse, je dirai même beaucoup de talent; j'ai conservé cependant

qu'ils marcheront pour tourner ma droite, ils me présenteront le flanc ». C'est cette dernière leçon qui a été imprimée au *Moniteur* avec la date du 1^{er} décembre. Tous les témoins oculaires déclarent que cette proclamation a été distribuée le 1^{er} décembre dans les régiments. Elle a dû être retenue dans les états-majors une journée après avoir été dictée.

l'idée, tant de la lettre que de son discours, qu'on était incertain à Berlin sur le parti à prendre. Vous lui demanderez des explications sur l'entrée à Hanovre de l'armée combinée. Il est convenu qu'il répondrait que ces troupes y sont entrées conformément aux principes du Roi, qu'il a manifestés plusieurs fois; que le Roi ne voulait pas que la guerre s'établît dans le Nord, et qu'en conséquence de ces principes il empêchera l'armée russo-suédoise-anglaise de passer par le Nord et de se porter en Hollande.

« Il y aura probablement demain une bataille sérieuse avec les Russes; j'ai beaucoup fait pour l'éviter, car c'est du sang répandu inutilement. J'ai eu une correspondance avec l'empereur de Russie : tout ce qui m'en est resté, c'est que c'est un brave et digne homme mené par ses entours, qui sont vendus aux Anglais, mais au point qu'ils veulent m'obliger de donner Gênes au roi de Sardaigne et de renoncer à la Belgique! Vous allez tomber à la renverse quand vous apprendrez que M. de Novossiltzof a proposé de réunir la Belgique à la Hollande. »

VII

LA VEILLÉE DES ARMES AU CAMP FRANÇAIS.

On est arrivé au 1^{er} décembre et, cette fois encore, la bataille n'a pas lieu. Loin de se mettre en mouvement de grand matin pour prendre le contact et attaquer dans la journée, les Alliés restent dans leurs camps jusqu'à 11 heures.

De notre côté, le 1^{er} corps a rejoint, et le 3^e est annoncé par le maréchal Davout, arrivé de sa personne au grand quartier général. L'Empereur, se voyant à la tête de forces suffisantes, ne songe plus guère à la retraite, et reporte ses troupes en avant. Il établit son

bivouac sur la butte voisine de Schlapanitz (cote 287), où il avait placé une batterie de douze pièces, et d'où la vue s'étend sur toutes les hauteurs de Posorzitz et de Pratzén. La division de grenadiers vient bivouaquer en avant de cette butte, et celle de Caffarelli prend position à sa gauche, au Nord de la route. La Garde s'établit derrière le quartier général de l'Empereur. Le 1^{er} corps occupe le bivouac abandonné par Caffarelli entre Latein et Lösch.

Vandamme s'avance auprès du ruisseau de Jirzikowitz, à la hauteur des grenadiers; son infanterie légère (le 24^e) est devant le front de la division, tout contre le village de Jirzikowitz, occupé par la 3^e division de dragons. Saint-Hilaire vient prendre la place de Vandamme entre Schlapanitz et Puntowitz; ce dernier hameau est gardé par le 10^e léger. La division Legrand reste en arrière de l'intervalle entre Schlapanitz et Kobelnitz, où sont les tirailleurs corses (1); elle a détaché les tirailleurs du Pô à Sokolnitz, où s'est retirée également la brigade de chasseurs du général Margaron.

Les cuirassiers sont toujours à Schlapanitz et Kritschen, la division Walther à Bellowitz, les brigades Treillard et Milhaud à Bosenitz.

La division Friant doit s'arrêter à Raygern.

Il ne paraissait pas douteux, depuis la veille, que les Alliés continueraient leur marche sur Telnitz et Menitz, par la vallée du Sausbach. Dans ce cas, Napoléon songeait sans doute à lancer toutes ses troupes sur le plateau, entre Krenowitz et Augeszd, d'où il tomberait littéralement dans le flanc des colonnes entassées autour de la vallée, pour les culbuter dans les marécages et les étangs.

(1) Il ne faut pas oublier que les tirailleurs corses et les tirailleurs du Pô forment ensemble un faible bataillon.

La situation serait analogue à celle de Rossbach : une armée exécutant une marche de flanc derrière des hauteurs sans les occuper, serait foudroyée tout à coup du sommet de ces hauteurs même.

Napoléon a-t-il vraiment eu la pensée que nous lui supposons ? Nous nous garderions bien de l'affirmer; mais la pointe de mauvaise humeur qui va se mêler à sa joie quand il verra l'ennemi prendre pied sur le plateau de Pratzén rend cette hypothèse particulièrement vraisemblable.

Son attention se porte surtout, pendant la matinée du 1^{er} décembre, sur l'avant-garde russe demeurée à Posorzitz : les Alliés persisteront-ils à garder la route d'Olmütz, ou rappelleront-ils enfin ce corps d'armée du côté d'Austerlitz ?

« L'ennemi, dit Stutterheim, fit des reconnaissances continuelles sur les hauteurs en avant de Pratzén et de Kruh. Il en poussa également sur sa gauche au delà de la grande route. »

On n'aperçut aucun mouvement de ce côté; Bagration conserva les mêmes bivouacs jusqu'au soir. Au contraire, la brigade de chasseurs du général Margaron, opérant aux environs de Pratzén et plus au Sud, vit déboucher et observa longuement des colonnes venant d'Austerlitz. Elle n'évacua les hauteurs qu'assez tard dans la soirée, et rendit, vers 3 heures, un compte exact des mouvements exécutés par les Alliés.

« Le général Margaron, dit Soult dans son Rapport, remplit avec beaucoup d'intelligence la mission qui lui était confiée, et, quoique les 11^e et 26^e régiments de chasseurs à cheval, qu'il commandait, n'eussent que 300 chevaux à opposer à l'ennemi, ils parvinrent jusqu'à Klein-Hostieradek et sur les hauteurs de Pratzén, et s'y maintinrent contre des forces très supérieures pendant une partie de la journée; mais l'ennemi ayant prononcé son mouvement sur la gauche, ils durent se retirer. »

Weyrother a écrit dans son *Journal* : « L'ennemi présente des forces de cavalerie peu nombreuses, mais supérieures pourtant à celles que nous lui opposons, à l'aile gauche de notre avant-garde, sur les hauteurs où l'armée allait camper. Il n'y attendit pas l'attaque de la cavalerie de l'armée, mais se retira derrière le fond marécageux de Puntowitz, Sokolnitz et Menitz, après avoir vu les têtes de nos colonnes, reconnu la direction de notre marche et atteint, en un mot, l'objet qu'il se proposait (1). »

Napoléon ne renouvela pas le 1^{er} décembre la reconnaissance sur Pratzen et Krenowitz qu'il avait faite la veille; mais il se promena toute l'après-midi dans les bivouacs, s'assurant de l'état matériel de l'armée et exaltant son moral : « L'Empereur passa sa journée entière à cheval, dit Savary (2), à voir lui-même son armée régiment par régiment. Il parla à la troupe; il vit tous les parcs, toutes les batteries légères, donna des instructions à tous les officiers et canonniers. Il alla ensuite visiter les ambulances et les moyens de transport pour les blessés. »

Les Alliés prirent pied sur le plateau vers 3 heures du soir.

« Ils manœuvraient à découvert, dit M. Dumas (3), comme s'ils eussent craint que cette armée, qui leur paraissait faible, compromise et presque entourée, échappât à leur vigilance. . . . Ils exécutèrent en plein jour leur mouvement de flanc ou changement de front par leur gauche. Napoléon en fut informé par les reconnaissances du général Margaron sur les hauteurs de Pratzen. »

(1) *Kriegsarchiv*, 1805, XIII, 89.

(2) T. II, p. 201. Cf. Ségur, t. II, p. 460.

(3) T. XIV, p. 148.

L'impression qu'il ressentit à la vue des colonnes ennemies défilant sur le plateau fut assez complexe : d'une part, la joie de sentir la bataille inévitable; de l'autre, une légère déception en constatant que les Alliés quittaient les bas-fonds pour s'établir sur les hauteurs d'où il pensait les foudroyer.

« Tressaillant de joie et frappant des mains, il s'écria : « C'est un mouvement honteux! Ils donnent dans le piège! Ils se livrent! Avant demain au soir cette armée sera à moi (4)! » Mais il ajouta, dans un mouvement de mauvaise humeur : « L'ennemi y restera longtemps, s'il attend que j'aie l'en déloger (2). »

Cependant le nouveau changement de direction des Alliés, s'il rendait la victoire des Français moins facile, ne devait pas faire abandonner tout à fait la manœuvre projetée par Napoléon.

L'ennemi ne s'était pas avancé jusque là pour reculer; continuant dans la dernière direction qu'il venait de prendre, il descendrait sans doute du plateau entre Kobelnitz et Sokolnitz, et l'armée française pourrait se saisir vivement des hauteurs à cet instant précis pour tomber les masses russes et les prendre à revers. Telle fut alors la pensée de l'Empereur.

« Napoléon a si bien deviné nos projets, dit Langron, il les a déjoués si à propos et avec une telle adresse, que beaucoup de personnes ont cru, et ce n'était pas sans fondement, qu'il avait eu connaissance de nos dispositions. C'est possible; mais quoi qu'on en ait pensé, son habitude de la guerre et son coup d'œil pouvaient suffire seuls pour les faire deviner; il connaissait à peu près les forces de nos armées, il voyait nos feux s'étendre

(1) Ségur, t. II, p. 456.

(2) Note C sur le rapport de Kutusew.

depuis Hostieradek et Aujezd jusqu'à Rausnitz et plus loin encore vers les montagnes, distance de plus de 8 verstes. Il savait que notre avant-garde occupait la chaussée de Brünn; il pouvait juger que la plus grande partie de nos troupes se trouvait entre Aujezd, Pratzén et Blazowitz; il voyait des feux entré ces deux derniers villages et notre avant-garde; il pouvait dès lors comprendre que nous voulions tourner sa droite avec la plus grande partie de nos forces; que notre avant-garde était le pivot très éloigné sur lequel devait se faire cet immense mouvement, et que notre centre était faible et dégarni. Il savait qu'il avait à combattre de braves soldats, à la vérité, mais des généraux dont la plupart étaient sans habitude de la guerre; il ne fallait pas leur laisser le temps d'exécuter leurs dispositions, il devait prendre l'initiative, effrayer, dérouter son ennemi par une manœuvre inattendue et hardie, jeter dans ses rangs un désordre auquel il ne saurait pas remédier, et s'assurer par là une victoire facile et prompte.

« Il pouvait encore juger parfaitement (et il l'a dit dans ses *Relations*) que les hauteurs de Pratzén étaient la clef de toute cette position; il devait donc chercher à s'en emparer, et notre projet trop visible de tourner son flanc droit lui faisant prévoir que nous quitterions imprudemment ces hauteurs pour descendre dans le ravin de Sokolnitz, il devait porter ses principales forces dans son centre et être prêt à occuper Pratzén dès que nous l'aurions abandonné. Le calcul n'était pas difficile à faire pour un général tel que Napoléon, je dirai même pour un général beaucoup moins habile. »

Ainsi Langeron constate que les mouvements et les positions des Alliés ont été assez faciles à observer pour que Napoléon ait pénétré les intentions de ses adversaires; mais le général russe ne peut pas écarter absolument l'hypothèse que les ordres mêmes, rédigés par Weyrother, ont été communiqués par trahison. L'exa-

men minutieux des projets adoptés successivement par l'Empereur nous permet, semble-t-il, d'être plus formels.

Le 30 novembre, quand les camps des Alliés se sont transportés de Wischau à Austerlitz, décelant une manœuvre sur notre flanc droit, Napoléon imaginait que ce mouvement continuerait suivant la vallée du Sausbach, vers Menitz et Telnitz.

Le 1^{er} décembre, au contraire, il voit l'ennemi s'établir sur le plateau de Pratzén, de part et d'autre de ce village, c'est-à-dire quitter le fond de la vallée et la direction du Sud-Ouest, pour marcher droit vers l'Ouest, sur Kobelnitz et Sokolnitz; il est averti, en même temps, que l'avant-garde russe est toujours devant la poste de Posorzitz. Il pense, à ce moment, que les colonnes ennemies vont aborder le Goldbach à Kobelnitz et en aval, et les dispositions qu'il ordonne dans la soirée sont déterminées par cette hypothèse. Dans la nuit suivante, l'attaque prématurée de Telnitz par les Autrichiens lui fera comprendre que l'ennemi reporte ses forces plus au Sud qu'on ne devait le penser d'après la position de ses camps; aussi, entre 4 et 7 heures du matin, le 2 décembre, apportera-t-il aux dispositions prescrites quelques changements motivés par les derniers avis, exacts ou non, qu'il aura reçus.

Les ordres donnés dans la journée du 1^{er} décembre peuvent se résumer ainsi: les troupes doivent être prêtes à attaquer le 2, à 7 heures du matin, entre le Santon et Puntowitz. Elles déboucheront par la route d'Olmütz et par le village de Jirzikowitz et se porteront à l'attaque, la droite en avant. Les 4^e et 5^e corps auront pris position à l'avance au delà du ravin, de manière que le débouché soit assuré. Le reste de l'armée aura serré entre les ruisseaux de Schlapanitz et de Jirzikowitz, pour être sous la main de l'Empereur et se porter en avant le plus promptement possible.

Dans le détail, les mesures ordonnées sont les suivantes :

La division Caffarelli passe sous le commandement du maréchal Lannes, en remplacement de la division de grenadiers, tenue en réserve à la disposition de l'Empereur. La cavalerie légère des 1^{er} et 5^e corps est placée sous les ordres de Murat.

La division Suchet, appuyant sa gauche au Santon, se ploiera sur deux lignes, et Caffarelli s'établira dans le même ordre contre sa droite.

Les divisions Vandamme et Saint-Hilaire passeront le ruisseau à Jirzikowitz, et seront formées en avant de ce village, prêtes à attaquer. La division Legrand, laissant les tirailleurs corses à Kobelnitz et les tirailleurs du Pô à Sokolnitz, passera le ruisseau à Puntowitz. Le 3^e corps partira de Raygern à 5 heures du matin, et se portera sur Turas.

Toute la cavalerie de Murat, sauf les brigades Treillard et Milhaud qui gardent Bosenitz, sera massée étroitement derrière l'intervalle qui sépare Caffarelli de Vandamme.

Le 1^{er} corps sera rassemblé en arrière du ruisseau, à cheval sur la grande route d'Olmütz. Les grenadiers et la Garde seront formés devant leurs bivouacs.

Pour faciliter le débouché de toute cette armée par une zone aussi étroite, un passage est créé au Sud de Jirzikowitz, de manière à doubler, le chemin qui traverse ce village.

Si l'on essaye d'analyser ces dispositions, et d'en comprendre le but, on constate que la ligne du Goldbach, en aval de Puntowitz, est gardée par 200 hommes à Kobelnitz, 200 à Sokolnitz, et quelques escadrons de chasseurs. Les troupes de Davout, qui pourraient être dirigées de ce côté pour opposer une plus grande résistance à l'offensive ennemie, sont, au contraire, ramenées sur Turas. Napoléon ne songe pas à défendre les vil-

lages de Kobelnitz et de Sokolnitz, encore moins celui de Telnitz. Il ne laisse pas même une division sur la rive droite des ruisseaux, entre Schlapanitz et Latein. De Turas, le 3^e corps est destiné à tomber dans le flanc gauche de l'ennemi débouchant de Sokolnitz et de Kobelnitz vers le Nord (1).

L'intention de l'Empereur, est donc laisser les Alliés s'enfourner à l'Ouest de Goldbach; de se lancer alors sur leurs derrières et de les refouler contre le 3^e corps.

Comment Napoléon imaginait-il que le mouvement des 4^e, 5^e et 1^{er} corps s'exécuterait, au sortir de Jirzikowitz? Les documents ne le font pas connaître.

Nous sommes donc assez peu renseignés sur la forme de l'attaque projetée par l'Empereur dans la soirée du 1^{er} décembre, mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne s'agissait pas alors de percer le centre de l'armée alliée : la première relation officielle de la bataille nous assure que l'attaque centrale a été conçue à la suite des incidents survenus pendant la nuit.

Les indications qui manquent dans les ordres écrits, Napoléon les a données verbalement. Il veut que tout ses lieutenants soient au courant de la manœuvre projetée, et du rôle qu'ils auront à jouer. Nulle instruction écrite n'y suffirait. Aussi l'Empereur, revenant dîner à son bivouac, « y fit appeler tous ses maréchaux; il les entretint de tout ce qu'ils devaient faire le lendemain, et de tout ce qu'il était possible que les ennemis entreprissent. On aurait pu écrire un volume de tout ce qui sortit de son esprit dans ces vingt-quatre heures (2) ».

C'est à ce moment que paraît avoir été distribuée

(1) Rapport du maréchal Davout sur la bataille d'Austerlitz.

(2) Savary, p. 201.

à l'armée la proclamation que Napoléon avait dictée la veille.

Dans la nuit, une fusillade se fait entendre vers le Sud et se prolonge assez tard pour donner de l'inquiétude à l'Empereur. Il envoie plusieurs officiers pour savoir d'où provient ce bruit; enfin il fait appeler Savary et lui ordonne d'aller jusqu'à la communication entre la division Legrand et le 3^e corps, et « de ne pas revenir sans connaître ce que faisaient les Russes, ajoutant que ce tiraillement devait couvrir quelque mouvement (1) ».

Savary apprend que 400 hussards autrichiens s'étaient présentés devant Telnitz et en avaient chassé le faible poste placé là par les tirailleurs du Pô. A la première nouvelle de cet incident, le général Legrand avait fait réoccuper le village par un bataillon du 3^e de ligne:

Vers 2 heures du matin, ce fut de l'infanterie ennemie qui recommença l'attaque de Telnitz; mais, rencontrant une résistance sérieuse, elle se retira aussitôt. Le général Legrand, à cette seconde alerte, fit soutenir le 1^{er} bataillon du 3^e de ligne par les deux autres (2).

Avant cette seconde affaire, Savary était venu rendre compte de la première. Il la présenta comme insignifiante; mais en même temps, il rapporta un renseignement du plus sérieux intérêt: il y avait entre Aujezd et Telnitz un corps nombreux de toutes armes qui, semblait-il, n'avait pas été signalé à l'Empereur dans la journée, et qui était masqué à ses vues par la dernière croupe détachée des hauteurs vers le Goldbach.

Ce dernier renseignement parut si important à Napoléon, qu'il résolut aussitôt de procéder à une reconnaissance personnelle en approchant le plus près possible

(1) Savary, t. II, p. 201.

(2) Rapport du maréchal Soult sur la bataille d'Austerlitz.

des camps ennemis, pour en déterminer les limites avec plus de précision. Il envoya chercher le maréchal Soult, et monta à cheval pour aller visiter lui-même toute la ligne (4).

« La nuit était belle et éclairée par la lune; l'immense quantité de feux des deux armées embrasait l'atmosphère.

« . . . Tout le monde dormait. L'Empereur se rendit au village de Jirzikowitz. Un régiment de dragons était de grand'garde dans la grande rue; il apprit, par le rapport des sentinelles, que les bruits de l'armée ennemie venaient de cesser; mais que, jusqu'à 2 heures du matin, on avait entendu le mouvement de la marche des troupes, qui se dirigeaient toujours sur leur gauche (2). »

S'étant porté plus en avant, Napoléon perçut, lui aussi, ce bruit d'une colonne de voitures qui s'éloignait vers le Sud.

« L'Empereur questionna lui-même les commandants des gardes avancées; ils s'accordèrent tous à dire que l'armée ennemie faisait un grand mouvement par sa gauche pour se porter sur notre droite; nous entendions effectivement le bruit des voitures d'artillerie et des chevaux en marche dans cette direction (3). »

« Suivi de peu d'entre nous, dit Ségur, il s'aventura entre les deux lignes. Il les prolongeait, lorsqu'en dépit de plusieurs avertissements, s'étant dirigé dans l'obscurité vers Pratzen, je crois, il donna inopinément dans un poste de Cosaques. Ceux-ci s'élançèrent si brusquement sur lui qu'ils l'eussent pris ou tué, sans le dévouement de ses chasseurs d'escorte, et s'il ne fût revenu sur nos

(1) Savary, t. II, p. 203.

(2) Relation de la bataille d'Austerlitz, p. 55.

(3) Saint-Chamans, Mémoires, p. 24. Cf. Pelleport, t. I, p. 219.

feux à toute bride. Ce retour fut si précipité que, forcé de repasser, sans choisir, le ruisseau marécageux qui couvrait notre front, plusieurs des hommes et des chevaux qui le suivaient y demeurèrent embourbés, entre autres Yvan, son chirurgien depuis 1796, dont la charge consistait à ne se séparer jamais de sa personne.

« Le ruisseau franchi, l'Empereur regagna à pied, et de feu en feu, son propre bivouac. Comme il en approchait, il se heurta dans l'obscurité contre un tronc d'arbre renversé, ce qu'un grenadier apercevant, il imagina de tordre sa paille, d'en faire un flambeau, d'y mettre le feu et, l'élevant au-dessus de sa tête, d'en éclairer les pas de son Empereur. »

On sait comment ce geste, répété de proche en proche aux cris de : Vive l'Empereur, donna lieu à une illumination générale de nos bivouacs, et à une clameur enthousiaste qui alla réveiller les ennemis dans leurs camps et les frappa d'étonnement. Napoléon passa dans tous les bivouacs de la division Vandamme, et adressa à chaque régiment quelques mots destinés à prouver qu'il les connaissait tous.

Nous n'insisterons pas sur cette scène, qui a été décrite avec complaisance par tous les historiens. Ce qui nous intéresse davantage, c'est la conclusion tirée par Napoléon de sa reconnaissance *in extremis*, et les nouveaux ordres qui en sont résultés.

Deux faits ont frappé l'Empereur : l'attaque réitérée des Autrichiens sur Telnitz, et ce bruit de charrois, entendu dans la nuit, qui allait s'éteignant vers le Sud. D'autre part, on aperçoit toujours des bivouacs dans la plaine de Posorzitz, mais le mouvement de terrain du Stary-Vinohrady, si insignifiant qu'il soit, a dû dissimuler aux vues de Napoléon les camps ennemis établis au Nord de Pratzen.

Il conclut de ce qu'il a observé que les Alliés vont

porter leur attaque sur Telnitz, avec le gros de leurs forces concentré au Sud de Pratzen et de Krenowitz, en laissant un corps isolé sur la route d'Olmütz. Il paraît supposer que tout l'espace compris entre Holubitz et Pratzen est à peu près dégariné de troupes.

Il veut donc profiter de cette singulière disposition des ennemis, et jeter son armée dans le vide entre le corps de Posorzitz et le reste des troupes alliées.

« Renonçant à l'ordre oblique, qu'il avait d'abord paru adopter pour profiter de tous les avantages du terrain, il se décide, d'après la position de l'ennemi, à se présenter en coin pour enfoncer au centre ses deux lignes, et jeter ensuite la moitié de son armée, ainsi coupée, sur les étangs qui débordaient à gauche, et qui ne lui offraient aucune retraite tant que nous tiendrions les villages (1). »

Le colonel Poitevin écrit dans son *Journal* : « Le mouvement fait par les ennemis sur notre droite a, je crois, fait changer les dispositions. Je crois qu'elles ont été changées au moment où, dans la nuit, M. le Maréchal (Soult) a été voir l'Empereur (2). »

Des contre-ordres donnés dans cette soirée, un seul nous est parvenu, celui que Soult a adressé à Saint-Hilaire. Nous pouvons reconstituer les autres, et discerner le sens général des modifications prescrites en comparant les ordres expédiés par Berthier dans la journée du 1^{er} décembre, aux positions occupées par les troupes le 2, à 7 heures du matin.

La division Saint-Hilaire, au lieu de déboucher par Jirzikowitz derrière celle de Vandamme, a franchi le

(1) Relation de la bataille d'Austerlitz, extraite des Rapports des divers corps d'armée. Première relation rédigée à l'état-major; Ms. des A. W.

(2) Fragments de mon Journal, A. G.

ruisseau à Puntowitz. La division Legrand, qui a détaché le 3^e de ligne à Telnitz, doit porter la brigade Levasseur (48^e et 75^e) avec les tirailleurs corses, en avant de Kobelnitz, au lieu d'appuyer derrière Puntowitz.

Le 1^{er} corps a été rassemblé en arrière de Jirzikowitz, et non du Santon.

La division Friant a reçu l'ordre de marcher sur Sokolnitz, au lieu de Taras.

En résumé, les modifications apportées matériellement sont peu considérables; elles ont pour objet de diriger le mouvement de l'armée un peu plus au Sud, puisque l'attaque des ennemis est dirigée sur Telnitz et Sokolnitz et non pas dans l'intervalle entre Sokolnitz et Kobelnitz. De plus, Napoléon destine à la défense de Sokolnitz et Telnitz 3,000 hommes du 4^e corps, et tout ce que le 3^e pourra fournir. Il juge donc nécessaire maintenant de ralentir, sinon d'arrêter, l'attaque des Alliés sur le Goldbach.

Que Napoléon ait changé la forme même de l'attaque qu'il projetait; qu'au lieu de manœuvrer en « ordre oblique », il ait voulu enfoncer son armée comme un coin dans le centre des Alliés, c'est ce qui ressort de la *Relation* rédigée après la bataille à l'état-major général; mais les dispositions préparatoires, qui font l'objet des ordres expédiés le 1^{er} décembre et dans la nuit suivante, ne renseignent guère sur ce point.

Tout au plus peut-on supposer que, primitivement, le 1^{er} corps devait déboucher à la gauche avec le 3^e, pour constituer fortement l'aile marchante, tandis que, suivant le second projet, il devait déboucher par Jirzikowitz et former la tête du coin qui pénétrerait entre les deux fractions de l'armée ennemie.

La force de l'armée française, sur le champ de bataille d'Austerlitz, était d'environ 73,000 hommes, se décomposant ainsi :

Division Friant (avec le 1 ^{er} régiment de dragons).....	3,800 (1) et 9 pièces.
Division Bourcier.....	2,500 (2) et 3 —
4 ^e corps.....	23,600 (3) et 35 —
1 ^{er} corps.....	13,000 (4) et 24 —
Garde impériale.....	5,800 (5) et 24 —
3 ^e corps.....	12,700 (6) et 20 —
Division Caffarelli.....	6,500 (7) et 12 —
Division Walther (γ compris Treillard et Milhaud).....	1,900 (8) et 3 —
Division Nansouty.....	1,300 (8) et 3 —
Division d'Hautpoul.....	1,400 (8) et 3 —
Division de Beaumont.....	1,300 (9) et 3 —
TOTAUX.....	73,100 et 139 pièces.

VIII

LES ALLIÉS A PRATZEN. — L'ORDRE DE WEYROTHER.

Weyrother avait remanié une dernière fois l'organisation de l'armée alliée, avant de la porter d'Austerlitz sur le plateau de Pratzen. « On avait depuis longtemps bouleversé les divisions, les brigades, dit Langeron;

(1) Situation du 3^e corps, 5 décembre; *Journal* du capitaine Ménières; division Klein, 30 novembre.

(2) Situation du 13 décembre. La division ayant reçu des renforts entre le 2 et le 15, le chiffre donné est certainement trop élevé.

(3) Situations des 22 novembre et 4 décembre.

(4) Situations des 18, 22 novembre et du 4 décembre.

(5) Situation du 4 décembre.

(6) Situation du 30 novembre.

(7) Situation du 25 novembre.

(8) Situation du 27 novembre. Il a été retranché 400 hommes à la division Walther, chiffre des pertes du 28, et 80 hommes ont été ajoutés à la division Nansouty, son artillerie étant omise sur la situation.

(9) Situation du 26 novembre.

chaque chef avait perdu les régiments qu'il connaissait et qu'il commandait depuis longtemps, et, à la guerre, la connaissance de ses troupes est fort utile à un général. Il n'était plus temps de remédier à cet inconvénient; mais, marchant pour attaquer l'ennemi, on devait au moins confier et laisser à chaque chef les bataillons et les escadrons qu'il devait commander le jour de la bataille, pour qu'il pût s'accoutumer à eux, et eux à lui. On fit tout le contraire. Dans ces cinq marches, jamais un général ne commanda le lendemain les régiments qu'il avait commandés la veille. On arrivait au camp à la nuit; on recevait tard les dispositions; on ne pouvait rien faire dans l'obscurité; quoique nous fussions dans la pleine lune, le ciel était trop chargé de nuages et le temps trop brumeux pour que sa lumière pût nous être utile. Chaque général devait envoyer, le matin, chercher dans les quatre autres colonnes les régiments qui devaient composer la sienne, et qui parfois devaient faire 1 ou 2 milles de plus pour parvenir jusqu'à lui. . . . Il était toujours 10 ou 11 heures avant que l'on pût se rassembler; souvent les colonnes se croisaient, se traversaient, faute que l'on ne pardonnerait pas au dernier et au plus ignorant des officiers d'état-major. On arrivait tard, on se débatait pour aller chercher des vivres, on pillait les villages, le désordre était à son comble. »

Nous donnons ici une situation de l'armée alliée, à la date du 2 décembre 1805, établie aussi exactement qu'il a été possible.

Nous ne disposons d'aucune *Situation* officielle des troupes alliées à la date du 2 décembre, et les cinq ouvrages qui nous donnent la composition des avant-gardes et des colonnes pour cette journée ne sont pas absolument d'accord. Ces ouvrages sont :

Les *Mémoires* manuscrits de Langeron.

La *Relation de la Campagne de 1805*, de Danilewski.

La Bataille d'Austerlitz, par Stutterheim.

Der Krieg 1805, par Schönhals.

Die Schlacht von Austerlitz (de Schönhals également) dans l'*Oesterreichische Militär-Zeitschrift*, 1822, fasc. 6, p. 304.

Langeron et Stutterheim exerçaient des commandements importants à la bataille d'Austerlitz; Danilewski et Schönhals ont disposé, l'un des archives russes, l'autre des archives autrichiennes. Ils ont donc tous les quatre une réelle valeur, mais aucun d'eux n'a une autorité qui s'impose, et qui annihile celle des autres, d'autant plus que tous ont commis quelques erreurs de détail manifestes. Il faut donc, pour se rapprocher autant que possible de la vérité, non pas faire un choix entre les tableaux qu'ils fournissent, mais les combiner.

Tous les auteurs sont d'accord sur la répartition des régiments d'infanterie de ligne entre les diverses colonnes; mais ils ne donnent pas tous la dénomination de *grenadiers* aux mêmes régiments. Il n'a pas été difficile de fixer ce point exactement.

Les régiments de chasseurs à pied russes et ceux de cavalerie sont répartis d'une manière très différente par les divers auteurs; mais nous avons la certitude que les historiens autrichiens, et notamment Stutterheim, connaissent bien la composition de l'avant-garde de Kienmayer; que Langeron savait quelles troupes faisaient partie de sa propre colonne. Enfin la plupart des régiments sont mentionnés dans les relations de la bataille, ce qui a permis de reconnaître la colonne à laquelle ils étaient attachés.

Le problème était plus compliqué pour les régiments de Cosaques. Nous avons pu cependant arriver à la certitude pour la plupart d'entre eux; il n'y a de doute qu'au sujet des régiments de Kisslew et de Khanjenkow, qui sont attribués par les uns au corps de cavalerie, par les autres à l'avant-garde de Bagration. La diffé-

rence est pratiquement peu importante, puisque la cavalerie a combattu en liaison très intime avec l'avant-garde. Nous avons cru devoir, à défaut de preuve décisive, placer ces deux régiments à l'avant-garde, où ils pouvaient être plus utiles qu'à la réserve de cavalerie, étant donné le rôle qu'on leur faisait jouer.

Langeron donne le nombre des bouches à feu attribuées à chaque colonne; nous avons admis ses données comme exactes faute d'autres. Il en résulte pour l'armée un total de 273 pièces; mais il n'est fait mention que de 20 compagnies d'artillerie, pouvant servir 160 pièces. Nous croyons donc qu'il en a été omis un assez grand nombre. Les situations russes et autrichiennes négligent d'ailleurs souvent de mentionner les troupes spéciales.

Les effectifs que nous donnons, d'après l'*Oesterreichische Militär-Zeitschrift*, et qui sont d'accord avec la situation du 26 novembre, conservée au *Kriegs Archiv*, sont extrêmement douteux. On peut s'en assurer en les comparant à ceux que Danilewski a fournis, exceptionnellement, pour quelques régiments de la troisième colonne. Les différences sont très sensibles. Par bonheur, elles ne sont pas toutes de même sens, ce qui permet de supposer qu'elles peuvent se balancer, et que le total est à peu près exact.

Ce total pourrait, semble-t-il, être augmenté d'un millier d'hommes pour tenir compte des unités d'artillerie qui ont dû être omises. Peut-être faut-il y ajouter encore quelques centaines d'hommes; car, parmi les prisonniers autrichiens faits dans la bataille, une cinquantaine appartiennent à des régiments qui ne figurent pas sur les situations. Ces régiments devaient donc avoir au moins quelques compagnies à l'armée, tandis que le gros faisait partie du petit corps de Merveldt.

En résumé, l'armée alliée devait compter environ 87,000 hommes et 278 bouches à feu, contre les 73,000 hommes et 439 pièces dont Napoléon disposait. Il ne

faut pas oublier, d'ailleurs, que le train d'artillerie est compris dans les situations françaises, ainsi que le personnel des pures, tandis qu'il n'en est pas question dans les situations austro-russes. A ne considérer que les combattants, il y avait 71,000 Français contre 87,000 Alliés.

Nous avons rectifié les noms des généraux russes d'après différents ouvrages de l'époque; notamment les *Mémoires de Bennigsen* et la *Guerre nationale de 1812*, publiés par le capitaine Cazalas; nous n'avons pu préciser les régiments placés sous le commandement de chacun; Langeron ne l'indique pas, et les historiens autrichiens ne le font qu'en partie.

Situation de l'armée alliée le 2 décembre 1805.

ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL.

L'Empereur de Russie.

Le quartier-maître général SOUKHTELEN.

Le lieutenant général comte ARAKTCHIEW, inspecteur général de l'artillerie.

Les généraux-majors, aides de camp : LIEVEN, GAGAHINE, VOLKONSKI, VINTZINGERODE.

L'Empereur d'Autriche.

Le lieutenant général prince SCHWARZENBERG.

Le lieutenant général LAMBERTI, aide de camp de l'Empereur.

Le général d'infanterie KOUTOUSOW, commandant en chef les deux armées.

Le général major INTZOW, général de jour.

Le lieutenant général prince LIECHTENSTEIN, commandant l'armée autrichienne.

Les généraux-majors, quartiers-maîtres généraux : GERHARD (armée russe); WEYROTHER (armée autrichienne).

Le lieutenant général MELLER ZAKORNSKI, commandant l'artillerie russe.

Le général major BOGDANOW, commandant l'artillerie à cheval russe.

Le général major ARAKTCHIEW, commandant l'artillerie russe volontaire.

Le général GLOUKHOW, ingénieur russe.

Commandant des deux premières colonnes et de leur avant-garde :
Le général d'infanterie comte BUXHOEWDEN.

AVANT-GARDE AUTRICHIENNE.

Le lieutenant général KERNMAYER.

Les généraux majors : comte NOSTITZ, prince MAURICE LICHTEN-
STEIN, STUTTENHEIM, CARNEVILLE.

Trois compagnies de pionniers avec deux ponts légers.....	340 hommes.
Un bataillon du régiment de Brood-Infanterie.....	500 —
Deux bataillons du 1 ^{er} régiment de Szecklers-Infanterie.....	1,300 —
Deux bataillons du 2 ^e régiment de Szecklers-Infanterie.....	1,300 —
Deux batteries de position.....	200 —
Chevaux-légers O'Reilly (huit escadrons).....	900 —
Uhlaus Merveld.....	40 —
Cosaques Sissoïew (cinq escadrons).....	500 —
Cosaques Melentiew (cinq escadrons).....	500 —
Deux batteries à cheval.....	200 —
Uhlaus Schwarzenberg.....	100 —
Hussards Hesse-Hombourg (huit escadrons).....	300 —
Hussards Szecklers.....	600 —
TOTAL.....	6,780 hommes.

8 canons de régiment.
4 canons d'artillerie légère.

Première colonne.

Lieutenant général DOKHTROUOW.

Généraux majors : prince OIROUSSOW, LEVIZ, LIBERS.

Un bataillon du 7 ^e régiment de chasseurs à pied.....	630 hommes.
Régiment de grenadiers de Kiew (trois bataillons).....	1,000 —
Régiment de fusiliers de la Nouvelle-Ingrie (trois bataillons).....	2,000 —
Régiment de fusiliers de Iaroslav (trois bataillons).....	2,000 —
Régiment de fusiliers de Vladimir (trois bataillons).....	2,000 —

Régiment de fusiliers de Briansk (trois bataillons).....	2,000 hommes.
Régiment de fusiliers de Viatka (trois bataillons).....	2,000 —
Régiment de fusiliers de Moscou (trois bataillons).....	1,400 —
Une compagnie de pionniers (Koutzewitch).....	110 —
Deux compagnies d'artillerie.....	240 —
Deux escadrons et demi de Cosaques Denisew.....	250 —
TOTAL.....	13,680 hommes.

40 canons de bataillon.
24 canons de position du 3^e régiment (comte).

Deuxième colonne.

Lieutenant général comte de LANGERON.

Généraux-majors : comte KAMENSKI I, OLSOUFFIEW.

8 ^e régiment de chasseurs à pied (trois bataillons).....	1,000 hommes.
Régiment de grenadiers de Fanagorie (trois bataillons).....	2,000 —
Régiment de fusiliers de Viborg (trois bataillons).....	2,000 —
Régiment de fusiliers de Perm (trois bataillons).....	2,000 —
Régiment de fusiliers de Koursk (trois bataillons).....	2,000 —
Régiment de fusiliers de Biajsk (trois bataillons).....	2,000 —
Un escadron de Cosaques Issaïew.....	100 —
Deux escadrons de dragons de Pétersbourg.....	200 —
Deux compagnies d'artillerie.....	250 —
Une compagnie de pionniers (de Berg).....	150 —
TOTAL.....	11,700 hommes.

30 canons de bataillon.

Troisième colonne.

Lieutenants généraux : PRZIBYSZEWSKI, WIMPFFEN.

Généraux-majors : MULLER, SELEKHOW, STRICK, LOSCHAROW,
LEVITZKY.

Deux bataillons du 7 ^e régiment de chasseurs à pied.....	1,250 hommes.
Régiment de fusiliers de Galitch (trois bataillons).....	1,300 —
Régiment de fusiliers de Boutirsk (trois bataillons).....	1,700 —
Régiment de fusiliers de Narwa (trois bataillons).....	1,550 —
Régiment de fusiliers d'Azow (trois bataillons).....	700 —
Régiment de fusiliers de Podolie (trois bataillons).....	900 —
Une compagnie de pionniers (Wyroubow) ..	170 —
TOTAL.....	7,770 hommes.

30 canons de bataillon.

Quatrième colonne.

Lieutenants généraux : comte KOLLOWRATH (Autrichien); MILORADOWITCH (Russe).

Généraux-majors : BERG, REPNINSKI, Russes; JURCZIK, ROTTERBUND, VODNIANSKI, Autrichiens.

Régiment de grenadiers de la Petite Russie (trois bataillons).....	1,300 hommes.
Régiment de fusiliers de Smolensk (trois bataillons).....	4,300 —
Régiment de fusiliers d'Apchéron (trois bataillons).....	1,500 —
Régiment de fusiliers de Novgorod (trois bataillons).....	2,000 —
Régiment de Salzbourg (six bataillons)....	3,000 —
Un bataillon du régiment de Kaunitz.....	900 —
Un bataillon du régiment d'Auersperg.....	600 —
Un bataillon du régiment de l'Empereur...	1,000 —
Un bataillon du régiment de Czartoryski...	600 —
Un bataillon du régiment de Reuss-Greiz...	600 —
Un bataillon du régiment de Wurtemberg...	800 —
Un bataillon du régiment de Beaulieu.....	300 —
Un bataillon du régiment de Kerpen.....	700 —
Un bataillon du régiment de Lindenau...	400 —
Chasseurs viennois (deux compagnies).....	300 —
Deux escadrons de dragons Archiduc-Jean...	128 —

Une compagnie d'artillerie russe.....	125 hommes.
Deux compagnies de pionniers russes (Dreyer).....	340 —
TOTAL.....	16,190 hommes.

24 canons de bataillon et 12 canons de position russes.
28 canons de bataillon et 12 canons de position autrichiens.

Cinquième colonne (corps de cavalerie).

Lieutenants généraux : prince JEAN LIECHTENSTEIN, prince de HOENLOHE, Autrichiens.

Généraux-majors : WEBER, CARAMELLI, Autrichiens.

Lieutenants généraux : OUYAROW, ESSEN II, CHEPELEW, Russes.

Généraux-majors : GLITZKY, SACKEN, MELLER ZAKOMELSKY, GLADKOW, Russes.

Cuirassiers de Nassau (six escadrons).....	300 hommes.
Cuirassiers de Lorraine (six escadrons)....	300 —
Cuirassiers de l'Empereur (six escadrons)...	500 —
Uhlans du grand-duc Constantin (dix escadrons).....	1,000 —
Dragons de Kharkow (cinq escadrons).....	500 —
Dragons de Tchernigow (cinq escadrons)...	800 —
Hussards d'Elisabetgrad (dix escadrons)...	1,000 —
Cosaques Gordeïew (cinq escadrons).....	500 —
Quatre escadrons de Cosaques Issaïew.....	400 —
Deux escadrons et demi de Cosaques Denisew.....	250 —
Une compagnie d'artillerie à cheval.....	125 —
TOTAL.....	5,375 hommes.

8 canons d'artillerie à cheval autrichienne.

16 canons d'artillerie à cheval russe.

GARDE IMPÉRIALE RUSSE.

Le grand-duc CONSTANTIN.

Le général-major KHITROVO, général de jour.

Le lieutenant général de cavalerie KOLOGAÏW.

Le lieutenant général d'infanterie MALIOUTINE.

Les généraux-majors d'infanterie : LARONOW, DÉPRÉRADOVICH I.

Les généraux-majors de cavalerie : DÉPRÉRADOVICH II, JANKOVITCH.

Le général-major d'artillerie KAPERSKI.

Chevaliers-gardes (cinq escadrons)	800 hommes.
Gardes du corps à cheval (cinq escadrons) ..	1,000 —
Hussards de la Garde (cinq escadrons).....	800 —
Cosaques de la Garde (deux escadrons).....	300 —
Grenadiers de la Garde (trois bataillons)....	2,300 —
Chasseurs de la Garde (un bataillon)	530 —
Grenadiers Israïlovski (deux bataillons) ...	1,000 —
Grenadiers Semenovski (deux bataillons)....	1,400 —
Grenadiers Preobrajenski (deux bataillons) .	1,500 —
Un bataillon d'artillerie.....	800 —
Une compagnie de pionniers	100 —
TOTAL.....	10,530 hommes.

8 canons d'artillerie de la Garde.
 8 canons d'artillerie à cheval.
 6 canons du 4^e régiment.
 18 canons de bataillon.
 12 canons autrichiens.

AVANT-GARDE.

Lieutenant général prince BAGRATION.

Généraux-majors de cavalerie : VOROPAITZKI, CZAPLITZ, VITGENSTEIN.

Généraux-majors d'infanterie : prince DOLGOROUKOW, MARKOW,

KAMENSKI II, ENGELHARDT, ULANIUS.

Cosaques Kisselew (cinq escadrons).....	800 hommes.
Cosaques Khanjenkow (cinq escadrons)....	300 —
Cosaques Malachow (cinq escadrons).....	300 —
Carassiers de l'Impératrice (cinq escadrons).	300 —
Dragons de Tver (cinq escadrons)	500 —
Dragons de Pétersbourg (trois escadrons)...	300 —
Hussards de Pavlograd (dix escadrons).....	1,000 —
Hussards de Mariopol (dix escadrons).....	1,000 —
5 ^e régiment de chasseurs à pied (trois bataillons).....	1,300 —
6 ^e régiment de chasseurs à pied (trois bataillons).....	800 —
Régiment de fusiliers d'Arkhangel (trois bataillons).....	2,000 —
Régiment de fusiliers de la Vieille-Ingrie (trois bataillons).....	2,400 —
Régiment de fusiliers de Pskow (trois bataillons).....	2,000 —

Deux compagnies d'artillerie à pied	200 hommes.
Deux compagnies d'artillerie à cheval (prince Jachvil).....	200 —
TOTAL.....	13,700 hommes.

18 canons de bataillon.

12 canons d'artillerie à cheval.

RÉCAPITULATION.

Avant-garde autrichienne : KIENMAYER	6,800 hommes.
Première colonne : DOKHTOUROW	13,650 —
Deuxième colonne : LANGERON.....	11,700 —
Troisième colonne : PRZIBYSZKOWSKI	7,800 —
Quatrième colonne : KOLLOWRATH et MILORADOWITCH	16,200 —
Cinquième colonne : LICHTENSTEIN, OUVAROW, ESSBN II et CHEBLEW.....	3,350 —
Garde impériale russe : grand-duc Constantin	10,800 —
Avant-garde : BAGRATION	13,700 —
TOTAL.....	85,700 hommes.

Le 1^{er} décembre, le grand quartier général des Alliés se porte à Krenowitz ; l'avant-garde autrichienne campe en avant d'Aujezd, et sa cavalerie prend le contact avec les troupes du 4^e corps français devant Telnitz. La première colonne russe détache un bataillon de chasseurs (du 7^e régiment) à Aujezd, et bivouaque sur deux lignes à la crête du plateau qui domine ce village. La deuxième colonne campe sur deux lignes au Sud de Prätzen ; la troisième à sa gauche près de ce même village, et son centre derrière le Stary Vinohrady ; la quatrième campe sur deux lignes derrière la troisième, couvrant les villages de Krenowitz et Zbeischow ; la cinquième (cavalerie) reste dans la vallée au sud de Krenowitz ; la Garde russe s'établit le long du chemin de Welspitz à Krenowitz, sa gauche à ce dernier village, sa droite à la grande route d'Austerlitz à Brünn. Enfin l'avant garde de Bagra-

tion demeure en avant de Rausnitz, entre Slavikowitz et Schumitz, occupant par ses avant-postes le village de Posorzitz à droite, ceux de Kruh et Holubitz à gauche, et la poste devant son centre.

A cinq lieues au sud de Telnitz, le détachement de Merveldt, qui avait chassé le 8^e hussards d'Auspitz, bordait le cours de la Thaya et opérait vers la route de Nikolsbourg à Brünn.

C'est seulement vers 10 heures du soir que toutes les troupes alliées se trouvèrent établies au bivouac. « Vers les 11 heures, dit Langeron, les chefs de toutes les colonnes (excepté le prince Bagration qui était trop éloigné) reçurent l'ordre de se rendre à Krenowitz, chez le général Kutusow, entendre la lecture des dispositions pour la bataille du lendemain.

« A 1 heure du matin, lorsque nous fûmes tous rassemblés, le général Weyrother arriva, déploya sur une grande table une immense carte très exacte et très détaillée des environs de Brünn et d'Austerlitz (1), et nous lut ses dispositions d'un ton élevé et avec un air de jactance qui annonçait en lui la persuasion intime de son mérite. Il ressemblait à un régent de collège qui lit une leçon à de jeunes écoliers. Nous étions peut-être effectivement des écoliers, mais il était loin d'être un bon professeur. Kutusow, assis, à moitié endormi, lorsque nous arrivâmes chez lui, finit par s'endormir tout à fait avant notre départ. Buxhoevden, debout, écoutait et sûrement ne comprenait rien. Miloradowitch se taisait, Pri-

(1) Les troupes autrichiennes avaient fait récemment (1804) de grandes manœuvres dans cette région, sous la direction du F. M. L. Baillet-Latour, et on avait levé sans doute, à cette occasion, une carte à grande échelle de tout le terrain entre Brünn et Austerlitz. Quelques croquis concernant ces manœuvres ont été pris par les Français à Vienne et sont conservés aux Archives des cartes, L. 3, 124.

bischewski se tenait en arrière, et Doctoforov seul examinait la carte avec attention. »

Le projet rédigé par Weyrother consistait à déborder la droite française en franchissant le Goldbach entre Telnitz et Kobelnitz, pour converser ensuite et attaquer sur le front Turas, Puntowitz, où l'on supposait que l'armée française aurait fait face en arrière pour recevoir le choc.

C'est au point du jour que l'attaque devait commencer sur le Goldbach. La première colonne enlèverait Telnitz et se rabattrait à droite, s'alignant sur la deuxième; celle-ci franchirait le ruisseau entre Telnitz et Sokolnitz, la troisième au château de Sokolnitz, « et alors les têtes des trois colonnes, étant placées entre Sokolnitz et les étangs qui sont à sa gauche, s'avanceraient jusqu'à hauteur des étangs de Kobelnitz ».

Weyrother imaginait qu'alors les Français, surpris par cette attaque, viendraient attendre le choc dans la plaine entre Latein et Schlapanitz. Les quatre colonnes des Alliés se porteraient contre eux entre le bois de Turas, à gauche, et le village de Schlapanitz, à droite, en tenant ces deux points d'appui, l'un par quatre bataillons, l'autre par trois.

La cavalerie de Kienmayer devait couvrir constamment le flanc gauche de la première colonne.

Le corps de Bagration et la cavalerie de Liechtenstein devaient se saisir de la hauteur de Twarosna (le Santon); puis du mamelon situé en avant, entre les deux ruisseaux (le bivouac de Napoléon) et, de là, attaquer la gauche des Français.

« Toute l'armée doit se réunir en avant du village de Latein, près de Lesch, et la cavalerie du prince Liechtenstein, lorsque les défilés de Schlapanitz et de Bellowitz auront été abandonnés par les ennemis, doit profiter de ce moment pour se porter en avant, et les écraser dans leur fuite vers Brünn. »

L'ordre se terminait par quelques prescriptions indispensables :

« Toutes les colonnes se mettront en marche à 7 heures du matin. On doit observer que chaque colonne, après avoir occupé les défilés qu'elle doit forcer, attendra la tête des autres colonnes les plus proches d'elle, pour s'aligner avec elles. »

« Le comte Buxhoevden sera avec la première colonne, et il doit, après avoir passé les défilés de Telnitz, s'aligner toujours avec les têtes des autres colonnes, déployer en deux lignes autant de bataillons des deux premières colonnes que le terrain le permettra, entre le bois de Turas et le village de Schlapanitz, et former derrière la seconde ligne quatre petites colonnes qui, pendant tout le temps de la bataille, serviront de réserve.

« Le corps de Son Altesse Impériale Monseigneur le grand-duc Constantin doit occuper dès la pointe du jour une position en arrière de Blaziowitz, et servir de soutien à la cavalerie du prince Liechtenstein et au flanc gauche de l'avant-garde du prince Bagration.

« Le commandant en chef de l'armée sera avec la quatrième colonne.

« Dans le cas le plus défavorable, elle se retirera sur Herspitz, Hodiejitz et Niemschan. »

« Lorsque Weyrother eut fini de pérorer, dit Langeron, je fus le seul qui prit la parole. Je lui dis : « Mon général, tout cela est fort bien ; mais si les ennemis nous préviennent et nous attaquent près de Pratzen, que ferons-nous ? Le cas n'est pas prévu. »

« Il me répondit : « Vous connaissez l'audace de Buonaparte ; s'il eût pu nous attaquer, il l'eût fait aujourd'hui. — Vous ne le croyez donc pas fort, lui dis-je. — C'est beaucoup s'il a 40,000 hommes. — Dans ce cas, il court à sa perte en attendant notre attaque ; mais je le crois trop habile pour être si imprudent ; car si,

« comme vous le voulez ou le croyez, nous le coupons de Vienne, il n'a d'autre retraite que les montagnes de la Bohême. Mais je lui suppose un autre projet ; il a éteint ses feux et on entend beaucoup de bruit dans son camp. — C'est qu'il se retire ou même qu'il change de position ; et même, en supposant qu'il prenne celle de Turas, il nous épargne beaucoup de peine, et les dispositions restent les mêmes. »

« Kutosow, alors, s'étant réveillé, nous congédia, en nous ordonnant de laisser un adjudant pour copier les dispositions que le lieutenant-colonel Toll, de l'état-major, allait traduire de l'allemand en russe. Il était alors près de 3 heures du matin, et nous ne reçûmes les copies de ces fameuses dispositions qu'à près de 8 heures, et lorsque déjà nous étions en marche. »

(A suivre.)

Die Völkerschlacht bei Leipzig, par CARL BLEIBTREU. — Leipzig, Théodore Thomas, 1907.

L'auteur de ce livre, utilisant tous les documents connus jusqu'à ce jour, a fait des batailles des 16 et 18 octobre 1813 autour de Leipzig un récit pittoresque et mouvementé, souvent passionné, toujours intéressant.

La physionomie de la lutte ressort bien de ces pages où certains épisodes sont traités avec détails.

Von der Schulbank ins Feld 1870-1871, par FRANZ NIKOLAUS HEMES. — Berlin, Alexander Duncker, 1907.

Ce livre est un nouvel Historique, écrit d'après des souvenirs personnels, du bataillon de chasseurs à pied n° 8. Engagé volontaire à 19 ans, l'auteur rejoignit ce corps le 11 octobre devant Metz. Il le suivit dans sa marche sur Verdun, puis vers la Picardie, combattit au Quesnel et assista à la bataille d'Amiens. De là, le 8^e bataillon se porta sur Rouen et la Normandie, mais il fut bientôt rappelé vers la Somme et prit part aux combats de l'Hallue et de Bapaume, puis à la bataille de Saint-Quentin.

On trouvera dans ces pages des renseignements précis sur ces marches et ces engagements qui viendront compléter très heureusement les indications déjà fournies par l'Historique du 8^e chasseurs à pied.

Im Feldzug 1870-1871. — Feldzugserinnerungen und Selbsterlebtes, von HÜGGELMEYER. — Leipzig, Hahn, 1906.

Cet ouvrage constitue, en quelque sorte, un nouvel Historique du 1^{er} régiment de dragons hanovriens n° 9 (N^e corps), pendant la dernière guerre franco-allemande. L'auteur, engagé volontaire à ce régiment, utilise les notes précieuses qu'il prit au jour le jour et la correspondance qu'il échangea avec sa famille au cours de cette campagne. M. Hüggelmeyer n'a pas eu la prétention d'écrire une relation de la guerre, mais de retracer quelques pages d'histoire vécues : il y a réussi.

Le Gérant : R. CHAPBLOT.

Paris. — Imprimerie R. CHAPBLOT et C^e, 2, rue Christine.

REVUE D'HISTOIRE

RÉDIGÉE A L'ÉTAT-MAJOR DE L'ARMÉE

(SECTION HISTORIQUE.)

N° 78

Juin

1907

SOMMAIRE

La campagne de 1794 à l'armée du Nord (à suivre).

La campagne de 1805 en Allemagne (à suivre).

La guerre de 1870-1871 (à suivre).

Bulletin bibliographique.

Table analytique des matières.

LA

CAMPAGNE DE 1794

L'ARMÉE DU NORD

(17 Pluviôse-8 Messidor — An II)

CHAPITRE IV.

La prise de Menin [7-11 floréal (26-30 avril)].

Avant d'entrer dans le détail des opérations qui amenèrent la chute de cette place, il est nécessaire de faire connaître la valeur défensive qu'elle possédait.

tout le gros de la colonne gagnait la route de Moorseele, comme le fit le Loyal-Émigrans, et se dirigeait en hâte sur ce point. Là, il n'aurait trouvé que la faible résistance que rencontra Hammerstein et, puisque ce général put la vaincre avec ses troupes déjà usées par le combat qu'elles soutinrent entre la porte et le faubourg de Bruges, le gros de la colonne, tenu à l'écart de cette lutte, aurait d'autant mieux triomphé de la même résistance à Moorseele.

(A suivre.)

B.

LA

CAMPAGNE DE 1805 EN ALLEMAGNE

VII^e PARTIE

AUSTERLITZ.

IX

LE CHAMP DE BATAILLE D'AUSTERLITZ.

Les plans les plus répandus, les plus souvent reproduits (1) donnent une idée assez fautive du champ de bataille : le sol y paraît très accidenté ; les escarpements, les détails topographiques de tout genre y sont multipliés.

(1) L'original de tous ces plans est un lever au 1/14,400^e exécuté par l'état-major autrichien au commencement du XIX^e siècle (vers 1820?). Très exact, rendant les moindres détails d'une façon minutieuse, il avait le tort de donner trop d'importance à des accidents de terrain insignifiants, et de ne pas graduer convenablement les hachures. C'est ainsi que le Stare Vinohrady, dont les pentes sont insensibles, était marqué par une teinte aussi sombre que les pentes du plateau de Prätzen vers Aujezd. Ce défaut a été accentué dans la réduction à 1/30,000^e exécutée en 1844 par ordre du général Pelet et dans celles qu'on a faites depuis. (Atlas de Thiers, etc.)

En réalité, le terrain où s'est livrée la bataille d'Austerlitz est très largement ondulé. Il s'élève en pente douce depuis le Goldbach jusqu'au plateau de Pratzen et à celui, moins élevé, qui s'étend entre ce village et le pied des montagnes. Des coteaux assez raides descendent de ces plateaux vers le ruisseau de Rausnitz, à l'Est, et la Cesava, au Sud.

Le fond des vallées est à une altitude de 200 à 240 mètres ; le plateau atteint 298 mètres au Stare Vinohrady, et 324 mètres au mamelon de Pratzen. La différence de hauteur est donc d'environ 100 mètres et, comme nous l'avons dit, elle est très sensible du côté de la Cesava, où l'on descend par une pente assez raide et où la crête du plateau domine immédiatement la vallée.

La région montagneuse et boisée qui s'étend au Nord du plateau en est séparée par un fossé continu, que forment les ravins de Kovalovitz, de Siwitz et de Bosenitz. A l'angle Nord-Ouest du plateau, dans l'étroit espace entre la route et le ravin, se trouve le mamelon de Bosenitz ; que nos soldats surnommèrent le Santon, et que les habitants appellent aujourd'hui Napoleonshügel. Il dépasse la surface du plateau de 15 mètres à peine, et offre de ce côté une pente extrêmement douce ; au contraire, il est entaillé à pic vers l'Ouest, où il domine de 80 mètres le fond marécageux où coule le ruisseau de Bosenitz. Entre le Santon, les ravins de Bosenitz, Siwitz et Posorzitz, au Nord ; ceux de Kovalovitz et Slavikovitz au Nord-Est ; la vallée du ruisseau de Rausnitz à l'Est, et enfin le vallon à peine marqué de Blaziowitz, au Sud, s'étend une plaine rectangulaire, dont la surface est absolument unie. Elle se relève un peu à son angle Nord-Est pour former une butte qui couvre Kovalovitz, et à son angle Sud-Est pour former la colline ovale qui domine le ravin d'Holubitz.

Au Sud de cette région à peu près plane, le vallon de Blaziowitz et de Jirzikowitz traverse le plateau de part

en part. Le sol est alors moins rigoureusement uni, mais ses mouvements sont toujours peu accentués : une pente très douce descend vers le Goldbach, coupée de sillons nombreux, mais à peine marqués. Le Stare Vinohrady (cote 298) domine d'environ 20 mètres le reste de la crête.

Au Sud de ce mamelon, le village de Pratzen (1) est au centre d'un petit bassin en demi-cercle dont les pentes sont douces au Nord et à l'Est, mais plus prononcées au Midi, où l'on accède au plateau de Pratzen proprement dit.

Entre le vallon de Blaziowitz et celui de Pratzen, des troupes de toutes armes peuvent circuler en tous sens et à toutes les allures. En 1805, quelques vignobles existaient entre Jirzikowitz et le Stare Vinohrady, et gênaient les mouvements de la cavalerie sur certains points.

Pratzen est à peine plus élevé que les villages de Puntowitz et Kobelnitz, situés près du Goldbach. Il est dominé de 80 mètres par le mamelon de Pratzen (Pratze Berg).

Le plateau de Pratzen s'allonge entre Pratzen et Aujezd ; il a presque uniformément une altitude de 305 à 310 mètres. À ses deux extrémités, il est surmonté de deux mamelons qui atteignent 324 et 322 mètres. Les pentes sont régulières et assez raides vers le Nord, douces du côté de Goldbach, très escarpées et accidentées vers la Cesava.

Le ruisseau (appelé simplement du nom commun Rička) qui descend de Bosenitz et de Welatitz vers Jirzikowitz et Puntowitz, forme derrière le Santon une petite plaine marécageuse, puis plus au Sud, une vallée large-

(1) Nous conservons le nom de Pratzen, employé dans tous les documents et ouvrages français ; c'est celui que donnaient les cartes autrichiennes en 1805 et jusqu'en 1820. Aujourd'hui on écrit et on prononce *Pratze* (en tchèque, *Pratce*).

ment ouverte, dont les pentes sont de plus en plus douces à mesure qu'on descend vers Puntowitz.

Le ruisseau de Schlapanitz est, au contraire, très encaissé jusqu'à la traversée de ce village; il s'épanouit alors, comme l'autre Rička, qu'il rejoint à l'aval de Puntowitz.

Entre ces deux ruisseaux, le terrain s'abaisse régulièrement autour d'un point central, qui est sur la carte de l'état-major à la cote 287, et porte les noms populaires de Suran et de Kaisersbühel. Ce point, d'où l'on aperçoit toute la région depuis Posorzitz jusqu'à l'extrême pointe du plateau de Prätzen, était le poste d'observation de Napoléon, qui avait placé son bivouac un peu en arrière. Il put suivre de là tous les mouvements des Russes dans l'après-midi du 1^{er} décembre et dans la matinée du 2 décembre.

En aval de Puntowitz, les deux Rička se réunissent pour former le Goldbach, qui coule du Nord au Sud en plusieurs filets d'eau. Entre Kobelnitz et la Faisanderie de Sokolnitz, existait en 1805 un étang qui a été desséché depuis; il était encaissé entre des talus peu élevés, mais très raides.

A l'Ouest du Goldbach s'étendait, jusque vers la Schwarzawa, la plaine ou plateau de Turas; c'était le terrain où Weyrother avait l'intention de porter la bataille.

X

LA BATAILLE : LES MOUVEMENTS PRÉPARATOIRES.

On se rappelle que dans la soirée du 1^{er} décembre, Sokolnitz était occupé par les tirailleurs du P^o (300 hommes, officiers compris) et par les chasseurs à cheval du général Margaron (14^e et 26^e, 500 sabres). Les tirailleurs avaient un poste avancé à Telnitz.

On sait également qu'assez tard dans la soirée, le poste de Telnitz avait été délogé par des cavaliers autrichiens (un demi-escadron de cheveu-légers O'Reilly); que le bruit de la fusillade avait provoqué une nouvelle reconnaissance et de nouveaux ordres de l'Empereur; enfin que le 1^{er} bataillon du 3^e de ligne avait été détaché à Telnitz par le général Legrand.

Ce bataillon, arrivé à destination vers minuit, avait chassé les cavaliers autrichiens du village. Ils étaient revenus vers 2 heures du matin, soutenus par une petite troupe d'infanterie. Cette seconde tentative, bien qu'elle eût échoué, avait décidé le général Legrand à envoyer les deux derniers bataillons du 3^e rejoindre le 4^{er}. Il y avait ainsi, au point du jour, 300 hommes à Sokolnitz, 1,600 à Telnitz, 500 cavaliers en arrière, et 6 bouches à feu. Quatre de ces dernières semblent avoir été mises en batterie sur la hauteur au Nord de Telnitz; les deux autres, qui étaient attachées à la cavalerie, ont été placées sur la hauteur au Nord de Sokolnitz.

Vers 4 ou 5 heures du matin, l'Empereur a expédié ses derniers ordres. Un officier d'état-major, entre autres, a été envoyé par Schlapanitz et Turas à Raygern, pour ordonner au 3^e corps de se rabattre sur Sokolnitz au lieu de continuer vers Puntowitz ou Kobelnitz.

À 6 heures, dans la nuit et dans le brouillard, les divisions françaises s'acheminent vers les emplacements fixés. L'avant-garde de la division Friant (général Heudelet, 108^e de ligne, voltigeurs du 13^e léger, deux pièces de 4, et le 4^{er} dragons, soit 800 à 900 fusils et 200 sabres) part de Raygern. Le reste de cette division et celle de Bourcier (moins le 25^e dragons, qui reste employé sur la communication de l'armée) suivront à une grande demi-heure d'intervalle. Le général Friant a pris l'initiative de les porter au delà de Raygern, mais il n'a pas reçu l'ordre de les faire partir.

Du côté des Alliés, les « dispositions » de Weyrother

n'ont pas encore été distribuées aux commandants des colonnes. Le gros de la cavalerie s'est mis en mouvement sur les indications verbales du prince de Liechtenstein, lequel n'a reçu lui-même que des ordres verbaux ; cette cavalerie se porte au Sud de Pratzen, et non de Blazowitz.

« A 6 heures du matin, écrit Langeron, je vis passer par le village de Pratzen toute la cavalerie russe, qui venait occuper les hauteurs où j'étais campé ; comme je savais par les dispositions qu'elle devait se placer à ma droite, à deux ou trois verstes du village, j'en prévins ses généraux ; mais le lieutenant général Chepelew me dit que le prince Jean Liechtenstein leur avait envoyé l'ordre de venir à cette même place où il se trouvait alors. Je l'assurai que c'était par erreur ; mais il persista à rester où il était, et me dit que, s'il ne se trouvait pas où il devait être, il irait prendre sa place au point du jour ; mais que dans l'obscurité, il ne savait où aller. »

A 7 heures, les troupes des deux armées sont prêtes à marcher. Du côté français, les maréchaux se réunissent au bivouac de l'Empereur, reçoivent ses dernières instructions et attendent le signal de l'attaque.

Une circonstance toute fortuite vient favoriser le projet de Napoléon : un brouillard opaque s'est étendu sur toute la vallée, masquant les divisions françaises, tandis que, de son bivouac, l'Empereur aperçoit distinctement les colonnes russes sur le plateau de Pratzen. On ne saurait trop insister sur le rôle de ce brouillard : en temps normal, un observateur placé sur le plateau de Pratzen a des vues sur tout le terrain en avant, jusqu'à 30 ou 100 mètres du ruisseau de Jirzikowitz. Privées de ce nuage protecteur, les divisions du 4^e corps n'auraient pu se rassembler en avant de Puntowitz et Jirzikowitz sans être vues, et alors c'en était fait de la manœuvre projetée par l'Empereur.

Les Alliés, ignorant que nos troupes ont franchi le

ruisseau et sont à deux mille pas de Pratzen, procèdent à l'exécution du mouvement combiné par Weirother. La Garde russe se dirige par la Foulerie vers les hauteurs de Blazowitz. La 4^e colonne a pris les armes et s'est formée, mais elle attend pour partir que les 2^e et 3^e colonnes lui aient fait place. Celles-ci se sont ébranlées, mais ont été arrêtées presque aussitôt par la contremarche de la cavalerie.

« A 7 heures du matin, dès que le jour parut, je rassemblai ma colonne, dit Langeron. . . . A peine étais-je en mouvement, que je vis notre cavalerie qui se rassemblait à la hâte et courait reprendre sa position. Le malentendu qui lui en avait fait prendre une autre lui fit parcourir inutilement sept ou huit verstes, et empêcha que les chevaux ne reçussent le peu de fourrage qui leur avait été préparé. Elle coupa ma colonne et m'occasionna un retard de plus d'une heure. »

XI

DESCRIPTION DE TELNITZ ET DE SOKOLNITZ.

La 1^{re} colonne descend du plateau vers Klein Hostieradek, pour se porter de là sur Telnitz par Aujezd. Le petit corps de Kienmayer, qui est déjà au contact, n'attend pas de nouveaux ordres pour commencer l'attaque, « un peu prématurément », dit Langeron.

La plaine qui s'étend d'Aujezd à Telnitz n'est nullement accidentée. Elle domine d'une dizaine de mètres les bas-fonds où coulent le Goldbach et la Cesava, ainsi que l'étang de Satschan. En partant d'Aujezd on s'élève, par une pente insensible, jusqu'à 300 pas de Telnitz, dont on n'aperçoit pas encore les chaumières ; le village se découvre peu à peu et, au moment d'en atteindre la lisière, il reste à descendre un talus à peu près à pic,

entaillé dans la terre vierge sur une hauteur de 2 ou 3 mètres.

Le village de Telnitz, comme tous ceux de la région, se compose essentiellement d'une rue très large (environ 13 mètres) bordée de maisons basses, sans étage. Cette rue est parallèle au Goldbach, qui coule à l'Ouest. De ce côté, les clôtures extérieures des jardins longent le ruisseau; du côté opposé, elles forment une lisière continue, à peu près rectiligne, à quelques pas du petit escarpement dont nous avons déjà parlé.

C'est au Nord du village qu'aboutit le chemin venant d'Aujezd. Il passe devant l'église, formant une voie irrégulière, très large, qui s'épanouit à plusieurs reprises en une sorte de place et aboutit au pont par lequel on se dirige sur Sokolnitz, Turas et Brünn. En avant du débouché vers la plaine d'Aujezd, le talus escarpé qui entoure le village s'éloigne un peu, dégageant une esplanade en demi-cercle de cent mètres de rayon.

A l'autre bout de Telnitz, la rue principale se bifurque: on peut poursuivre sur Menitz par la rive gauche du Goldbach, ou franchir ce ruisseau devant le moulin de Telnitz pour prendre le chemin de Raygern.

Le Goldbach, qui coule en arrière (à l'Ouest) de Telnitz, se divise en deux bras insignifiants; le plus éloigné du village n'est qu'un fossé au fond duquel coule un filet d'eau. L'île marécageuse formée par ces deux ruisseaux est si couverte d'arbres, saules, peupliers, etc., qu'on peut lui attribuer le nom de « petit bois » employé dans le rapport de Friant.

Lorsque, venant d'Aujezd, on a dépassé Telnitz et franchi les deux bras du Goldbach, on s'élève doucement sur les plaines de la rive droite. Dans la direction de Turas et plus au Sud, le terrain reste plat, à quelques mètres au-dessus du thalweg; mais si l'on remonte la rive droite du Goldbach, vers Sokolnitz, on gagne une petite hauteur à laquelle ce village est adossé.

L'intervalle entre Telnitz et Sokolnitz ne dépasse pas 800 mètres. Tandis que la première de ces localités se trouve à l'Est du Goldbach, Sokolnitz s'étend sur la rive opposée. Ce village comprend deux rues, disposées en forme de T. La plus importante des deux (la barre du T) est une partie du chemin de Turas à Aujezd; elle aboutit à chaque extrémité à un pont: à l'Est c'est le pont sur le Goldbach, au centre d'une vaste prairie en hémicycle, plantée d'arbres largement espacés; à l'Ouest, c'est un ponceau sur le petit ruisseau de Sokolnitz, qui se déverse dans l'étang du même nom, puis traverse les marais d'Attmorau, et va finir dans la Schwarzawa, près de Raygern, sous le nom de Donowa. Ce filet d'eau constitue, avec ses rives marécageuses, un obstacle dont les troupes à cheval, tout au moins, doivent tenir compte. Il a fourni aux Français une seconde ligne de défense en arrière du Goldbach.

Nous avons dit que l'angle Sud-Ouest de Sokolnitz atteint à peu près le sommet d'une colline, que gravit un chemin venant de Telnitz. Ce chemin se prolonge, en redescendant le long du village, dans l'angle rentrant formé par les deux rues, puis vient déboucher, entre deux groupes de maisons, sur la rue principale dont nous avons parlé.

L'autre rue de Sokolnitz, qui aboutit vers le milieu de celle-ci, est dans le prolongement d'un sentier qui vient de Telnitz à travers les prairies voisines du Goldbach.

Au Nord de Sokolnitz, le long du ruisseau, on rencontre le parc, puis le château et enfin la Faisanderie, petit bois de 600 mètres sur 300, clos de murs. A l'Ouest de cette Faisanderie, une colline, dont le relief est bien marqué, s'élève d'environ 40 mètres.

Sur la rive gauche du Goldbach, le terrain est à 20 ou 30 mètres au-dessus du thalweg. Il est entaillé par un talus assez net, qui dégage autour des ponts de Sokolnitz et du château la prairie plantée d'arbres, dont nous

avons déjà parlé. L'accès du village eût été très difficile, si la lisière en avait été défendue dès le début ; mais il semble que toute l'attention s'était concentrée d'abord sur Telnitz, où l'ennemi portait ses premiers coups.

XII

LE 3^e DE LIGNE A TELNITZ.

Quelques escadrons de hussards autrichiens vinrent, à 7 heures du matin, reconnaître les positions des Français à Telnitz. Ils aperçurent au Sud, du côté de Menitz, de petits partis de cavalerie, et en avant même de Telnitz, des compagnies d'infanterie. C'était des voltigeurs du 3^e de ligne. Kienmayer fit avancer un détachement de cavalerie vers sa gauche, pour tenir nos partis en échec (sans doute au Sud de l'étang de Satschan) et, croyant Telnitz occupé seulement par une grand'garde, il fit attaquer le village par un bataillon du 1^{er} Szecklers-Infanterie. L'intensité de la résistance fit bientôt juger nécessaire d'engager le second bataillon de ce régiment ; puis, comme on voyait une troupe de cavalerie française sur la hauteur au Sud de Sokolnitz (rive droite du Goldbach) les hussards autrichiens s'avancèrent à côté de l'infanterie, ceux de Hesse-Hombourg (général Nostitz) à droite, et les Szecklers (prince Maurice Liechtenstein) à gauche (1).

Nos tirailleurs, embusqués dans les vignes, tuèrent un certain nombre de hussards, mais sans décider les deux régiments à se retirer. Après deux attaques infructueuses, le général Stutterheim parvint à s'avancer jusqu'à la

(1) Chaque régiment de Szecklers-Infanterie comptait 4,300 hommes ; le bataillon de Brood, 500 ; les hussards de Hesse-Hombourg, 300 ; les hussards Szecklers, 600. Kienmayer avait en tout 6,300 hommes.

ligne de faite d'où l'on aperçoit Telnitz. Le 1^{er} bataillon des Szecklers avait déjà perdu, paraît-il, la moitié de son effectif.

Le général Carneville s'engage à son tour avec le second régiment de Szecklers et le bataillon de Brood. On avait ainsi employé à cette attaque environ 3,000 hommes d'infanterie et 600 chevaux. « Alors, dit Stutterheim, commença une fusillade très meurtrière. La nature avait formé un retranchement naturel autour du village ; les vignes étaient bordées par un large fossé dans lequel se tinrent les Français ; les Autrichiens parvinrent cependant à percer jusque dans le village, mais ils en furent repoussés et ne soutinrent qu'avec peine la hauteur dont ils s'étaient emparés. Le régiment de Szecklers-Infanterie se battit avec acharnement ; les deux tiers furent tués ou blessés (1). » Il pouvait être 8 heures.

Au bruit de la fusillade, le général Legrand s'était porté sur Telnitz avec le général de brigade Merle et le 26^e léger. Il laissait les tirailleurs corses, le 18^e et le 75^e en avant de Kobelnitz sous les ordres du général Levasseur.

Parti de Kobelnitz vers 7 h. 30, le 26^e léger avait 6 kilomètres à faire pour atteindre Telnitz ; il n'a pu en approcher qu'entre 8 h. 30 et 9 heures et, à ce moment, les circonstances exigèrent son intervention à Sokolnitz. Le 3^e de ligne demeura donc seul chargé de défendre Telnitz.

Rejetés hors de ce village vers 8 heures, les Autrichiens avaient continué la fusillade dans les vignes pendant plus d'une demi-heure. Les généraux Buxhoevden et Dokhtourow, partis de leur bivouac à 7 heures, débouchèrent dans la plaine en avant d'Aujezd vers 8 h. 30.

(1) Les spectateurs, postés dans le clocher de Menitz, ont compté cinq attaques successives. (Cl. Janetschek. p. 103.)

Le bataillon du 7^e régiment de chasseurs russes qui était attaché à la 1^{re} colonne vint se réunir aux Autrichiens pour recommencer l'attaque de Telnitz (1), et vers 8 h. 45 ou 9 heures les 1,200 hommes qui restaient au 3^e de ligne furent définitivement chassés du village par 3,000 ennemis (en estimant à 600 hommes les pertes des Autrichiens). Le régiment russe de la Nouvelle-Ingrie s'était porté en avant, mais il n'eut pas à intervenir. Il s'établit au débouché Nord de Telnitz.

Épuisé par une lutte aussi acharnée, le 3^e de ligne se retire un peu en désordre par les deux extrémités du village et va se rallier en arrière du Goldbach. Les chasseurs à cheval chargent plusieurs fois pour couvrir sa retraite, ainsi que le 1^{er} dragons, envoyé par le maréchal Davout.

L'avant-garde de la division Friant, partie de Raygern vers 6 heures, dans la direction de Turas, avait reçu près de Rebeschowitz l'ordre de se porter sur Sokolnitz. « Pendant cette marche, vers 8 heures, dit le maréchal Davout, un officier du général Margaron vint me donner connaissance que le 3^e régiment d'infanterie de ligne, de la division Legrand, était vivement attaqué à Telnitz; cet officier ajouta que le général Margaron croyait pouvoir donner le temps au général Legrand d'arriver avec sa division à Sokolnitz, ayant pour défendre ce débouché, de l'artillerie légère et quelques troupes. Sokolnitz, dit-il, n'était pas encore attaqué à cette époque.

« Sur ces renseignements, je fis marcher la division Friant sur Telnitz, et j'ordonnai au 1^{er} régiment de dragons de s'y porter au galop pour soutenir le 3^e régiment de ligne et me donner le temps d'arriver.

« Le 1^{er} de dragons, qui était commandé par le capi-

(1) Ce bataillon comptait 430 hommes environ. La colonne de Dokhtourow était forte de 14,000 hommes.

taine Ménard, exécuta ce mouvement avec beaucoup d'intrépidité, et empêcha l'ennemi, qui s'était emparé de Telnitz, de déboucher de ce village. »

Pendant que le 108^e s'approchait de Telnitz, les Russes procédaient à l'attaque de Sokolnitz. Langeron avait fini par couper la colonne de cavalerie qui lui barrait le chemin au Sud de Pratzen, et avait commencé à descendre dans la plaine un peu avant 8 heures. Son approche avait dû être signalée à Margaron au moment où le général Legrand arrivait avec le général Merle et le 26^e léger. Ce régiment fut formé en bataille derrière Sokolnitz, que gardaient les tirailleurs du Pô. Deux pièces d'artillerie légère étaient sur la hauteur en arrière du château. Il y avait donc là, au total, 1,800 hommes.

XIII

LE 26^e LÉGER A SOKOLNITZ; LE 108^e A TELNITZ.

Langeron avait fait marcher en tête de sa colonne le 8^e régiment de chasseurs à pied russes et la compagnie de pionniers (2,000 hommes). Ils étaient suivis par les régiments de Vibourg, Perm et Koursk, formant la 1^{re} brigade sous les ordres d'Olsoufiéw (6,000 hommes). La 2^e brigade, commandée par Kamenski (fusiliers de Riajsk et grenadiers de Fanagorie (4,000 hommes), était à la queue de la colonne. Elle ne descendit pas du plateau avant 9 heures.

Au moment où l'avant-garde, qui suivait le chemin de Pratzen à Telnitz, parvint à peu près à hauteur d'Aujezd, il pouvait être 8 h. 30. Langeron aperçut à sa gauche la colonne de Dokhtourow qui débouchait d'Aujezd, tandis que le 1^{er} bataillon du 7^e chasseurs se portait à l'attaque de Telnitz avec les Szecklers. Il s'aligna sur la tête de cette colonne, et continua d'avancer lente-

ment vers Sokolnitz. Arrivé en face de l'extrémité Sud de ce village, et ne voyant pas encore paraître Przibiszewski, il rangea ses troupes dans la plaine sur deux lignes, et fit ouvrir le feu par son artillerie (30 pièces) contre les maisons de Sokolnitz. Inquiété sur son flanc droit par des tirailleurs français, il déploya contre eux, en tirailleurs également, le 3^e bataillon du 8^e chasseurs, soutenu par les grenadiers du régiment de Vibourg. Quelques instants plus tard, l'avant-garde de Przibiszewski parut, et sa présence rendit inutile le détachement de ces deux bataillons. Ils furent rappelés et le 8^e régiment de chasseurs tout entier se dirigea vers le Goldbach en aval de Sokolnitz. C'était le moment où l'attaque des Austro-Russes dans Telnitz commençait à réussir; le 26^e léger venait à peine de s'établir derrière Sokolnitz.

« Le 26^e léger, dit le colonel Pouget, fut mis en bataille derrière ce village; il devait être appuyé par un régiment de dragons et par deux pièces d'artillerie. De l'endroit où ces troupes étaient placées, elles ne pouvaient voir arriver l'ennemi que lorsqu'il paraîtrait au sommet du coteau, à distance d'une bonne portée de fusil. Déjà l'artillerie de la ligne de bataille se faisait entendre, et les ennemis étaient aux prises. Un quart d'heure s'était à peine écoulé, que le 26^e et l'artillerie, sa voisine, virent une colonne russe descendre au village. Notre artillerie ouvrit son feu, tandis que le 1^{er} bataillon, conduit par M. Brillat, son chef, sous la direction du général de brigade Merle, pénétrait dans Telnitz (*sic*), se portant à la rencontre de l'ennemi; mais, voyant qu'ils avaient affaire à une colonne profonde, appuyée par plusieurs pièces de canon, le second bataillon fut divisé en deux portions pour se porter par deux colonnes sur les ailes du premier, qui était vivement engagé. »

Deux compagnies du 7^e régiment de chasseurs russes enlevèrent le château de Sokolnitz, gardé par un poste

de tirailleurs. Le gros de ce régiment, avec ceux de Boulyrsk et de Galitzin (4,000 hommes environ) attaqua de front le 26^e léger dans la rue principale du village. Le combat, très meurtrier, se poursuivit quelque temps sans résultat; mais c'est surtout sur le bord du Goldbach, entre Sokolnitz et Telnitz, qu'il fut acharné. La tête de colonne de Langeron, composée du 8^e régiment de chasseurs, des régiments de Vibourg et de Perm, et d'un bataillon de Koursk (7,000 hommes environ), eut à déloger la fraction de droite du 26^e léger. Elle n'y parvint qu'avec peine: « Les Français, déclare Langeron, se défendirent avec acharnement le long du ruisseau et à gauche de Sokolnitz; le 8^e chasseurs et les régiments de Vibourg et de Perm souffrirent beaucoup, mais enfin les trois régiments et toute la colonne de Przibiszewski passèrent le village. »

Le 1^{er} bataillon du 26^e léger fut pris entre le 8^e chasseurs russe, qui tournait Sokolnitz par le Sud, et le 7^e chasseurs, qui l'attaquait de front. Une centaine d'hommes furent cernés et capturés entre les deux colonnes ennemies, et le reste se retira péniblement sur le ruisseau de Sokolnitz. La cavalerie de Margaron chargea pour couvrir cette retraite, mais ne put empêcher les Russes d'enlever les deux canons qui étaient en batterie sur la hauteur.

Inquiet pour son flanc droit, Przibiszewski détachait alors un bataillon dans la direction de Kobelnitz, où il apercevait les troupes françaises. C'était la brigade Levasseur, dont les tirailleurs accueillirent le bataillon russe à coups de fusil et le rejetèrent dans la Faisanderie, où il demeura.

La moitié du 1^{er} bataillon du 26^e léger avait été rejetée par les chasseurs de Langeron vers le Sud, dans les faillis riverains du Goldbach, en arrière de Telnitz. Un peu épuisée par la lutte qu'elle venait de soutenir, cette petite troupe se trouva encore enveloppée dans le brouil-

lard intense qui descendait la vallée de Jirzikowitz et Puntowitz vers Telnitz, et ces deux causes réunies amenèrent une méprise regrettable, dont certains rapports français ont exagéré l'importance.

La brigade Heudelet (moins son artillerie) avait été dirigée sur Telnitz, en prenant, semble-t-il, le chemin qui passe à l'auberge d'Ottmarau. Les voltigeurs du 13^e léger et le 108^e de ligne parvinrent vers 9 heures au moulin de Telnitz, s'y formèrent et s'élançèrent dans la grande rue du village. Cette charge furieuse balaya Telnitz d'un bout à l'autre. Le brouillard favorisait le général Heudelet en lui procurant l'avantage de la surprise. Les chasseurs russes, les Hongrois sont houloulés ; le régiment de la Nouvelle-Ingrie, assailli à l'improviste, s'enfuit et jette la confusion dans toute la colonne de Dokhtourow. Les voltigeurs se répandent en tirailleurs dans les vignes. Le 1^{er} bataillon du 108^e se déploie ; le 2^e arrive au débouché. Mais la petite troupe du général Heudelet, avec ses 800 hommes, est trop peu nombreuse pour obtenir un résultat de quelque durée ; elle n'a pas pu s'étendre dans le village de Telnitz, qui reste certainement occupé en partie par l'ennemi. Le premier moment de surprise passé, les Russes et les Autrichiens se ressaisissent ; ils attaquent le 108^e de tous côtés. Deux escadrons de hussards de Hesse-Hombourg font une charge brillante sur le 1^{er} bataillon. Arrêtés par les grenadiers du 2^e bataillon, ils font un détour, reviennent sur le flanc gauche de ce bataillon, et le rejettent dans le village. Le 1^{er} bataillon a pu se reformer et se replier en bon ordre, mais les chasseurs et les fusiliers russes attaquent à leur tour ; la 2^e compagnie de grenadiers, près d'être cernée, se fraye un chemin entre deux bataillons ennemis. Le 108^e s'efforce alors de déboucher du village par le Nord, le long du Goldbach, entre le cimetière et le ruisseau, sans doute pour avoir ses deux flancs couverts.

C'est à ce moment précis, semble-t-il, que quelques débris du 26^e léger sont venus s'échouer dans les taillis voisins du Goldbach au Nord de Telnitz. Les soldats du 26^e entrevoient dans le brouillard une colonne qui marche à peu près à l'opposé de la leur ; ils tirent sur elle. Ainsi pris d'écharpe, le 108^e se replie dans les dernières maisons de Telnitz. Il ne trouvait certes pas dans l'erreur du 26^e léger une raison suffisante d'abandonner la partie ; au contraire, avec le 3^e de ligne rassemblé derrière le Goldbach, le 26^e rallié au reste des troupes françaises, il était possible de fournir un sérieux effort ; mais le maréchal Davout, qui surveillait l'ensemble du combat à Sokolnitz et à Telnitz, venait de voir deux fortes colonnes russes pénétrer dans Sokolnitz. Les troupes engagées à Telnitz étaient menacées d'être coupées et rejetées sur Raygern. Il était urgent de se dérober à la faveur du brouillard, et de se retirer derrière le ruisseau de Sokolnitz pour y réunir toutes les troupes de la brigade Merle et de la division Friant. Le 108^e bat en retraite par le chemin de Turas, emmenant sans doute avec lui les fractions du 26^e léger qui l'ont fusillé naguère.

Les Alliés hésitent d'abord à poursuivre ; mais bientôt, le brouillard se dissipant, ils voient que Telnitz est évacué et ils y rentrent. Tandis qu'on se canonne d'une rive à l'autre, la cavalerie autrichienne franchit le ruisseau, mais elle est bientôt ramenée par une charge vigoureuse des 13^e, 17^e et 27^e dragons, que le général Bourcier avait amenés en toute hâte de Raygern, et qui étaient arrivés peu de temps après la brigade Heudelet.

« A une lieue de Raygern, écrit Bourcier à Davout. un officier supérieur est venu par votre ordre à ma rencontre pour m'annoncer que votre intention était que j'arrivasse promptement près de vous. Je fis avancer ma division au grand trot, et bientôt j'arrivai à la hauteur du terrain où vos troupes se battaient. Je fis former ma division en bataille sur deux lignes à la droite de la posi-

tion que vous attaquiez ; je suivis les mouvements de l'infanterie et la protégeai par mes manœuvres.

« C'est environ une heure après mon arrivée que, voyant notre infanterie rétrograder en avant de moi, je pris le parti de faire charger l'ennemi qui paraissait s'être renforcé en avant du village. J'ordonnai la charge à ma première ligne, composée des 15^e, 17^e et 27^e régiments. Cette charge s'est exécutée avec ordre et le plus grand sang-froid. Elle n'a eu d'autre résultat que de faire rétrograder l'ennemi derrière un fossé qui se trouvait un peu en arrière de lui et qui nous a arrêtés, ce qui a donné le temps à notre infanterie de se reformer et de marcher avec succès.

« Dans ce moment, et même quelque temps auparavant, l'infanterie et l'artillerie ennemies ont fait sur mes escadrons un feu très vif. Le boulet et la mitraille m'ont emporté plusieurs hommes et plusieurs chevaux ; ils m'eussent fait plus de mal s'ils eussent été mieux dirigés, étant à demi-portée. »

Il est à peu près 9 h. 30 ; une accalmie se produisit. Les Alliés sont mêlés dans Telnitz et dans Sokolnitz, et ils remettent de l'ordre dans leurs troupes épuisées.

Buxhœwden forme les régiments de Kiew, de Jaroslaw, de Vladimir et de la Nouvelle-Ingrie sur deux lignes en avant d'Aujezd ; le reste de la 1^{re} colonne et les troupes de Kienmayer occupent Telnitz et se déploient le long du Goldbach.

Buxhœwden attend que les 2^e et 3^e colonnes aient débouché de Sokolnitz pour se porter en avant, mais celles-ci ne semblent pas encore disposées à poursuivre leur succès.

Les trois régiments français se rallient et se forment en bataille derrière le ruisseau de Sokolnitz et se préparent à soutenir un nouvel assaut. L'arrivée de la division Friant va remettre en question la possession de Sokolnitz.

XIV

FRIANT A SOKOLNITZ.

Une partie des troupes de Langeron, ayant franchi le Goldbach au Sud de Sokolnitz, avait gagné le sommet de la colline à laquelle ce village est adossé. D'autres troupes russes, des 2^e et 3^e colonnes, s'étaient mêlées dans les rues et étaient parvenues en désordre jusqu'au ponton qui franchit le petit ruisseau de Sokolnitz, au bout du village. Enfin, la tête de colonne de Przibiszewski occupait aussi le château.

Vers 10 heures, le gros de la division Friant débouche par le chemin de Rebeschowitz. La brigade Locket (48^e et 111^e, environ 1,200 hommes) vient en tête ; le 48^e, sans plus attendre, prend le pas de charge, enlève la colline au Sud-Ouest de Sokolnitz, s'empare des six pièces de canon qui sont en batterie, prend deux drapeaux, et pénètre dans le village ; il commence alors un combat acharné pour chasser les Russes de maison en maison.

L'ennemi, ébranlé d'abord par ce choc inattendu, se ressaisit et fait quelques dispositions pour reconquérir l'extrémité du village. Il entoure le 48^e de nombreux essais de tirailleurs, et dirige sur la gauche de ce régiment (sans doute par le passage qui se trouve dans l'angle rentrant du village) une assez forte colonne.

Le général Friant ordonne alors au 111^e, qu'il avait conservé en bataille à quelque distance, de dégager le général Locket. Ce régiment charge les masses ennemies et les tirailleurs répandus dans la plaine, et les rejette dans le village, en leur prenant deux pièces de canon. Mais bientôt les Russes reprennent l'offensive et chassent le 111^e des dernières maisons. Le 48^e reste isolé pendant trois quarts d'heure dans l'extrémité Sud de

Sokolnitz, où le général Lochet se maintient par des prodiges de valeur. « Aucun officier n'est beau comme lui dans le combat », dit le général Friant.

Le moment paraît venu au maréchal Davout d'engager la brigade Kister : le 15^e léger est engagé sur le ponton à l'angle Nord-Ouest de Sokolnitz ; il en chasse un corps russe plus nombreux que lui et pénètre dans le village, pêle-mêle avec l'ennemi. Le 33^e débouche par le chemin qui conduit au château et s'engage dans la petite plaine entre le village et le château.

Przibiszewski envoie à deux reprises des troupes fraîches qui forcent les nôtres à se replier ; mais le 18^e léger et le 33^e reprennent deux fois l'avantage. Le 111^e revient à la charge, mais il est repoussé une seconde fois. Enfin les Russes parviennent à refouler le 15^e léger au delà du ruisseau ; mis en désordre, ce régiment se réfugie sur la hauteur au Nord. Le 33^e, que ce mouvement a découvert, est attaqué dans son flanc droit et rejeté aussi sur la colline.

Le combat prend alors un caractère un peu différent : tandis que le 48^e lutte avec acharnement pour se maintenir à la pointe Sud de Sokolnitz, le 33^e, le 15^e léger, le 111^e et sans doute aussi le 108^e et la brigade Merle, se reforment au Nord du ruisseau. Les Russes, épuisés et mis en désordre par ce combat prolongé, n'attaquent pas avec vigueur. Tout se réduit, pendant une demi-heure au moins, à une fusillade.

D'ailleurs, Langeron a été averti que Napoléon attaquait Pratzen, et il est allé voir lui-même ce qui se passait sur le plateau. La 2^e colonne russe est restée sans chef, et toutes ses unités se sont engagées.

Bientôt (vers midi et demi) Davout juge ses troupes en état de reprendre l'offensive ; il prend ses dispositions pour utiliser tous ses bataillons dans un effort commun, et il donne le signal : le 15^e léger, dirigé par le général Friant, est porté en avant ; puis c'est le tour du 33^e, que

Friant porte à l'extrême droite (il était à la gauche) pour tomber dans le flanc gauche de l'ennemi. Le reste de la division, ainsi que les troupes du général Merle, se lance à l'attaque en même temps ; la droite et la gauche enveloppent le village et le château de Sokolnitz, et menacent de couper complètement la cohue de plus en plus informe des Russes.

Telle est la situation dans Sokolnitz quand Langeron y reparait, consterné du spectacle auquel il vient d'assister sur les hauteurs de Pratzen.

XV

PRÉPARATIFS DE L'ATTAQUE SUR PRATZEN.

Tandis que 40,000 Alliés attaquent maladroitement Telnitz et Sokolnitz, et sont arrêtés par 9,000 Français (6,800 hommes d'infanterie, 2,300 de cavalerie), Napoléon a lancé sur les hauteurs de Pratzen les 1^{re} et 2^e divisions du 4^e corps.

« Il était éveillé et debout à la pointe du jour, pour faire prendre en silence les armes à toute l'armée.

« Il y avait un brouillard très épais, qui enveloppait tous nos bivouacs au point de ne pouvoir distinguer à dix pas. Il nous fut favorable, et nous donna le temps de nous disposer. . . . A mesure que le jour arrivait, le brouillard paraissait se disposer à remonter. Le silence jusqu'à l'extrémité de l'horizon était absolu ; on n'eût jamais pensé qu'il y avait autant de monde et de foudres enveloppés dans ce petit espace.

« L'Empereur me renvoya encore à l'extrême droite, dit Savary, pour observer le mouvement des Russes ; ils commençaient à déboucher sur le général Legrand, comme j'arrivais près de lui ; mais le brouillard empêchait de bien juger le mouvement. Je revins en rendre

compte. Le brouillard était déjà assez remonté pour que je n'eusse plus besoin de suivre la ligne des troupes pour ne pas m'égarer (1). . . . »

« Le jour parut enfin. Le soleil se leva radieux. . . . L'Empereur, entouré de tous les maréchaux, attendait, pour donner ses derniers ordres, que l'horizon fût bien éclairci (2). »

« Tous les maréchaux étaient près de lui et le tourmentaient pour commencer; il résista à leurs instances jusqu'à ce que l'attaque des Russes se fût plus prononcée à sa droite; il avait fait dire au maréchal Davout d'appuyer le général Legrand (3). »

« Déjà. . . leur attaque avait commencé de Telnitz à Sokolnitz. . . . Il n'était pas 8 heures; le silence et l'obscurité régnaient encore sur le reste de la ligne, quand soudainement, et d'abord sur les hauteurs, le soleil, dissipant ce brouillard épais, nous montra le plateau de Pratzen, qui se dégarnissait de plus en plus par la marche de flanc des colonnes ennemies. Quant à nous, restés dans le ravin qui marque le pied de ce plateau, la fumée des bivouacs et les vapeurs, plus lourdes sur ce point, dérobaient aux yeux des Russes notre centre ployé en colonnes et prêt à les attaquer.

« A cet aspect, le maréchal Soult, que l'Empereur avait gardé le dernier près de lui, voulut courir à ses divisions et leur donner le signal; mais Napoléon, plus calme, laissant l'ennemi achever sa faute, le retint encore. Il lui montra Pratzen: « Combien vous faut-il de temps, » lui dit-il, pour couronner ce sommet? — Dix minutes, » répondit le maréchal (4). — Partez donc, reprit l'Em-

(1) *Mémoires du duc de Rovigo*, t. II, p. 204.

(2) 30^e *Bulletin* de la Grande Armée.

(3) *Mémoires du duc de Rovigo*, t. II, p. 204.

(4) La plupart des historiens attribuant au maréchal Soult la réponse: « vingt minutes », et non: « dix minutes ».

« pereur; mais vous attendrez encore un quart d'heure, » et alors il sera temps (1). »

A 8 heures, la tête de colonne de Przibiszewski dépassait à peine le village de Pratzen. Ce n'est qu'à 8 h. 30 qu'a pu commencer le mouvement de Soult (2).

Le Stary Vinohrady est le point culminant (cote 298) du plateau (ou de la plaine) au Nord de Pratzen. Il n'a qu'un relief insignifiant par rapport au terrain environnant; on y accède par une pente très douce (2 centimètres par mètre environ) lorsqu'on vient de Jirzikowitz ou de Puntowitz. Malgré son peu de relief, ce mamelon a un profil assez caractéristique pour être reconnu à de grandes distances. Napoléon l'a désigné à Soult de son bivouac à l'Est de Bellowitz (cote 287), et Soult l'a donné comme point de direction à Vandamme en avant de Jirzikowitz.

Le mamelon de Pratzen (Pratze berg, cote 324) est plus important et plus visible. C'est le point culminant de toute la région entre la route d'Olmütz, la Schwarzawa et la Cesawa. Vu de près, de l'Est ou du Sud, il a la forme d'une calotte très aplatie posée sur le plateau, et s'en détachant nettement. Vu de loin, il apparaît seulement comme le sommet d'une colline dont les pentes continues descendent jusqu'au Goldbach.

En partant de Puntowitz, la division Saint-Hilaire avait à franchir d'abord le ravin, peu profond, qui descend de Pratzen sur Kobelnitz; puis à parcourir 1 kilomètre en pente douce. A mi-chemin entre le Goldbach et le sommet de la colline, la pente devient plus sensible; elle est de 10/100 aux abords de la crête militaire

(1) Ségur. *Histoire et Mémoires*, t. II, p. 466.

(2) Thiébauld confirme ce renseignement en spécifiant (*Spect. mil.* 1847, t. 43, p. 312) que sa brigade est arrivée devant Pratzen à 9 heures.

entre les bataillons, peut-être même entre les divisions. Dès que le mouvement commença, les régiments se séparèrent, s'écartant les uns des autres en largeur aussi bien qu'en profondeur.

XVI

L'ATTAQUE SUR LES HAUTEURS DE PRATZEN.

La division Saint-Hilaire se porte en toute hâte vers le mamelon de Pratzten. Le 10^e léger, sous le commandement du général Morand, s'empresse d'atteindre ce point essentiel, dont le maréchal Soult a signalé l'importance. C'est une course au clocher dans laquelle il faut à tout prix arriver les premiers, sans se laisser retarder par des opérations secondaires : « Il fut expressément recommandé au général Saint-Hilaire, dit Soult dans son rapport, de ne diriger aucune troupe sur Pratzten, quoique ce village fût fortement occupé par l'ennemi (1). »

Les régiments de ligne, avec l'artillerie, suivent à distance, et en échelons.

La division passe sans difficulté le petit ravin qui descend de Pratzten vers Kobelnitz, s'avance dans la plaine, et bientôt commence à gravir la colline. Il est probable qu'elle a émergé du brouillard en arrivant à la cote 240 ou 250 ; c'est le moment où la pente devient sensible. Le 10^e léger n'était plus alors qu'à 700 ou 800 mètres du sommet. La brigade Thiébaud (14^e et 36^e) suivait à 300 mètres de distance environ ; celle du général Varé (43^e et 55^e) était plus loin encore, et tenue en réserve.

La brigade Levasseur, de la division Legrand (chasseurs corses, 18^e et 75^e), était à un kilomètre sur la

droite, en position devant Kobelnitz, pour couvrir le flanc droit de Saint-Hilaire.

La division Vandamme, partie de Jirzikowitz en même temps que Saint-Hilaire partait de Puntowitz, se trouvait fort en retrait sur la gauche. Les 46^e et 57^e de ligne (brigade Ferey) marchaient en première ligne et, semblait-il, à la même hauteur, à distance de déploiement ; le 28^e suivait, tenu en réserve. Le 24^e léger avec le 4^e de ligne avaient été portés plus à gauche, pour assurer la liaison avec le 5^e corps et la Réserve de cavalerie vers Blaziowitz.

« Les deux bataillons du 4^e régiment furent placés à l'extrême gauche, et le 2^e bataillon fut détaché encore plus à gauche, sans doute pour concourir à la prise du village de Blaziowitz. Le 24^e était donc à droite, et appuyait à la brigade du général Ferey (1). »

Au moment où les ennemis aperçurent le 10^e léger, il n'avait plus, avons-nous dit, que 700 à 800 mètres à parcourir pour atteindre le plateau. Les Alliés ne pouvaient porter sur le mamelon de Pratzten des forces supérieures, car sept ou huit minutes ne suffisaient pas pour avertir le général, en obtenir des ordres et les exécuter. Les troupes les plus voisines étaient celles de Kamenski (régiments de Riajsk et de Fanagorie) qui faisaient partie de la colonne de Langeron ; mais si elles se trouvaient encore sur le plateau, elles étaient au Sud du mamelon, et les environs de Pratzten échappaient à leurs vues. C'est l'avant-garde de Kollowrath qui aperçut les troupes de Saint-Hilaire en approchant du village, et à ce moment, elle était presque aussi loin du Pratzte berg que les Français.

Kollowrath avait des forces à peu près égales à celles de Saint-Hilaire et Vandamme réunis : 46,000 hommes.

(1) Nous verrons bientôt comment cette prescription fut suivie.

(1) Note sur le 4^e régiment de ligne et le 24^e d'infanterie légère. (A. W.)

Son avant-garde se composait de deux escadrons de dragons autrichiens (Archiduc-Jean) d'un bataillon de Novgorod et d'un bataillon d'Apchéron. Venaient ensuite les gros de ces deux régiments, avec ceux de la Petite-Russie et de Smolensk, en tout 7,000 hommes d'infanterie russe.

Les bataillons de dépôt (6^es bataillons) autrichiens, comptaient ensemble 6,000 hommes, et les six bataillons du régiment de Salzbourg faisaient 3,000 hommes. Les 4,000 hommes de la brigade Kamenski allaient donner quelque supériorité numérique aux Alliés.

Kollowrath avait reçu à 5 heures les « Dispositions » de Weirother. Elles n'étaient pas très claires pour ce qui concernait la 4^e colonne, laquelle devait rompre à 7 heures, mais se régler sur la gauche et ne suivre le mouvement que quand Telnitz et Sokolnitz seraient occupés par les trois premières colonnes. En tout cas, il semblait impossible que la 4^e colonne s'ébranlât avant que la 3^e lui eût fait place dans le défilé de Pratzen. Celle-ci ayant été retardée par le faux mouvement de la cavalerie que nous avons signalé plus haut, Kollowrath ne se mit en marche que vers 8 h. 30 (1). Sans l'erreur de la cavalerie, toute l'infanterie russe se serait trouvée dans la plaine au moment où Saint-Hilaire prenait pied sur le plateau. Il semble que, dans ces conditions, le succès aurait été plus prompt et plus complet pour les Français.

L'avant-garde de Kollowrath, qui suivait le chemin de Krenowitz à Pratzen, venait d'atteindre le bivouac de la 3^e colonne, à 200 ou 300 mètres en arrière du village, quand elle aperçut les Français à très courte distance. Les deux bataillons russes s'empressèrent de traverser

(1) Le *Rapport* de Kollowrath donne 1/2 8, c'est-à-dire 7 h. 30; mais il y a certainement erreur, puisqu'à 7 h. 30 la 3^e colonne n'avait pas traversé Pratzen.

Pratzen; le premier s'arrêta au petit pont qui franchit le ruisseau en aval du village, et se couche à plat ventre au bord du ravin; l'autre remonta précipitamment vers le mamelon où se portait Saint-Hilaire. On mit en batterie deux pièces près de Pratzen.

Le général Vodnianski et le capitaine d'état-major Ringsheim, en prenant ces premières dispositions, s'étaient empressés d'envoyer avertir Kutusow. Surpris, ne sachant comment faire face à cette attaque imprévue, l'infortuné général donne à la hâte quelques ordres: il dirige la tête de colonne de Kollowrath vers le mamelon de Pratzen, se prépare à combiner une attaque; mais l'apparition de la division Vandamme le dispense de toute opération compliquée. Il n'y a qu'à faire face sur tous les points par un à-droite: les Russes, qui étaient en première ligne, à droite de Pratzen, sont engagés contre Vandamme; les Autrichiens, qui étaient en seconde ligne, sont dirigés, partie au Sud de Pratzen, partie vers le Stary Vinohrady.

Les 2^e et 3^e bataillons de Novgorod et d'Apchéron ont été rejoindre ceux de l'avant-garde.

La brigade Morand (10^e léger) progresse lentement dans la direction du sommet, repoussant d'abord un premier bataillon, mais arrêtée près de la crête par un régiment entier.

Pendant ce temps (de 9 heures à 9 h. 30) la brigade Thiébault livre dans Pratzen un combat imprévu, et contraire aux instructions de l'Empereur. Le général Saint-Hilaire, en prescrivant à Thiébault de soutenir Morand, lui a ordonné incidemment d'occuper le village de Pratzen. Tous deux croyaient que l'ennemi avait à peu près abandonné cette localité, mal située pour faire une bonne défense; aussi Thiébault, tout en suivant de loin la brigade Morand avec trois bataillons en ligne de colonnes, se contenta-t-il de détacher le colonel Mazas avec le 1^{er} bataillon du 14^e pour occuper Pratzen chemin

faisant. Mazas s'avance avec son bataillon déployé; mais soudain, à la crête du ravin, nos soldats voient un bataillon russe se dresser brusquement et lâcher une salve à bout portant. Saisis de surprise, ils se débandent.

Tandis que le colonel Mazas rallie son bataillon en arrière, puis va rejoindre le 10^e léger sur la hauteur, Thiébault accourt avec ses trois bataillons, les déploie tout en courant, et enlève Pratzen. C'est le tour des Russes de s'enfuir. Les fusiliers de Novgorod lâchent pied, mettent le désordre dans un bataillon d'Apchéron qui les suivait, et disparaissent du champ de bataille.

Le combat n'est pas terminé dans Pratzen, que déjà le 1^{er} bataillon du 36^e est appelé par le général Saint-Hilaire à la gauche du 10^e léger, qui n'avance plus qu'avec peine. Ce renfort donne une impulsion nouvelle à la troupe de Morand qui, forte maintenant de quatre bataillons, reprend sa marche offensive et atteint le sommet du mamelon.

C'est alors qu'intervient Kamenski. Sa brigade longeait la crête du plateau et commençait à descendre par le chemin qui conduit à Telnitz, lorsqu'il avait entendu la fusillade du côté de Pratzen. Après s'être assuré par lui-même de la présence des Français en grand nombre sur ce point, il avait fait faire demi-tour à ses troupes, et en avait engagé une partie sans plus attendre (1).

Morand appelle à lui le 1^{er} bataillon du 36^e, et Saint-Hilaire presse Thiébault de venir le rejoindre avec le reste de sa brigade.

« Le 10^e léger et le 1^{er} bataillon du 36^e, à peine formés, soutenaient déjà une charge si furieuse, qu'un grand nombre d'officiers et de soldats ayant été tués ou blessés en quelques minutes, les troupes, accablées par le nombre, reculèrent. Cependant le commandant Perrier,

du 36^e, venait, par son sang-froid et sa belle conduite, d'arrêter les progrès du mal, quand il tomba atteint de deux coups de feu. C'est alors qu'on vit l'adjutant-major Labadie, de ce bataillon, s'emparer du drapeau et marcher à l'ennemi en criant : Que les braves me suivent ! Les capitaines Raoul et Duhil, armés de fusils, se jetèrent aussitôt devant le drapeau pour le défendre, et le bataillon entier reprit l'offensive (1). »

À ce moment, il fallut faire face aux Autrichiens de Kollowrath, qui avaient eu deux kilomètres à faire pour atteindre le lieu du combat.

C'étaient des invalides et des recrues, et l'on ne fondait pas grand espoir sur leurs qualités militaires. Non seulement ils n'avaient jamais vu le feu, mais leur instruction était nulle. Pourtant, ils se montrent pleins de courage et d'entrain, sous la conduite du général Jurschek, et leurs attaques répétées arrêtent les progrès de Morand.

Le 2^e bataillon du 36^e, établi alors à l'église de Pratzen, voyant fléchir le 1^{er} bataillon, qui était déployé à sa droite, se porta à son secours en rompant par le flanc droit, et chargea avec vigueur. La ligne française fut dégagée pour un instant, mais ne tarda pas à être assaillie de nouveau, et près de succomber, malgré l'intervention du 2^e bataillon du 14^e, qui vint se placer à la gauche du 36^e.

À ce moment, si l'on en croit Thiébault, le général Saint-Hilaire demandait à ses brigadiers s'il ne fallait pas se replier pour prendre une position plus resserrée, quand le colonel Pouzet, du 10^e léger, s'écria : « Nous replier ! Si seulement nous nous arrêtons, nous sommes perdus ! Que l'ennemi n'ait pas le temps de nous compter. Courons dessus ! »

Ce moment d'incertitude produisit une réaction des

(1) Deux ou trois bataillons, semble-t-il.

(1) Thiébault. *Spect. mil.*, 1847, p. 314.

plus vives. « Rarement les soldats montrèrent plus de résolution. Les Russes, étonnés à leur tour, reculèrent d'abord, s'enfuirent bientôt en désordre et vivement poursuivis. L'apparition de nouvelles têtes de colonnes fit sentir la nécessité de se préparer sans retard à une lutte encore plus disproportionnée. »

Les officiers eurent à modérer l'ardeur des soldats; « l'ordre était si nécessaire, dit Thiébault, que le salut de tous en dépendait. Chacun finit par le comprendre. Les rangs se reformèrent, et de nouvelles dispositions, quoique prises à la hâte, permirent non seulement à la brigade de choisir son ordre de bataille, mais de faire quelques préparatifs de défense. . . . (1) ».

« Par suite des mouvements qui, pendant les premières heures du combat, surtout, se firent presque tous en courant (tant l'ennemi nous pressait de tous côtés) le 36^e avait à ce moment le 2^e bataillon du 14^e à sa gauche, et formait la droite de ma ligne, à l'extrémité et en arrière de laquelle s'appuyait perpendiculairement le 10^e léger du général Morand, dont la droite était formée du 1^{er} bataillon du 14^e. Nous présentions de cette sorte une équerre dont l'angle était saillant.

. . . La brigade ainsi fractionnée, le général Morand, avec trois bataillons, fut chargé de battre de nouveau le général Kamenski; le général Thiébault, avec les trois autres, fut opposé aux nouvelles masses du général Kollowrath, qui avançaient en faisant jouer leurs musiques.

Le 10^e léger et le 36^e étaient alors en ligne déployée: « je plaçai en colonne à la gauche de ma ligne, dit Thiébault, le 2^e bataillon du 14^e, pour pouvoir opposer au besoin une masse à celles qui s'avançaient vers nous, et pour avoir une troupe que, sans déranger ma ligne, je

(1) Thiébault, *ibid.*

pusse opposer à la cavalerie ou à tout autre corps qui essayerait de nous envelopper.

« Morand, employant trois des six pièces d'artillerie de la division, je plaçai les trois dernières entre mes deux bataillons du 36^e; mais à ce moment, et sous les ordres du chef de bataillon Fontenay, nous arrivèrent six pièces de 12 que nous envoyait l'Empereur, qui jugeait à quel point notre position s'aggravait (1); de suite je m'en emparai. . . . je les fis placer de chaque côté du 36^e. . . . J'ordonnai au commandant Fontenay de faire charger toutes les pièces à mitraille et à boulet, et, sur l'observation que cela les abimait, j'ajoutai: « Qu'elles durent dix minutes, et cela suffira. » Je fis ensuite vérifier le pointage des pièces pour tirer à 15 ou 20 toises; je fis placer dix cartouches à mitraille et dix boulets par pièce à côté de chacune d'elles, pour tirer plus vite; je fis renouveler et renouvelai moi-même aux troupes la recommandation de bien viser avant de tirer, et de viser à la ceinture des hommes et au centre des pelotons, afin qu'aucun coup de fusil ne fût perdu; puis, ayant utilisé de cette sorte jusqu'au dernier moment, je laissai approcher ces formidables masses à la distance prévue, et brusquement, mes neuf pièces démasquées et toute ma ligne commencèrent un des feux les plus destructeurs qui jamais aient été faits. . . .

« On conçoit ma satisfaction en voyant chacun des coups de canon ouvrir dans les régiments de larges trous carrés, et ces quatre régiments qui assaillaient mes trois bataillons se disperser en masses fuyantes. . . . En pré-

(1) Ce renseignement est sujet à caution; Fontenay commandait l'artillerie de la division Saint-Hilaire, et ne pouvait pas venir la renforcer; quant aux pièces de 12, on ne voit guère d'où elles auraient pu venir; la Garde et les grenadiers n'en avaient pas. Il s'agit sans doute simplement des six pièces de 12 du 4^e corps, que le maréchal Soult aura jugé à propos de donner toutes à la 1^{re} division.

venant un choc auquel nous étions hors d'état de résister, je sauvais ma brigade et l'avant-garde que commandait Morand, et nous pûmes ainsi nous maintenir sur le plateau de Pratzen, dont la perte nous aurait été aussi fatale que sa conservation fut décisive. C'est, en effet, immédiatement après que, réunis à Morand, nous repoussâmes vivement la brigade Kamenski et lui enlevâmes deux batteries tout attelées, et cela au lieu et place de toute notre artillerie que nous aurions perdue.....

« Arrivés à la partie la plus élevée du plateau de Pratzen, nous dominions sur un vaste horizon (1). . . . »

C'est alors que Langeron arrive sur le plateau. Il avait eu connaissance vers 10 heures de l'attaque exécutée par les Français sur la hauteur de Pratzen, et du parti pris par Kamenski.

« A 9 h. 30, dit-il, le lieutenant-colonel Balk, qui commandait deux escadrons du régiment de Saint-Petersbourg-dragons, . . . me fit dire qu'on voyait des colonnes françaises gravir les hauteurs de Pratze.

« Sachant que la 4^e colonne devait être de ce côté, et ne recevant aucun ordre de Koutousow, je crus que le lieutenant-colonel Balk avait pris les Autrichiens pour les ennemis, quoique la direction qu'il leur voyait prendre me parût extraordinaire, et je lui fis dire de faire une reconnaissance plus exacte et de me prévenir de ce qu'il observerait.

« Un instant plus tard, le comte Kamenski m'envoya dire que les Français avaient bien occupé en force les hauteurs de Pratze, qu'il avait fait volte-face avec sa brigade, qu'il avait remonté sur la crête des hauteurs, et qu'il avait contre lui de très fortes masses.

« Il m'était difficile alors, ajoute Langeron, de com-

(1) *Mémoires du général baron Thiébault*, t. II, p. 470.

prendre ce qui se passait, ce que pouvait être devenue la 4^e colonne, et comment les ennemis se trouvaient derrière nous.

« Je me trouvais, dans ce moment, dans le village de Sokolnitz; je laissai le général Olsoufiew continuer l'attaque, et je courus à la brigade de Kamenski. . . . »

« Lorsque je rejoignis le comte Kamenski, il avait déployé sa brigade, le dos tourné à nos colonnes, et à 200 pas de lui les ennemis avaient aussi déployé deux à trois brigades d'infanterie qui débordaient la nôtre, et étaient placées précisément dans le camp que nous venions de quitter. »

« Dans le fond, près d'Hostieradek et de Zbeischow, sur la droite du comte Kamenski, je vis quelques bataillons qui flottaient et paraissaient en retraite; je les envoyai reconnaître, et l'on me rapporta que c'était une partie des Autrichiens de la 4^e colonne qui se retiraient et étaient poursuivis par les Français. . . . »

« Il était 11 heures. »

Les lignes françaises faisaient, si l'on en croit Langeron, un feu très vif et très meurtrier de fusil et de mitraille sur la brigade de Kamenski, et lui infligeaient des pertes considérables. Les fantassins russes y répondaient par un feu moins vif et mal dirigé; beaucoup d'entre eux tiraient en l'air, car c'était des conscrits sans aucune instruction militaire et qui n'avaient jamais vu le feu.

Ils montrèrent pourtant la plus grande fermeté : « Malgré leur peu d'habitude de la guerre et l'impresion que devait leur faire une attaque en arrière et aussi imprévue, malgré celle que devait leur produire le bruit du canon, que beaucoup d'entre eux entendaient pour la première fois, ils se maintinrent admirablement pendant près de deux heures, et dans ces deux heures plus de la moitié des deux régiments fut couchée sur le carreau. »

C'est pour soustraire ses bataillons au feu supérieur

des Français que Langeron ordonna et conduisit lui-même, vers 11 heures, une charge à la batonnette. Une mêlée s'ensuivit, après laquelle il fallut se rallier, de part et d'autre, sans avoir gagné de terrain. Langeron résolut alors, un peu tard, de porter sur le plateau la plus grande partie des troupes engagées à Sokolnitz, et il retourna dans ce village.

La fusillade recommença de plus belle; puis le prince Volkonski, aide de camp de l'empereur de Russie, vint se mettre à la tête de la brigade Kaménski et chargea par deux fois avec elle.

Les Autrichiens en faisaient autant de leur côté, sans plus de succès. Ils firent reculer les Français, mais ne réussirent pas à les déloger du fameux mamelon où le 10^e léger se cramponnait furieusement, car tous en sentaient l'importance.

De notre côté, le 43^e était venu secourir la brigade Thiébault.

Il y eut sur ce point, jusqu'à midi 30, une lutte acharnée entre 6,000 Français (1) d'une part, 6,000 Russes (2) et 4,000 à 5,000 Autrichiens (3) de l'autre.

La brigade Varé (43^e et 55^e) avait été d'abord tenue en réserve; mais dès qu'elle vit le 10^e léger prendre pied sur le plateau, cette brigade contourna le village de Pratzén et se jeta sur le flanc gauche des Russes, que Vandamme abordait de front au même instant. Le 55^e continua à combattre en liaison avec les troupes de Vandamme; le 43^e revint, vers 10 h. 30, unir ses efforts à ceux de Morand et Thiébault pour assurer à la division Saint-Hilaire la possession du plateau de Pratzén. Au Nord de Pratzén, l'infanterie russe commandée par

(1) Le 10^e léger, les 14^e, 36^e et 43^e de ligne.

(2) Régiments de Rijsk et de Fanagorie et la plus grande partie de ceux de Novgorod et Aphonon.

(3) A peu près la moitié du corps autrichien de Kollowrath.

Miloradowitch, avait à peine eu le temps de se déployer face à droite, quand elle fut assaillie par la brigade Ferey (46^e et 57^e) sur son front, et par celle de Varé (55^e et 43^e) sur son flanc gauche.

Les neuf bataillons russes que Miloradowitch essaya de déployer au Nord-Est de Pratzén, comptaient ensemble 4,500 hommes; surpris par l'attaque imprévue de Vandamme, débordés par celle de Varé, ils ne purent pas opposer une bien longue résistance.

Cette première ligne, dit Langeron, « fut écrasée, dispersée en moins d'une demi-heure. Le 1^{er} bataillon de Novgorod se soutint pendant quelque temps, et fut presque entièrement détruit. Son chef, le général Repninski, fut blessé de trois coups de fusil. Le général Berg, commandant le régiment de la Petite-Russie, en faisant d'inutiles efforts pour rallier ce régiment, fut blessé et pris. . . . »

« Si l'Empereur (de Russie) avait eu alors l'expérience de la guerre, qu'il a acquise depuis, il eût vu que Miloradowitch seul était la cause d'un pareil désastre, et, après la bataille, il lui eût ôté son commandement et l'eût fait juger; on ne pouvait être plus coupable. Il en arriva autrement: il fut plus en faveur que jamais. Miloradowitch a beaucoup d'esprit; il sentit sa faute et fit ce qu'il y avait à faire pour en imposer à l'Empereur. Il montait un superbe cheval anglais très vite à la course; il parcourait au galop le front, il allait et revenait au galop au milieu des balles et des boulets, avec la plus grande rapidité. Il criait, jurait, grondait les soldats et se trouvait toujours entre eux et les ennemis. L'Empereur fut persuadé plus que jamais que c'était un héros. »

Les rapports français déclarent que le premier succès de la brigade Ferey fut foudroyant: « La foudre n'est pas plus prompte, dit Soult, que l'élan qu'eut en ce moment la 2^e division: la première ligne russe qu'elle rencontra fut enfoncée, et ses canons enlevés. »

« En moins d'une heure, écrit le colonel Poitevin dans son Journal, on se trouvait sur le plateau, entre la hauteur (qui se trouve entre Aujezd et Prätzen) et le village de Krenowitz. »

Ce dernier renseignement concorde bien avec celui de Langeron : Vandamme, partant de Jirzikowitz, a marché pendant une demi-heure et combattu pendant une autre demi-heure. C'est vers 9 h. 30 que finit le premier combat.

La seconde attaque, celle que toute la 2^e division du 4^e corps fournit contre les Autrichiens de Kollowrath, paraît avoir duré plus longtemps, et n'a guère dû se terminer avant 10 h. 30. Lorsque la brigade Ferey, à laquelle s'était joint le 53^e, reprit le mouvement en avant, elle rencontra une partie des troupes autrichiennes de Kollowrath ; le régiment de Salzbourg se trouvait, semble-t-il, sur le Stare Vinohrady. Le général Vandamme le fit attaquer par le 4^e de ligne et le 24^e léger.

« Un mamelon, qui domine toute la plaine, et sur lequel l'ennemi était établi, le favorisait et masquait en partie ses dispositions. Le 4^e régiment de ligne eut ordre de l'attaquer de front, et le 24^e d'infanterie légère, conduit par le général de brigade Schinner, fut chargé de le prendre en flanc. Ces deux régiments montèrent à l'assaut avec une détermination rare et sans tirer un coup de fusil, enfoncèrent cette ligne, forte au moins de six bataillons, et la taillèrent en pièces ; les canons restèrent en notre pouvoir et un régiment russe, ainsi que celui de Salzbourg, autrichien, furent presque détruits en entier ; la cavalerie ennemie même dut se sauver en désordre (1). »

Tandis que Kollowrath (avec 5,000 Autrichiens environ) était ainsi repoussé par la division Vandamme,

(1) Rapport du maréchal Soult.

Miloradovitch avait essayé de rallier ses bataillons russes ; il reprit la lutte à son tour.

« Miloradovitch fit des prodiges pour garder sa position, et donner aux Autrichiens le temps de se rallier derrière lui. Mais après ces efforts secondés par les officiers et les soldats, efforts héroïques, il fut également repoussé. A son tour il rallia son détachement derrière les Autrichiens. Ces derniers, criblés par les boulets et la mitraille, affaiblis en très peu de temps par la perte de 2,388 hommes, lâchèrent pied et entraînent dans leur fuite, en descendant des hauteurs, le reste du détachement de Miloradovitch (1). »

A ce moment, une partie de la Garde russe va intervenir contre la division Vandamme. Avant d'exposer la mêlée qui s'ensuit, entre le Stare Vinohrady et Krenowitz, il est nécessaire de raconter les événements qui ont eu lieu pendant la matinée aux environs de Blaziovitz, et dans lesquels la Garde russe a joué un rôle.

XVII

DU SANTON A BLAZIOVITZ.

Entre 7 et 8 heures du matin, le 5^e corps et la Réserve de cavalerie ont pris position à hauteur du Santon. L'infanterie est rangée sur deux lignes de bataillons en colonne d'attaque avec 200 pas de distance. Contrairement à ce qui s'est fait au 4^e corps, les bataillons d'un même régiment sont accolés.

Le 17^e léger garde le Santon, et a détaché un poste à Bosenitz. Les régiments de la division Suchet sont disposés dans l'ordre suivant, de la gauche à la droite : en

(1) Danilewski, p. 248.

première ligne, le 40^e et le 34^e; en deuxième ligne, le 88^e et le 64^e; la route d'Olmütz laisse deux bataillons à gauche et six à droite. Dans la division Caffarelli, la première ligne est formée, de gauche à droite, par le 30^e et le 17^e de ligne et le 13^e léger; la seconde ligne par le 61^e et le 51^e.

La cavalerie légère de Treilhard et Milhaud (9^e et 10^e hussards, 16^e et 22^e chasseurs) formée en colonne serrée par escadron, demeure en observation au pied du Santon.

La Réserve de cavalerie n'est pas massée à la droite du 5^e corps, ainsi que le prescrivait l'ordre de l'Empereur, et que Murat le prétend dans son Rapport. Conformément à des instructions particulières données la veille par Napoléon (1), la cavalerie légère de Kellermann (2^e, 4^e et 5^e hussards, 8^e chasseurs) s'est placée en avant de l'infanterie. Elle forme deux colonnes de brigade par escadron.

La division de dragons Walther est restée derrière l'infanterie; chacune de ses deux brigades (Sébastiani, Roget) forme une colonne par escadron, de trois régiments.

La division de Beaumont (commandée par le général de brigade Boyer) est massée à droite, près de Jirzikowitz (2).

Les deux divisions de cuirassiers sont rangées sur deux lignes en bataille derrière la division Walther. Nansouty est à droite, derrière Caffarelli; d'Hautpoul est à gauche, derrière Suchet.

(1) En parcourant les rangs, il disait : « Ce peu de cavalerie qui est devant nous a ordre de se retirer. Quand ils (les ennemis) seront engagés, vous vous démasquerez tout à coup. » *Notes sur Austerlitz*, par le général Suchet (*Arch. de la Guerre*).

(2) La position de cette division est mal définie par les documents.

Quand Murat et Lannes voient les troupes de Soult couronner les hauteurs de Pratzen, ils se mettent en mouvement. Il est un peu plus de 9 heures.

Ils aperçoivent dans le lointain, à 3 ou 4 kilomètres, les troupes de l'avant-garde russe qui viennent au-devant d'eux.

« Le prince Bagration occupait, la veille de la bataille, une position en avant de Rausnitz, entre Slavikowitz et Kovalowitz, derrière le ruisseau qu'il faut passer pour arriver à la poste de Posorzitz. . . . D'après les *Dispositions*, il devait rester dans cette position, et ne s'avancer que lorsque la cavalerie qui était à sa gauche serait parvenue à la hauteur du cabaret de Lœsehern (Maxlowka); mais, entendant le feu terrible de l'aile gauche, croyant, d'après sa direction, qu'elle avait remporté des avantages et qu'il fallait l'aider en occupant l'aile gauche des Français, il marcha en avant (1). »

Le corps de Bagration n'arrive à hauteur de la poste de Posorzitz que vers 9 h. 30. A ce moment, la Garde impériale russe a déjà pris position sur la colline en arrière de Blaziowitz, et occupe ce village; la cavalerie autrichienne est venue se former, sous les ordres de Hohenlohe, à la gauche des troupes de Bagration; la cavalerie russe, commandée par Ouvarow, Essen II et Chepelew, sous les ordres du prince de Liechtenstein, apparaît seulement au Nord de Blaziowitz.

La Garde russe, partie de son bivouac un peu après 7 heures, avait franchi le ruisseau de Rausnitz à la Foulerie (Walkmühi) et s'était déployée sur la hauteur au Sud-Est de Blaziowitz. L'infanterie était rangée sur deux lignes : les régiments Preobrajenski et Semenowski en première ligne, avec une compagnie d'artillerie dans l'intervalle; le régiment Ismailowski et le bataillon de chas-

(1) *Mémoires de Langeron*.

seurs en seconde ligne. A droite, une batterie de deux pièces commandait le vallon de Blaziowitz.

Les cuirassiers et les hussards de la Garde formaient une troisième ligne.

Les chevaliers gardes, les grenadiers et les Cosaques de la Garde, demeurés en réserve, ne rejoindront que plus tard du côté de Krenowitz.

Arrivé sur la hauteur, le grand-duc Constantin a examiné le terrain de tous côtés. Il s'est vu absolument isolé, la 4^e colonne se trouvant à 2 kilomètres sur sa gauche; Bagration est à une lieue sur la droite. De tous côtés, une plaine découverte, où l'on aperçoit l'ennemi en force depuis Bosenitz jusqu'au Stare Vinohrady.

Un seul point d'appui se présente : le village de Blaziowitz, dont les Français sont déjà bien près. Le Grand-Duc fait occuper ce village par les chasseurs à pied, puis il y joint un bataillon de Semenowski et une batterie de trois pièces.

Quelques instants plus tard, il voit s'ébranler les lignes françaises entre le Bosenitz berg et Jirzikowitz; c'est à ce moment que Koutousow lui demande des renforts pour la 4^e colonne, du côté de Pratzen. Il y dirige seulement un bataillon d'Ismarowski, lequel ne pourra rendre la supériorité aux Alliés sur le Stare Vinohrady, et sera entraîné dans la déroute de la 4^e colonne; mais il paraît impossible de dégarnir en ce moment la région de Blaziowitz.

La cavalerie de Liechtenstein, comme on l'a vu, s'était rangée d'abord dans la plaine au Sud de Pratzen et, quand elle était revenue du côté de Blaziowitz, elle avait coupé les colonnes de Langeron et de Przibiszewski; mais elle avait été coupée à son tour par Langeron. La cavalerie autrichienne (1,100 chevaux environ, sous les ordres de Hohenlohe) avait pu joindre Bagration vers 8 h. 30; mais la cavalerie russe (4,000 chevaux, sous le commandement d'Ouvarow, Essen II et Chepelew)

ne débouchait aux environs de Kruh qu'après 9 heures. Elle prenait aussitôt ses dispositions pour le combat.

Le 1^{er} corps français était venu se rassembler, au point du jour, à l'Ouest de Jirzikowitz. Il franchit le ruisseau quelque temps après que le 4^e corps s'est ébranlé, et que la cavalerie a dégagé le défilé de Jirzikowitz. Une de ses divisions passe sans difficulté par ce village; l'autre éprouve quelque retard à la traversée de Puntowitz. C'est seulement vers 10 heures que le 1^{er} corps sera formé en avant du ruisseau.

L'Empereur suit des yeux le développement du combat jusqu'au moment où les troupes de Vandamme couvrent le Stare Vinohrady; il quitte alors son bivouac, et se porte aux allures vives sur ce mamelon, qu'il atteindra entre 11 h. 30 et midi, et qui lui fournit le meilleur observatoire pour continuer à voir l'ensemble de la bataille.

Les grenadiers Oudinot ont été reportés en arrière sur le plateau de Turas, pour soutenir, le cas échéant, les troupes de Legrand et de Friant. Ce mouvement a été ordonné, sans doute, après qu'un officier de la division Bourcier est venu rendre compte de la situation critique où se trouvait la droite de l'armée à Sokolnitz (1).

XVIII

PREMIERS COMBATS ENTRE BLAZIOWITZ ET BOSENITZ.

Lorsque l'infanterie du 5^e corps arrive à hauteur de Blaziowitz, elle est en prise à l'artillerie de la Garde russe et à celle de la cavalerie austro-russe. « Elle fait

(1) Archives de la Légion d'honneur. 18^e dragons.

halte. La première ligne se met en bataille; la deuxième demeure formée en colonnes. Des deux côtés l'artillerie commence son feu (1). »

La cavalerie russe, qui débouche à peine à hauteur de Kruh, n'attend pas d'être rejointe par le corps de Bagration, et commence le combat.

Bagration ne devait prendre l'offensive qu'au moment où les quatre colonnes austro-russes auraient dépassé Kobelnitz. Mais le prince Liechtenstein juge que les circonstances lui commandent de charger pour ralentir autant que possible les progrès des Français. Bien que les motifs de cette résolution ne soient expliqués dans aucun document, il semble qu'on peut les imaginer avec assez de vraisemblance : le gros de l'armée alliée combattait au Sud de la route de Prätzen à Krenowitz; la Garde russe et la cavalerie, près de Blaziowitz, étaient encore en liaison assez étroite avec Koutousow, mais Bagration, arrêté entre le village de Posorzitz et la poste, pouvait être facilement coupé du gros, si les Français parvenaient à gagner Kruh et le ravin d'Holubitz.

Le prince Liechtenstein détache donc les 10 escadrons de hussards d'Elisabetgrad, sous le général Ouvarow, vers l'auberge d'Holubitz, pour couvrir la gauche de Bagration et assurer la liaison avec elle. Quant à lui, il commence à prendre ses dispositions pour charger; mais l'ardeur du général russe Essen II ne lui en laisse pas le temps; ce général, avec les uhlands du grand-duc Constantin, n'attend pas que les autres régiments soient formés, et se précipite sur la première ligne française, sans être soutenu. Il charge la colonne de droite de Kellermann, à la fois sur son front et sur son flanc droit, et la bouscule. Une partie des cavaliers français se jette dans les intervalles des bataillons; le reste s'échappe

(1) Note (anonyme) sur la division Caffarelli (A. W.).

en désordre par la gauche, et va se rallier derrière l'infanterie.

Les uhlands arrivent à dix pas de nos baïonnettes. L'infanterie fait bonne contenance; un feu roulant accueille les cavaliers ennemis, leur tue un grand nombre d'hommes et de chevaux. Le gros du régiment longe le front des divisions Caffarelli et Suchet, dont il essuie le feu d'un bout à l'autre; quelques pelotons pénètrent derrière la première ligne; on ordonne au 3^e rang de faire demi-tour à droite, et on fait feu en avant et en arrière. Les uhlands, laissant à peu près le quart des leurs sur le terrain, s'échappent à toute allure par la grande route (1), et vont rejoindre Bagration. Ils se reforment derrière la droite de l'infanterie russe, au pied des hauteurs de Posorzitz. Le général-major Meller Zakomelski avait été grièvement blessé et fait prisonnier.

« Le général Kellermann reporta aussitôt sur la gauche sa division en avant (2); les Russes, enhardis par la première charge (3), voyant avancer les quatre régiments, s'ébranlèrent de nouveau et présentèrent la charge au 4^e régiment de hussards, l'enveloppant avec environ 800 chevaux. Le colonel Burthe fut culbuté et fait prisonnier; il fut repris à la troisième charge. Le général Kel-

(1) Une Note très circonstanciée, et qui paraît très exacte, sur la division Caffarelli (A. W.), donne le détail suivant : « Un ravin, qui traversait le champ de bataille et se terminait à 300 toises environ de Blaziowitz, ne leur laissait d'autre débouché que la grande route et le terrain par lequel ils étaient arrivés. Ce fut par la grande route qu'ils effectuèrent leur retraite. » Ce ravin est sans doute le chemin creux très profond qui traverse le plateau entre le village de Kruh et les pentes du valton de Blaziowitz. Il ne laissait de passage à la cavalerie qu'à proximité de Blaziowitz, ou sur la route d'Olmütz, ou enfin beaucoup plus au Nord.

(2) En échelons par régiment (commandant L. Picard, p. 312).

(3) Hussards d'Elisabetgrad, dragons de Kharkow et de Tchernigow.

lermann fit faire un mouvement aux trois autres régiments, par lequel il prit l'ennemi en flanc et le repoussa. Il rallia la division et, sans perdre de temps, fit fournir une troisième charge qui fut plus heureuse : deux pièces de canon furent enlevées à l'ennemi ; on lui tua beaucoup de monde ; toute la cavalerie qu'il avait en réserve derrière son infanterie (1) se présenta ; nous fûmes obligés de nous replier de nouveau en manœuvrant sur deux lignes (2). »

Pendant que ces charges avaient lieu, et que les troupes se remettaient, Bagration avait pu porter son corps d'armée un peu plus en avant. Il avait fait occuper Kruh par le 6^e bataillon de chasseurs, sous les ordres du général Oulanius ; il était soutenu par les cuirassiers de l'Impératrice. Au centre, sur la chaussée même, il avait placé la batterie à cheval du prince Yaschevill, soutenue par les hussards de Mariopol. Son infanterie (régiments d'Arkhangel, Pskow et Vieille-Ingrie) était rangée en bataille au Nord de la route, en avant et à droite, le 5^e régiment de chasseurs et les hussards de Pavlograd.

Dès que la charge des uhlands, suivis peut-être par quelques escadrons de Cosaques et de dragons (le Rapport de Lannes est seul à en faire mention) fut achevée, la canonnade reprit de plus belle. « Huit pièces assises sur le plateau battaient notre ligne directement ; celles amenées en avant de Blaziowitz (trois) la prenaient d'écharpe ; en peu d'instants, 400 hommes furent mis hors de combat. Nos soldats, immobiles, essayèrent ce feu avec la plus grande intrépidité (3). »

Entre temps, la division de Beaumont est appelée par

(1) Hussards de Pavlograd, dragons de Twer et de Pétersbourg.

(2) Rapport de la division Kellerman.

(3) Note sur la division Caffarelli (A. W.).

l'Empereur vers la droite du champ de bataille pour soutenir le 4^e corps, à qui la cavalerie fait défaut.

Koutousov a fait appel de son côté au prince Liechtenstein, qui se multiplie et déploie la plus grande activité pour agir à la fois contre les troupes de Vandamme, vers le Stare Vinohrady, et contre celles de Murat, à l'Ouest de Blaziowitz.

Le régiment de Lorraine-cuirassiers, commandé par le général Caramelli, puis le régiment de Nassau-cuirassiers, essayent de charger l'infanterie française (4^e de ligne ou 24^e léger?) qui venait de Jirzikowitz et cherchait à tourner la hauteur du Stare Vinohrady, où s'appuyait la droite de Kollowrath. Le terrain, couvert de vignes, rend ces charges difficiles, meurtrières, et peu utiles.

En même temps, le prince Liechtenstein emploie une partie de sa cavalerie contre celle de Murat.

Vers 10 heures et demie, Lannes et Bagration jugèrent tous deux que le moment était venu de donner plus d'activité au combat.

Lannes fit attaquer Blaziowitz, tandis que Bagration, ayant moins d'infanterie, mais beaucoup plus d'artillerie et de cavalerie, cherchait à prendre l'avantage sur la division Suchet par une canonnade intense et de fréquentes charges de cavalerie.

Le maréchal Lannes ordonna que Blaziowitz fût attaqué par quatre compagnies du 13^e léger. « Ces compagnies s'étant mises en tirailleurs, l'attaque faisait peu de progrès ; le reste du régiment reçut l'ordre de s'avancer. Le 2^e bataillon entre au pas de charge ; l'ennemi fuit et traîne ses pièces vers le plateau. 300 hommes sont faits prisonniers dans le village. Le 2^e bataillon du 51^e, qui était venu soutenir l'attaque, coupe la retraite à 250 fuyards. »

« Le colonel Casteix, qui se montra toujours parmi les braves, fut tué à la tête de son régiment (13^e léger).

8 pièces d'artillerie qui protégeaient la défense de Blaziowitz furent prises; elles étaient soutenues par un corps de cavalerie qui fut culbuté (1). »

La supériorité numérique des assaillants (4 bataillons contre 2) et la disposition très défavorable de Blaziowitz, au fond d'une cuvette, durent rendre la prise du village assez rapide. Le grand-duc Constantin, préoccupé de l'offensive française qu'il voyait progresser sur sa gauche, ne soutint pas les deux bataillons engagés à Blaziowitz, mais, répondant enfin aux appels de Koutousow, prit ses dispositions pour attaquer le flanc des colonnes françaises dirigées sur le Sary Vinohrady. Vers 11 h. 30, laissant à la cavalerie de Liechtenstein le soin de dégager les défenseurs de Blaziowitz, la Garde russe se met en mouvement vers le Sud.

La cavalerie autrichienne était employée, nous l'avons vu, aux abords du Stare Vinohrady; c'est la cavalerie russe d'Essen et Ouvarow qui charge sur les flancs de Blaziowitz pour dégager les deux bataillons de la Garde; elle tente de reprendre à nos cavaliers légers les 450 prisonniers faits dans le village; mais n'y réussit pas (2). Cette cavalerie charge également sur la droite des deux lignes d'infanterie: arrêtée sur le flanc du 17^e, elle passe derrière ce régiment; mais il fait demi-tour, pendant que le 61^e se forme en carré. Les régiments russes essuient le feu des deux lignes et s'échappent en laissant de nombreux morts sur le terrain.

(1) Note sur la division Caffarelli (A. W.)

(2) Il se produit là un fait assez singulier et mal connu: d'après plusieurs relations françaises, il y aurait eu des Autrichiens parmi les défenseurs de Blaziowitz, et la cavalerie russe aurait sabré ces malheureux au moment où le 13^e léger et le 31^e les faisaient prisonniers. Il est avéré qu'il n'y avait pas d'infanterie autrichienne à Blaziowitz, et que nos soldats ont dû être trompés par quelque analogie d'uniforme; mais il semble bien que les cavaliers russes ont sabré leur infanterie.

Murat, voyant cette cavalerie sabrer les prisonniers, ne croit pas qu'elle soit russe, et ordonne de cesser le feu. Il se trouve alors très exposé dans la mêlée, et obligé de charger avec son état-major; il fait avancer la division Nansouty pour en finir.

« L'ennemi, de son côté, marche sur elle, et là s'est engagée une superbe et brillante charge de cavalerie.

« La division Nansouty était disposée sur deux lignes au moment où l'ennemi déployait sa cavalerie. Le général, pour éviter d'être débordé, fit faire pelotons à droite à la brigade de carabiniers, et quand il jugea avoir suffisamment marché dans cette direction, il la remit en bataille et la porta en avant au pas. Les batteries placées sur le front et aux ailes de la cavalerie russe tirèrent alors avec succès, mais sans arrêter la nôtre ni lui faire changer d'allure. Les hommes et les chevaux tombaient, les rangs se resserraient aussitôt. La marche imposante de notre belle division obligea l'artillerie russe à se retirer. Enfin, le général Nansouty, se voyant à portée de la ligne ennemie, commanda « au trot » et immédiatement après fit sonner la charge, qui se fit dans un tel ordre et avec un tel ensemble que l'on aurait dit que nos escadrons manœuvraient devant un inspecteur général.

« Les carabiniers enfoncent la première ligne ennemie, et la rejettent sur la deuxième, qui se porte à son tour en avant. Les 2^e et 3^e cuirassiers viennent alors à l'aide des carabiniers, et culbutent cette seconde ligne. Les escadrons ennemis sont mis dans un tel désordre que la déroute est complète. Les carabiniers les poursuivent l'épée dans les reins et ne s'arrêtent que près du ruisseau (d'Holubitz), que l'ennemi repasse sur les ponts, sous la protection de son artillerie. . . . Le général Nansouty, qui ne veut pas s'aventurer au delà du ruisseau, rallie sa cavalerie derrière la division Caffarelli; mais le

3^e cuirassiers, qui s'est déjà engagé sur le pont par trop d'ardeur, est vivement ramené. . . . »

« Liechtenstein. . . . reforme sa cavalerie sur deux lignes et essaye un effort vigoureux sur la droite de la division Caffarelli; mais celle-ci reste déployée, et arrête net les escadrons ennemis par un feu meurtrier. Aussitôt la division Nansouty se porte en avant, au grand trot, sur deux colonnes parallèles par pelotons, traverse les intervalles de l'infanterie et se forme en avant en bataille sur deux lignes : première ligne, la brigade de carabiniers et le 2^e cuirassiers; deuxième ligne, les 3^e, 9^e et 12^e cuirassiers. Profitant du désordre causé dans la cavalerie ennemie par le feu de l'infanterie, la nôtre s'élançe sur elle (1). »

Pendant 4 à 5 minutes on se sabre, on reste pêle-mêle; mais les braves régiments de carabiniers, soutenant leur vieille réputation, ainsi que le 2^e régiment de cuirassiers, enfoncent l'ennemi et le poussent sur sa seconde ligne. Elle donne; la nôtre, formée des régiments de cuirassiers, s'avance; trois charges successives ont lieu, et toujours l'ennemi est culbuté, laissant beaucoup de morts sur le champ de bataille. Ce beau mouvement a coupé en deux l'armée ennemie, en nous rendant maîtres des hauteurs de Kruh et d'Holubitz (2). »

Pendant que ces événements se déroulent à notre droite, Bagration, qui a commis l'imprudencé de rester sur le plateau en arrière de Kruh, appuyant sa gauche au ruisseau de Rausnitz, se voit menacé d'être coupé de Koutousow par le mouvement offensif de Lannes : le 5^e corps, qui s'avance à pas lents, est parvenu à portée de canon, puis à portée de fusil, et dépasse Kruh. Pour

(1) Commandant L. Picard, p. 314.

(2) *Rapport de Murat*. — Il s'agit ici des hauteurs au Sud de Kruh, car la charge de Nansouty a eu lieu à droite de la division Caffarelli. (Note sans titre ni signature. A. W.)

arrêter ce mouvement, Bagration menace de déborder la gauche française en enlevant Bosenitz; mais le 2^e bataillon du 17^e léger descend du Santon, reprend le village, et la cavalerie de Treilhard et Milhaud poursuit l'infanterie russe (partie du 5^e régiment de chasseurs à pied) vers Siwitz.

C'est à ce moment (vers midi) que le combat acquiert la plus grande vivacité sur ce point : pendant que la division Nansouty charge au Sud de Kruh et Holubitz, une partie de la division Caffarelli (30^e, 17^e et 61^e) se rabat à droite pour enlever ces deux villages au 6^e régiment de chasseurs russes. Le reste du 3^e corps, la cavalerie légère de Kellermann et les dragons de Walther combattent le corps de Bagration. Les deux adversaires ont des forces à peu près égales en infanterie (8,000 hommes de chaque côté) mais la cavalerie russe est très supérieure à la nôtre (5,000 contre 2,000). Bientôt le 30^e régiment vient rejoindre le 1^{er} bataillon du 17^e à la droite de la division Suchet.

« L'infanterie en bataille soutint avec le plus grand calme le feu de la mitraille; les files renversées étaient aussitôt remplies. L'ordre de Sa Majesté fut fidèlement exécuté et, pour la première fois peut-être depuis la guerre, la plupart des blessés se traînaient seuls à l'ambulance (1). » Le général Valhubert, ayant la cuisse coupée par un boulet, refuse de se laisser porter à l'ambulance : « Je mourrai aussi bien ici; il ne faut pas qu'un homme en fasse perdre six. »

La cavalerie, de part et d'autre, en vint la première aux mains.

« Le général Kellermann, ayant réuni sa division, ordonna une quatrième charge, qui fut faite avec la plus grande impétuosité; nous nous emparâmes de plusieurs

(1) *Rapport du général Suchet*.

pièces de canon. Nous ne pûmes pousser la charge plus avant, par rapport à l'infanterie russe, qui fit un feu tellement nourri que nous fûmes obligés de faire retraite derrière notre infanterie, et d'abandonner les canons pris. Le général Kellermann, avec tout son état-major, à la tête de sa division, avait donné des preuves de la plus grande bravoure. Son aide de camp Chouard avait déjà été blessé à ses côtés, ainsi que le capitaine du génie Valazé, lorsque lui-même reçut une balle à la jambe, qui la lui cassa. Il serait tombé de cheval, s'il n'eût été soutenu par son chef d'état-major et un hussard. »

« La division s'est ralliée de suite. La cinquième charge fournie par elle avec celle de dragons commandée par le général Walther a eu un succès complet. L'ennemi a beaucoup souffert, et perdit le champ de bataille. Le général Walther fut blessé (1). »

« La cavalerie française, dit Langeron, se battit avec ordre, mais avec peu d'impétuosité; on la vit attendre notre cavalerie en présentant la pointe du sabre, disposition insuffisante pour une cavalerie dont les chevaux eussent été en meilleur état que ne l'étaient alors ceux de la cavalerie alliée. Elle fit aussi elle-même quelques charges, mais contribua moins, à ce que l'on m'a assuré, à la retraite de la nôtre, que l'artillerie qui la fondroya, et l'infanterie, dont les masses la tournèrent par sa gauche après la défaite des gardes russes (2). »

Quant aux charges de la cavalerie alliée, Langeron nous dit : « Il y eut beaucoup de charges isolées, et peu décisives, exécutées avec plus de valeur que d'ordre. Les généraux en chef ne les ordonnaient pas, mais les chefs subalternes les faisaient d'eux-mêmes pour se distinguer et obtenir des récompenses. »

(1) Rapport de la division Kellermann.

(2) Ce mouvement se produisit vers 4 heures.

Suchet écrit dans son rapport au maréchal Lannes :

« Plusieurs fois notre infanterie vit nos hussards et nos dragons, pressés par l'ennemi, rentrer dans les intervalles des bataillons et se jeter même sur le front; la ligne n'en était pas ébranlée. Le 1^{er} bataillon du 34^e s'est trouvé le premier assez heureusement placé pour accueillir ainsi par un feu de files la cavalerie ennemie, après avoir laissé de sang-froid passer derrière toute la nôtre et, dans ce mouvement qui s'est renouvelé trois fois, il a couvert tout son front de morts. Fatigué de l'audace d'un corps de dragons russes qui semblait menacer de couper la ligne, vous (le maréchal Lannes) avez fait avancer le 2^e bataillon du 40^e pour le prendre en flanc.

« Deux fois vous avez fait avancer tout le corps d'armée; le feu redoublait alors, et le même calme s'est toujours fait remarquer dans les rangs. On a soutenu la mousqueterie avec la même intrépidité que les charges et la canonnade. La deuxième ligne, qui souffrait beaucoup de l'artillerie, s'était déployée (1). »

En résumé, vers midi, Lannes et Murat sont aux prises avec Bagration et la cavalerie russe entre Siwitz et Krub.

La division Caffarelli, qui vient d'enlever Blaziowitz, occupe avec Nansouty les hauteurs qui dominent Krub et Holubitz, où se maintient encore Oulanius, avec le 6^e chasseurs russe.

La Garde impériale russe, abandonnant les deux bataillons qui défendaient Blaziowitz, s'est portée entre le Stare Vinohrady et Krenowitz, contre l'aile gauche de la division Vandamme.

(A suivre.)

(1) Rapport du général Suchet au maréchal Lannes.

quelques semaines, prit une tournure opposée et fut traitée sous la forme de « l'expulsion des Allemands de Paris ».

b) Droit pour un état neutre de correspondre librement avec son représentant dans une ville occupée par l'ennemi.

c) Bombardement de Paris sans avertissement préalable aux représentants des puissances neutres résidant dans la ville.

Échange de notes entre le doyen du corps diplomatique, M. Kern, et le comte de Bismarck.

En publiant cette correspondance, l'auteur a voulu, dit-il, payer une dette de reconnaissance au diplomate éminent qui, dans des circonstances difficiles, eut à rapatrier et à secourir les quelque 30,000 Allemands qui résidaient alors à Paris.

Zwanzig Jahre Franzosenherrschaft am Niederrhein (1794-1814), von A. NIESSNER. — Aachen, G. Schmidt, 1907.

Petite brochure d'intérêt local relatant les péripéties de l'histoire du pays de la rive gauche du Rhin et notamment de la ville d'Aix-la-Chapelle, pendant l'occupation française de 1794 à 1814. On y trouve de nombreux détails curieux, particulièrement sur l'influence des idées révolutionnaires à l'étranger et sur les séjours de Napoléon, de Joséphine, de Marie-Louise à Aix.

Erzherzog Karl, par le docteur Karl FUCHS. — Gratz, 1907.

Ce volume fait partie d'une série de publications qui paraissent à Gratz sous le titre de « *Bibliothèque d'Histoire illustrée* ». Elles ont pour but de populariser les vies des grands hommes en les résumant d'après les travaux les meilleurs et les plus récents.

Le lecteur trouvera dans ce volume un aperçu succinct des campagnes de l'archiduc Charles (à l'exception de la campagne de 1809 qui est traitée avec quelques détails). Il y trouvera aussi la mention des principaux ouvrages qui ont consacré la réputation de ce prince comme écrivain militaire, et l'exposé de ses réformes importantes dans l'armée autrichienne, laquelle lui est redevable de nombreux progrès.

Le Gérant : R. CHAPELOT.

Paris. — Imprimerie R. CHAPELOT et C^e, rue Christine, 2.

REVUE D'HISTOIRE

RÉDIGÉE A L'ÉTAT-MAJOR DE L'ARMÉE

(SECTION HISTORIQUE.)

N° 80

Août

1907

SOMMAIRE

Les débuts de la guerre de la Succession d'Autriche (à suivre).

La campagne de 1805 en Allemagne (à suivre).

La guerre de 1870-1871 (à suivre).

Bulletin bibliographique.

LES DÉBUTS

DE LA

GUERRE DE LA SUCCESSION D'AUTRICHE

— 242 —

L'armée au mois de mai 1741.

Composition et organisation de l'armée au 1^{er} mai 1741. — La vénalité des charges et l'arbitraire de l'avancement. — Les hauts grades répandus à profusion parmi la noblesse de cour, riche et titrée. — Trop grande jeunesse des colonels. — Sort peu enviable des officiers appartenant à la noblesse pauvre de province. Leur avenir limité le plus souvent au grade de lieutenant-colonel. Difficultés avec lesquelles ils sont aux prises comme commandants de compagnies. — Mode vicieux du recrutement et de l'entretien des compagnies par leurs capitaines. — La condition du soldat supportable en garnison et précaire en temps de guerre.

Défaut d'instruction à tous les échelons. — Les colonels toujours absents de leurs régiments. — L'ignorance des officiers généraux et le peu d'application des officiers subalternes. — Dressage insuffisant du soldat. —

hommes (1), était venue de sa première position vers la croupe de Krenowitz, en suivant le revers oriental du plateau; elle se couvrait sur son flanc droit par des tirailleurs; sa cavalerie, avons-nous dit, la suivait à distance.

La division Vandamme, de son côté, avait rejeté les débris de la 4^e colonne vers Zbeischow, et atteignait à peu près le chemin de crête qui va d'Holubitz à Telnitz. Le 4^e de ligne et le 24^e léger restaient un peu en retrait, sur le revers septentrional du Stary Vinohradý.

« Une partie des colonnes françaises qui avaient dispersé la 4^e colonne parut devant les Gardes, dit Langeron. Le Grand-Duc ordonna aux régiments Preobrajenski et Semenowski d'attaquer à la baïonnette; mais ils étaient encore à trois cents pas des ennemis, qu'ils coururent sur eux. Les soldats arrivèrent essoufflés; le feu de la première ligne française leur causa assez de pertes; cependant elle fut un moment repoussée et mise en désordre (2); mais la seconde ligne rétablit le combat. »

Danilewski déclare plus franchement : « la Garde se forma, attaqua à la baïonnette, renversa les deux premières colonnes; mais nos troupes, élancées à leur poursuite, furent bientôt atteintes par les batteries et mises en désordre (3). »

L'infanterie de la Garde russe fit ainsi un mouvement en arrière du côté de Krenowitz.

C'est alors que Napoléon, arrêté sur le Stary Vinohradý, et embrassant du regard tout le plateau, ordonne à Soult de diriger la division Vandamme vers la droite

LA

CAMPAGNE DE 1805 EN ALLEMAGNE

VII^e PARTIE

AUSTERLITZ.

XIX

LA MÊLÉE DE KRENOWITZ.

Nous sommes assez peu renseignés sur le détail des mouvements exécutés par la Garde russe; il semble bien, cependant, que sa cavalerie n'ait fait que suivre à distance l'infanterie qui se rapprochait de la 4^e colonne. Les historiens russes, en effet, mentionnent tous un engagement d'infanterie entre la Garde et les troupes françaises qui avaient mis en déroute la 4^e colonne; le rapport de Soult, de son côté, affirme que la division Vandamme, après avoir repoussé les Autrichiens vers Zbeischow, eut à faire à des troupes d'infanterie du centre ennemi suivies par 2,000 chevaux. Ces derniers n'interviennent qu'un peu plus tard contre le 4^e de ligne et le 24^e léger.

L'infanterie de la Garde russe, forte d'environ 3,000

(1) Elle avait quatre bataillons intacts, et quelques débris de ceux qui avaient défendu Blaziwitz.

(2) Peut-être est-ce là ce qui fait que Soult est si sobre de détails sur ce combat.

(3) Page 259.

pour dégager Saint-Hilaire et rejeter l'ennemi dans les bas-fonds d'Aujezd. Le 1^{er} corps va relever Vandamme.

Comme la division Vandamme converse à droite, le 4^e de ligne et le 24^e léger, qui ont contourné le Stary Vinohrady par le Nord, se trouvent isolés au milieu de la plaine. Leurs bataillons, formés en colonnes, sont éparpillés.

Tandis que ces deux régiments se rapprochaient de la crête, vers la naissance du vallon qui descend à Blazowitz, la cavalerie de la Garde russe y arrivait par le versant opposé. Elle comptait 10 escadrons.

Le 4^e de ligne apprit un peu tardivement le voisinage de ce nouvel adversaire. Le 1^{er} bataillon de ce régiment pressait la marche pour rejoindre la brigade Ferey, qui avait marché par le flanc droit, et il s'en trouvait encore à une assez grande distance, lorsque l'ennemi fut signalé.

Le maréchal Soult aperçut, au dire du général Bigarré, une petite colonne ennemie qui semblait venir de Krenowitz, sans doute cette partie de la Garde russe qui était jusqu'alors demeurée en réserve générale. Il fit dire au général Vandamme de détacher un bataillon pour l'observer. Le 1^{er} bataillon du 4^e se trouva tout naturellement chargé de cette mission. « Le général Vandamme, écrit Bigarré (qui était major du 4^e) (1), m'ordonna de me mettre à la tête de ce bataillon et d'aller reconnaître cette colonne. Il dit à son aide de camp Vincent de m'accompagner. J'étais à peu près à un quart de lieue de ma division, lorsque le capitaine Vincent, qui précédait mes éclaireurs, découvrit sur le revers d'un coteau une masse de cavalerie considérable. Il vint à moi au galop en me faisant signe de faire tête de colonne à gauche. Je mis

(1) Le colonel du 4^e était Joseph Bonaparte, mais il n'était pas présent au corps ; Bigarré exerçait le commandement effectif.

toute la célérité possible dans ce mouvement, en continuant cependant de faire marcher en colonne à distance de section, afin d'être prêt, à tout événement, à former le carré. La direction une fois donnée à ce bataillon, que conduisait son chef GUY, je fus de ma personne, avec le capitaine Vincent, voir ce que c'était que cette colonne ennemie. A peine fûmes-nous sur le plateau qui dominait les deux revers du coteau, que nous la vîmes avancer au grand trot à notre rencontre. Je retournai à toute bride vers mon premier bataillon pour le faire mettre en carré. Cette colonne, composée de toute la cavalerie de la Garde impériale russe, que commandait le grand-duc Constantin, se forma sur le plateau, à une grande portée de fusil de mon bataillon. Elle démasqua six pièces d'artillerie légère, qui, tirant à mitraille, sur ce bataillon, parvinrent à mettre le désordre dans ses rangs (1). »

« Le feu de l'ennemi étant très vif, dit une Relation française (2), le major (Bigarré), pour ménager sa troupe et se procurer plus de feu, crut devoir déployer son bataillon, mais il fut surpris dans ce mouvement en haut et sur les flancs. Ces flancs, déconcertés, se débandèrent et entraînent le reste.

« On avait envoyé chercher le 24^e léger. Il se mit en mouvement et fut surpris de même dans sa marche. »

« Le grand-duc Constantin, voulant tirer parti de l'isolement de mon bataillon, dit Bigarré, le fit charger par deux régiments de sa colonne. Cette première charge ne pénétra pas dans le carré, parce qu'elle fut reçue à bout portant par une décharge de mousqueterie, mais une seconde que fit un troisième régiment russe, pendant

(1) Bigarré, *Mémoires*, p. 174.

(2) Note sur le 4^e régiment de ligne et le 24^e d'infanterie légère. (A. W.)

que les armes n'étaient plus chargées, traversa le carré en allant et en revenant, et sabra plus de 200 hommes de ce régiment.

« Ce fut dans cette mêlée qu'un officier russe s'empara de l'aigle de ce bataillon dans les mains d'un sergent-major nommé Saint-Cyr, qui avait reçu douze blessures sur la tête et sur le bras avant qu'on parvint à lui enlever cette aigle. Deux de ses camarades qui l'avaient portée avant lui furent tués, l'un par la mitraille des Russes et l'autre d'un coup de pistolet. Le chef de bataillon Guy et dix officiers furent également tués, ou blessés dans cette action; moi-même je reçus plus de vingt-cinq coups de sabre sur la tête, sur les bras et sur les épaules sans être marqué autrement que par des meurtrissures.

« Le 24^e régiment d'infanterie légère, qui commit la faute de déployer ses masses en face de cette nombreuse cavalerie, fut également culbuté par elle. Par une méprise singulière, un des sous-officiers de mon premier bataillon ayant ramassé sur le champ de bataille une des aigles du 24^e régiment d'infanterie légère, croyant que c'était celle de son bataillon, personne ne s'aperçut que la nôtre nous manquait (1). »

Tandis que les cuirassiers de la Garde russe exécutaient ces belles charges sur le 4^e de ligne et le 24^e léger, la partie de cette Garde qui était restée jusqu'alors en réserve générale (2) avait rejoint par Krenowitz. Les deux régiments français étaient voués à un anéantissement complet, si la Garde impériale française n'était venue à leur secours.

« La cavalerie de la Garde marchait sur deux lignes,

(1) Bigarré, *Mémoires*, p. 176.

(2) Chevaliers-gardes, Cosaques de la Garde, grenadiers de la Garde.

dit Bessières, et l'infanterie par bataillon en colonne serrée par division. Arrivé dans la plaine, l'Empereur me donna l'ordre de me porter en avant avec la cavalerie pour soutenir le 4^e régiment de ligne et le 24^e d'infanterie légère, fortement engagés avec l'ennemi. Je fis de suite avancer sur la gauche le colonel Morland avec deux escadrons, avec l'ordre de tomber sur l'infanterie ennemie lorsqu'elle serait ébranlée. Je m'aperçois que l'ennemi veut déborder notre droite; j'envoie aussitôt le général Ordener avec trois escadrons de grenadiers à cheval pour le contenir, et le prince Borghèse avec son escadron en échelons sur la droite du général Ordener. Je fais appuyer ce mouvement par la division d'artillerie commandée par le chef d'escadron Doguerneau.

« Le colonel Morland s'élançait avec sa troupe sur l'infanterie et l'enfonçait; la mêlée s'engage; les chasseurs à cheval, maltraités par la mitraille et la fusillade, sont un instant forcés de céder au nombre, mais ils se retirent en ordre. »

C'est le régiment Semenowski, très affaibli par le combat de Blaziowitz, qui repousse la charge de Morland. Une partie de nos escadrons (Danilewski dit : les Mamelouks, mais ils n'ont pas pris part à cette charge) attaque assez malencontreusement le régiment Préobrajenski, répandu en tirailleurs dans les vignes.

À ce moment, la division Drouet, du 1^{er} corps, arrive en fin de première ligne. Si l'on en croit les souvenirs du général Drouet, elle avait d'abord été dirigée à droite pour soutenir Saint-Hilaire, et hâter la prise des hauteurs de Pratzen; mais avant de s'être engagée, elle avait été ramenée sur la gauche pour arrêter l'attaque de la Garde russe.

« Le maréchal Soult demanda des renforts, écrit Drouet. Ma division fut désignée pour aller le rejoindre; mais pendant la durée de ma marche, l'Empereur apprit que la réserve russe, composée de la Garde à pied et à

cheval, faisait un effort sur le centre et avait culbuté une brigade d'infanterie de la division Vandamme et fortement ébranlé les chasseurs de la Garde impériale, dont le colonel venait d'être tué. Cette circonstance changea les dispositions prises par l'Empereur. Il rappela ma division pour soutenir le centre. Pour arriver plus tôt sur le point menacé, je fis traverser un marais et je formai (toujours en marchant en avant) ma division en colonne par demi-bataillon (1). »

Bernadotte s'attribue l'initiative de ce mouvement : « En allant reconnaître les troupes ennemies qui étaient devant moi, dit-il dans son *Rapport*, je m'aperçus qu'elles faisaient un mouvement en avant, et que deux bataillons d'un corps d'armée qui était à ma droite en étaient fortement maltraités. Je courus à ma première ligne composée de la division du général Drouet; elle marcha en avant pour soutenir les troupes déjà ébranlées. »

La Garde à cheval russe vient charger notre cavalerie; les chevaliers-gardes se joignent aux cuirassiers, et tous ensemble se précipitent sur les escadrons déjà décimés par l'infanterie.

« Je fais aussitôt, dit Bessières, marcher à eux la seconde ligne, commandée par le major d'Hallemann. Une seconde charge commence. » Les troupes fraîches qui interviennent alors sont deux escadrons de chasseurs, un de grenadiers, et les Mamelouks. Rapp, l'aide de camp de l'Empereur, est arrivé à la tête de ces derniers, et il imprime à la charge un élan irrésistible : « S'étant trouvé fortement engagé avec un gros d'ennemis, il n'a dû son salut qu'à l'intrépidité du capitaine Daumesnil », dit le *Rapport* de Bessières.

(1) Le maréchal Drouet, comte d'Erlon. *Vie militaire écrite par lui-même et dédiée à ses amis* (publiée par sa famille). Paris, 1844, p. 27.

« Le colonel des chevaliers-gardes, plusieurs officiers et 200 hommes sont faits prisonniers. L'artillerie de la Garde impériale russe a été prise; 300 hommes sont restés sur le champ de bataille. . . . »

Pendant ce combat, « le général Ordener contourne sur la droite un corps de cavalerie de 2,000 hommes, soutenu par 4,000 hommes d'infanterie au moins. Le colonel Doguereau mit en batterie ses huit pièces de canon, et le feu de sa batterie et la bonne contenance des grenadiers à cheval forcèrent l'ennemi à la retraite. »

L'approche du 1^{er} corps français décida les Russes à se retirer promptement sur Krenowitz. Ils essayèrent de s'y maintenir; mais Bernadotte, resté d'abord spectateur désintéressé de leur retraite, reçut bientôt l'ordre de les chasser du village. Le 27^e léger alla occuper Krenowitz; le gros du 1^{er} corps demeura en position sur le plateau.

La mêlée des deux Gardes n'a pas une influence décisive dans la bataille; c'est un épisode d'une importance secondaire, tant par le petit nombre des combattants qu'en raison du voisinage des masses considérables qui devaient assurer en tout cas la victoire à Napoléon. Mais ce combat de cavalerie, par l'heure et le lieu où il se livre, marque le point critique de la bataille. C'est là, en cet instant, que le centre des Alliés est percé, que les hauteurs de Pratzen tombent décidément aux mains des Français. A dater de ce moment, et en rayonnant autour de ce point central, le reste de la bataille n'est plus qu'une poursuite.

XX

DE PRATZEN A AUJEDZ.

Menacés par le changement de front de la division Vandamme, les débris de la 4^e colonne austro-russe s'enfuyaient à la hâte sur Zbeischow pour gagner Wazan,

tandis que l'empereur de Russie prend le chemin d'Austerlitz, où sa Garde le suivra.

Langeron, nous l'avons dit, espérait encore prolonger la résistance sur le plateau, et il était allé à Sokolnitz chercher des renforts pour Kamenski ; mais les troupes disponibles de la 2^e colonne se réduisaient alors à deux bataillons de Koursk. Pendant qu'il les mettait en marche, la brigade Kamenski, demeurée seule contre tout le 4^e corps français, se voyait forcée de battre en retraite au plus vite sur Zbeischow : le 14^e de ligne, appuyant à droite, commençait à la déborder du côté du Goldbach, et la division Vandamme, par sa conversion, menaçait de l'envelopper du côté opposé : Kamenski se hâta d'évacuer les hauteurs.

La division Saint-Hilaire poursuivit sa marche jusqu'à l'angle Sud-Ouest du plateau. Arrivée là, elle eut à sa droite le petit ravin qui descend vis-à-vis du parc de Sokolnitz, et elle aperçut devant elle la 1^{re} colonne russe, toujours massée dans la plaine. La brigade Levasseur, jugeant que sa mission de flanc-garde était terminée, avait gravi les hauteurs derrière la division Saint-Hilaire et était venue se former à sa gauche (1). La division Vandamme était à quelque distance en arrière, accompagnée de la 3^e division de dragons, qui avait fini par la rejoindre.

C'est à ce moment (vers 2 heures) que les deux bataillons de Koursk envoyés par Langeron essayent de se porter sur le plateau pour rejoindre Kamenski ; ils se trouvent seuls contre quatre brigades. La division Saint-Hilaire leur fait face ; la brigade Levasseur se porte en avant, converse à droite, et les prend en flanc. Ces deux bataillons sont bousculés et presque entièrement cernés à l'extrémité du plateau. « En un instant, dit Langeron,

ils furent entourés, dispersés, sabrés par la cavalerie, foudroyés par le canon ; la moitié fut tuée, l'autre prise. Les canons et les drapeaux furent perdus. Le comte Buxhowden vit la marche et la défaite de ces deux bataillons, et ne sortit point de son immobilité physique et morale. »

Ce général se trouvait alors sur un mamelon au Sud-Est de Sokolnitz. « Fier de son petit succès à Telnitz, il se pavait sur ce mamelon ; il y était immobile et ne donnait aucun ordre. Son visage était cramoisi, dit Langeron, et il me parut n'avoir plus ni sa tête ni sa raison. Je lui dis ce qui était arrivé à Pratzen, et que nous étions tournés et entourés par les ennemis. Il me répondit assez grossièrement : « Mon général, vous voyez partout « des ennemis ! » Je lui dis, assez peu respectueusement, à la vérité : « Vous, monsieur le comte, vous n'êtes en « état d'en voir nulle part. » Un capitaine de l'état-major autrichien, nommé Jurczik, s'exprima dans des termes beaucoup plus forts. »

A peu près au même instant, Kutusow a envoyé à Buxhowden l'ordre de battre en retraite. Les Alliés ont complètement évacué les hauteurs, depuis la route d'Olmütz jusqu'à Aujezd. Ce qui est plus grave encore, c'est que l'initiative saisie par Napoléon, la surprise produite par son attaque sur Pratzen, bouleversant la manœuvre des généraux ennemis, ont brisé les ressorts de leur intelligence. Il ne serait pas tout à fait exact de dire que leur force morale est anéantie, car ils ne cessent pas de combattre avec vaillance ; mais leurs facultés intellectuelles sont paralysées ; ils ne savent que faire ; ils ne sont plus en état de prendre aucune disposition. Les uns vendront chèrement leur vie, sans bouger ; les autres s'évaderont au plus vite de l'impasse où Napoléon les accule, et chercheront avant tout le chemin de la liberté. Non seulement leur défaite est assurée, mais déjà la déroute a commencé.

(1) Note sur la brigade Levasseur. (A. W.)

XXI

DERNIERS COMBATS A SOKOLNITZ.

Les troupes du 4^e corps, en arrivant à l'extrémité méridionale du plateau, voyaient les ennemis répandus dans la plaine, depuis le château de Sokolnitz jusqu'à Aujezd. La division Saint-Hilaire se dirige vers Sokolnitz, dégagant ainsi le terrain où Vandamme et la 3^e division de dragons vont lui succéder.

Les brigades Thiébault et Morand, descendues à mi-côte, s'arrêtent un instant; bientôt les brigades Varé et Levasseur se portent à leur droite, et le général Saint-Hilaire donne l'ordre d'attaquer Sokolnitz, où le combat vient de se ranimer.

La situation était tout autre que Langeron ne l'avait imaginée. Bien loin d'avoir franchi les défilés et de se déployer dans la plaine de Turas, les Russes étaient réduits à la défensive, et se maintenaient avec peine dans une partie du village.

Friant (1) avait repris énergiquement l'offensive avec ce qui restait de sa division. Non seulement cette admirable poignée d'hommes s'était défendue depuis le matin contre 13,000 Russes, mais maintenant elle les refoulait dans le village, et bientôt elle allait les en chasser.

Dès que le général Friant avait vu (vers midi) ses régiments de gauche rejetés en arrière du ruisseau de Sokolnitz, il avait jugé nécessaire de frapper un coup décisif. Il avait concentré ses efforts sur la pointe du village. Ayant retiré le 33^e de son extrême gauche, il l'avait amené entre le 13^e léger et le 114^e; puis, ralliant le 15^e, il l'avait lancé sur le petit pont et le débouché Nord-

(1) Voir § XIV, p. 312.

Ouest de Sokolnitz, tandis que le 33^e, conversant à gauche, tombait dans le flanc de l'ennemi qui défendait ce saillant. A cette vue, les autres régiments battent la charge; le 48^e, qui tenait toujours dans l'angle Sud-Ouest de Sokolnitz, regagne du terrain, soutenu à gauche par le 111^e, le 3^e et le 108^e. Il semble que les tirailleurs du P^o aient attaqué à ce moment le château de Sokolnitz; enfin le 26^e léger se porte en avant le long du Goldbach (?): « La victoire, dit le colonel Pouget, se déclara pour les Français au centre des deux armées. Ceux des Russes qui étaient opposés au 26^e en eurent avis les premiers, et se retirèrent aussitôt, laissant ce régiment maître du champ de bataille, ainsi que (de) leurs blessés et prisonniers. »

Ces Russes, qui se retirent les premiers, sont ceux que Langeron veut envoyer au secours de Kamenski.

Il a pris tout d'abord, avons-nous dit, deux bataillons de Koursk, « qui n'avaient point encore passé le village »; les seuls qu'il puisse rassembler ensuite sont ceux qui ont combattu le long du Goldbach: « Je retirerai, du bout du village vers Telnitz, le 8^e régiment de chasseurs et celui de Viborg, avec lesquels se trouvaient le général Olsoufiew et le colonel Laptiew. » C'est là tout ce qui peut échapper au mouvement enveloppant combiné par Friant: « Les ennemis avaient déjà percé et entouré la colonne de Przibiszewski et, avec elle, le régiment de Perm et un bataillon de Koursk, de la mienne; les tirailleurs français s'avançaient de tous les côtés et eurent bientôt garni les haies et les maisons du village. » C'est en vain que Langeron essaye de se faire jour avec le général Olsoufiew et le 2^e bataillon du régiment de Viborg pour dégager les bataillons de Perm et Koursk cernés par les Français; ceux-ci, « retranchés dans les maisons, faisaient un feu affreux; on se battait également à la baïonnette; en un instant, dit Langeron, nous perdîmes beaucoup de monde et, n'en ayant point assez

pour reprendre le village, le général Olsoufiew et moi nous fûmes forcés de nous retirer. Je rassemblai le 8^e régiment de chasseurs et celui de Viborg; je les plaçai vis-à-vis du village; je mis en batterie devant le pont les canons du régiment de Viborg. Les Français s'arrêtèrent alors, et je rejoignis à cent pas du village M. le comte Buxhoevden. »

Davout et Friant, suivant et comprenant sans doute à merveille, d'après les explications que l'Empereur avait prodiguées, ce qui se passait sur le plateau de Pratzen, manœuvraient habilement de manière à couper la retraite à leurs adversaires. Ils avaient gagné du terrain vers leur droite, et chassé les Russes de Sokolnitz pour les resserrer dans le parc et dans le château. Les troupes qui combattaient sous les ordres de Przibiszewski étaient formées en équerre, le 7^e chasseurs au sommet, près du saillant Nord-Ouest de Sokolnitz, le régiment de Perm et un bataillon de Koursk à la lisière Nord de ce village, les régiments de Galitch et Boutyrsk et deux bataillons de Narwa bordant le ruisseau de Sokolnitz au Nord-Ouest du château. En arrière du Goldbach (à l'Est) le général Wimpfen était resté en réserve derrière Sokolnitz, avec un bataillon de Narwa et les régiments d'Azow et de Podolie, soit 2,000 hommes; Olsoufiew et lui demeurèrent quelque temps immobiles, attendant les ordres que Langeron était allé demander à Buxhoevden.

Il fallut pourtant s'ébranler quant on vit la division Saint-Hilaire se porter à l'attaque en colonnes serrées: Olsoufiew et Wimpfen tâchèrent de se dérober pour rejoindre Buxhoevden entre Telnitz et Aujezd, mais une partie seulement de leurs troupes put éviter d'être coupée et acculée à Sokolnitz. Le général Wimpfen fut blessé grièvement; il semble qu'il put se dégager momentanément, mais il alla tomber, à quelque distance de là, entre les mains des dragons.

La 3^e division de dragons traversait, en effet, le ter-

rain du combat; elle y fit prisonnier le général Wimpfen, ainsi qu'une centaine d'hommes de la 3^e colonne. Le *Journal* de la division rapporte le fait en ces termes :

« A peine étions-nous arrivés sur les hauteurs (de Pratzen), que M. le maréchal Soult envoya, par un de ses aides de camp, l'ordre d'avoir à se porter sur un corps russe qui se trouvait à notre droite. Alors le général (Boya) se dirigea sur les hauteurs de Sokolnitz, qu'il longea jusque sur celles qui dominent le village d'Aujezd. Pendant ce trajet, la division fit une centaine de prisonniers, dont un général russe, aide de camp de l'Empereur, qui fut conduit sur-le-champ à M. le maréchal Soult par M. Papailhan, officier d'état-major de la division; nous trouvâmes aussi sur notre passage beaucoup de canons abandonnés. » Danilewski déclare formellement que Wimpfen fut pris devant Sokolnitz : « Selekhow le remplaça, retourna au village de Sokolnitz, qui était encombré de monde, de canons, de munitions; il ne put se frayer un passage à travers les rues, dans cette effroyable cohue où tout se confondait, selon ses propres paroles, et d'après celles de Przibiszewski (1). »

Au moment où Thiébault pénétrait dans Sokolnitz, la brigade de droite de la division Vandamme (46^e et 57^e) vint s'engager à ses côtés contre Olsoufiew, mais ne put l'empêcher de se replier vers Telnitz et Aujezd.

Le 36^e, poursuivant les Russes dans le village de Sokolnitz, y rejoignit le 48^e, de la division Friant. Les Russes, qui combattaient dans la plaine, venaient d'être culbutés par le 15^e léger, le 33^e, le 108^e, le 3^e et le 111^e, contre les murs du parc. Le 36^e et le 48^e se précipitent dans le parc et le château, en chassent les ennemis, et

(1) Danilewski, p. 258.

les poursuivent sur la colline au Nord-Ouest. Le général Thiébault, qui conduit le 36^e, est blessé à l'attaque des hauteurs.

Les généraux Saint-Hilaire et Legrand, voyant les Russes repoussés au Nord-Ouest de Sokolnitz, se disposent à leur couper toute retraite de ce côté : le 10^e léger, le 43^e et le 14^e sont dirigés sur Kobelnitz; la brigade Levasseur les suit depuis quelque temps déjà; l'Empereur a appelé de ce côté une partie des grenadiers Oudinot, qui arrivent dans la direction opposée.

Le 36^e et le 48^e restent seuls sur la hauteur au Nord-Ouest de Sokolnitz; le reste de la division Friant se rallie et se repose entre Sokolnitz et Telnitz; la brigade Merle demeure, semble-t-il, dans Sokolnitz.

Assaillis par le Sud et par l'Est, les Russes essayent de s'échapper vers le Nord. Deux troupes, l'une de 3,000 hommes environ, l'autre de 1,000, se glissent dans le bois de la Faisanderie, parviennent sur l'étang de Kobelnitz; là, ils sont assaillis par les troupes du 4^e corps d'un côté, par les grenadiers de l'autre; ils sont obligés de se rendre. Quelques-uns parviennent jusqu'à Schlapanitz, mais les grenadiers les y enferment et les y prennent.

Przibiszewski, avec les généraux Selekhov et Stryck, et 3,000 hommes, bat en retraite suivant la crête qui sépare le vallon de Maxdorf du Goldbach. Il est talonné par le 36^e et le 48^e; le général Legrand lance sur lui les chasseurs de Margaron. Il aperçoit de l'autre côté de la vallée les troupes de Saint-Hilaire et de Levasseur, et sur le plateau de Turas les grenadiers. Il sent qu'il ne pourra échapper. En cet instant surgit devant lui le colonel Franceschi, du 8^e hussards, arrivé à point sur le champ de bataille pour recevoir la capitulation de cette colonne. C'est à lui que se rend le général russe, au grand dépit du général Lochet.

XXII

AUJEZD ET L'ÉTANG DE SATCHAN.

La 1^{re} brigade de la division Vandamme (46^e et 57^e, général Férey) ayant longé le faite des hauteurs derrière la division Saint-Hilaire, était venue se former à la gauche de celle-ci, et avait attaqué avec elle la troupe d'Olsoufiew. Le reste de la division suivait à quelque distance : le 28^e de ligne, puis le 4^e, et enfin le 24^e léger. Un bataillon du 28^e fut détaché en cours de route pour couper le chemin d'Aujezd à Hostieradek, où l'on apercevait une petite troupe ennemie (sans doute de la brigade Kamenski). Ce bataillon remplit sa mission et vint se poster devant le débouché Est d'Aujezd. Le général Vandamme, dont l'artillerie marchait lentement à travers champs et se laissait distancer par l'infanterie, n'arriva près d'Aujezd qu'avec cinq bataillons.

Les pentes du plateau, qui sont continues et assez douces en face de Sokolnitz, sont au contraire très raides du côté d'Aujezd, et elles sont interrompues à mi-hauteur par une terrasse qui domine immédiatement ce village. C'est là, près de la chapelle Saint-Antoine, que Vandamme s'arrêta en attendant son artillerie. La 3^e division de dragons vint se ranger à sa droite.

« Alors, dit Stutterheim, les Français s'étaient étendus déjà le long de la crête des hauteurs, depuis Prätzen jusqu'à la chapelle au-dessus d'Aujezd; mais l'ennemi n'était encore qu'en petit nombre, et il était sans canon au-dessus de ce village. »

Ne disposant que de cinq bataillons, sans artillerie, Vandamme dut se contenter d'abord de tenir la position capitale de la chapelle Saint-Antoine : « La division, dit le Journal de marche, s'arrêta un moment dans la plaine de Sokolnitz, la gauche à la chapelle d'Aujezd. »

Buxhœwden avait déjà reçu l'ordre de se retirer. Il aurait pu le faire aisément par Telnitz et Satchan ; mais il ne voyait pas la situation aussi compromise qu'elle l'était en réalité, et il prenait lentement ses dispositions pour faire défiler son corps d'armée par Aujezd.

Les régiments de Kiew, Jaroslaw, Vladimir et la Nouvelle-Ingrie étaient toujours immobiles dans la plaine entre Telnitz, Aujezd et Sokolnitz. L'infanterie autrichienne (réduite de moitié par son combat dans Telnitz), les régiments de Briansk, de Vialka, de Moscou, et le bataillon du 7^e chasseurs qui avait pris Telnitz avec les Autrichiens, étaient à l'Ouest de ce village, le long du Goldbach. Une batterie de 24 pièces était en action entre Sokolnitz et Telnitz ; une quarantaine de canons restaient inutilisés près d'Aujezd.

Enfin Buxhœwden retire de Telnitz les troupes qui s'y étaient établies le matin ; il envoie les généraux Kienmayer et Nostitz de l'autre côté de la Cesava, entre Satschan et Reichmannsdorf, pour empêcher les Français de se poster au débouché des passages. Il ordonne aux hussards Szecklers, commandés par le prince Maurice Liechtenstein, aux Cosaques et aux cheveu-légers O'Reilly, sous les ordres de Stutterheim, de s'avancer dans la plaine au Nord-Est de Telnitz pour couvrir le rassemblement de son infanterie.

L'artillerie russe tint Vandamme en échec pendant une heure : « L'ennemi, dit le maréchal Soult, mit en batterie le restant de son artillerie, consistant en 50 pièces de canon du plus gros calibre ; il fit avancer sa cavalerie et ce qui lui restait d'infanterie. Par cette réunion de forces, il montra encore à peu près 42,000 hommes. Pendant une heure, il fit un feu prodigieux et, s'il l'eût soutenu, le général Vandamme eût eu beaucoup plus de peine à se former. » En attendant des forces suffisantes d'infanterie et d'artillerie pour prendre l'offensive à Aujezd, Soult fit charger la 3^e division de dragons sur la

gauche des Alliés pour la couper de Sokolnitz : « Arrivés sur les dernières hauteurs, dit le Journal de cette division, nous découvrîmes dans la plaine une ligne d'infanterie russe soutenue par du canon et de la cavalerie » ; d'après les ordres de M. le maréchal Soult, le général Boyé fit ses dispositions pour descendre dans la plaine et faire mine de vouloir lui couper la retraite. Il partit au trot et se porta sur la gauche de l'ennemi, qui se replia précipitamment dans le village de (Telnitz) où il fut chargé cette colonne à se réfugier dans le village, la cavalerie ennemie fit un mouvement sur nos derrières, ce qui força le général à prendre une position en regagnant les les hauteurs qu'il venait de quitter. »

Cette charge parut sans doute un peu molle (1), ainsi que ce récit en donne l'impression : l'Empereur, qui

(1) Les *Mémoires* de Saint-Chamans fixent très exactement sur ce qui s'est passé alors. Ils spécifient que ces charges de dragons ont eu lieu après que le général Wimpfen avait été amené prisonnier à Napoléon, et avant que celui-ci ne fit prendre le commandement par le général Gardane. Aussitôt après avoir cité les paroles que l'Empereur adresse à Wimpfen en lui faisant boire un verre de son célèbre Chamartin, Saint-Chamans ajoute :

« Il remarqua au même moment qu'une division de dragons français, qui avait l'ordre de pousser vigoureusement l'arrière-garde russe, composée de Cosaques et d'artillerie légère, ne s'engageait pas franchement ; elle entama plusieurs charges qui ne furent pas poussées à fond ; cela donna de l'humeur à l'Empereur. Il aperçut un officier d'état-major qui revenait de cette division : « Retournez, lui dit l'Empereur, et vous direz de ma part au général qui la commande qu'il n'est qu'un j...-f... » — Belle mission d'aide de camp !

« Il envoya, au moment après, le général Gardane, son aide de camp, prendre le commandement de cette même division, et le maréchal Soult y envoya tous ses aides de camp pour charger avec les dragons ; nous partîmes à les enlever franchement, et ils firent une bonne charge où nous primes l'artillerie qui était avec ces Cosaques. » (*Mémoires du général de Saint-Chamans*, p. 27.)

venait d'arriver à la chapelle d'Aujezd, envoya le général Gardane prendre le commandement pour renouveler la charge avec plus de vigueur : « L'ennemi manœuvrait dans la plaine pour cacher une batterie de 15 à 20 pièces de canon, que la poussière nous avait empêchés de distinguer. M. le maréchal Soult envoya dans cet instant, par le général Gardane, l'ordre positif de charger cette cavalerie, ce qui fut aussitôt exécuté. L'ennemi nous attendit de pied ferme ; à peine fûmes-nous à 100 pas de lui, qu'il démasqua ses batteries, et nous fit beaucoup de mal avec sa mitraille. »

Langeron confirme ce récit en disant : « Un corps de cavalerie française descendu de Pratzen vint alors attaquer la colonne de comte Buxhœwden et les restes de la mienne. Le comte Sievers la repoussa par le feu de ses batteries. Dans ce moment désastreux, nous admirâmes toute la valeur et l'ordre de ces deux compagnies d'artillerie et de leur chef; elles manœuvraient comme à l'exercice. »

La division de dragons, menacée à ce moment par la cavalerie ennemie, s'écoula par les deux ailes, démasquant six pièces de l'artillerie à cheval de la Garde, qu'amenaient le chef d'escadron Digeon. Les pièces sont vivement chargées à mitraille, la batterie attend la charge, lâche une salve à bout portant, et met la cavalerie ennemie en déroute.

Pendant ce temps, « le général Boyé, ne voulant pas perdre le fruit de sa charge, dit le Journal de la division, se porta avec les 3^e et 8^e régiments sur une forte colonne russe qui débouchait du village (1) de plusieurs côtés, et la força à rentrer précipitamment et en désordre; une partie même du 5^e y rentra pêle-mêle avec les Russes, mais un corps d'infanterie et de cavalerie

ennemi, qui était resté en observation en arrière de ce village, empêcha les dragons d'aller plus avant. Nous eûmes dans cette affaire une vingtaine d'hommes tant tués que blessés; un dragon du 5^e régiment prit un général russe, et un autre tua et démonta un officier supérieur. Il est impossible de dire le nombre des morts de l'ennemi, de même que le nombre de ses prisonniers. Nous laissâmes à l'infanterie de la division du général Vandamme le soin de les réunir. »

Entre temps, le combat de Sokolnitz avait tourné décidément à notre avantage, et le maréchal Soult avait pu appeler à la chapelle Saint-Antoine le 46^e, le 57^e, le 73^e et les tirailleurs corses. L'artillerie de la Garde l'avait rejoint, et avait ouvert le feu avec celle du 4^e corps; l'infanterie de Vandamme était descendue sur Aujezd pour couper la retraite à Buxhœwden, qui s'y portait en toute hâte.

« L'ennemi prononçant alors son mouvement par le flanc droit, dit le Journal de la division Vandamme, le général réunit à la Chapelle tous les bataillons de la division qu'il put, et quelques autres, et descendit dans la vallée. »

« Une batterie française, placée sur une hauteur au-dessus d'Aujezd, nous canonnait vigoureusement, dit Langeron, et tuait beaucoup de monde. Une colonne française descendait au pas de charge dans le village d'Aujezd. La cavalerie, repoussée par le comte Sievers, s'était ralliée et se préparait de nouveau à nous charger », et Stutterheim ajoute : « Au moment où la colonne arriva dans Aujezd, les Français fondirent de la hauteur sur ce village, où il y eut d'abord une fusillade très vive, mais courte, et ils s'emparèrent du village. »

C'est le 4^e et le 28^e, avec le 24^e léger, qui donnèrent dans Aujezd contre la tête de colonne de Buxhœwden. « Je profitai de cette circonstance, dit Bigarré (p. 177), pour prendre ma revanche sur les Russes en me préci-

(1) Sans doute Telnitz.

pitant sur eux avec mon régiment dans le moment où ils traversaient le village. » Le 4^e fit un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels le colonel Soulima, du 8^e chasseurs.

« La retraite par Aujezd et Zbeischow nous était coupée; dit Langeron. Il y avait près d'Aujezd un mauvais pont sur un canal profond et assez large. Le comte Buxhœwden, avec toute sa suite, le passa un des premiers, et s'éloigna sans chercher à rallier les troupes ni à les disposer le long des canaux pour y arrêter les Français. Une pièce de canon autrichienne, qui suivait M. le comte Buxhœwden, enfonça le pont, et nos canons n'eurent plus de retraite. » Dans ce moment, les troupes ne voyant pas de modèle à suivre, et leur général donnant lui-même l'exemple de la retraite la moins pardonnable, la confusion se mit dans nos colonnes; on se précipita dans les canaux, on les passa dans le plus grand désordre, et l'on abandonna dans la plaine plus de 60 canons et tous les chevaux »

« Les deux escadrons des dragons de Saint-Petersbourg et les 100 Cosaques d'Issajew perdirent leurs chevaux dans les étangs de Telnitz, dans lesquels beaucoup de fuyards se noyèrent; ces étangs étaient gelés, mais la glace s'enfonça ». « J'étais du nombre des infortunés qui cherchaient à échapper aux vainqueurs, et j'étais à pied. Étant resté longtemps près d'Aujezd, et le pont ayant été enfoncé avant que j'aie pu le passer, j'abandonnai mon cheval. Je me joignis aux fuyards. »

« Il y eut sur ce point du désordre, dit Stutterheim, et 4,000 hommes furent pris dans et autour d'Aujezd; ils perdirent leurs canons. Beaucoup d'entre ceux qui étaient en déroute se jetèrent sur le lac, qui était gelé, mais pas assez cependant pour que quelques-uns n'y périsent. »

« Les ponts s'enfonça sous le poids des canons, dit Daniłewski (p. 273). Les troupes se jetèrent sur le lac qui

était gelé. D'un côté, la digue se trouvait si étroite que deux hommes de front pouvaient seulement la traverser. Quelques officiers, la voyant encombrée, conduisirent leurs soldats et leurs canons sur les lacs. Alors la glace, qui n'était pas assez forte pour les porter, se rompit : les hommes, les chevaux, les canons s'enfonçaient dans l'eau glacée, et le feu meurtrier des batteries de Napoléon faisait pleuvoir sur tant de malheureux les boulets et les obus : aucun cependant ne pensait à quitter ses armes; tous cherchaient mutuellement à s'entraider; ils essayaient même de sauver les canons. Les efforts de cette foule de braves gens furent impuissants pour vaincre de tels obstacles; leurs tentatives, dans cette cruelle situation, étaient au-dessus des forces humaines. »

Passons maintenant aux témoins oculaires du côté français : « 38 pièces de canons, beaucoup de caissons, des canonniers et 2,000 à 3,000 hommes d'infanterie voulurent pénétrer par la tête des marais sur Satschan, dit le maréchal Soult; mais à moitié chemin, la glace qui, jusque-là, avait porté, manqua, et une partie de ce qui était engagé s'engloutit. Le restant, pressé par la 2^e division, qui avait débouché d'Aujezd, voulut encore échapper en traversant le premier étang; mais la glace lui manqua également, et la totalité des chevaux et presque tous les hommes périrent. »

Le colonel Poitevin, dans son *Journal*, dit seulement : « Le parc d'artillerie, se voyant pris, a fait plusieurs marches et contremarches, et lorsqu'il a vu la 2^e division se porter sur lui par Aujezd, la division étant suivie de la cavalerie légère de la Garde, il a cherché à s'échapper par les marais, et toute cette artillerie s'est noyée ou embourbée. »

« L'Empereur était arrivé sur la hauteur d'Aujezd, au moment où la 2^e division se portait sur Aujezd (vers 4 heures). Après la noyade du parc d'artillerie, de beaucoup de canonniers et de chevaux, la 2^e division s'est

portée sur Telnitz avec les dragons, la cavalerie légère de la Garde, et plusieurs pièces de l'artillerie légère de cette Garde. »

XXIII

TELNITZ ET MENITZ.

Les débris de la 2^e colonne russe et la plus grande partie de la réserve gardée devant Aujezd par Buxhœwden avaient fui en traversant l'étang de Satschan. Le reste de la 1^{re} colonne et l'avant-garde autrichienne firent meilleure contenance en se retirant par Telnitz.

« Le centre et la queue de cette 1^{re} colonne, qui était très forte, se replièrent avec le lieutenant général Dokhtourow sur la plaine entre Telnitz et le lac, après que les Français eurent occupé Aujezd. Cette infanterie était ensemble, mais pas en ordre. Le lieutenant général Dokhtourow parvint un moment à la rétablir, et ne songea dès lors plus qu'à la retraite. Elle était difficile, et ne pouvait s'effectuer que sur une digue très étroite entre les lacs où on ne pouvait marcher qu'à deux de front. Il était à craindre que les Français, en passant Aujezd et Satschan, et faisant le tour du lac, ne coupassent ainsi cette digue et toute retraite aux Russes. Alors il eût été impossible de sauver les restes de la gauche des Alliés. Le lieutenant général Kienmayer prit les devants avec les hussards de Hesse-Hombourg afin d'assurer cette retraite, et se plaça sur les hauteurs entre Satschan et Otmitz pour observer ce point. . . . »

« Il y avait en arrière de Telnitz, entre ce village et Menitz, une hauteur assez élevée dont la droite touchait au lac. L'infanterie russe se retira sur elle, toujours sous la protection de la cavalerie autrichienne, qui fut criblée de coups de mitraille. Le village de Telnitz, bordé de fossés, comme il a été dit plus haut, offrit un moyen de

défense; on l'employa, et pour donner au reste de la colonne la facilité et le temps de filer, un régiment d'infanterie russe, sous le général-major Levis, se plaça derrière ce fossé; il y fut attaqué et se défendit vigoureusement (1). »

La division Vandamme, longeant l'étang de Satschan, se porta contre Telnitz; « mais à peine parut-elle sur le plateau, dit Soult, que l'ennemi, faisant un dernier effort, voulut engager une charge et commença un feu extrêmement vif de mousqueterie et de toute l'artillerie qui lui restait.

« Deux escadrons de chasseurs à cheval de la Garde impériale et les dragons repoussèrent la charge; l'infanterie marcha sur les pièces et les enleva, et deux bataillons, qui avaient voulu tenir pour les soutenir, furent détruits; le restant se trouva en déroute sur les hauteurs de Menitz, et vainement il chercha à se rallier (2). »

Après avoir repris Sokolnitz de concert avec le 36^e, la division Friant (moins le 48^e) s'était arrêtée quelque temps sur la colline entre Sokolnitz et Telnitz pour s'y reposer.

Elle vit les dragons de Boyé charger en trois parties sur le débouché de Telnitz, d'où ils furent repoussés trois fois. Le maréchal Davout mit alors en marche la division Friant, flanquée à droite par les dragons de

(1) Stutterheim.

(2) *Rapport* de Soult. — « A 3 h. 30 (?), les quatre régiments de la division furent réunis; le général se porta au trot sur Menitz (Telnitz?) où l'ennemi paraissait en force; arrivés sur ce point, deux ou trois charges furent exécutées sans un trop grand succès; cependant beaucoup de Russes et plusieurs pièces de canon restèrent en notre pouvoir. A la troisième, les chasseurs de la Garde chargèrent avec la division. Ce fut dans ce moment que le 16^e régiment, qui avait été laissé en arrière pour soutenir l'artillerie, rejoignit la division. » (*Journal* de la 3^e division de dragons.)

Bourcier, dans la direction de Menitz, laissant à gauche le Goldbach. Ce mouvement décida les Russes à évacuer Telnitz et à se retirer en toute hâte sur Menitz. Nos tirailleurs, embusqués dans les taillis qui bordent le Goldbach, ne cessaient pas de harceler l'ennemi dans sa retraite. Deux régiments de Cosaques défilèrent au galop devant notre infanterie et s'échappèrent par la route d'Auspitz. La division Bourcier les poursuivit mollement, après y avoir été invitée trois fois par le général Heudellet, mais elle désespéra bientôt de les rattraper et s'arrêta près du chemin de Menitz à Ottmorau.

Une partie de la division Friant passa le Goldbach près du moulin de Telnitz pour attaquer les Russes, qui paraissaient vouloir tenir sur la colline au Sud de ce village; le reste continua directement sur Menitz et s'y établit.

Les Russes firent plusieurs décharges d'artillerie, tant sur les dragons que sur l'infanterie. Bientôt, pris entre les troupes de Friant et de Vandamme, « ils se précipitèrent du haut de la montagne pour se sauver sur la glace du lac (de Satchan). Quelques-uns parvinrent ainsi à gagner la route d'Austerlitz à Göding. La plus grande partie se noya. Ceux qui avaient filé sur Menitz, voyant les autres passer sur la glace, voulurent les imiter. Ils étaient d'ailleurs pressés par notre infanterie, qui s'était emparée de Menitz, et il n'en échappa pas un; tous se noyèrent au milieu du lac (de Menitz) (1) ».

« L'Empereur, qui se trouvait présent dans ce moment, s'apercevant que l'ennemi manœuvrait pour faire sa retraite en longeant la rive opposée du lac, fit donner ordre au général Boyé de se porter sur Aujezd (2) ».

(1) D'après une note anonyme, datée du 3 janvier 1806, et adressée au général Mathieu Dumas. (A. W.)

(2) Rapport de l'adjutant-commandant Desvaux.

« à 6 heures, le général de division Junot, premier aide de camp de Sa Majesté, se mit à la tête de la division et de deux régiments de chasseurs (ceux du 4^e corps) pour poursuivre un corps nombreux de Russes qui faisait sa retraite de l'autre côté du lac. Il traversa le village d'Aujezd sans s'arrêter et, après avoir passé différents défilés qui se trouvent au delà de ce même village, il rencontra les Russes à 8 heures du soir, les harcela jusqu'à 9 heures, et la nuit empêcha qu'il ne les poursuivit plus loin (1). »

A 9 heures, la division bivouaqua, sans doute entre Scharatitz et Ottnitz. Deux escadrons de la Garde, sous le major d'Halleman, poursuivirent l'ennemi en contournant par le Sud l'étang de Menitz. Ils firent 1,300 prisonniers.

La division Friant bivouaqua à une lieue à l'Est de Menitz, sur le chemin de Neuhoft; la division Vandamme à Telnitz. Les troupes des divisions Saint-Hilaire et Legrand sont, en partie avec la division Vandamme, en partie autour de Sokolnitz.

XXIV

DERNIERS COMBATS SUR LA ROUTE D'OLMUTZ.

Entre midi et 1 heure, la division Caffarelli est maltraitée d'Holubitz; le 30^e et le 17^e de ligne s'en sont séparés pour aller renforcer la division Suchet; d'autre part, la cavalerie russe battue par Nansouty sur la hauteur au Sud d'Holubitz est allée rejoindre Bagration près de la Poste de Posorzitz.

« Une ligne formidable d'infanterie et de cavalerie,

(1) Journal de la 3^e division de dragons.

tant autrichienne que russe, dit Lannes dans son *Rapport*, s'était formée sur le plateau de Rausnitz, devant le centre de mon corps d'armée. »

« Des colonnes d'infanterie russe, ajoute Suchet, s'approchaient par la grande route et se portaient sur l'extrême gauche. C'est alors (à peu près à 1 heure) que vous avez ordonné ce beau changement de front, l'aile droite en avant. Par la précision et la rapidité de l'exécution, la ligne de l'ennemi a été à l'instant rompue, et ses colonnes rejetées sur la gauche, mais sans se désunir. »

A ce moment, le général d'Hautpoul voit une colonne d'infanterie russe en retraite de Sivitz sur Posorzitz (1); il la fait charger par sa 1^{re} brigade. L'ennemi, surpris par cette première charge, est rompu, mais se reforme en carré, et fait un feu considérable sur les cuirassiers. Il est néanmoins enfoncé une seconde fois par le 5^e cuirassiers, qui s'empare d'un drapeau, de six pièces et de nombreuses voitures. L'ennemi se réfugie dans le ravin de Posorzitz et se reforme en arrière.

La cavalerie russe se réunit alors sur les hauteurs au Sud-Est de Posorzitz pour soutenir l'infanterie et se préparer à charger. Murat porte de ce côté toute sa cavalerie légère, les dragons de Walther et les cuirassiers d'Hautpoul. Le 4^e hussards charge le premier; la brigade de dragons Sébastiani, soutenue par la brigade Roget, donne à son tour, et repousse la cavalerie ennemie, avec l'aide des cuirassiers. Le général Sébastiani est blessé.

Un escadron du 10^e cuirassiers, se portant à la gauche, déborde la cavalerie ennemie et la rejette dans le ravin de Kovalowitz.

L'infanterie ennemie s'avance; la division d'Hautpoul

(1) C'était celle qui avait attaqué Bosenitz et en avait été repoussée par le 17^e léger.

la charge et l'enfonce. Le général a fait « former sa division par la droite, et charge avec trois régiments, pendant que l'adjutant-commandant Fontaine passe sur la gauche du ravin et prend l'ennemi à revers. La droite de l'infanterie russe est sabrée et rompue. »

« L'ennemi, rompu d'abord, dit Suchet, s'est pelotonné, en continuant de tirer. Nos bataillons, au pas de charge, la batonnette croisée, se portaient sur cette masse. La cavalerie qui, désespérant de leur faire poser les armes, s'était arrêtée dans son mouvement, ralentit un moment le nôtre; mais bientôt les 34^e, 40^e et 88^e reprennent leur ardeur, couvrent le champ de bataille de 2,000 morts, enlèvent 16 pièces de canon et un grand nombre de prisonniers. Le reste est poursuivi et rejeté dans le ravin, où il tâche de se rallier sous la protection de quatre pelotons de cavalerie. »

« Pendant ce temps, dit le *Rapport* de Belliard, les hussards du général Treillard et les chasseurs du général Milhaud chassaient les Cosaques de la vallée de Sivitz, et forçait à un mouvement rétrograde un corps de cavalerie qui s'était avancé sur la route de Posorzitz à Bosenitz pour tourner notre gauche. »

« Les troupes légères de M. le général Kellermann agissaient sur la droite de la route, à gauche du village de Kruh. »

Elles y furent bientôt soutenues par la division Walther, qui se forma à leur droite, et par les cuirassiers, qui se tinrent en seconde ligne avec une partie de la division Caffarelli.

« A 3 heures, tout le plateau était dégarni, dit le général Suchet ». L'infanterie de sa division se trouvait alors sur la hauteur qui domine Kovalowitz : le 88^e, passé en 1^{re} ligne, faisait face à ce village à portée de fusil; le 34^e, le 40^e et le 64^e couronnaient la hauteur; le 30^e et le 17^e étaient à cheval sur la route d'Olmütz, près de la poste de Posorzitz, ayant la cavalerie en avant d'eux.

Les Russes se ralliaient, partie en arrière du ruisseau, au Nord de Kovalowitz ; partie sur la colline à l'Ouest de ce ruisseau, en avant du moulin de l'Étang.

N'apercevant plus la division Caffarelli, qui était descendue sur le ruisseau de Rausnitz, au débouché du vallon d'Holubitz, Suchet réunit ses troupes et ne continua pas à poursuivre Bagration : « Je formai ma division, partie en face du ravin, partie devant une autre hauteur en avant, où l'ennemi tenait encore avec quelques canons (1). Notre artillerie et celle du général d'Hautpoul répondirent à la sienne, pendant que j'envoyais demander vos ordres ; mais il ne tarda pas d'achever de se retirer en désordre. Les voltigeurs du 88^e descendirent dans le village du ravin (Kovalowitz) et y prirent une pièce, deux caissons et quelques hommes. »

« Sur le soir, quelques compagnies de voltigeurs ont poussé l'ennemi sur la route d'Austerlitz et ont pris un obusier. »

Murat, qui commandait en chef sur cette partie du champ de bataille, fit arrêter le combat :

« L'intention de Son Altesse Sérénissime était de continuer à pousser l'ennemi et d'enlever les hauteurs de Rausnitz et d'Austerlitz, sur lesquelles il s'était retiré ; mais à la droite, on se battait toujours avec beaucoup d'acharnement. Le Prince n'en avait pas de nouvelles, mais voulait contenir une nombreuse cavalerie et garder toujours les communications des routes de Brünn, d'Austerlitz et d'Olmütz. Craignant que Sa Majesté n'eût besoin de troupes, il ne voulut pas s'en écarter, et fut forcé de suspendre sa marche pour être toujours à portée et en mesure d'envoyer des renforts à Sa Majesté, s'il était nécessaire. A 4 h. 30, le feu cessa sur toute la ligne (2). »

(1) C'était une batterie de 12 qui venait d'arriver d'Olmütz.

(2) Rapport du général Belliard.

La droite de la division Caffarelli, qui avait franchi le ruisseau de Rausnitz, arrêta aussi son mouvement. Le 1^{er} corps était arrivé vers 4 heures sur les hauteurs entre Holubitz et Krenowitz. Les fuyards qu'il poussa devant lui (de la Garde russe et quelques fractions de la 4^e colonne) vont se réunir sur les collines en avant d'Austerlitz à ceux que Caffarelli et Nansouty ont rejetés au delà du ruisseau. « Quelques compagnies du 13^e léger sont détachées pour leur couper la retraite, et s'avancent jusqu'au village de Krenowitz, où l'ennemi avait abandonné trois pièces de canon. Déjà nos tirailleurs avaient passé le ruisseau et se répandaient sur le revers des hauteurs. L'ennemi, en étendant considérablement ses lignes, cherchait à nous tromper sur sa véritable force, pendant que ses équipages défilait. Trois pièces font un feu soutenu ; le 1^{er} et le 2^e bataillon du 51^e, qui venaient de se réunir, étaient arrivés au pied des hauteurs et se disposaient à les attaquer. Le 13^e préparait une attaque par la droite. L'ordre de rétrograder fut donné par M. le maréchal Lannes, et la journée fut terminée (1). »

Ainsi, du côté où se trouve la plus grande partie de la cavalerie française, les opérations sont arrêtées vers 4 heures. Il n'y a aucune poursuite. Murat attend des ordres de l'Empereur, mais ne paraît rien faire pour en provoquer, ou pour se rendre compte de la situation générale.

XXV

LA RETRAITE DES ALLIÉS.

On a vu comment Lannes et Murat, craignant de s'éloigner de l'Empereur, n'avaient pas voulu poursuivre

(1) Note sur la division Caffarelli. (A. W.)

Bagratiou par delà le ravin de Slavikowitz. Ce général avait donc pu rallier ses troupes assez tranquillement, avant la fin du jour, et, la nuit venue, les conduire à Austerlitz.

On sait également que la plus grande partie de la cavalerie s'était retirée sur les hauteurs entre Welspitz et Krenowitz, et y avait terminé la journée en tirillant contre les troupes de Caffarelli. Dans la soirée, cette cavalerie s'était retirée aussi sur Austerlitz, où elle avait retrouvé la Garde russe et les restes de la division Miloradovitch. L'empereur de Russie était venu aussi à Austerlitz.

Les débris des bataillons autrichiens de Kollowrath, ainsi que la brigade Kamenski, s'étaient retirés d'abord à Wazan, puis sur Hodiegitz, sans traverser Austerlitz. Kutuzow était avec eux.

« L'armée des Alliés, dit le général Stutterheim, après que les deux Empereurs se furent donné les plus grandes peines sur le champ de bataille pour remédier au désordre général, se retira entièrement le soir derrière Austerlitz, dans la position de Hodiegitz. Mais les pertes très considérables en tués et blessés, et la quantité de prisonniers et de troupes débandées, surtout des 1^{re}, 2^e, 3^e et 4^e colonnes, firent arriver cette armée derrière Austerlitz dans un état prodigieusement affaibli, au moins quant aux moyens disponibles. La cavalerie autrichienne, commandée par le général prince Hohenlohe, qui remplaça le prince Jean Liechtenstein, chargé, dès le soir, d'une mission auprès de l'empereur Napoléon, cette cavalerie seule eut, pendant la nuit, des détachements en avant d'Austerlitz, et fit l'arrière-garde de l'armée. . . .

« L'empereur Alexandre se trouvait alors en avant d'Austerlitz, près du détachement de Miloradovitch, attendant impatiemment Kutuzow, avec lequel il désirait se concerter au sujet des dispositions qu'il y avait à

prendre. Après avoir attendu assez longtemps, l'Empereur, ne le voyant point arriver, ordonna aux troupes de prendre le chemin de la Hongrie, vers Hodiegitz qui, la veille, avait été désigné comme point de réunion, dans le cas où la bataille serait perdue. Miloradovitch devait rester en avant d'Austerlitz jusqu'à ce que le prince Bagratiou, qui avait reçu l'ordre de se rendre en toute hâte de Rausnitz à Austerlitz pour former l'arrière-garde, fût arrivé pour le relever. Le prince Bagratiou, ayant confié au comte Witgenstein la sûreté de la marche de la troupe, arriva très tard dans la nuit pour prendre la place de Miloradovitch, fit ses dispositions pour se garantir contre une attaque nocturne; mais la nuit se passa sans qu'on troublât sa tranquillité. »

Le reste des troupes rassemblées à Austerlitz se retira vers Hodiegitz.

« La pluie tombait avec violence; l'armée marchait dans l'obscurité en gardant un morne silence. . . . L'empereur Alexandre arriva un peu avant la nuit au village de Hodiegitz, qui se trouva rempli de malades, de blessés, de maraudeurs et de bagages, comme il advient toujours en pareille circonstance. Ce fut avec peine qu'on lui trouva une chambre. D'une suite nombreuse, il n'avait alors près de lui que son médecin Wylle, l'écuyer Jaehne et un courrier. Czernicheff, aide de camp d'Ouvarow, s'y trouvait aussi par hasard. Il avait été envoyé à l'empereur, pendant le combat, avec les rapports de ce qui se passait à l'aile droite. Sa Majesté, ne voyant plus ses aides de camp, le garda auprès d'elle, l'envoya porter ses ordres et, à son arrivée à Hodiegitz, lui dit : « Rendez-moi aujourd'hui encore un service : trouvez Kutuzow. » Le hasard seul, au milieu des troupes et pendant une nuit sombre, pouvait favoriser les recherches de Czernicheff. En effet, il ne tarda pas à rencontrer le général qui, de son côté, avait envoyé dans toutes les directions pour savoir où était l'Empereur.

« Après avoir causé avec Kutuzow, Alexandre, apprenant qu'on n'avait pas retrouvé sa calèche à Hodiégitz, partit à cheval pour Czeitsch, mais il ne put faire que deux lieues; car déjà, depuis plus de quatre jours, depuis l'affaire de Wischau, l'Empereur se sentait malade. Les fatigues de la bataille, le chagrin qui le rongait au spectacle de ses revers, l'agitation de son cœur, une nuit froide et pluvieuse; en un mot, tout ce qui pouvait agir sur le physique et le moral dut augmenter l'indisposition du jeune souverain; il fut obligé de s'arrêter au village d'Urschitz, dans une cabane de paysan, où il ne trouva que de la paille pour se reposer.... A la suite d'un sommeil de trois heures, et avant l'aube, Sa Majesté se mit à cheval et partit pour Czeitsch, point de ralliement de l'armée.... Les deux Empereurs, ainsi que Kutuzow, se réunirent le matin à Czeitsch. Le prince Bagration resta avec l'arrière-garde à Urschitz (1). »

Pendant que la droite et le centre de l'armée alliée se repliaient ainsi par Hodiégitz sur Czeitsch, Buxhoevden s'était rendu à peu près au même point par Neudorf et Klobouk.

Les débris des trois premières colonnes et de l'avant-garde autrichienne essayèrent de se rallier aux environs de Neudorf. On tâcha de remettre de l'ordre dans les bataillons russes, qui formaient un corps d'environ 8,000 hommes. A la nuit, la marche fut reprise dans la direction de Boschowitz : « Les troupes marchèrent toute la nuit par une forte pluie, dit Stutterheim; elle acheva d'abîmer les chemins et d'embourber les canons; ils furent abandonnés. La cavalerie autrichienne fit l'arrière-garde, sans être poursuivie par les Français, qui s'étaient arrêtés sur la digue. Le régiment d'O'Reilly sauva ses canons. »

(1) Danilewski, p. 291-296

Ce n'est qu'assez tard dans la journée du 3 décembre que les deux parties de l'armée se réunirent à Czeitsch. Les Empereurs n'avaient pas attendu jusque-là, et s'étaient dès le matin mis en sûreté à Holitsch, sur la rive gauche de la March. Kutuzow seul resta à Czeitsch jusqu'à la réunion de toutes les colonnes.

« On attendit longtemps Dokhtourow, ainsi que les troupes de la colonne de Langeron et celles de Przibiszewski. Quoique le chef principal de ces troupes, le comte Buxhoevden, se trouvât à Czeitsch, il ne put faire son rapport à Kutuzow sur le nombre des combattants qu'il parvenait à réunir, car il n'avait avec lui que 2 bataillons, sur les 44 qui avaient été sous ses ordres. Enfin, vers le milieu de la journée, Dokhtourow ramena avec lui les débris des colonnes de Langeron et de Przibiszewski, encore disséminées par leur marche durant une nuit obscure; beaucoup de soldats s'étaient égarés; d'autres, épuisés de fatigue, étaient restés sur la grande route (1). »

« Près d'Aujezd, dit Langeron, les Français ne nous poursuivirent pas; ils s'arrêtèrent aux canaux, et se contentèrent de nous canonner. Près de Telnitz, ils s'avancèrent davantage, mais le général Dokhtourow, avec son régiment de Moscou qu'il conserva en ordre, après s'être retiré de Telnitz, protégea la retraite avec le sang-froid, la valeur et l'intelligence dont il donna des preuves dans toutes les occasions....

« Je me joignis aux fuyards; nous marchâmes, ou plutôt nous courûmes toute la nuit.

« Le reste des troupes, excepté l'arrière-garde du prince Bagration, était dans le même état; tout fuyait.... Personne n'était à sa place; les corps, les divisions, les régiments, tout était pêle-mêle et personne n'avait de

(1) Danilewski, p. 301.

quoi manger. On ne se nourrissait que de ce qu'on pillait sur le chemin ou dans les villages voisins. On laissa beaucoup de traîneurs, de blessés fatigués ou exténués d'inanition. On ne s'arrêta nulle part; on fit 8 milles (60 kilomètres) en quarante heures et, dans cet espace de temps, beaucoup de généraux, d'officiers, de soldats, ne prirent aucune nourriture. Si les ennemis nous eussent poursuivis, et je ne conçois pas pourquoi ils ne l'ont pas fait, ils eussent sabré ou pris encore plus de 20,000 hommes. »

Rassemblée tant bien que mal à Czeitsch dans la matinée du 3 décembre, l'armée alliée se retire le 4 derrière la Morawa par Göding, convertie toujours par Bagration à Czeitsch et par Merveldt à l'Ouest de Göding.

Nous ne pouvons terminer ce récit sans dire quelques mots de la fameuse question des étangs, qui a soulevé tant de polémiques. On vient de voir comment les troupes de Buxhœwden ont tenté de franchir les étangs de Satchan et de Menitz sous le feu intense de l'artillerie française. Au dire de tous les témoins oculaires, sans exception, la glace s'est brisée, et l'artillerie russe a été noyée ou embourbée, selon l'expression du colonel Poitevin.

Est-il besoin de dire que le 30^e *Bulletin* de la Grande Armée, en parlant de 20,000 Russes noyés, commet une exagération fabuleuse et volontaire? Mais ce qu'il ne faut pas oublier, c'est que tous les témoins oculaires ont eu l'impression qu'il y avait une noyade. D'après Soult, sur 2,000 ou 3,000 Russes qui s'étaient risqués sur l'étang, la presque totalité fut noyée; d'après Langeron, il y en aurait eu « beaucoup »; d'après Stutterheim, « quelques-uns ».

Du 8 au 16 décembre, on fit vider les étangs pour en tirer le matériel de l'artillerie russe. L'historien Cl. Janetschek reproduit (p. 98 et suiv.) les récits authentiques de plusieurs habitants qui ont été employés à ce travail.

Il en résulte formellement qu'on a retrouvé dans les étangs 20 à 30 pièces de canon, environ 130 chevaux, et seulement 3 cadavres humains. On ne peut qu'accepter ces chiffres, si étranges qu'ils soient, mais on peut se demander aussi comment il se fait qu'une cohue de plusieurs milliers d'hommes, exposés au feu de l'artillerie dans une situation aussi critique, n'a pas subi de pertes plus sérieuses.

XXVI

PERTES DES DEUX ARMÉES.

Il est assez difficile d'évaluer la perte totale des Alliés. Danilewski donne le chiffre approximatif de 21,000 Russes, et le chiffre précis de 5,922 Autrichiens. Tout ce qu'on peut en dire, c'est qu'ils paraissent vraisemblables; mais on ne sait pas s'ils ont été obtenus à l'aide de situations exactes. On ne doit même pas se laisser séduire par l'apparence de précision qu'offre le chiffre donné pour l'armée autrichienne; nous verrons bientôt qu'un nombre également précis, donné pour les pertes du corps de Kollowrath, est certainement faux.

Ce que nous pouvons déterminer avec certitude, c'est le nombre des prisonniers. Il est entré à Brunn dix-huit convois de prisonniers, donnant un total de 11,483, décomposé en 10,844 Russes et 609 Autrichiens. Un état des prisonniers, établi quelques jours plus tard, donne le même total, mais rectifie des erreurs commises sur la nationalité de certains régiments. Cet état, très précis, décomposé par régiments, donne 9,767 Russes et 1,686 Autrichiens.

Sur ce nombre, l'avant-garde autrichienne de Kienmayer, qui a combattu si vigoureusement à Telnitz, n'a laissé entre nos mains que 150 prisonniers; la 1^{re} colonne russe, environ 1,200.

Le régiment de Koursk, si malencontreusement envoyé par Langeron au secours de Kamenski, a perdu 736 prisonniers, plus du tiers de son effectif; au contraire, les deux régiments de la brigade Kamenski, après une lutte de plusieurs heures, n'ont abandonné aux Français que 200 prisonniers.

Les régiments de Perm et de Viborg, et le 3^e chasseurs, qui n'ont pu se dégager du village de Sokolnitz, ont laissé 1,300 prisonniers à Friant et Saint-Hilaire; la 3^e colonne en a perdu 4,000.

On peut remarquer, à ce propos, que les pertes indiquées par Danilewski pour la 3^e colonne sont absolument inexactes; il évalue les pertes des divers régiments à : 1,400 hommes pour le régiment de Galitch; 1,600 pour celui de Boutyrsk; 1,300 pour celui de Narwa; 180 pour celui de Podolie, et 400 pour celui d'Azow.

Or, les prisonniers faits sur ces derniers régiments sont au nombre de : 874, 791, 954, 477 et 482. Il semble donc que la perte totale attribuée au régiment de Boutyrsk est beaucoup trop élevée, et que celle des régiments de Podolie et d'Azow est beaucoup trop faible.

D'après les états des prisonniers dressés à l'état-major français, les régiments russes de la 4^e colonne, qui ont combattu en terrain découvert, n'ont laissé aux mains des Français que 2 prisonniers; seul, le régiment de Novgorod en a perdu 250, sans doute à Pratzon. Les Autrichiens de Kollowrath ont perdu 1,400 à 1,500 prisonniers; la Garde russe, 140.

Nous constatons ici que Stutterheim n'est pas plus exact que Danilewski : il donne pour les pertes de Kollowrath : 25 officiers, 1,886 soldats tués ou blessés, 475 prisonniers. Ces diverses constatations sont peu faites pour nous donner confiance dans les chiffres que donnent les historiens russes et allemands.

Le corps de Bagration, que Danilewski et Langeron vantent très fort comme s'étant maintenu à peu près

intact et ayant fait sa retraite dans de bonnes conditions, a laissé aux Français près de 1,000 prisonniers des régiments d'Arkhangel, de la Vieille-Ingrie, et 6^e chasseurs, et plus de 500 de sa cavalerie.

Environ 600 hommes des armes spéciales sont tombés aux mains des Français, qui ont pris en outre 143 canons russes et 37 autrichiens, soit la moitié de ce que les Alliés avaient engagé (246 et 72).

Les pertes de l'armée française, telles que les a données la relation officielle de la bataille, ne sont qu'à peu près exactes. En les vérifiant au moyen des situations des corps, on trouve 1,303 tués, 573 prisonniers et environ 6,940 blessés. Ce dernier chiffre ne peut être fourni rigoureusement, car il dépend de la manière dont les blessures sont appréciées. On trouve, pour certains corps, deux ou trois situations un peu différentes à ce point de vue. Bernadotte n'a pas craint d'annoncer aux Prussiens une perte d'environ 12,000 hommes; mais le futur allié de nos ennemis avait trop peu assisté à cette bataille, et avait, d'ailleurs, trop peu l'expérience des combats, pour apprécier raisonnablement les pertes; il les amplifiait au gré de sa jalousie.

Sa première division avait eu 3 hommes tués et 11 blessés; la deuxième 54 tués et 226 blessés.

La division Friant, sur 3,500 présents, avait eu 325 tués et 1,665 blessés.

Dans la brigade Merle, sur 3,000 hommes environ, nous trouvons 139 tués et 792 blessés. Le demi-bataillon des tirailleurs du Pô est presque entièrement hors de combat : il a 29 morts et 154 blessés; l'ennemi lui a pris 94 prisonniers.

Les régiments de cavalerie qui ont combattu à côté de Friant et de Legrand ont subi des pertes beaucoup moins importantes : les 11^e et 26^e chasseurs ont à eux deux 3 morts et 29 blessés; la division Bourcier 11 morts et 25 blessés.

Le 8^e hussards, dans la courte charge par laquelle il a fait poser les armes à Przibiszewski, n'a pas perdu moins de 10 hommes tués et 49 blessés.

Les troupes de Saint-Hilaire ont perdu : le 10^e léger, sur 1,300 hommes, 40 morts et 279 blessés ; la brigade Thiébaud, sur 3,000 hommes, 52 morts et 592 blessés ; la brigade Varé, 86 morts et 727 blessés.

Dans la division Vandamme, la brigade Ferey, 26 morts et 361 blessés, le 28^e, 9 morts et 73 blessés ; le 4^e de ligne, 18 morts et 193 blessés. Le 24^e léger a subi la perte énorme de 126 morts et 364 blessés.

La brigade Levasseur a 45 morts et 241 blessés.

La division de dragons Beaumont a perdu, dans ses charges que l'on jugeait trop molles, 48 morts et 95 blessés.

La cavalerie de la Garde a 21 morts et 83 blessés. A la gauche de l'armée, la division Caffarelli a 99 tués et 649 blessés sur 7,300 hommes ; celle de Suchet 120 tués et 670 blessés.

Dans la cavalerie de Murat, la division légère de Kellermann a 29 tués et 123 blessés ; la brigade Milhaud 5 tués et 85 blessés. La brigade Treillard n'a qu'un homme tué.

La division Nansouty a 29 tués et 123 blessés ; celle de d'Hautpoul 41 tués et 88 blessés, pour quatre régiments ; les dragons de Walther 20 tués et 63 blessés.

Si l'on compare les pertes de deux armées, on est frappé par ce fait qu'au point de vue des effectifs, la bataille a eu pour résultat de rendre les deux adversaires à peu près rigoureusement égaux.

XXVII

LA POURSUITE.

Jamais une armée ne s'est trouvée dans des conditions plus favorables pour entreprendre la poursuite, sans désespérer, que celle de Napoléon après sa victoire d'Austerlitz. Il restait quatre divisions d'infanterie à peu près intactes : celles du 1^{er} corps, la Garde, et les grenadiers d'Oudinot. Les dragons de Beaumont et de Bourcier avaient été peu éprouvés dans la bataille ; ceux de Klein étaient arrivés à Raygern, et la division Gudin à Nikolsbourg. Napoléon pouvait donc, dans la soirée du 2 décembre, lancer à la poursuite des Alliés une véritable armée, presque équivalente à celle qui avait vaincu dans la journée.

Cependant le contact se perd dans la nuit du 2 au 3, et il n'est donné aucun ordre pour la poursuite. L'Empereur ne paraît pas y avoir songé à ce moment. « Il parcourut le champ de bataille pendant une partie de la nuit, dit Mathien Dumas (p. 208), Il s'arrêta après minuit à la maison de poste de Posorzitz. »

« Vers 4 heures du matin, le prince Jean de Liechtenstein, envoyé dès le soir par l'empereur d'Autriche, arriva, conduit par un aide de camp du maréchal Bernadotte, aux avant-postes duquel il s'était présenté en parlementaire ; il avait passé presque toute cette nuit obscure et pluvieuse à chercher vainement le quartier général français. Sa mission était pressée : il venait au nom de son souverain, qui commandait l'armée combinée, demander un armistice et proposer une entrevue afin d'en régler plus promptement les conditions, en attendant qu'on pût négocier une paix séparée. Napoléon accueillit le prince de Liechtenstein ; il voyait avec

plaisir que l'empereur d'Autriche sentit la nécessité de se séparer de la coalition.

« Il ne pouvait cependant arrêter à l'instant le mouvement de ses colonnes, et ne pas recueillir les premiers fruits de sa victoire; il accepta seulement pour le lendemain 4 décembre, l'entrevue avec l'empereur François II, et promit de se rendre sur la route d'Austerlitz à Gœding, au point où se trouveraient les avant-postes de l'armée française (1). »

La conversation à la suite de laquelle ce rendez-vous a été fixé procure à Napoléon un premier renseignement sur la direction prise par les souverains alliés. Il ne reste plus qu'à vérifier si le gros de leur armée s'est retiré aussi sur Gœding. Le général Bertrand, aide de camp de l'Empereur, qui a déjà reconnu et fait lever le terrain entre la March et la Thaya, est envoyé dans la direction de Gœding avec deux escadrons de la Garde. Il sera rejoint par le 8^e hussards, qui a opéré de ce côté pendant plusieurs jours, et par le 21^e dragons (2).

Napoléon n'attend pas les renseignements de Bertrand pour dicter les ordres suivants, que le Major général enregistra sommairement sous le n° 514 :

« Ordre au prince Murat de poursuivre l'ennemi.

« Ordre à la division de grenadiers de prendre position à Rausnitz.

« Ordre au maréchal Lannes de suivre le mouvement de la cavalerie avec le reste de son corps.

« Ordre au maréchal Bernadotte de poursuivre l'ennemi sur la route d'Austerlitz à Gœding.

« Ordre au maréchal Soult et au maréchal Davout de poursuivre l'ennemi.

« Même ordre aux généraux Klein et Bourcier. »

Murat se lance, dès le matin, à la poursuite de l'ennemi; Lannes le suit avec les divisions Suchet et Caffarelli; Oudinot se porte à Rausnitz; Bernadotte prend la route d'Austerlitz à Gœding. Il semble donc bien qu'ils ont reçu les ordres résumés ci-dessus; mais il est certain que, ni Soult, ni Davout, n'ont eu d'instructions avant 3 h. 30 du soir, et les ordres qu'ils ont reçus alors ne sont pas ceux que l'on vient de lire, mais ceux que le registre de Berthier porte sous le n° 516, comme on le verra plus loin.

Est-ce pour obéir à l'Empereur, est-ce de son propre mouvement? Toujours est-il que Murat lance très vivement sa cavalerie sur la route d'Olmütz. Il est assurément le seul, dans cette journée décisive, qui sente le besoin d'agir et de poursuivre. La cavalerie légère (1) et la division Walther font près de 40 kilomètres, et atteignent Prossnitz; les cuirassiers de Nansouty et d'Hautpoul poussent seulement jusqu'à Zeitsch, Ewanowitz, et Drissitz, mais envoient des partis à Kremsier. Les divisions Caffarelli et Suchet cantonnent autour de Wischau.

L'effort obtenu de toutes ces troupes montre ce qu'on aurait pu demander à l'armée en général, et surtout aux divisions qui n'avaient pas été engagées le 2. Mais, en admirant l'activité de Murat et de Lannes, on peut s'étonner qu'ils aient fait une si longue marche sur la route d'Olmütz, sans apercevoir que personne n'avait battu en retraite de ce côté, et sans prendre les routes de Koritschau ou de Hradisch.

Ce qu'on peut regretter aussi, c'est que, par un mouvement de pure vanité, Murat ait rappelé à lui, dans la soirée même du 2 décembre, la division Beaumont (ou

(1) M. Dumas, t. IV, p. 209.

(2) Ce régiment escortait le grand quartier général.

(1) Murat a conservé la cavalerie du 1^{er} corps, commandée par le général de brigade Picard depuis que Kellermann a été blessé. Milhaud a pris sous son commandement la brigade de hussards de Treillard.

Boyé). Sans être renseigné sur ce qui s'était passé à la droite, Murat était assez au courant des intentions de Napoléon pour savoir que les coups décisifs ne s'étaient portés qu'entre Pratzen et Menitz ; rappeler la 3^e division de dragons sur Wischau sans y avoir été invité, c'était la soustraire à l'action directe de l'Empereur dans un moment où ce dernier en avait le besoin le plus pressant. Cette division perdit toute la journée à un mouvement transversal dans une mauvaise direction et vint bivouaquer le 3 au soir entre Wischau et Ewanowitz.

En se portant à Austerlitz, dans la matinée du même jour, Napoléon lance Bernadotte sur la route de Gœding ; mais le 1^{er} corps s'arrête prudemment à Zaroschitz, après avoir échangé quelques coups de canon avec l'arrière-garde ennemie.

Les grenadiers Oudinot reçoivent l'ordre (du maréchal Lannes) de se porter à Rausnitz.

Soult et Davout sentent l'utilité de poursuivre l'ennemi ; mais ils n'y emploient pas le gros de leur infanterie. Soult a ordonné, dès la fin de la bataille, au général Schinner, de réunir le bataillon des tirailleurs corses, le 10^e léger, le 53^e et le 57^e de ligne et le 8^e hussards à Satchau, avec quatre pièces de 4, pour se diriger sur Gaya.

Davout n'ose pas diriger la division Gudin isolément sur Gœding ou Austerlitz ; il l'appelle seulement à Gross-Niemtschitz.

Les deux divisions de dragons demeurées à l'aile droite sont envoyées, celle de Bourcier à Polehraditz, celle de Klein à Auspitz.

Les renseignements de Bertrand parviennent à l'Empereur avant 10 h. 30 du matin à Austerlitz. Il envoie aux corps d'armée, à 11 heures, l'ordre de poursuivre l'ennemi sur la route de Gœding ; mais cet ordre n'arrive à destination que dans l'après-midi, trop tard pour être exécuté utilement le jour même. Davout ne peut mettre

en route la division Friant qu'à 9 heures du soir. Il la fait marcher toute la nuit. Quant à Soult, il trouve inutile de partir avant le lendemain matin, et il répond à l'Empereur :

« Le général Mouton arrive à l'instant (3 h. 30) et me fait connaître les intentions de Votre Majesté. Demain, de grand matin, je me mettrai en marche et me dirigerai sur Gœding. La journée est déjà si avancée et le temps si mauvais, que je n'avancerais absolument rien en commençant ce soir le mouvement. D'ailleurs j'aurai aujourd'hui cinq bataillons d'infanterie, commandés par le général Schinner, à Urschütz.

« A Gaya ainsi qu'à Gœding, il se trouvera des dragons ; ainsi les intentions de Votre Majesté seront remplies. »

Apprenant au même instant que le 3^e corps marche sur Gœding, Soult demande à l'Empereur s'il ne vaudrait pas mieux que le 4^e corps se dirigeât sur Austerlitz. Berthier lui répond à 10 heures du soir :

« Nos troupes ont été à Wischau, à Prosnitz, et aucun parti de l'ennemi ne s'est retiré par-là ; il paraît au contraire que l'ennemi s'est retiré à Austerlitz par Urschütz ; à 6 heures du soir, le maréchal Bernadotte se fusillait avec lui ; l'ennemi était en position et présentait 12,000 à 13,000 hommes.

« Le maréchal Bernadotte annonce qu'en arrière de l'ennemi, et sur sa droite à lui, on se fusillait. L'Empereur suppose que c'est le général Schinner, mais qu'il n'est pas assez fort avec cinq bataillons.

« D'Urschütz, l'ennemi peut prendre la route de Pradisch ou celle de Gœding.

« L'intention de l'Empereur est que vous vous mettiez en marche à la pointe du jour, et que vous vous dirigiez, avec une bonne colonne de vos troupes les plus fraîches et les plus en état d'agir, sur Urschütz et Gœding, afin de tomber sur l'ennemi, telle route qu'il prenne.

« L'Empereur, de sa personne, va se mettre aux

trousses de l'ennemi. Son opinion, Monsieur le Maréchal, est qu'à la guerre il n'y a rien de fait, tant qu'il reste encore à faire. Une victoire n'est pas complète, toutes les fois qu'on peut faire mieux.

« Écrivez à M. le maréchal Davout qu'il fasse le même mouvement que vous, et qu'il donne successivement des ordres aux généraux Bourcier et Klein, qui sont sur sa droite.

« Dans la situation où nous nous trouvons, il n'y a qu'une disposition et qu'un ordre général : faire le plus de mal possible à l'ennemi et rendre la victoire profitable. »

Comme on le sait déjà, le maréchal Davout n'a pas attendu ce second ordre : il a fait partir la division Friant vers 9 heures du soir. En passant à Gross-Niemtschitz, il se réunit à la division Gudin, qui prend la tête du mouvement. Klein et Bourcier ont reçu l'ordre de devancer le 3^e corps.

Dans la soirée du 3 décembre, Berthier a écrit à Murat d'envoyer à Urschütz les divisions Milhaud, Roget et d'Hautpoul. Cet ordre parvient à minuit. « Je donne ordre aux généraux Nansouty, Boyé et Picard de se replier sur moi, écrit Murat. J'aurais bien désiré, Monsieur le Maréchal, que vous m'eussiez fait connaître si je devais moi-même me rendre à Urschütz. Je pense que je devrais me porter avec tout le reste de mes troupes à Kremsier, soit pour intercepter la communication de Gœding à Olmütz, soit pour coopérer aux projets ultérieurs de Sa Majesté contre l'armée russe. Je vous prie de prendre les ordres de Sa Majesté à cet égard, et de me les faire parvenir le plus promptement possible. Je vous observe, Monsieur le Maréchal, que les généraux Picard, Boyé et Nansouty se trouvent à Prossnitz, à trois lieues d'Olmütz. Je vous prie de dire à Sa Majesté que mon projet sur Olmütz ne sera point tenté. »

Entre temps, Murat reçoit contre-ordre pour le mou-

vement de ces trois divisions ; à 6 heures du matin, Berthier lui adresse en outre une lettre de reproches très sévères de la part de l'Empereur :

« L'Empereur observe, Monsieur le Maréchal, que c'est à vous de garder tous les débouchés de l'armée ; que c'est lui qui est arrivé le premier à Austerlitz, et qu'il a fait reconnaître toutes les routes par lesquelles l'ennemi s'est retiré réellement.

« Vous devez envoyer de la cavalerie à Butschowitz au général Bertrand. Vous pouvez faire insulter Olmütz par un parti, afin de prendre ce qui se rencontrera. »

Nous ne savons pas ce que Murat put envoyer à Butschowitz ; Bertrand paraît n'avoir été rejoint que par le 8^e hussards et le 21^e dragons, qui arrivent auprès de lui à 11 h. 30. Il poursuit avec eux dans la direction de Kremsier.

À l'aile droite de l'armée, le 3^e corps continue sa marche sur Gœding ; sa cavalerie légère (général Viannes), déjà renforcée par la brigade de dragons Sahuc, de la division Bourcier, rejoint à Bilowitz la division Klein, qui est partie de Paulowitz à 3 heures du matin. À 9 heures du matin, cette cavalerie se porte à Jischkow, non loin de Gœding, et attend l'infanterie du 3^e corps, qui paraît seulement vers 1 heure de l'après-midi.

« Pendant ce temps, le général Klein parcourut tout le front des vedettes afin d'observer par lui-même les mouvements et la force de l'ennemi ; à 1 heure, l'infanterie étant arrivée, on marcha à l'ennemi, qui fut promptement débusqué de ses positions et vivement poursuivi vers Gœding. À 3 heures, le général Klein, qui avait constamment manœuvré par sa gauche, serrait tellement l'ennemi, qu'il lui eût été impossible de se retirer plus longtemps sans combattre, et tout annonçait que le succès ne serait pas douteux (1). »

(1) *Journal de la division Klein.*

« La cavalerie légère, aux ordres du général Viallanes, fut mise à la disposition du général Klein, dit le capitaine Ménéssier. Cinquante chevaux furent portés sur Rampersdorf, pour s'assurer si la cavalerie ennemie, en force sur ce point et sur Lundenburg, avait évacué. On envoya un parti de même force sur Mutenitz, route de Gœding à Austerlitz, afin de s'emparer des débris de l'armée russe et des équipages qui auraient pu s'échapper par cette route. A mesure que l'on avança sur Gœding, on éclaira la route de cette petite ville à Lundenburg.

« La 3^e division suivit immédiatement les mouvements de la division de dragons; elle devait s'emparer de Gœding. Après la division Gudin marchait la division de cavalerie Bourcier et ensuite la nôtre (Friant). Nous laissâmes un régiment pour rallier les traineurs, en former des pelotons, et escorter tous les équipages; il partit deux heures après nous. Nous devons prendre position en avant de Lutschitz, couverts par les étangs, et nous gardant fortement sur la route de Lundenburg; tout était sagement combiné, tout annonçait une victoire assurée; toutes les troupes, augmentées d'un quart depuis le 41, étaient animées du meilleur esprit. Déjà les dragons, la cavalerie, qui avaient pénétré dans les issues entre les bois, avaient eu des escarmouches. La 3^e division défilait et prenait position; nous étions placés en bataille derrière Josefsdorf, lorsqu'un parlementaire autrichien vint annoncer que l'empereur Napoléon avait accordé un armistice. »

Le général Merveldt, ayant rejoint l'armée alliée à Gœding avec son détachement, et étant chargé de faire l'arrière-garde, faisait prévenir le général Klein qu'à l'instant, un courrier venait de lui annoncer une suspension d'armes jusqu'au lendemain, à 6 heures du matin.

« Le général Merveldt étant venu lui-même confirmer

cette nouvelle, on fit cesser le feu et on en prévint M. le maréchal Davout (1). »

« A peine entré dans le village (de Josefsdorf), les généraux Klein et Lasalle arrivèrent en toute hâte et annoncèrent à M. le Maréchal qu'au moment où leur cavalerie se trouva engagée avec l'ennemi, M. le général en chef Merveldt, accompagné du colonel Walmoden, se jetèrent dans la mêlée, portant des mouchoirs blancs à la main, annonçant l'armistice conclu entre les puissances belligérantes, ce qui arrêta le mouvement de nos troupes et sauva le corps de M. de Merveldt d'une défaite entière. M. le maréchal Davout se porta de suite sur les lieux, et témoigna hautement et de la manière la plus énergique son mécontentement à M. de Merveldt. M. le maréchal Davout le questionna sur le lieu où avait dû avoir lieu cet armistice; il donna une heure à M. de Merveldt pour que celui-ci prit les mesures nécessaires pour avoir par écrit de l'un des souverains alliés la confirmation de la nouvelle avancée. Alors M. de Merveldt expédia sur-le-champ M. le colonel Walmoden près de l'empereur Alexandre. M. le maréchal Davout, impatient d'avoir une certitude sur ce qui s'était passé, donna l'ordre au colonel Bourke de se rendre sur-le-champ auprès de l'empereur de Russie qui, d'après les rapports de M. de Merveldt, devait être au pont Saint-Jean sur la March. Le colonel Bourke partit sur-le-champ; mais environ à un petit quart de lieue de là, il trouva des piquets de hussards russes du régiment de Baner, qui ne voulurent jamais lui permettre de dépasser les postes. Pendant qu'il était en discussion avec le commandant de la grand'garde de ce régiment, arriva le prince Gagarine, aide de camp de l'empereur de Russie, portant un billet écrit au crayon par l'empereur de Russie au maréchal Davout, confirmant

(1) *Journal* de la division Klein.

les nouvelles données par M. de Merveldt. Le colonel Bourke dirigea cet aide de camp sur le quartier général de M. le Maréchal, qui était établi à Josefsdorf. Il fit accompagner cet aide de camp par un maréchal des logis et deux hussards. Pendant que le colonel Bourke se trouva aux avant-postes russes avec le prince Gagarine, il pria cet aide de camp de donner les ordres nécessaires pour qu'il pût continuer sa mission. A cent pas en arrière de cette grand'garde, il rencontra le colonel Walmoden, qui revenait du grand quartier général des ennemis, et portait un billet du généralissime de l'armée combinée, de la même teneur que celui de l'empereur de Russie. Ce dernier billet était à l'encre. Le colonel Bourke accompagna le colonel Walmoden au quartier général du Maréchal à Josefsdorf, et peu de temps après arriva le général Savary, envoyé officiellement pour annoncer la nouvelle (1). »

Davout ne l'avait pas attendu pour rendre compte au Major général des incidents survenus, et lui transmettre les billets signés par l'empereur Alexandre et le général Kutusow.

« J'ai la certitude, ajoutait-il, que l'empereur Alexandre est établi à Holitsch, sur la rive gauche de la March.

« Un régiment que j'avais détaché à Mutenitz y a fait une vingtaine de prisonniers; mais, comme il y existait un camp russe de 5,000 à 6,000 hommes, le général Gautier, commandant ce détachement, a cru prudent de se retirer à une demi-lieue.

« La division Friant occupe Josefsdorf et Prujanek; la division Gudin est placée dans les bois situés sur la rive gauche du ruisseau qui passe près de Josefsdorf. La division Klein est à NeuhoF, et celle du général Bourcier

(1) Note émanant de l'état-major du maréchal Davout.

à Josefsdorf. La cavalerie légère du 3^e corps d'armée sur tout le front de la ligne. »

Le 4^e corps s'était dirigé de Satchan sur Ursebütz, et s'était arrêté non loin de cette localité, à Damborschitz. Après avoir reçu la nouvelle de l'armistice, il s'était établi en cantonnement entre Damborschitz, Klobouk et Mautnitz, n'ayant fait dans cette journée qu'une très courte marche.

Le 1^{er} corps était resté à Zaroschitz, de manière à laisser neutre le hamcau de Nasedlowitz, où avait lieu l'entrevue des deux Empereurs.

C'est au moulin de Spalény, près de Nasedlowitz, que Napoléon avait rencontré l'empereur d'Autriche. Leur entretien avait duré près de deux heures.

« François II se détermina sans hésiter, dit M. Dumas, aux sacrifices qui pouvaient le plus promptement limiter la conquête, faire cesser l'occupation des provinces qu'il pouvait recouvrer, et surtout conserver son armée. Napoléon promit d'arrêter la marche de ses colonnes et de ne pas poursuivre l'armée russe, sous la condition qu'elle se retirerait en Russie, et que l'empereur Alexandre ferait évacuer immédiatement par ses troupes l'Allemagne et la Pologne autrichienne et prussienne. L'empereur d'Autriche engagea sa parole, et invita l'empereur Napoléon à s'assurer directement des intentions de son auguste allié, en lui dépêchant un de ses aides de camp.

« Le général Savary fut chargé de cette mission, et accompagna l'empereur François II à son retour. En arrivant à Holitsch avec le général Stutterheim, il vit de près le désordre affreux de l'armée russe qui, n'ayant presque plus d'artillerie (1), ni de munitions, ni de bagages, était à peu près hors d'état de combattre. Intro-

(1) On sait que cette allégation est très exagérée.

duit près de l'empereur Alexandre par le prince Czartoryski, il lui fit connaître la stipulation convenue dans l'entrevue des deux Empereurs, et reçut sa parole qu'elle serait fidèlement exécutée. L'empereur Napoléon n'exigeant point d'autre garantie de l'ancien ami du Premier Consul, le général Savary porta sur-le-champ au maréchal Davout, à Josefsdorf, l'ordre d'arrêter ses divisions (1). »

Les opérations de guerre sont terminées. Il ne reste plus qu'à résumer les mouvements de la Grande Armée jusqu'à l'entière évacuation du territoire autrichien ; mais auparavant, il semble nécessaire de revenir une dernière fois sur la bataille d'Austerlitz, d'en dégager les traits essentiels, qui n'ont pu ressortir bien nettement dans la relation détaillée, et de comparer les résultats obtenus avec ceux que l'Empereur se promettait.

(1) M. Dumas, t. IV, p. 216.

(A suivre.)

LA

GUERRE DE 1870-1871

L'INVESTISSEMENT DE METZ

CHAPITRE PREMIER.

Les armées allemandes le 19 août.

§ 1. — *Les nouveaux projets du grand quartier général allemand.*

Dès les premières heures de la matinée du 19 août, les comptes rendus de plus en plus précis, non seulement sur les résultats obtenus la veille, mais aussi sur l'évacuation volontaire des lignes d'Amanvillers par l'armée du Rhin commencèrent à parvenir au grand quartier général allemand (1). Ils firent bientôt admettre qu'une reprise de la lutte, considérée comme probable pendant la nuit, n'était plus à envisager (2).

(1) Voir *Revue d'Histoire*, n° 49, p. 147.

(2) « Le 18 au soir....., d'après la ténacité et l'acharnement déployés par l'ennemi en face de nous, il ne paraissait pas impossible que la lutte se rallumât le 19. » Von Schell, *Les Opérations de la 1^{re} armée*, p. 209.